5. 7. 8

5-7-8

OEUVRES I

DE NICOLAS BOILEAU DESPREAUX.

AVEC DES

ECLAIRCISSEMENS HISTORIQUES,

DONNEZ PAR LUI-MEME.

Nouvelle Edition revuë, corrigée & augmentée d'un grand nombre de Remarques Historiques & Critiques.

Enrichie de FIGURES gravées
Par BERNARD PICART le Romain.

TOME SECOND.

A AMSTERDAM,
Chez *FRANÇOIS CHANGUION.*
MDCCXXIX.
Avec Privilege de N. S. les Etats de Hollande & de West-Frise.

BIBLIOTHEQUE NATIONALE

II

TABLE DES PIECES

Contenues dans le Tome II.

*On a marqué d'une * les Pieces qui ne ſont point dans l'Edition de Geneve.*

L'ART POETIQUE.

AVERTISSEMENT *de l'Auteur des Remarques ſur l'Art Poëtique.* 3
CHANT I. 7
CHANT II. 28
CHANT III. 46
CHANT IV. 83

LE LUTRIN.

POEME HEROÏ-COMIQUE.

AVIS *au Lecteur.* 107
CHANT I. 111
CHANT II. 130
CHANT III. 141
CHANT IV. 150
CHANT V. 165
CHANT VI. 182

ODES, EPIGRAMMES, & AUTRES POESIES.

DISCOURS *ſur l'Ode.* 193
ODE *ſur la priſe de Namur.* 197
ODE *contre les Anglois.* 207
STANCES *à Mr. Moliere.* 210
SONNET *ſur la mort d'une Parente.* 211
AUTRE SONNET *ſur le même ſujet.* 213

EPIGRAMMES.

EPIGR. I. *A un Medecin.* 215
EPIGR. II. *A Mr. Racine.* ibid.
EPIGR. III. *Contre S. Sorlin.* 218
EPIGR. IV. *A Meſſieurs Pradon & Bonecorſe.* 219
EPIGR. V. *Contre l'Abbé Cotin.* 220
EPIGR. VI. *Contre le même.* 221
EPIGR. VII. *Contre un Athée.* ibid.
EPIGR. VIII. *Vers en ſtile de Chapelain.* 222
EPIGR. IX. *Epitaphe.* ibid.
EPIGR. X. *A Climene.* 223
EPIGR. XI. *Imitation de Martial.* ibid.
EPIGR. XII. *Sur une Harangue d'un Magiſtrat dans laquelle les Procureurs étoient fort maltraitez.* 224
EPIGR. XIII. *Sur l'Ageſilas de M. Corneille.* 225
EPIGR. XIV. *Sur l'Attila du même Auteur.* ibid.
EPIGR. XV. *Sur la maniere de reciter du Poëte Santeul.* ibid.

EPI-

EPIGR. XVI. *A la Fontaine de Bourbon.* 226
EPIGR. XVII. *L'Amateur d'Horloges.* 227
EPIGR. XVIII. *Sur ce qu'on avoit lû à l'Academie des Vers contre Homère & contre Virgile.* ibid.
EPIGR. XIX. *Sur le même ſujet.* 228
EPIGR. XX. *Sur le même ſujet.* 229
EPIGR. XXI. *A Mr. Perrault ſur le même ſujet.* ibid.
EPIGR. XXII. *Sur le même ſujet.* 230
EPIGR. XXIII. *Au même.* 231
EPIGR. XXIV. *Au même.* ibid.
EPIGR. XXV. *Parodie Burlesque de la premiére Ode de Pindare, à la louange de Mr. Perrault.* 232
EPIGR. XXVI. *Sur la reconciliation de l'Auteur & de M. Perrault.* 233
EPIGR. XXVII. *Aux RR. PP. Jeſuites, Auteurs du Journal de Trevoux.* 234
EPIGR. XXVIII. *Reponſe à Mr. Deſpréaux.* 235
EPIGR. XXIX. *Replique de Mr. Deſpréaux aux mêmes.* 236
EPIGR. XXX. *Aux mêmes, ſur le Livre des Flagellans.* ibid.
EPIGR. XXXI. *Fable d'Eſope. Le Bucheron & la Mort.* 237
EPIGR. XXXII. *Le Debiteur reconnoiſſant.* 238
EPIGR. XXXIII. *Enigme.* 239
EPIGR. XXXIV. *Vers pour mettre au devant d'un Roman Allegorique, où l'on expliquoit toute la Morale des Stoiciens.* 240
EPIGR. XXXV. *Sur un Portrait de Rocinante, Cheval de Don Quichotte.* 241

EPIGR. XXXVI. *Vers à mettre en chant.* 242
EPIGR. XXXVII. *Chanſon à boire.* 243
EPIGR. XXXVIII. *Chanſon faite à Baville.* 245
EPIGR. XXXIX. *Sur Homere.* 247
EPIGR. XL. *Vers pour mettre ſous le Buſte du Roi.* 248
EPIGR. XLI. *Vers pour mettre au bas du Portrait du Duc du Maine.* 249
EPIGR. XLII. *Vers pour mettre au bas du Portrait de Mlle. de Lamoignon.* ibid.
EPIGR. XLIII. *A Madame la Preſidente de Lamoignon, ſur le Portrait du P. Bourdaloüe, qu'elle m'avoit envoïé.* 250
EPIGR. XLIV. *Vers pour mettre au bas du Portrait de Tavernier.* 251
EPIGR. XLV. *Vers pour mettre au bas du Portrait de mon Pere.* 252
EPIGR. XLVI. *Epitaphe de la Mere de l'Auteur.* 253
EPIGR. XLVII. *Sur un Frere aîné que j'avois & avec qui j'étois brouillé.* 254
EPIGR. XLVIII. *Vers pour mettre ſur le Portrait de la Bruïere.* ibid.
EPIGR. XLIX. *Epitaphe de Mr. Arnauld.* 255
EPIGR. L. *Vers pour mettre au bas du Portrait de Mr. Hamon.* 256
EPIGR. LI. *Vers pour mettre au bas du Portrait de Mr. Racine.* 257
EPIGR. LII. *Vers pour mettre au bas de mon Portrait.* 260
EPIGR. LIII. *Réponſe aux Vers du Portrait.* 262
EPIGR. LIV. *Pour un autre Portrait du même.* 263

EPI-

EPIGR. LV. *Vers pour mettre au bas d'une méchante gravûre qu'on a faite de moi.* ibid.
EPIGR. LVI. *Sur mon Buſte de Marbre, fait par M. Girardon.* 264
AVERTISSEMENT *ſur le Prologue d'un Opera.* 265
PROLOGUE *d'Opera.* 269

POESIES LATINES.

EPIGRAMMA in novum Cauſidicum Ruſtici Lictoris Filium. 272
EPIGR. alterum, in Marullum. *ibid.*
SATIRA. 274

POESIES QUI ONT DONNE' OCCASION A UN OUVRAGE DE L'AUTEUR, OU AUSQUELLES IL A EU PART.

* JOCONDE, *Nouvelle tirée de l'*ARIOSTE, *par M.* DE LA FONTAINE. 275
——— * *Par M.* BOUILLON. 297
DISSERTATION *ſur ces deux Pieces.* 328
CHAPELAIN DECOIFFE', *ou Parodie de quelques Scenes du Cid, ſur Chapelain, Caſſagne & la Serre.* 352
LA METAMORPHOSE *de la Perruque de Chapelain en Comete.* 370

OUVRAGES FAITS A L'OCCASION DE CEUX DE L'AUTEUR.

* SONNET *de Mr. de* NANTES, *contenant l'élo-*

l'éloge de Mr. Despréaux. 372
SONNET *du même, contre la Satire sur l'Equivoque.* 373
* VERS *du même, sur les deux Sonnets précédens.* 374
ODE in Expugnationem Namurcæ ex Gallica Ode N. Bolæi in Latinam conversa. Auctore CAR. ROLLIN. 376
——— Auctore LENGLETIO. 387
——— Auctore J. B. de SAINT REMI. 394
CLAUDII FRAGUERII ad Fabullum Veterum Contemptorem Hendecasyllabi. 401
——— Ad Fabullum Fastidiosum Criticum Iambus. 403
——— Ad Peraltum Epigramma. 404
——— Ad Eumdem. *ibid.*
——— Nic. Remundo Epistola. 405
——— Ad V. C. N. Bolæum è gravi morbo recreatum. *ibid.*

L'ART

V

L'ART POËTIQUE.

AVERTISSEMENT
DE L'AUTEUR DES REMARQUES,
SUR
L'ART POËTIQUE.

C'Eſt à Mr. Deſpréaux principalement que la France eſt redevable de cette juſteſſe & de cette ſolidité qui ſe font remarquer dans les Ouvrages de nos bons Ecrivains. Ce ſont ſes premières productions qui ont le plus contribué à bannir l'affectation & le mauvais goût. Mais c'étoit peu pour lui d'avoir corrigé les Poëtes par ſa Critique, s'il ne les avoit encore inſtruits par ſes préceptes. Dans cette vûë il forma le deſſein de compoſer un Art Poëtique.

Le célèbre Mr. PATRU, *à qui il communiqua ſon deſſein, ne crut pas qu'il fût poſſible de*

l'éxécuter avec ſuccès. Il convenoit qu'on pouvoit bien expliquer les règles générales de la Poëſie, à l'exemple d'Horace; mais pour les règles particulières, ce détail ne lui paroiſſoit pas propre à être mis en vers François, & il eut aſſez mauvaiſe opinion de notre Poëſie, pour la croire incapable de ſe ſoûtenir dans des matières auſſi ſèches que le ſont de ſimples préceptes.

Néanmoins, les difficultez que ce judicieux Critique prévoyoit, bien loin d'effrayer notre jeune Poëte [1]*, ne ſervirent qu'à l'animer, & à lui donner une plus grande idée de ſon entrepriſe. Il commença dès lors à travailler à ſon Art Poëtique, & quelque tems après il en alla réciter le commencement à ſon Ami, qui voyant la noble audace avec laquelle notre Auteur entroit en matière, changea de ſentiment, & l'exhorta bien ſerieuſement à continuer.*

Ce fut en ce même tems qu'il mit la dernière main à ſon Poëme du Lutrin qui étoit déja bien avancé: de ſorte que ces deux Ouvrages furent en état de paroître en 1674. [2] *avec les quatre premières Epîtres.*

L'Art

1 Il n'avoit que 33. ans C'étoit en 1669.

2 Il ne publia alors que les quatre premiers Chants du Lutrin.

5-7-8

AVERTISSEMENT. 3

L'Art Poëtique paſſe communément pour le chef-d'œuvre de notre Auteur. Trois choſes principalement le rendent conſidérable : la difficulté de l'entrepriſe, la beauté des vers, & l'utilité de l'Ouvrage.

On peut même lui donner une autre loüange, que ſa modeſtie lui faiſoit rejetter : c'eſt qu'il y a plus d'ordre dans ſa Poëtique que dans celle d'Horace [3], *& qu'il eſt entré bien plus avant que cet Ancien, dans le détail des règles de la Poëſie.*

Ses Ennemis l'accuſérent pourtant de n'avoir fait que traduire la Poëtique d'Horace ; mais il ſe contenta de leur répondre, [4] *qu'il les remercioit de cette accuſation :* Car puisque dans mon Ouvrage, *dit-il*, qui eſt d'onze cens Vers, il n'y en a pas plus de cinquante ou de ſoixante imités d'Horace, ils ne peuvent pas faire un plus bel éloge du reſte qu'en le ſuppoſant traduit de ce grand Poëte ; & je m'étonne après cela qu'ils oſent combattre les règles que j'y débite.

Dans

3. Voïez SCALIGER dans ſa Poëtique L. VI. Le P. RAPIN, Réfl. ſur la Poëtique, part. I. ch. XVII. & M. DACIER, Remarq. 1. ſur l'Art Poët. d'Horace, & dans la Note ſur le vers 281. &c.

4. Dans la Préface de l'édition de 1675.

Dans le premier Chant de ce Poëme, l'Auteur donne des règles générales pour la Poëſie : mais ces règles n'apartiennent point ſi proprement à cet Art, qu'elles ne puiſſent auſſi être pratiquées utilement dans les autres genres d'écrire. Une courte digreſſion renferme l'Hiſtoire de la Poëſie Françoiſe, depuis VILLON *jusqu'à* MALHERBE.

Dans le ſecond Chant, & dans le troiſième, il donne le caractère des divers genres de Poëſies en particulier. Enfin le quatrième Chant contient la ſuite des inſtructions néceſſaires à tous les Poëtes.

L'ART

L'ART POETIQUE.

CHANT PREMIER.

C'Est en vain qu'au Parnaſſe un téméraire Auteur
Penſe de l'Art des Vers atteindre la hauteur.
S'il ne ſent point du Ciel l'influence ſecrète;
Si ſon Aſtre en naiſſant ne l'a formé Poëte;

Dans

VERS 1. *C'eſt en vain qu'au Parnaſſe* &c.] On ne peut être Poëte ſans génie. LA MÉNARDIÈRE avoit fait une Tragedie, intitulée *Alinde*, qu'il cite ſouvent dans ſa *Poëtique*. Cette Tragédie, compoſée ſuivant toute la rigueur des règles, eut pourtant le malheur de n'être point goûtée du Public. Quelqu'un ſe ſervit un jour de cet exemple pour prouver à Mr. Despréaux que les règles étoient inutiles pour bien compoſer; puisque Mr. de la Ménardière, qui les avoit ſuivies fort exactement, n'avoit pourtant pas réuſſi dans ſa Tragédie. Mais Mr. Despréaux répondit qu'il ne s'étonnoit pas du peu de ſuccès de cette Pièce, parce que l'Auteur avoit manqué à la première & la plus eſſentielle des règles, qui eſt d'avoir le génie de la Poëſie: Mr. Despréaux plein de cette maxime, en fit dans ſon Art Poëtique le Fondement de toutes ſes règles.

L'Abbé d'AUBIGNAC, Auteur de *la Pratique du Théatre*, compoſa auſſi une Tragédie * ſelon toutes les loix qu'il avoit données. Elle eut le même ſort que celle de la Ménardière; & comme il ſe vantoit par tout d'être le ſeul de nos Auteurs qui eût bien ſuivi les préceptes d'Ariſtote: *Je ſai bon gré à Mr. d'Aubignac*, dit Mr. le Prince, *d'avoir ſi bien ſuivi les règles d'Ariſtote; mais je ne pardonne point aux règles d'Ariſtote d'avoir fait faire une ſi méchante Tragédie à Mr. d'Aubignac.*

§. Notre Commentateur n'a pas coûtume de nommer les Auteurs qui lui ont fourni les particularitez qu'il rapporte. On a crû devoir en avertir le Lecteur une

* *Zénobie, Tragédie en Proſe.*

Dans ſon génie étroit il eſt toujours captif.
Pour lui Phébus eſt ſourd, & Pégaſe eſt rétif.
O vous donc, qui brûlant d'une ardeur périlleuſe
Courez du bel Eſprit la carrière épineuſe,
N'allez pas ſur des Vers ſans fruit vous conſumer,
Ni prendre pour Génie un amour de rimer.
Craignez d'un vain plaiſir les trompeuſes amorces,
Et conſultez long-tems votre eſprit & vos forces.
La Nature fertile en Eſprit excellens,
Sait entre les Auteurs partager les talens.
L'un peut tracer en vers une amoureuſe flamme:
L'autre, d'un trait plaiſant aiguiſer l'Epigramme.
Malherbe d'un Heros peut vanter les Exploits;

Ra-

fois pour toutes, afin qu'il n'aille pas s'imaginer que ce ne ſont que des ouï dire, debitez ſans autorité. Le bon mot de Mr. le Prince eſt tiré d'une Piéce de Mr. de S T. EVREMOND, intitulée, *de la Tragédie ancienne & moderne*, Tom. III p 170. de ſes Oeuvres, Ed. d'Amſt. 1726. DU MONTEIL.

IMIT. Vers 6. *Pour lui Phébus eſt ſourd*, &c.] Hor. *de Art. poët.* v. 385.

Tu nihil invitâ dices, facieve Minervâ.

IMIT. Vers 12. *Et conſultez long-tems votre eſprit & vos forces.*] Horace, Art poëtique v. 38.

Sumite materiam veſtris, qui ſcribitis, aquam
Viribus, & verſate diu quid ferre recuſent,
Quid valeant humeri.

VERS 17. *Malherbe d'un Heros peut vanter les exploits.*] Les Odes de MALHERBE.

Vers

Racan chanter Philis, les Bergers, & les Bois.
Mais ſouvent un Eſprit qui ſe flatte, & qui s'aime,
Méconnoit ſon Génie, & s'ignore ſoi-même.
Ainſi, Tel autrefois, qu'on vit avec Faret
Charbonner de ſes vers les murs d'un cabaret,
S'en va mal à propos, d'une voix inſolente,
Chanter du Peuple Hébreu la fuite triomphante;
Et pourſuivant Moïſe au travers des déſerts,
Court avec Pharaon ſe noïer dans les mers.
Quelque ſujet qu'on traite, ou plaiſant, ou ſublime,
Que toujours le Bon Sens s'accorde avec la Rime.
L'un l'autre vainement ils ſemblent ſe haïr;
La Rime eſt une eſclave, & ne doit qu'obéïr.

Lors

VERS 18. *Racan chanter Philis, les Bergers, & les Bois.*] Les Bergeries de RACAN.

VERS 21. *Ainſi, Tel autrefois.*] SAINT AMANT, Auteur du *Moïſe ſauvé*. Voïez le vers 97. de la Sat. I. le 95. de la Satire IX. & le 261. du troiſième Chant de l'Art poëtique.

Même vers —— *Qu'on vit avec Faret.*] NICOLAS FARET, de l'Academie Françoiſe, étoit ami particulier de Saint Amant, qui l'a celebré dans ſes vers comme un illuſtre débauché, quoi qu'il fût aſſez réglé dans ſes mœurs. Mais la commodité de ſon nom qui rimoit à *Cabaret*, étoit en partie cauſe de ce *bruit* que Saint Amant lui avoit donné. Ce ſont les termes de Mr. Péliſſon, dans ſon *Hiſtoire de l'Academie Françoiſe* part. V.

IMIT. Vers 22. *Charbonner de ſes vers les murs d'un Cabaret.*] Martial, L. XII. Epigr. LXII.

Nigri fornicis ebrium Poëtam,
Qui carbone rudi, putrique cretâ
Scribit carmina,

Lors qu'à la bien chercher d'abord on s'évertuë ;
L'esprit à la trouver aiſément s'habituë.
Au joug de la Raiſon ſans peine elle fléchit ;
Et loin de la gêner, la ſert & l'enrichit.
Mais lors qu'on la néglige, elle devient rebelle ;
Et pour la ratraper, le Sens court après elle.
Aimez donc la Raiſon. Que toujours vos Ecrits
Empruntent d'elle ſeule & leur luſtre & leur prix.
La plûpart emportez d'une fougue inſenſée,
Toujours loin du droit ſens vont chercher leur penſée.
Ils croiroient s'abaiſſer dans leurs Vers monſtrueux,
S'ils penſoient ce qu'un autre a pu penſer comme eux.
Evitons ces excès. Laiſſons à l'Italie
De tous ces faux brillans l'éclatante folie.
Tout doit tendre au Bon Sens : mais pour y parvenir ;
Le chemin eſt gliſſant & pénible à tenir.
Pour peu qu'on s'en écarte, auſſi-tôt on ſe noie.

La

VERS 51. *S'il rencontre un Palais* &c.] SCUDE'RI, L. III. de ſon *Alaric*, emploie ſeize grandes pages de trente vers chacune, à la description d'un Palais : commençant par la façade, & finiſſant par le jardin.

VERS 56. *Ce ne ſont que Feſtons, ce ne ſont qu'Aſtragales.*] Ce vers, à côté duquel on a mis dans toutes les éditions *Vers de Scuderi*, ſe lit ainſi dans l'*Alaric* :

Ce ne ſont que Feſtons, ce ne ſont que couronnes.

Notre Auteur a changé ce dernier mot, pour faire mieux ſentir l'abondance ſtérile de ces faiſeurs de longues deſcriptions, qui s'amuſent à décrire juſqu'aux plus petites cir-

con-

La Raiſon, pour marcher, n'a ſouvent qu'une voie.
Un Auteur, quelquefois trop plein de ſon objet,
Jamais ſans l'épuiſer n'abandonne un ſujet,
S'il rencontre un Palais, il m'en dépeint la face.
Il me promène après de terraſſe en terraſſe.
Ici s'offre un perron; là règne un corridor;
Là ce balcon s'enferme en un baluſtre d'or.
Il compte des plafonds, les ronds & les ovales.
Ce ne ſont que Feſtons, ce ne ſont qu'Aſtragales.
Je ſaute vingt feuillets pour en trouver la fin;
Et je me ſauve à peine au travers du Jardin.
Fuyez de ces Auteurs l'abondance ſtérile;
Et ne vous chargez point d'un détail inutile.
Tout ce qu'on dit de trop eſt fade & rebutant:
L'eſprit raſſaſié le rejette à l'inſtant.
Qui ne ſait ſe borner, ne fut jamais écrire.
Souvent la peur d'un mal nous conduit dans un pire.

Un

conſtances: car *l'Aſtragale* eſt une petite moulure ronde qui entoure le haut du fuſt d'une Colonne.

IMIT. Vers 62. *L'eſprit raſſaſié le rejette à l'inſtant.*] Horace, Art poëtique, v. 335.

Quidquid præcipies, eſto brevis, ut cito dicta
Percipiant animi dociles, teneantque fideles.
Omne ſupervacuum pleno de pectore manat.

IMIT. Vers 64. *Souvent la peur d'un mal nous conduit dans un pire.*] Horace, Art poëtique, v. 31.

In vitium ducit culpæ fuga ſi caret arte

Un vers étoit trop foible, & vous le rendez dur.
J'évite d'être long, & je deviens obscur.
L'un n'eſt point trop fardé; mais ſa Muſe eſt trop nuë.
L'autre a peur de ramper, il ſe perd dans la nuë.
Voulez-vous du Public meriter les amours?
Sans ceſſe en écrivant variez vos diſcours.
Un ſtile trop égal & toujours uniforme,
En vain brille à nos yeux; il faut qu'il nous endorme.
On lit peu ces Auteurs nez pour nous ennuïer,
Qui toujours ſur un ton ſemblent pſalmodier.

Heu-

IMIT. Vers 66. *J'évite d'être long & je deviens obscur.*] Horace, Art poëtique, v. 25.

——— ——— *Brevis eſſe laboro,*
Obſcurus fio: ſectantem levia, nervi
Deficiunt animique; profeſſus grandia, turget:
Serpit humi tutus nimiùm, timidusque procellæ.

Le même, vers 230.

Aut dum vitat humum, nubes & inania captat.

VERS 74. *Qui toûjours ſur un ton ſemblent pſalmodier.*] Quelques uns ont crû que ce vers exprimoit le ſens de celui-ci d'Horace:

——— ——— ——— *Et Citharœdus*
Ridetur chordâ qui ſemper obervat eâdem.
Art. poët. v. 355.

Mais Mr Deſpréaux croïoit, avec la plûpart des Interprêtes, qu'Horace a voulu dire, *qu'un joueur d'inſtrument qui*

Heureux, qui dans ſes Vers ſait, d'une voix légère,
Paſſer du grave au doux, du plaiſant au ſévère!
Son Livre aimé du Ciel & chéri des Lecteurs,
Eſt ſouvent chez Barbin entouré d'acheteurs.
Quoique vous écriviez, évitez la baſſeſſe.
Le ſtile le moins noble a pourtant ſa nobleſſe.
Au mépris du Bon Sens, le Burlesque effronté
Trompa les yeux d'abord, plut par ſa nouveauté.
On ne vit plus en Vers que pointes triviales.
Le Parnaſſe parla le langage des Hales.
La licence à rimer, alors n'eut plus de frein.

Apol-

qui ſe trompe toûjours ſur la même corde, en la touchant mal, ſe fait moquer de lui. Cependant le ſentiment contraire a auſſi d'Illuſtres Partiſans, qui l'entendent d'un Joueur de Luth, lequel *toucheroit toûjours la même corde.* BOND, dans ſes Commentaires. Le P. RAPIN, *Réfl. ſur la Poëtiq.* part. I. ch. 40. Le P. LUCAS dans ſon Poëme, *Affio Oratoris*, L. II. & quelques autres.

IMIT. Vers 75. *Heureux, qui, dans ſes vers* &c.] Horace, Art poëtique, v. 343.

Omne tulit punctum qui miſcuit utile dulci.
Lectorem delectando, pariterque monendo,
Hic meret æra liber Soſiis: hic & mare tranſit, &c.

CHANG. Vers 81. *Au mépris du Bon Sens.*] Il y avoit, *Sous l'appui de Scarron.*

Ibid. *Au mépris du Bon Sens, le Burlesque* &c.] Le ſtile Burlesque fut extrêmement en vogue depuis le commencement du dernier ſiècle juſques vers l'an 1660. qu'il tomba.

VERS 85. *La licence à rimer alors n'eut plus de frein.*] Elle alla ſi loin, que l'on s'aviſa de mettre la Paſſion de JESUS CHRIST en vers Burlesques *. C'étoit un Ouvrage fort different des anciennes Comedies de la Paſſion.

* Peliſſon, *Hiſtoire de l'Académie.*

Apollon travesti devint un Tabarin.
Cette contagion infecta les Provinces,
Du Clerc & du Bourgeois passa jusques aux Princes.
Le plus mauvais plaisant eut ses approbateurs,
Et jusqu'à Dassouci, tout trouva des Lecteurs.

Mais

VERS 86. *Apollon travesti.*] Allusion au *Virgile travesti* de SCARRON. Avant lui, BATTISTA LALLI, Poëte Italien, avoit fait une *Enéide travestie*

Ibid. ——— *Devint un Tabarin.*] Bouffon très-grossier, valet de Mondor. Ce MONDOR étoit un Charlatan, ou Vendeur de baume, qui établissoit son théatre dans la Place Dauphine, vers le commencement du XVII. siècle. Il rouloit aussi dans les autres villes du Roïaume, avec TABARIN, le Bouffon de sa Troupe. Les plaisanteries de *Tabarin* ont été imprimées plusieurs fois à Paris & à Lyon, avec privilège, sous le titre de *Recueil des Questions & Fantaisies Tabariniques.* Elles ne roulent que sur des matières d'une grossièreté insuportable, & qui ne peuvent plaire qu'à la canaille.

VERS 90. *Et jusqu'à Dassouci, tout trouva des Lecteurs.*] CHARLES COYPEAU, Sieur d'ASSOUCI, Poëte fort méprisable, a mis en vers Burlesques le *Ravissement de Proserpine*, de CLAUDIEN; & une partie des Metamorphoses d'OVIDE sous le titre d'*Ovide en belle humeur.* Dassouci fut très-sensible à l'injure contenuë dans ce vers: *Et jusqu'à Dassouci, tout trouva* &c. Voici de quelle manière il s'en plaignit dans un Ouvrage où il a décrit ses Avantures *: „ Ah! cher Lecteur, si tu savois comme ce, *tout trouva*, „ me tient au cœur, tu plaindrois ma destinée. J'en suis „ inconsolable, & je ne puis revenir de ma pâmoison, „ principalement quand je pense, qu'au prejudice de mes „ titres, dans ce vers qui me tient lieu d'un Arrêt de la „ Cour de Parlement, je me voy descheu de tous mes „ honneurs; & que ce Charles Dassoucy, d'Empereur du „ Burlesque qu'il étoit, premier de ce nom, n'est aujourd'hui, si on le veut croire, que le dernier reptile du Parnasse, & le marmiton des Muses. Que faire, Lecteur, „ en

* Dassouci, *Avantures d'Italie.* p. 241.

Mais de ce ſtile enfin la Cour déſabuſée,
Dédaigna de ces Vers l'extravagance aiſée;
Diſtingua le naïf, du plat & du bouffon;
Et laiſſa la Province admirer le Typhon.
Que ce ſtile jamais ne ſouille votre Ouvrage.

Imi-

„ en cette extrémité après l'excommunication qu'il a „ jettée ſur ce pauvre Burlesque ſi disgracié; Qui daignera „ le lire, ni ſeulement le regarder dans le monde ſur pei- „ ne de ſa malediction ? ? Daſſouci trouve néanmoins ſa conſolation dans la réflexion ſuivante. *Voilà, cher Lecteur, ce que l'on gagne à faire de bons vers burlesques. . . . . Mais quoi, il n'eſt pas nouveau de voir des eſprits jaloux peſter contre les choſes excellentes, & blâmer ce qui ſurpaſſe leur capacité.*

Daſſouci étoit fils d'un Avocat au Parlement, il nâquit à Paris, en 1604. & mourut âgé d'environ 75. ans, après avoir eu des avantures très-bizarres, qu'il a publiées lui-même d'un ſtile presque bouffon. Mr. Bayle a pris ſoin de les recueillir dans un article de ſon Dictionaire Critique.

VERS 91. *Mais de ce ſtile enfin la Cour déſabuſée* &c.] Daſſouci * a refuté plaiſamment cet endroit, en diſant que *le ſin Burlesque eſt le dernier effort de l'imagination & la pierre de touche du bel eſprit.* A quoi il ajoûte: „ Si l'on me demande, „ pourquoi ce Burlesque qui a tant de parties excellentes „ & de discours agréables, après avoir ſi long-tems diver- „ ti la France, a ceſſé de divertir notre Cour: C'eſt que „ Scarron a ceſſé de vivre, & que j'ai ceſſé d'écrire. Et ſi „ je voulois continuer mon *Ovide en belle humeur*, cette mê- „ me Cour, qui ſe divertit encor aujourd'hui des vers que „ je lui preſente, s'en divertiroit comme auparavant; & „ mes Libraires qui ont imprimé tant de fois cet Ouvrage, „ en feroient encore autant d'éditions.

VERS 94. ——— *Admirer le Typhon.*] *Typhon*, ou la *Gigantomachie*, Poëme burlesque de Scarron, dans lequel il décrit la guerre des Géans contre les Dieux. Il parut en 1644. Mr. Deſpréaux convenoit que les premiers Vers de ce Poëme ſont d'une plaiſanterie aſſez fine.

Vers

* Dans l'Ouvrage cité, p. 252.

Imitons de Marot l'élégant badinage;
Et laiſſons le Burlesque aux Plaiſans du Pont-neuf.
Mais n'allez point auſſi, ſur les pas de Brébeuf,
Même en une Pharſale, entaſſer ſur les rives,
De morts & de mourans cent montagnes plaintives.

Pre-

VERS 96. *Imitons de Marot l'élégant badinage.*] En voici une imitation, dans l'Epigramme ſuivante, que Mr. Deſpréaux, étant jeune, fit ſur une perſonne fort commune, qu'on ne nommera point ici.

De ſix Amans contens & non jaloux,
Qui tour à tour ſervoient Madame Claude,
Le moins volage étoit Jean ſon époux.
Un jour pourtant, d'humeur un peu trop chaude,
Servoit de près ſa Servante aux yeux doux;
Lors qu'un des ſix lui dit: Que faites-vous?
Le jeu n'eſt ſûr avec cette Ribaude.
Ah! voulez-vous, Jean-Jean, nous gâter tous?

Mr. NAUDE', dans ſon *Maſcurat*, p. 166. a cru faire honneur à MAROT, en le faiſant paſſer pour un Poëte burleſque. Mr. BALZAC (*Diſſert.* 29.) & le P. VAVASSEUR (*De ludicra dictione*) qui ont écrit contre le ſtile Burleſque, ſemblent avoir fait conſiſter le principal caractère de ce genre d'écrire, dans l'imitation de l'ancien langage, & particulierement dans celle du ſtile de Clément Marot: juſques-là que Balzac a dit, que *s'il faloit irremiſſiblement que le ſtile de Marot, & que le genre Burleſque périſſent, il demanderoit grace pour les Avantures de la Souris* *, *pour la Requête de Scarron au Cardinal, & pour celle des Dictionaires à l'Academie* †. Mais le véritable caractère du Burleſque n'a pas été ſuffiſamment connu de ces Ecrivains, ſi judicieux d'ailleurs, & ſi celèbres; car, placer Marot parmi les Poëtes Burleſques, & donner aux trois Pièces reſervées par Bal-

* *Par Mr. Sarrazin.* † *Par Mr. Ménage.*

Prenez mieux votre ton. Soyez ſimple avec art,
Sublime ſans orgueil, agréable ſans fard.
N'offrez rien au Lecteur que ce qui peut lui plaire.
Ayez pour la cadence une oreille ſévère.
Que toûjours dans vos Vers, le ſens coupant les mots;

Sus-

Balzac, le nom de Poëſies Burlesques; c'eſt confondre le naïf avec le bouffon, & l'agreable avec le ridicule, entre leſquels il y a une diſtance que l'on ne ſauroit meſurer.

VERS 97. —— *Aux Plaiſans du Pont-neuf.*] Les Vendeurs de Mitridate, & les joüeurs de Marionnettes ſe placent depuis long tems ſur le Pont neuf. Voïez les cinq derniers Vers du troiſième Chant.

VERS 100. *De morts & de mourans cent montagnes plaintives.*] Vers de BRE'BEUF, dans ſa Traduction de la *Pharſale* de Lucain, Livre VII.

De mourans & de morts cent montagnes plaintives,
D'un ſang impétueux cent vagues fugitives, &c.

Ces violentes hyperboles ne ſont point dans ſon Original, tout outré qu'il eſt d'ailleurs; & Brebeuf ſemble plûtôt les avoir empruntées d'un Hiſtorien du bas Empire * qui dit: *Stabant acervi montium ſimiles, fluebat cruor fluminum modo.* Ce qui rend l'expreſſion outrée dans Brebeuf, c'eſt l'épithéte *plaintives* donnée à *Montagnes*; car il eſt d'ailleurs aſſez ordinaire, ſur tout en Poëſie, de dire,

Des Montagnes de morts, des rivières de ſang;

Vers que ME'NAGE aïant trouvé dans le *Nicoméde* de Corneille, Act. III. Sc. I. l'a ainſi retourne dans ſon Eglogue, intitulée *Chriſtine*:

Des rivières de ſang, des montagnes de morts,

Les termes d'Aurelius Victor cité à la marge, ne ſont pas ſi empoulez.

Vers

* SEXT. AUREL. VICTOR in *Epitome Hiſt. Auguſtæ*, De Julian. Imper.

Suspende l'hémiſtiche, en marque le repos.
Gardez qu'une voyelle, à courir trop hâtée,
Ne ſoit d'une voyelle en ſon chemin heurtée.
Il eſt un heureux choix de mots harmonieux.
Fuïez des mauvais ſons le concours odieux.
Le Vers le mieux rempli, la plus noble penſée
Ne peut plaire à l'eſprit, quand l'oreille eſt bleſſée.
Durant les premiers ans du Parnaſſe François,
Le caprice tout ſeul faiſoit toutes les loix.
La Rime, au bout des mots aſſemblez ſans meſure,
Tenoit lieu d'ornemens, de nombre & de céſure.

Vil-

Vers 106. *Suspende l'hémiſtiche.*] L'Auteur donne ici l'exemple avec le préecepte: en parlant de la Céſure, il l'a extrémement marquée dans ce vers.

Vers 107. *Gardez qu'une voyelle*, &c.] Le concours vicieux de voyelles, apelé *Hiatus*, ou Bâillement.

IMIT. Vers. 112. *Ne peut plaire à l'eſprit quand l'oreille eſt bleſſée.*] Ciceron, dans ſon Orateur, à Brutus: *Quamvis enim ſuaves gravesque ſententiæ, tamen ſi inconditis verbis efferuntur, offendent aures, quarum eſt judicium ſuperbiſſimum.* Et plus bas: *voluptati autem aurium morigerari debet oratio.*

Vers 117. *Villon fut le premier.*] FRANÇOIS CORBEUIL, ſurnommé VILLON, vivoit dans le quinzième Siècle, environ ſoixante ans avant Clément Marot. Il étoit moins connu par ſon nom propre que par celui de *Villon*, qui de ſon tems, ſignifioit *Fripon*. Ce titre lui fut confirmé par une Sentence du Châtelet, qui le condamna à être pendu. Le Parlement fut plus indulgent, & ſe contenta, en faveur de ſon génie pour les vers, de le condamner à un banniſſement perpétuel.

Vers 118. *Débrouiller l'art confus de nos vieux Romanciers.*] Les Ouvrages de nos vieux Poëtes François, ſont confus, & ſans ordre On en peut juger par le *Roman de la Roze*, le plus eſtimé de tous. Voïez le Traité du Préſident FAUCHET,

Villon fut le premier, dans ces siècles grossiers,
Débrouiller l'Art confus de nos vieux Romanciers.
Marot bien-tôt après fit fleurir les Ballades,
Tourna des Triolets, rima des Mascarades;
A des refrains règlez asservit les Rondeaux,
Et montra pour rimer des chemins tout nouveaux.
Ronsard qui le suivit, par une autre méthode,
Réglant tout, brouilla tout, fit un Art à sa mode:
Et toutefois longtems eut un heureux destin.
Mais sa Muse, en François parlant Grec & Latin,
Vit dans l'âge suivant, par un retour grotesque,

Tom-

CHET, *de l'origine de la Langue & Poësie Françoise, Rime & Romans.*

Vers 124. *Règlant tout, brouilla tout.*] RONSARD conseilloit d'employer indifferemment *tous les Dialectes*: Préface sur la Franciade. *Et ne se faut soucier*, dit-il ailleurs, *si les vocables sont Gascons, Poitevins, Normans, Manceaux, Lionnois, ou d'autres pays.* Abrégé de l'Art poëtique.

Vers 126. ——— *En François parlant Grec & Latin.*] Ronsard a tellement chargé ses Poësies d'exemples, d'allusions, & de mots tirez du Grec & du Latin, qu'il les a rendues presque inintelligibles, & même ridicules. *Je puis bien dire*, dit un de ses Commentateurs *, *qu'il y avoit quelques Sonnets dans ces livres, qui d'homme n'eussent jamais esté bien entendus, si l'Auteur ne les eust, ou à moy, ou à quelque autre, familierement déclarez.* Mr. Despréaux citoit ce vers de Ronsard, qui est à la fin du Sonnet LXVIII. L. I. comme un exemple de son affectation ridicule à parler Grec en François. Il dit à sa Maitresse:

Estes-vous pas ma seule Entelechie?

Et ceux-ci qui sont au commencement du *Tombeau*, ou de l'Epi-

* Muret dans sa Préface sur Ronsard.

Tomber de ſes grans mots le faſte pédantesque.
Ce Poëte orgueilleux trébuché de ſi haut,
Rendit plus retenus Desportes & Bertaut.
Enfin Malherbe vint; & le premier en France,
Fit ſentir dans les Vers une juſte cadence:
D'un mot mis en ſa place enſeigna le pouvoir,
Et reduiſit la Muſe aux règles du devoir.
Par ce ſage Ecrivain, la Langue reparée
N'offrit plus rien de rude à l'oreille épurée.
Les Stances avec grace apprirent à tomber;
Et le Vers ſur le Vers n'oſa plus enjamber.
Tout reconnut ſes loix, & ce Guide fidèle
Aux Auteurs de ce tems ſert encor de modèle.
Marchez donc ſur ſes pas, aimez ſa pureté,

Et

l'Epitaphe de Marguerite de France, & de François I. *page* 1098. *de l'édition in folio.*

Ah! que je ſuis marry que la Muſe Françoiſe
Ne peut dire ces mots, comme fait la Grégeoiſe:
Oxymore, dyſpetme, eligechronien;
Certes, je les direis du ſang Valéſien.

Vers 130. —— *Desportes & Bertaut.*] PHILIPPE DESPORTES, Abbé de Tiron, & JEAN BERTAUT, Evêque de Seez, Poëtes aſſez eſtimez. Ils vivoient ſous les régnes d'Henri III. & d'Henri IV.

Vers 131. *Enfin Malherbe vint* &c.] Balzac avoit fait un ſemblable jugement de notre Poëſie & de nos Poëtes dans une de ſes Lettres Latines à Mr. de Silhon *. Il dit que la plûpart des vers François qui ont été faits avant Malherbe, étoient plûtôt Gothiques que François. Il fait le caractère de Ronſard & reproche a ce Poëte ſes licences outrées, ſes né-

* *Tome 2. p. 64. col. 2. des Oeuvres Latines.*

Et de ſon tour heureux imitez la clarté.
Si le ſens de vos Vers tarde à ſe faire entendre,
Mon eſprit auſſi-tôt commence à ſe détendre;
Et de vos vains diſcours prompt à ſe détacher,
Ne ſuit point un Auteur, qu'il faut toujours chercher.
Il eſt certains Eſprits, dont les ſombres penſées
Sont d'un nuage épais toûjours embarraſſées,
Le jour de la Raiſon ne le ſauroit percer.
Avant donc que d'écrire, apprenez à penſer.
Selon que notre Idée eſt plus ou moins obſcure,
L'Expreſſion la ſuit ou moins nette, ou plus pure.
Ce que l'on conçoit bien, s'énonce clairement,
Et les mots pour le dire arrivent aiſément.
Sur tout, qu'en vos Ecrits la Langue reverée,

Dans

négligences, ſon affectation à confondre les idiomes, & à charger ſon François de Grec & de Latin. *Malherbe*, dit-il enſuite, *fut le premier qui fit ſentir la cadence dans les vers, qui nous apprit le choix & l'arrangement des mots*, &c. Voici le paſſage de Balzac. *Primus Franciſcus Malherba, aut in primis, viam vidit quâ iretur ad Carmen; atque hanc inter erroris & inſcitiæ caliginem ad veram lucem reſpexit primus, ſuperbiſſimoque aurium judicio ſatisfecit..... Docuit in vocibus & ſententiis delectum, eloquentiæ eſſe originem; atque adeò rerum verborumque collocationem aptam, ipſis rebus & verbis potiorem pleruмque eſſe.* Voïez le reſte du paſſage, & la Diſſertation XXIV. de Balzac.

IMIT. Vers 153. *Ce que l'on conçoit bien* &c.] Horace a donné ce précepte en plus d'un endroit de ſon Art poëtique, vers 40.

——— *Cui lecta potenter erit res,*
Nec facundia deſeret hunc, nec lucidus ordo.

Et vers 311.

Verbaque proviſam rem non invita ſequentur.

Vers

Dans vos plus grans excès vous ſoit toujours ſacrée.
En vain vous me frappez d'un ſon mélodieux,
Si le terme eſt impropre, ou le tour vicieux,
Mon eſprit n'admet point un pompeux Barbariſme;
Ni d'un Vers empoulé l'orgueilleux Solécisme.
Sans la Langue en un mot, l'Auteur le plus divin
Eſt toujours, quoiqu'il faſſe, un méchant Ecrivain.
Travaillez à loiſir, quelque ordre qui vous preſſe,
Et ne vous piquez point d'une folle vîteſſe.
Un ſtile ſi rapide, & qui court en rimant,
Marque moins trop d'eſprit, que peu de jugement.

J'ai-

Vers 163. *Travaillez à loiſir.*] Notre Poëte obſervoit exactement ce précepte. Non ſeulement il compoſoit ſuivant la diſpoſition d'eſprit où il ſe trouvoit, ſans forcer jamais ſon génie, mais quand il avoit achevé un Ouvrage, il ne le publioit que long-tems après, afin d'avoir le loiſir de le perfectionner, ſuivant le conſeil d'Horace, *Nonumque prematur in annum.* Poët. v. 388. Un Ami voulant l'exhorter à produire ſon Art poëtique, lui diſoit que le Public l'attendoit avec impatience. *Le Public*, répondit-il, *ne s'informera pas du tems que j'y aurai employé.* D'autres fois il diſoit la même choſe de la Poſtérité.

Scudèri, au contraire, diſoit toûjours, pour s'excuſer de ce qu'il travailloit ſi vîte, qu'*il avoit ordre de finir.*

Vers 171. *Hâtez-vous lentement.*] Ce Mot renferme un grand ſens. Il étoit familier à l'Empereur AUGUSTE, à l'Empereur TITUS, & à pluſieurs autres grans Hommes. Σπεῦδε βραδέως: *Feſtina lentè.* Voïez les *Adages* d'ERASME.

IMIT. Vers 172. *Vingt fois ſur le métier remettez votre ouvrage.*] Horace, Art poët. v. 292.

——— *Carmen reprehendite, quod non*
Multa dies, & multa litura coërcuit, atque
Perfectum decies non caſtigavit ad unguem.

IMIT.

J'aime mieux un ruiſſeau, qui ſur la molle arène,
Dans un pré plein de fleurs lentement ſe promène,
Qu'un torrent débordé, qui d'un cours orageux
Roule, plein de gravier, ſur un terrain fangeux.
Hâtez-vous lentement, & ſans perdre courage,
Vingt fois ſur le métier remettez votre ouvrage.
Poliſſez-le ſans ceſſe, & le repoliſſez.
Ajoutez quelquefois, & ſouvent effacez.
C'eſt peu qu'en un Ouvrage, où les fautes fourmillent,
Des traits d'eſprit ſemez de tems en tems petillent.
Il faut que chaque choſe y ſoit miſe en ſon lieu;

Que

IMIT. Vers 174. *Ajoutez quelquefois, & ſouvent effacez.*] Horace, Liv. I. Sat. X. 72.

Sæpe ſtilum vertas, iterum quæ digna legi ſint
Scripturus.

Et St. Jérôme, Ep. ad Domn. *Major ſtili pars quæ delet quam quæ ſcribit.* „ Le côté du ſtile qui ſert à effacer, eſt „ plus grand que celui qui ſert à écrire.

IMIT. Vers 175. *C'eſt peu qu'en un Ouvrage, où les fautes fourmillent.*] Horace, Livre II. Epître I. 73.

Inter quæ verbum emicuit ſi forte decorum, &
Si verſus paullò concinnior unus & alter;
Injuſtè totum ducit, venditque poëma.

Il dit ailleurs, dans un ſens contraire, qu'il n'eſt point choqué de ces fautes légères qui échapent aux meilleurs Eſprits; quand d'ailleurs l'Ouvrage eſt rempli de grandes beautez.

Verùm, ubi plura nitent in carmine, non ego paucis
Offendar maculis, quas aut incuria fudit,
Aut humana parum cavit natura. Art poët. v. 351.

IMIT.

Que le début, la fin, répondent au milieu;
Que d'un art délicat les pièces assorties
N'y forment qu'un seul tout de diverses parties:
Que jamais du sujet, le discours s'écartant,
N'aille chercher trop loin quelque mot éclatant.
Craignez-vous pour vos Vers la censure publique?
Soyez-vous à vous-même un sévère Critique.
L'Ignorance toujours est prête à s'admirer.
Faites-vous des amis prompts à vous censurer;
Qu'ils soient de vos écrits les Confidens sincères,
Et de tous vos défauts les zélez adversaires.
Dépouillez devant eux l'arrogance d'Auteur:

Mais

IMIT. Vers 178. *Que le début, la fin, répondent au milieu.*] Horace, Art poëtique, vers 152.

Primo ne medium, medio ne discrepet imum.

IMIT. Vers 180 *N'y forment qu'un seul tout.*] Horace au même endroit, v. 23.

Denique, sit quodvis simplex dumtaxat, & unum.

IMIT. Vers 184. *L'Ignorance toûjours est prête à s'admirer.*] Horace, Liv II. Epist. II. v. 106.

Ridentur mala qui componunt carmina: verùm
Gaudent scribentes, & se venerantur, & ultro,
Si taceas, laudant, quidquid scripsere, beati:
At qui legitimum cupiet fecisse poëma,
Cum tabulis animum censoris sumet honesti.

IMIT. Vers 190. *Mais sachez de l'Ami discerner le Flatteur.*] Le même, dans son Art poët, v. 424.

Mi-

Mais ſachez de l'Ami diſcerner le Flatteur.
Tel vous ſemble applaudir qui vous raille & vous joue.
Aimez qu'on vous conſeille, & non pas qu'on vous loue.
Un Flatteur auſſi-tôt cherche à ſe récrier.
Chaque Vers qu'il entend le fait extaſier.
Tout eſt charmant, divin; aucun mot ne le bleſſe;
Il trépigne de joie, il pleure de tendreſſe:
Il vous comble par tout d'éloges faſtueux.
La Vérité n'a point cet air impétueux.
Un ſage Ami, toujours rigoureux, inflexible,
Sur vos fautes jamais ne vous laiſſe paiſible.

Il

——— ——— *Mirabor, ſi ſciet inter-*
noscere mendacem, verumque beatus amicum.

Et un peu après: vers 456.

——— ——— *Si carmina condes,*
Nunquam te fallant animi ſub vulpe latentes.

IMIT. Vers 193. *Un Flatteur auſſi-tôt* &c.] Horace au même endroit, v. 428.

——— *clamabit enim: Pulchrè, benè, rectè:*
Pallescet ſuper his: etiam ſtillabit amicis
Ex oculis rorem: ſaliet, tundet pede terram.
Ut, qui conducti plorant in funere, dicunt
Et faciunt prope plura dolentibus ex animo: ſic
Deriſor vero plus laudatore movetur.

IMIT. Vers 199. *Un ſage Ami* &c.] Le même au même endroit, v. 445.

Il ne pardonne point les endroits négligez.
Il renvoie en leur lieu les Vers mal arrangez.
Il réprime des mots l'ambitieuſe Emphaſe.
Ici le Sens le choque; & plus loin c'eſt la Phraſe.
Votre conſtruction ſemble un peu s'obscurcir:
Ce terme eſt équivoque, il le faut éclaircir.
C'eſt ainſi que vous parle un Ami véritable.
Mais ſouvent ſur ſes Vers, un Auteur intraitable
A les protéger tous ſe croit intéreſſé,
Et d'abord prend en main le droit de l'offenſé.
De ce Vers, direz-vous, l'expreſſion eſt baſſe.
Ah! Monſieur, pour ce Vers je vous demande grace,
Répondra-t-il d'abord. Ce mot me ſemble froid;
Je le retrancherois. C'eſt le plus bel endroit.
Ce tour ne me plaît pas. Tout le monde l'admire.
Ainſi toujours conſtant à ne ſe point dédire;

Qu'un

Vir bonus & prudens verſus reprehendet inertes:
Culpabit duros: incomptis allinet atrum
Transverſo calamo ſignum: ambitioſa recidet
Ornamenta: parum claris lucem dare coget:
Arguet ambiguè dictum: mutanda notabit:
Fiet Ariſtarchus, &c.

Et ailleurs, Epître II. Livre II. v. 111.

Audebit, quæcumque parum ſplendoris habebunt,
Et ſine pondere erunt, & honore indigna ferentur,
Verba movere loco, quamvis invita recedant.

Dans la même Epître, vers 122.

Lu-

Qu'un mot dans ſon Ouvrage ait paru vous bleſſer;
C'eſt un titre chez lui pour ne point l'effacer.
Cependant, à l'entendre, il chérit la Critique.
Vous avez ſur ſes Vers un pouvoir deſpotique.
Mais tout ce beau diſcours, dont il vient vous flatter,
N'eſt rien qu'un piège adroit pour vous les réciter.
Auſſi-tôt il vous quitte & content de ſa Muſe,
S'en va chercher ailleurs quelque Fat qu'il abuſe.
Car ſouvent il en trouve. Ainſi qu'en ſots Auteurs,
Notre Siècle eſt fertile en ſots Admirateurs.
Et ſans ceux que fournit la Ville & & la Province,
Il en eſt chez le Duc, il en eſt chez le Prince.
L'Ouvrage le plus plat a, chez les Courtiſans,
De tout tems rencontré de zélez Partiſans;
Et, pour finir enfin par un trait de Satire,
Un Sot trouve toujours un plus Sot qui l'admire.

CHANT

Luxuriantia compescet: nimis aspera ſano
Lævabit cultu: virtute carentia tollet.

IMIT. Vers 219. *Cependant, à l'entendre, il chérit la Critique.*] Perſe, Satire I. vers 55.

Et verum, inquis, amo: verum mihi dicite de me.

Vers 222. *N'eſt rien qu'un piége adroit pour vous les réciter.*] Ceci regarde Mr. QUINAUT. Les railleries que notre Auteur avoit faites de lui dans ſes Satires, n'empêchèrent pas qu'il ne recherchât l'amitié de Mr. Deſpréaux. Mr. DE MERILLE Premier Valet de Chambre de Monſieur, Frere du Roi, fut le Médiateur. Mr. Quinaut l'alloit voir ſouvent, mais ce n'étoit que pour avoir occaſion de lui faire voir ſes Ouvrages: *Il n'a voulu ſe raccommoder avec moi*, diſoit Mr. Deſpréaux, *que pour me parler de ſes Vers: & il ne me parle jamais des miens.*

CHANT II.

TELLE ou'une Bergère, au plus beau jour de Fête,
De ſuperbes Rubis ne charge point ſa tête,

Et

DAns ce ſecond Chant, & dans le troiſiéme, notre Auteur explique le détail de la Poëſie Françoiſe, & donne le Caractère & les règles particulières de chaque Poëme. Le ſecond Chant eſt emploïé à décrire l'Idylle ou l'Eglogue, l'Elégie, l'Ode, le Sonnet, l'Epigramme, le Rondeau, la Ballade, le Madrigal, la Satire, & le Vaudeville.

Les Poëſies de Mr. Despréaux ont cela d'avantageux, que les Preceptes mêmes y ſervent d'exemples; & que quelque règle qu'il nous propoſe, on ne manque jamais d'y en trouver un modèle. Cela paroît en pluſieurs endroits, mais ſur tout dans ce deuxième Chant, où l'Auteur a ſû varier ſon ſtile avec tant d'art & tant d'habileté, qu'en parcourant toutes les differentes eſpèces de Poëſies, il emploïe préciſément le ſtile qui convient à chaque eſpèce en particulier.

VERS 1. *Telle qu'une Bergère.*] Cette comparaiſon eſt d'autant plus juſte, que l'Idylle eſt un Poëme dans lequel on ne fait ordinairement parler que des Bergers & des Bergères. Un Ecrivain de l'Académie *, qui a fait des Diſſertations ſur la Poëſie Paſtorale, obſerve que les Eglogues, les Idylles, & les Bergeries, ſont fort déchuës parmi nous; & il ſoupçonne notre Poëte d'avoir contribué à leur décadence *Si Mr. Despréaux*, dit-il, page 104. *a loüé cette Poëſie en Mr.* RACAN *& en Mr.* SEGRAIS, *il l'a auſſi attaquée en beaucoup d'autres. La beauté de ſes vers joints au goût piquant que la Satire a d'elle-même, ont fait apprendre ſes vers par cœur à tout le monde, & l'ont rendu à Paris & dans les Provinces, le modèle des nouveaux Poëtes. Il a tourné l'Eglogue en ridicule dans une de ſes Satires, trouvant que le Public y étoit peut-être déja porté, ſoit par la faute des Auteurs, ſoit par celle des Lecteurs.*

„ Vien-

* *Mr. l'Abbé* GENEST.

Et ſans mêler à l'or l'éclat des Diamans,
Cueille en un champ voiſin ſes plus beaux ornemens :
Tel-

„ Viendrai-je en une Eglogue entouré de troupeaux,
„ Au milieu de Paris enfler mes chalumeaux ;
„ Et dans mon cabinet, aſſis au pied des Hêtres,
„ Faire dire aux Echos des ſottiſes champêtres ?

Notre Poëte n'a pas eu deſſein de blâmer le genre Paſtoral, ni de tourner l'Eglogue en ridicule, comme on le ſuppoſe ici. Il a ſeulement voulu railler en paſſant, les mauvais faiſeurs d'Eglogues, & il a dit, que ſon génie ne le portoit pas à faire des Eglogues.

§. VERS 1, 2, &c.

Telle qu'une Bergère, au plus beau jour de Fête
De ſuperbes Rubis ne charge point ſa tête,
. . . . . .
Telle aimable en ſon art &c.

On a critiqué les deux premiers Vers de ce ſecond Chant dans le *Journal des Savans* de Février 1723., pag. 145 *& ſuiv.* Edition de Hollande. „ Mr. Deſpréaux, *dit-on*, com„ met une faute conſiderable de langage dans cette phra„ ſe : *Telle qu'une Bergère ne charge point ſa tête de ſuperbes* „ *rubis :* n'y ayant en ce diſcours aucune conſtruction : & „ étant abſolument neceſſaire, pour qu'il y en ait, d'y „ mettre un *qui*, ou quelque choſe d'equivalent, en di„ ſant, par exemple, *Telle qu'une Bergère qui ne charge* „ *point ſa tête, ou qu'on ne voit point charger ſa tête de ru*„ *bis.* . . . . . .

„ Il faut neceſſairement corriger cette expreſſion par „ celle ci :

„ *Telle qu'une Bergere, au plus beau jour de Fête,*
„ *Qui de pompeux rubis ne charge point ſa tête.*
. . . . . .
„ *Telle aimable &c.*

„ Pour mieux ſentir la faute, il n'y a qu'à ſe reſſouvenir „ que dans ces ſortes de comparaiſons, on ſous-entend

Telle, aimable en ſon air, mais humble dans ſon ſtile,
Doit éclater ſans pompe une élegante Idylle.
Son tour ſimple & naïf n'a rien de faſtueux,
Et n'aime point l'orgueil d'un Vers préſomptueux.
Il faut que ſa douceur flatte, chatouille, éveille,
Et jamais de grans mots n'épouvante l'oreille.
Mais ſouvent dans ce ſtile un Rimeur aux abois
Jette là, de dépit, la Flûte & le Hautbois:
Et follement pompeux, dans ſa verve indiscrette,
Au milieu d'une Eglogue entonne la Trompette.
De peur de l'écouter, Pan fuit dans les Roſeaux;
Et les Nymphes, d'effroi, ſe cachent ſous les Eaux.
Au contraire, cet autre abjet en ſon langage,
Fait parler ſes Bergers comme on parle au Village.
Ses Vers plats & groſſiers, dépouillez d'agrément,
Toujours baiſent la terre, & rampent triſtement.
On diroit que Ronſard, ſur ſes *Pipeaux ruſtiques*,
Vient encor fredonner ſes Idylles Gothiques,

Et

„ toujours *eſt* ou quelque autre verbe équivalent, enſorte „ que quand on dit, par exemple, *Tel qu'un Pere tendre, „ Tel qu'un Roi, Telle qu'une Bergere*, c'eſt comme ſi l'on „ diſoit: *Tel qu'eſt un Pere tendre, Tel qu'eſt un Roi, Telle „ qu'eſt une Bergere*, ou *telle qu'on voit une Bergere.* Or „ quel langage ſeroit celui-ci? *Telle qu'eſt une Bergere, „ ne charge point ſa tête de ſuperbes rubis.* Enfin eſt-ce une „ expreſſion ſupportable de dire, qu'*une Idylle doit être „ telle qu'une Bergere ne charge point ſa tête de Rubis?* ou ce „ qui eſt la même choſe, qu'*une Idylle doit éclater ſans „ pompe & ſans faſte, telle qu'une Bergere ne charge point ſa „ tête de ſuperbes rubis?* DU MONTEIL.

VERS.

Et changer, ſans reſpect de l'oreille & du ſon,
Lycidas en Pierrot, & Phyllis en Toinon.
Entre ces deux excès la route eſt difficile.
Suivez, pour la trouver, Théocrite & Virgile.
Que leurs tendres Ecrits, par les Graces dictez,
Ne quittent point vos mains, jour & nuit feuilletez.
Seuls, dans leurs doctes Vers, ils pourront vous apprendre,
Par quel art ſans baſſeſſe un Auteur peut deſcendre;
Chanter Flore, les Champs, Pomone, les Vergers;
Au combat de la flûte animer deux Bergers;
Des plaiſirs de l'Amour vanter la douce amorce;
Changer Narciſſe en fleur, couvrir Daphné d'écorce;
Et par quel art encor l'Eglogue quelquefois
Rend dignes d'un Conſul la campagne & les bois.
Telle eſt de ce Poëme & la force & la grace.
D'un ton un peu plus haut, mais pourtant ſans audace,

La

VERS 24. *Lycidas en Pierrot, & Phyllis en Toinon.*] RONSARD dans ſes Eglogues appèle Henri II. *Henriot*; Charles IX. *Carlin*; Catherine de Médicis, *Catin*: &c. Il emploie auſſi les noms de *Margot*, *Pierrot*, *Michau*, & autres ſemblables.

IMIT. Vers 36. *Rend dignes d'un Conſul la campagne & les bois.*] Virgile, Eglogue IV. 3.

Si canimus Sylvas, Sylva ſint Conſule digna.

La plaintive Elégie, en longs habits de deuil,
Sait les cheveux épars gémir ſur un cercueil.
Elle peint des Amans la joie & la triſteſſe;
Flatte, menace, irrite, appaiſe une Maîtreſſe.
Mais pour bien exprimer ces caprices heureux,
C'eſt peu d'être Poëte, il faut être amoureux.
Je hais ces vains Auteurs, dont la Muſe forcée
M'entretient de ſes feux, toujours froide & glacée,
Qui s'affligent par art, & fous de ſens raſſis,
S'érigent, pour rimer, en Amoureux tranſis.
Leurs transports les plus doux ne ſont que phraſes vaines.

Ils

IMIT. Vers 39. *La plaintive Elégie.*] Horace la décrit ainſi dans ſon Art poëtique, vers 75.

Verſibus impariter junctis querimonia primùm:
Poſt etiam inclusa eſt voti ſententia compos.
Quis tamen exiguos Elegos emiſerit auctor,
Grammatici certant, & adhuc ſub judice lis eſt.

VERS 50. *Ils ne ſavent jamais que ſe charger de chaînes; Que bénir leur martyre*, &c.] Cette Critique regarde particuliérement VOLTURE, qui, dans le fameux Sonnet d'*Uranie*, a dit:

Je bénis mon martyre & content de mourir, &c.

Enſuite de quoi il ne manque pas de mettre en querelle les Sens & la Raiſon. SCUDERI, Liv. III. de ſon *Alaric*, raſſemble pluſieurs Amans dans un ſéjour enchanté;

Et l'un de ces Amans qui paroiſſent heureux,
Eclate avec ſa Lyre en ces vers amoureux:

Amour,

Ils ne ſavent jamais, que ſe charger de chaînes;
Que bénir leur martyre, adorer leur priſon,
Et faire quereller les Sens & la Raiſon.
Ce n'étoit pas jadis ſur ce ton ridicule,
Qu'Amour dictoit les Vers que ſoûpiroit Tibulle:
Ou que du tendre Ovide animant les doux ſons,
Il donnoit de ſon Art les charmantes leçons.
Il faut que le cœur ſeul parle dans l'Elégie.
L'Ode avec plus d'éclat, & non moins d'énergie,
Elevant jusqu'au Ciel ſon vol ambitieux,
Entretient dans ſes Vers commerce avec les Dieux.

Aux

Amour, on ne veit rien ſi doux que ton empire:
Ton Eſclave eſt content, même quand il ſoupire.
Il bénit en ſon cœur les maux qu'il a ſoufferts,
Et les ſceptres des Rois valent moins que ſes fers.
Ce n'eſt que par toi ſeul que ſubſiſte la terre,
Sans toi les Elemens auroient fini leur guerre;
Et l'horrible Cahos mettant tout à l'envers, &c.

VERS 54. *Qu'Amour dictoit les vers que ſoûpiroit Tibulle.*] Poëte fort tendre qui vivoit ſous Auguſte. Tibulle, Livre I. Elegie VII. 41.

——— *Abſentes alios ſuspirat amores.*

Et Liv. IV. Elegie V. 11.

Quod ſi fortè alios jam nunc ſuspirat amores.

IMIT. Vers 58. *L'Ode avec plus d'éclat.*] Description de l'Ode dans Horace, Art poëtique, v. 83.

Aux Athlètes dans Piſe elle ouvre la barrière,
Chante un Vainqueur poudreux au bout de la carrière;
Mène Achille ſanglant aux bords du Simoïs;
Ou fait fléchir l'Eſcaut ſous le joug de Louïs.
Tantôt, comme une abeille ardente à ſon ouvrage,
Elle s'en va de fleurs dépouiller le rivage:
Elle peint les Feſtins, les Danſes, & les Ris;
Vante un baiſer cueilli ſur les lèvres d'Iris,
Qui mollement réſiſte, & par un doux caprice,
Quelquefois le refuſe, afin qu'on le raviſſe.
Son ſtile impétueux ſouvent marche au hazard.
Chez elle un beau déſordre eſt un effet de l'Art.

Loin

Muſa dedit fidibus Divos, puerosque Deorum,
Et pugilem victorem, & equum certamine primum,
Et Juvenum curas, & libera vina referre.

VERS 61. *Aux Athlètes dans Piſe.*] Ville de la Grèce dans l'Elide, où l'on célèbroit les Jeux Olympiques.

IMIT. Vers 69. *Qui mollement réſiſte* &c.] C'eſt la traduction de ces vers d'Horace, Ode XII. 25. du Liv. II.

Dum fragrantia detorquet ad oſcula
Cervicem: aut facili ſavitiâ negat,
Quæ poſcente magis gaudeat eripi.

IMIT. Vers 72. *Chez elle un beau déſordre eſt un effet de l'Art.*] Ciceron dans ſon Orateur, n. 78. *Quadam etiam negligentiâ eſt diligens.*

VERS 78. *Pour prendre Dole, il faut que Lille ſoit renduë.*] *Lille* & *Courtray* furent pris en 1667. & *Dole* en 1668.

VERS 79. ——*Ainſi que Mezeray.*] Célèbre Hiſtorien,

Loin ces Rimeurs craintifs, dont l'esprit phlegmatique
Garde dans ſes fureurs un ordre didactique:
Qui chantant d'un Heros les progrès éclatans,
Maigres Hiſtoriens, ſuivront l'ordre des Tems.
Ils n'oſent un moment perdre un ſujet de vuë.
Pour prendre Dole, il faut que Lille ſoit renduë;
Et que leur Vers exact, ainſi que Mezeray,
Ait fait déja tomber les remparts de Courtray.
Apollon de ſon feu leur fut toujours avare.
On dit à ce propos, qu'un jour ce Dieu bizare,
Voulant pouſſer à bout tous les Rimeurs François,
Inventa du Sonnet les rigoureuſes loix;
Voulut, qu'en deux Quatrains, de meſure pareille,
La

rien, qui a écrit l'Hiſtoire de France. Il étoit de l'Académie Françoiſe, & mourut en 1683.

VERS 83. *Voulant pouſſer à bout tous les Rimeurs François, Inventa du Sonnet* &c.]

C'eſt-à-dire, que les Poëtes François ont inventé le Sonnet, ou du moins l'ont aſſujetti à de certaines regles. Bien des gens croient néanmoins que l'invention du Sonnet nous eſt venuë des Italiens, & ſur tout de PETRARQUE qui vivoit dans le quatorzième Siècle; parce que les premiers Sonnets qui aient paru en notre Langue, ne furent faits que ſous le Règne de François I. par les Poëtes qui fleuriſſoient en ce tems-là. Mais il eſt certain que Petrarque, & les autres Italiens, qui avoient fait des Sonnets avant nos Poëtes François, en avoient emprunté l'uſage & le nom des anciens Poëtes Provençaux, connus jadis ſous les noms de Trouvertes, Chanterres, Jongleurs, & autres ſemblables, qui alloient par les Cours des Princes, pour les réjoüir,

La Rime avec deux ſons frappât huit fois l'oreille:
Et qu'enſuite, ſix Vers artiſtement rangez,
Fuſſent en deux Tercets par le ſens partagez.
Sur tout de ce Poëme il bannit la licence:
Lui-même en meſura le nombre & la cadence:
Défendit qu'un Vers foible y pût jamais entrer,
Ni qu'un mot déja mis oſât s'y remontrer.
Du reſte il l'enrichit d'une beauté ſuprême.
Un Sonnet ſans défauts vaut ſeul un long Poëme.
Mais en vain mille Auteurs y penſent arriver;
Et cet heureux Phénix eſt encore à trouver.

A

jouïr, chantant leurs Fabliaux, Lais, Virelais, Ballades, & *Sonnets*: comme le Préſident FAUCHET l'a remarqué dans ſon Recueil de l'origine de la Poëſie Françoiſe. L. I. c. 8. Pétrarque, qui eſt regardé comme le Pére du *Sonnet*, a compoſé preſque toutes ſes Poëſies à Vaucluſe près d'Avignon, dans un tems auquel les Poëtes François ou Provençaux étoient en grande réputation, à cauſe de certaines Aſſemblées galantes, qu'on appeloit les Cours de Parlement d'Amour, & qui ſe tenoient dans quelques Villes de Provence. *Voïez* LA FRESNAYE VAUQUELIN, *dans ſon* Art poët. *L. I. Le* Traité du Sonnet, *par* COLLETET. *Les Notes de* MENAGE *ſur* MALHERBE.

IMIT. Vers 86. *La Rime avec deux ſons frappât huit fois l'oreille.*] Horace dit que le Vers Iambe frappe ſix fois l'oreille: *quùm ſemel redderet ictus*; parce qu'il eſt compoſé de ſix pieds. *De Art. poët.* v. 253.

VERS 97. *A peine dans Gombaut, Maynard & Malleville.*] Trois Académiciens célébres. Parmi le grand nombre de Sonnets qu'ils ont compoſez, Mr. Deſpréaux nommoit celui-ci de GOMBAUT:

Le Grand Montmorenci n'eſt plus qu'un peu de cendre &c.

Et cet autre: *Cette race de Mars* &c. Mais il donnoit le prix au

A peine dans Gombaut, Mainard, & Malleville,
En peut-on admirer deux ou trois entre mille.
Le reſte ; auſſi peu lû que ceux de Pelletier,
N'a fait de chez Sercy qu'un faut chez l'Epicier.
Pour enfermer ſon ſens dans la borne prescrite ;
La meſure eſt toujours trop longue ou trop petite.
L'Epigramme plus libre, en ſon tour plus borné,
N'eſt ſouvent qu'un bon mot de deux rimes orné.
Jadis de nos Auteurs les Pointes ignorées,
Furent de l'Italie en nos Vers attirées.
Le Vulgaire ébloüi de leur faux agrément ;

A

au Sonnet que MALLEVILLE fit pour la *Belle Matineuſe*, & qui eſt le vingt-ſeptième ſelon l'ordre de l'édition.

Le ſilence regnoit ſur la terre & ſur l'onde,
L'air devenoit ſerein, & l'Olympe vermeil, &c.

La plûpart des Poëtes de ce tems-là compoſerent des Sonnets ſur le même ſujet ; mais Malleville eut l'avantage ſur les autres, au jugement des plus habiles Connoiſſeurs. *Voïez la Diſſertation de Ménage ſur les Sonnets pour la Belle Matineuſe.*

VERS 99. *Le reſte auſſi peu lû que ceux de Pelletier.*] Voïez la Note ſur le vers 54. du Diſcours au Roi.

VERS 100. *N'a fait de chez Sercy.*] CHARLES DE SERCY, Libraire, dont la boutique étoit dans la Grand' Salle du Palais.

VERS 104. *N'eſt ſouvent qu'un bon mot de deux rimes orné.*] Telle eſt cette Epigramme de notre Poëte :

J'ai vû l'Agéſilas :
Hélas !

A ce nouvel appas courut avidement.
La faveur du Public, excitant leur audace,
Leur nombre impétueux inonda le Parnaſſe.
Le Madrigal d'abord en fut enveloppé.
Le Sonnet orgueilleux lui-même en fut frappé.
La Tragédie en fit ſes plus cheres délices.
L'Elégie en orna ſes douloureux caprices.
Un Héros ſur la Scene eut ſoin de s'en parer;
Et ſans Pointe un Amant n'oſa plus ſoûpirer.
On vit tous les Bergers, dans leurs plaintes nouvelles,
Fidèles à la Pointe, encor plus qu'à leurs Belles.
Chaque mot eut toujours deux viſages divers.
La Proſe la reçut, auſſi-bien que les Vers.
L'Avocat au Palais en hériſſa ſon ſtile,
Et le Docteur en chaire en ſema l'Evangile.
La Raiſon outragée enfin ouvrit les yeux;
La chaſſa pour jamais des discours ſérieux,

Et

VERS 113. *La Tragédie en fit* &c.] Principalement la *Sylvie* de Mairet.

VERS 122. *Et le Docteur en Chaire en ſema l'Evangile.*] Au commencement du Siècle dans lequel notre Auteur a écrit, l'Eloquence Françoiſe étoit dans une étrange corruption. Un Diſcours public n'étoit alors qu'un tiſſu bizarre de citations Grecques & Latines. A cet abus il en ſuccéda un autre plus contraire à la véritable Eloquence. Les Orateurs épuiſoient leur eſprit en pointes frivoles, en ornemens ſuperflus, en faux brillans. C'eſt ainſi que prêchoit Mr. MASCARON Evêque de Tulles: Il ſe plaiſoit à ces jeux de mots & à ces pointes: & les Rieurs diſoit de ſes Sermons, que c'étoit un Recueil d'Epigrammes. Le petit Pere ANDRE' BOULANGER, Auguſtin, prêchoit de la même maniére.

VERS

Et dans tous ces Ecrits, la déclarant infame,
Par grace, lui laiſſa l'entrée en l'Epigramme:
Pourvu que ſa fineſſe, éclatant à propos,
Roulât ſur la penſée, & non pas ſur les mots.
Ainſi de toutes parts les déſordres ceſſérent.
Toutefois à la Cour les Turlupins reſtérent;
Inſipides Plaiſans, Bouffons infortunez,
D'un jeu de mots groſſier partiſans ſurannez.
Ce n'eſt pas quelquefois qu'une Muſe un peu fine,
Sur un mot en paſſant ne jouë & ne badine,
Et d'un ſens détourné n'abuſe avec ſuccès:
Mais fuïez ſur ce point un ridicule excès,
Et n'allez pas toujours d'une pointe frivole
Aiguiſer par la queuë une Epigramme folle.
Tout Poëme eſt brillant de ſa propre beauté.
Le Rondeau, né Gaulois, a la naïveté.
La Ballade aſſervie à ſes vieilles maximes,

Sou-

VERS 130. *Toutefois à la Cour les Turlupins reſtérent.*] TURLUPIN, eſt le nom d'un Comédien de Paris, qui divertiſſoit le peuple par de méchantes pointes, & par des jeux-de-mots qu'on a appelez *Turlupinades* Ses imitateurs ont été nommez *Turlupins*. Il étoit le Plaiſant de la Farce dans la Troupe des Comediens de l'Hôtel de Bourgogne, du tems que BELLEROSE en étoit le Chef. Pendant quelque tems on a vû regner en France le goût des *Turlupinades*, & la Cour même ſembloit être la ſource de cette corruption, mais Moliere vengea le bon Goût & la Raiſon par les ſanglantes railleries qu'il fit des *Turlupins* & des *Turlupinades*. Le Marquis de *la Critique de l'Ecole des Femmes*, eſt un de ces Turlupins.

Souvent doit tout ſon luſtre au caprice des rimes.
Le Madrigal plus ſimple, & plus noble en ſon tour,
Reſpire la douceur, la tendreſſe & l'amour.
L'ardeur de ſe montrer, & non pas de médire,
Arma la Verité du Vers de la Satire.
Lucile le premier oſa la faire voir:
Aux vices des Romains préſenta le miroir:
Vengea l'humble Vertu, de la Richeſſe altière,
Et l'honnête Homme à pié, du Faquin en litière;
Horace à cette aigreur mêla ſon enjoûment.

Où

§. VERS 145, 146.

L'ardeur de ſe montrer, & non pas de médire,
Arma la Vérité du Vers de la Satire.

Voici le but que Des Marets a donné à ces Vers: " Que „ veut dire, *l'Ardeur de ſe montrer?* C'eſt pour dire, le „ deſir de faire parler de ſoy; mais ce ne doit pas eſtre „ le but de la Satire. Sa fin doit eſtre de reprimer les vi„ ces & d'exciter à la vertu. DU MONTEIL.

VERS 147. *Lucile le premier.*] CAÏUS LUCILIUS, Chevalier Romain, fut l'inventeur de la Satire, entant qu'elle eſt un Poëme dont la fin eſt de reprendre les vices des hommes: Car bien que les Grecs aient compoſé des vers & des Ouvrages Satiriques, c'eſt-à-dire, mordans, il eſt certain qu'ils ne leur ont donné ni le caractère ni le tour de la Satire Latine. C'eſt pourquoi Quintilien a dit; *Satira tota noſtra eſt*; & Diomède le Grammairien; *Satira eſt Carmen, apud Romanos, non quidem apud Graecos, maledicum.*

IMIT. Ibid. *Lucile le premier.*] Horace, Livre II. Satire I. 62.

——— ——— *Eſt Lucilius auſus*
Primus in hunc operis componere Carmina morem;

De-

On ne fut plus ni fat ni ſot impunément:
Et, malheur à tout nom, qui propre à la cenſure,
Pût entrer dans un Vers, ſans rompre la meſure.
Perſe en ſes Vers obſcurs, mais ſerrez & preſſans,
Affecta d'enfermer moins de mots que de ſens.
Juvénal, élevé dans les cris de l'Ecole,
Pouſſa jusqu'à l'excès ſa mordante hyperbole.
Ses Ouvrages, tout pleins d'affreuſes véritez,
Etincelent pourtant de ſublimes beautez:
Soit que ſur un Ecrit arrivé de Caprée,

H

Detrahere & pellem, nitidus qua quisque per ora
Cederet, introrſum turpis.

Perſe, Satire I. v. 114.

——— *Secuit Lucilius Urbem.*

Et Juvénal nous dépeint ce Poëte comme un Cenſeur formidable qui pourſuit par tout le crime à main armée.

Enſe velut ſtricto, quoties Lucilius ardens
Infremuit, rubet auditor, cui frigida mens eſt
Criminibus, tacita ſudant præcordia culpâ. Sat. I. fin.

IMIT. Vers 151. *Horace à cette aigreur mêla ſon enjoûment.*] Perſe, Sat. I. v. 116.

Omne vafer vitium ridenti Flaccus amico
Tangit, & admiſſus circum præcordia, ludit,
Callidus excuſſo populum ſuſpendere naſo.

VERS

Il briſe de Séjan la Statuë adorée :
Soit qu'il faſſe au Conſeil courir les Sénateurs,
D'un Tyran ſoupçonneux, pâles adulateurs :
Ou que, pouſſant à bout la luxure Latine,
Aux Portefaix de Rome il vende Meſſaline.
Ses Ecrits pleins de feu par tout brillent aux yeux.
De ces Maîtres ſavans, diſciple ingénieux,
Regnier ſeul parmi nous formé ſur leurs modelles,
Dans ſon vieux ſtile encore a des graces nouvelles.
Heureux ! ſi ſes Diſcours, craints du chaſte Lecteur,
Ne ſe ſentoient des lieux où fréquentoit l'Auteur ;
Et ſi du ſon hardi de ſes rimes Cyniques,
Il n'allarmoit ſouvent les oreilles pudiques.
Le Latin, dans les mots, brave l'Honnêteté.

Mais

VERS 162. *Il briſe de Séjan la Statuë adorée.*] Juvenal, Satire X. v. 60. & ſuivans.

Ardet adoratum populo caput.

VERS 163. *Soit qu'il faſſe au Conſeil courir les Sénateurs.*] Satire IV. vers 37. jusqu'à la fin.

VERS 164. *D'un Tyran ſoupçonneux pâles adulateurs.*] Là-même, vers 74.

In quorum facie miſera magnaque ſedebat
Pallor amicitiæ.

VERS 166. ——— *Il vende Meſſaline.*] Satire VI. depuis le vers 115. jusqu'au 132. Voïez Tacite, Ann. II.

VERS

Mais le Lecteur François veut être respecté.
Du moindre ſens impur la liberté l'outrage,
Si la pudeur des mots n'en adoucit l'image.
Je veux dans la Satire un eſprit de candeur,
Et fuis un effronté qui prêche la pudeur.
D'un trait de ce Poëme, en bons mots ſi fertile,
Le François né malin forma le Vaudeville,
Agréable Indiscret, qui, conduit par le chant,
Paſſe de bouche en bouche & s'accroît en marchant.
La liberté Françoiſe en ſes Vers ſe déploie.
Cet enfant de plaiſir veut naître dans la joie.
Toutefois n'allez pas, goguenard dangereux,
Faire Dieu le ſujet d'un badinage affreux.
A la fin tous ces jeux, que l'Athéïsme élève,

Con-

VERS 171. *Heureux! ſi ſes Diſcours, craints du chaſte Lecteur,*

Ne ſe ſentoient des lieux où fréquentoit l'Auteur.]

Ceci dénote pluſieurs endroits des Satires de REGNIER, & particulièrement la Satire XI. où ce Poëte décrit un Lieu de débauche. Mr. Despréaux avoit mis ici:

Heureux! ſi moins hardi, dans ſes vers pleins de ſel.
*Il n'avoit point trainé les Muſes au B**.*

Mais Mr. ARNAULD lui fit changer ces deux vers, parce qu'il y faiſoit la même faute qu'il reproche à Regnier. Quintilien fait le même jugement d'un Poëte comique de ſon tems; *Togatis excellit Afranius; nisi inamque non inquinaſſet argumenta puerorum fœdis amoribus, mores ſuos faſſus.* Lib. X. c. 1.

VERS

Conduiſent triſtement le Plaiſant à la Grève.
Il faut, même en chanſons, du bon ſens & de l'art.
Mais pourtant on a vû le vin & le hazard
Inſpirer quelquefois une Muſe groſſière,
Et fournir, ſans génie, un couplet à Linière.
Mais pour un vain bonheur qui vous a fait rimer,
Gardez qu'un ſot orgueil ne vous vienne enfumer.

Sou-

VERS 190. *Conduiſent triſtement le Plaiſant à la Grève.*] Quelques années avant la publication de ce Poëme, un jeune Homme fort bien fait, nommé PETIT, fut ſurpris faiſant imprimer des Chanſons impies & libertines de ſa façon. On lui fit ſon procès, & il fut condamné à être pendu & brûlé, nonobſtant de puiſſantes ſollicitations qu'on fit agir en ſa faveur.

VERS 194. *Et fournir ſans génie un Couplet à Linière.*] Nous avons parlé de LINIE'RE, ſur le vers 89. de l'Epître VII. où il eſt traité d'*Idiot*, parce qu'effectivement il avoit l'air niais, & le viſage d'un Idiot. Il ne réuſſiſſoit pas mal à faire des couplets Satiriques, & il exerça ſon talent contre Mr. Despréaux lui-même, qui lui répondit par ce couplet:

Linière apporte de Senlis
Tous les mois trois couplets impies:
A quiconque en veut dans Paris
Il en préſente des copies;
Mais ſes couplets tout pleins d'ennui,
Seront brûlez même avant lui.

Voici comme il s'explique ſur les ſentimens qu'il avoit de la Religion; C'eſt dans le Portrait de Linière, fait par lui-même.

La lecture a rendu mon eſprit aſſez fort
Contre toutes les peurs que l'on a de la Mort;
Et ma Religion n'a rien qui m'embaraſſe.
Je me ris du Scrupule, & je hais la grimaſſe, &c.

Ma-

Souvent l'Auteur altier de quelque chanſonnette,
Au même inſtant prend droit de ſe croire Poëte.
Il ne dormira plus qu'il n'ait fait un Sonnet.
Il met tous les matins ſix Impromptus au net.
Encore eſt-ce un miracle, en ſes vagues furies,
Si bien-tôt imprimant ſes ſottes rêveries,
Il ne ſe fait graver au devant du Recueil,
Couronné de lauriers par la main de Nanteuil.

CHANT

Madame DES HOULIERES, dans le portrait qu'elle a fait de Liniere, le juſtifie autant qu'elle peut ſur cette accuſation de libertinage.

On le croit indévot, mais quoi que l'on en die,
Je crois que dans le fond, Tircis n'eſt pas impie.
Quoi qu'il raille ſouvent des articles de foi.
Je crois qu'il eſt autant Catholique que moi.
Pour ſuivre aveuglément les conſeils d'Epicure,
Pour croire quelquefois un peu trop la nature,
Pour vouloir ſe mêler de porter jugement
*Sur tout ce que contient le Nouveau Teſtament *,*
On s'égare aiſément du chemin de la Grace.
Tircis y reviendra: ce n'eſt que par grimace
Qu'il dit qu'on ne peut pas aller contre le ſort:
Il changera d'humeur à l'heure de la mort.

La prophétie s'eſt trouvée fauſſe.

VERS 204. —— *Par la main de Nanteuil.*] Fameux Graveur de portraits, mort à Paris en l'Année 1678.

Notre Poëte avoit deſſein de finir ce Chant par ces deux vers:

Et dans l'Académie, orné d'un nouveau luſtre,
Il fournira bien tôt un quarantième Illuſtre.

Mais il les ſupprima pour ne pas déplaire à Meſſieurs de l'Académie Françoiſe.

* *Linière avoit entrepris une Critique abominable du Nouveau Teſtament.*

CHANT III.

IL n'eſt point de Serpent, ni de Monſtre odieux,
Qui par l'Art imité ne puiſſe plaire aux yeux.
D'un pinceau délicat, l'artifice agréable,
Du plus affreux objet fait un objet aimable.
Ainſi, pour nous charmer, la Tragédie en pleurs
D'Oedipe tout ſanglant fit parler les douleurs;
D'Oreſte parricide exprima les alarmes;
Et pour nous divertir, nous arracha des larmes.
Vous donc, qui d'un beau feu pour le Théatre épris,
Venez en Vers pompeux y disputer le prix,
Vou-

LEs règles de la Tragedie, de la Comédie, & du Poëme Epique, ſont la matière du troiſième Chant. Il eſt le plus beau de tous, ſoit par la grandeur du ſujet, ſoit par la manière dont l'Auteur l'a traité.

VERS 1 *Il n'eſt point de Serpent*, &c.] Cette comparaiſon eſt empruntée d'ARISTOTE. Rien ne fait plus de plaiſir à l'homme que l'imitation, dit-il. C'eſt ce qui fait que nous aimons tant la Peinture, quand même elle repréſente des objets hideux, dont les originaux nous feroient horreur: comme des bêtes venimeuſes, des hommes morts, ou mourans, & d'autres images ſemblables. Plus l'imitation en eſt parfaite, ajoûte-t-il, plus nous les regardons avec plaiſir. Mais ce plaiſir ne vient pas de la beauté de l'original qu'on a imité: il vient de ce que l'Eſprit trouve par là moïen de raiſonner & de s'inſtruire. *Ariſt. ch. 4. de la Poëtique; & ch. 11. Propoſ. 28. du Liv. I. de ſa Rhétorique.* Mr. Deſpréaux diſoit pourtant, qu'il ne faut pas que l'imitation ſoit entière; parce qu'une reſſemblance trop parfaite inſpireroit autant d'horreur que l'original même. Ainſi, l'imitation parfaite d'un Cadavre repreſenté en ci-

re,

Voulez-vous ſur la Scène étaler des Ouvrages,
Où tout Paris en foule apporte ſes ſuffrages,
Et qui toujours plus beaux, plus ils ſont regardez,
Soient au bout de vingt ans encor redemandez?
Que dans tous vos discours la Paſſion émuë,
Aille chercher le cœur, l'échauffe, & le remuë.
Si d'un beau mouvement l'agréable fureur,
Souvent ne nous remplit d'une douce *Terreur*;
Ou n'excite en notre ame une *Pitié* charmante,
En vain vous étalez une Scène ſavante.
Vos froids raiſonnemens ne feront qu'attiédir
Un Spectateur, toujours pareſſeux d'applaudir,
Et qui des vains efforts de votre Rhétorique,

Jus-

re, avec toutes les couleurs, ſans aucune difference, ne ſeroit pas ſupportable. C'eſt pour la même raiſon que les portraits en cire n'ont pas réuſſi, parce qu'ils étoient trop reſſemblans. Mais que l'on faſſe la même choſe en marbre, ou en platte peinture; ces imitations plairont d'autant plus qu'elles approcheront de la vérité; parce que, quelque reſſemblance qu'on y trouve, les yeux & l'eſprit ne laiſſent pas d'y apercevoir d'abord une difference, telle qu'elle doit être néceſſairement entre l'Art & la Nature.

VERS 6. *D'Oedipe tout ſanglant.*] Tragédie de SOPHOCLE.

VERS 7. *D'Oreſte parricide.*] Tragédie d'EURIPIDE.

IMIT. Vers 14. *Soient au bout de vingt ans encor redemandez.*] Horace, Art poëtique v. 190.

Fabula, quæ poſci vult, & ſpectata reponi.

IMIT. Vers 16. *Aille chercher le cœur, l'échauffe, & le remuë.*] Horace, L. II. Epît. I. v. 211.

——— *Meum qui pectus inaniter augit,*
Irritat, mulcet, falſis terroribus implet.

VERS

Juſtement fatigué, s'endort, ou vous critique.
Le ſecret eſt d'abord de plaire & de toucher.
Inventez des reſſorts qui puiſſent m'attacher.
Que dès les premiers Vers l'Action préparée,
Sans peine, du Sujet applaniſſe l'entrée.
Je me ris d'un Acteur, qui lent à s'exprimer,
De ce qu'il veut, d'abord ne ſait pas m'informer;
Et qui, débrouillant mal une pénible intrigue,
D'un

VERS 29. *Je me ris d'un Acteur.*] Mr. CORNEILLE a commencé ſa Tragédie de *Cinna* par ces Vers hors de propos qui ſentent la Déclamation.

Impatiens déſirs d'une illuſtre vengeance,
Dont la mort de mon Pere a formé la naiſſance,
Enfans impétueux de mon reſſentiment,
Que ma douleur ſéduite embraſſe aveuglément:
Vous prenez ſur mon ame un trop puiſſant empire, &c.

C'eſt ce que notre Poëte appèle, *un tas de confuſes merveilles*, dans le vers 35. *Nugæque canoræ*, ſelon Horace, Poët. v. 322.

VERS 33. *J'aimerois mieux encor qu'il déclinât ſon nom.*] Il y a de pareils exemples dans Euripide.

VERS 39. *Un Rimeur. ... delà les Pirenées.*] LOPE' DE VE'GA, Poëte Espagnol, qui a compoſé un très-grand nombre de Comédies; mais il avoit plus de fécondité que d'exactitude. Dans une de ſes Pièces il repréſente l'hiſtoire de *Valentin* & *Orſon*, qui naiſſent au premier Acte, & ſont fort âgez au dernier.

§ Pour rendre juſtice à Lopé de Véga le Commentateur devoit remarquer que ce Poëte Espagnol avoit d'abord compoſé des Pièces de Théatre ſelon les Règles; mais qu'il fut obligé de changer de méthode pour s'accommoder au génie des femmes & des ignorans. C'eſt ce qu'il nous aprend lui-même dans le Poëme intitulé, *Arte nuevo de hazer Comedias en eſte tiempo*, c'eſt-à-dire, *Nouvelle Pratique de Théatre*,

au-

D'un divertiſſement me fait une fatigue.
J'aimerois mieux encor qu'il déclinât ſon nom,
Et dît, je ſuis Oreſte, ou bien Agamemnon:
Que d'aller, par un tas de confuſes merveilles,
Sans rien dire à l'eſprit, étourdir les oreilles.
Le Sujet n'eſt jamais aſſez tôt expliqué.
Que le Lieu de la ſcène y ſoit fixe & marqué.
Un Rimeur, ſans péril, delà les Pirénées,

Sur

accommodée à l'uſage preſent d'Eſpagne, adreſſée à l'Académie de Madrid:

Verdad es, que yo he escrito algunas vezes
Siguiendo el arte que conoscen pocos.
Mas luego que ſalir por otra parte,
Veo los Monſtruos de aparencias llenos,
A donde acude el vulgo, y las Mugeres,
Que eſte triſte exercicio canonizan,
A aquel habito barbaro me buelvo:
Y quando he de eſcrivir una Comedia
Encierro los preceptos con ſeis llaves:
Saco a Terencio, y Plauto, de mi eſtudio;
Para que no me den vozes, que ſuele
Dar gritos la verdad en libros muchos.
Y eſcrivo por el arte que inventaron,
Los que el vulgar aplauſo pretendieron;
Porque come las paga el vulgo, & juſto
Hablarle en Necio, para darle guſto.

Les yeux en le voyant ſaiſiroient mieux la choſe :
Mais il eſt des objets, que l'Art judicieux
Doit offrir à l'oreille, & reculer des yeux.
Que le trouble, toujours croiſſant de ſcène en ſcène,
A ſon comble arrivé, ſe débrouille ſans peine.
L'eſprit ne ſe ſent point plus vivement frappé,
Que lorſqu'en un ſujet d'intrigue enveloppé,
D'un ſecret tout à coup la vérité connuë,
Change tout, donne à tout une face imprévuë.
La Tragédie, informe & groſſière en naiſſant,
N'étoit qu'un ſimple Chœur, où chacun en danſant,
Et du Dieu des raiſins entonnant les loüanges,
S'ef-

IMIT. Vers 47. *Jamais au Spectateur n'offrez rien d'incroiable*] Horace, v. 338. de l'Art poëtique :

Ficta voluptatis cauſâ, ſint proxima veris ;
Nec quodcumque volet, poſcat ſibi fabula credi.

IMIT. Vers 51. *Ce qu'on ne doit point voir*, &c.] Horace au même endroit, v. 180.

Segniùs irritant animos demiſſa per aurem,
Quàm quæ ſunt oculis ſubjecta fidelibus, & quæ
Ipſe ſibi tradit Spectator. Non tamen intus
Digna geri, promes in ſcenam, multaque tolles
Ex oculis, quæ mox narret facundia præſens.
Nec pueros coram populo Medea trucidet, &c.

VERS 61. *La Tragédie informe* &c.] Ce qui eſt dit icî de la naiſſance & du progrès de la Tragédie, eſt tiré d'Ariſtote & d'Horace, dans leurs Poëtiques ; & de Diogène Laërce dans la Vie de Solon.

S'efforçoit d'attirer de fertiles vendanges.
Là le vin & la joie éveillant les esprits,
Du plus habile Chantre un Bouc étoit le prix.
Thespis fut le premier, qui barbouillé de lie,
Promena par les Bourgs cette heureuſe folie;
Et d'Acteurs mal ornez chargeant un tombereau,
Amuſa les Paſſans d'un ſpectacle nouveau.
Eſchyle dans le Chœur jetta les perſonnages;
D'un masque plus honnête habilla les viſages;
Sur les ais d'un théatre en public exhauſſé,
Fit paroître l'Acteur d'un brodequin chauſſé.
Sophocle enfin donnant l'eſſor à ſon génie,

Ac-

IMIT. Vers 66. *Du plus habile Chantre un Bouc éteit le prix.*] Horace, Art poët. vers 220.

Carmine qui tragico vilem certavit ob hircum.

IMIT. Vers 67. *Theſpis fut le premier* &c.] Horace, Art poët. vers 275.

Ignotum tragica genus inveniſſe Camœna
Dicitur, & plauſtris vexiſſe poëmata Thespis;
Quæ canerent agerentque peruncti facibus ora.

VERS 68. *Promena par les Bourgs.*] De l'Attique.
IMIT. Vers 71. *Eſchyle dans le Chœur* &c.] Horace au même endroit.

Poſt hunc perſona pallæque repertor honeſtæ
Æſchylus, & modicis inſtravit pulpita tignis;
Et docuit magnumque loqui, nitique cothurno.

Ho-

Accrut encor la pompe, augmenta l'harmonie,
Intereſſa le Chœur dans toute l'Action,
Des Vers trop raboteux polit l'expreſſion;
Lui donna chez les Grecs cette hauteur divine;
Où jamais n'atteignit la foibleſſe Latine.
Chez nos dévots Ayeux, le Théatre abhorré
Fut long-tems dans la France un plaiſir ignoré.
De Pelerins, dit-on, une Troupe groſſière
En public à Paris y monta la première;
Et ſottement zelée en ſa ſimplicité,
Joüa les Saints, la Vierge, & Dieu par piété.
Le Savoir, à la fin diſſipant l'Ignorance,

Fit

Horace dit qu'*Eſchyle éleva un théatre ſur de petits tréteaux.* Mr. Despréaux rioit de l'erreur dans laquelle étoit tombé l'Auteur des *Jugemens des Savans* *, en faiſant dire à Horace, *qu'Eſchyle fit mettre ſur l'échafaut du théatre une eſpèce de pulpitre.* *Pulpitum* ſignifie le *Théatre*, le lieu où jouent les Acteurs.

VERS 79. *Lui donna chez les Grecs cette hauteur divine.*] Voïez Quintilien, Livre X. chap. 1.

VERS 86. *Joüa les Saints, la Vierge & Dieu par pieté.*] Avant que la Comédie fût introduite en France, on repréſentoit les Hiſtoires de l'Ancien & du Nouveau Teſtament, les Martyres des Saints, & autres ſujets de piété. On nommoit ces ſortes d'Actions, *les Myſtères*; comme le Myſtère ou le jeu de la Paſſion, le Myſtère des Actes des Apôtres, le Myſtère de l'Apocalypſe; &c. & il y avoit des Maitres ou Entrepreneurs, par les ſoins desquels ces Myſtères étoient repréſentez. Au commencement, les repréſentations s'en donnoient dans les Egliſes, & faiſoient partie des cérémonies Eccleſiaſtiques. Dans la ſuite, les Myſtères furent joüez en divers endroits ſur des théatres pu-

* BAILLET, *Tome III. num.* 1110. *de l'Edit. in* 4. *d'Amſt.* 1725.

Fit voir de ce projet la dévote imprudence.
On chaſſa ces Docteurs prêchans ſans miſſion.

On

publics. ALAIN CHARTIER, dans ſon *Hiſtoire de Charles VII.* parlant de l'entrée de ce Roi à Paris en l'année 1437. page 109. dit que „ Tout au long de la grand' Rue „ Saint Denys, auprès d'un jeſt de pierre l'un de l'autre, „ eſtoient faits eſchaffaulx bien & richement tenduz, où „ eſtoient faits par perſonnages, l'Annonciation noſtre „ Dame, la Nativité noſtre Seigneur, ſa Paſſion, ſa Reſurrection, la Pentecoſte, & le Jugement, qui ſeoit „ très-bien. Car il ſe joüoit devant le Chaſtelet où eſt la „ Juſtice du Roy. Et emmy la ville avoit pluſieurs autres „ jeux de divers myſteres qui ſeroient trop longs à raconter. Et là venoient Gens de toutes parts crians Noël, „ & les autres pleuroient de joye.

On faiſoit de ſemblables repreſentations dans pluſieurs autres villes du Roïaume. En l'année 1486. le Chapitre de l'Egliſe de Lyon ordonna ſoiſſante livres à ceux qui avoient joüé le Myſtere de la Paſſion de JESUS-CHRIST. *Liv. XXVIII. des Actes capitul. fol.* 153. DE RUBIS, dans ſon Hiſtoire de la même Ville, *Liv. III. ch.* 53. fait mention d'un théatre public dreſſé à Lyon en 1540. *Et là*, dit il, *par l'eſpace de trois ou quatre ans, les jours de Dimanches & les Feſtes après le diſner, furent repreſentées la plûpart des hiſtoires du vieil & nouveau Teſtament, avec la Farce au bout, pour réveiller les aſſiſtans.* Le peuple nommoit ce Théatre *le Paradis.*

Enfin comme ces ſortes de repreſentations ſe faiſoient d'une manière indigne de la Religion & de nos Auguſtes Myſtères, il fut defendu dans tout le Roïaume de jouer la Paſſion de Notre Seigneur, & d'autres ſujets ſemblables. Nous avons encore pluſieurs de ces Pièces imprimées avec privilège.

§ Ces ſortes de Comédies ſaintes étoient fort en vogue ſous François I. qui les favoriſoit & prenoit quelquefois plaiſir à les voir repreſenter. Voici le titre de deux de ces Pièces par où l'on pourra s'en former quelque idée. *S'enſuit le myſtere de la Paſſion de noſtre Seigneur Jeſu-Chriſt. Nouvellement reveu & corrigé oultre les precedentes impreſſions. Avec les additions faictes par très-éloquent & ſcientifique Maiſtre* JEHAN MICHEL. *Lequel myſtere fut joué à Angiers moult triumphamment. Et dernierement à Paris. Avec le nombre des perſonnages qui ſont à la fin dudit livre. Et ſont en nombre* CXLI. 1541. *in* 4. L'autre Pièce contient le *Myſtere des Actes des*

Apoſ-

On vit renaître Hector, Andromaque, Ilion.
Seulement, les Acteurs laissant le Masque antique ;
Le

Apostres. Il fut imprimé à Paris en 1540. in 4. & on marqua dans le titre qu'il étoit *joué à Bourges.* L'année d'après il fut réimprimé *in folio* à Paris où il se jouoit. Cette Comedie est divisée en deux parties : la premiere est intitulée, *Le premier volume des Catholiques Oeuvres & Actes des Apostres redigez en escript par sainct Luc Evangeliste & Hystoriographe, deputé par le Sainct Esprit, Icelluy sainct Luc escripvant à Theophile, Avecques plusieurs Hystoires en icelluy inserées des gestes des Cesars. . . . . Le tout veu & corrigé bien & deuement selon la vraie verité, & joué par personnages à Paris en l'hostel de Flandres l'an mil cinq cens XLI. Avec Privilege du Roy. On les vend à la grand' Salle du Palais par Arnould & Charles les Anseliers freres tenans leurs boutiques au premier & deuxieme pillier, devant la Chapelle de messeigneurs les Presidens.* In fol. La seconde Partie a pour titre : *Le second volume du Magnifique Mystere des Actes des Apostres continuant la narration de leurs faicts & gestes selon l'escripture saincte, Avecques plusieurs hystoires en icelluy inserées des gestes des Cesars. Veu & corrigé bien & deuement selon la vraye vérité & ainsi que le Mystere est joué à Paris ceste presente annee mil cinq cens quarante ung.* Cet Ouvrage fut commencé vers le milieu du XV. siècle par ARNOUL GREBAN, Chanoine du Mans, & continué par SIMON GREBAN, son frere, Secretaire de Charles d'Anjou, Comte du Maine. Il fut ensuite revû, corrigé & imprimé par les soins de PIERRE CUEVRET ou CURET Chanoine du Mans qui vivoit au commencement du XVI. siècle *. Quelques personnes avoient entrepris de faire joüer de cette maniere en 1542. *le Mystere de l'Ancien Testament*, & le Roi avoit aprouvé leur dessein ; mais le Parlement s'y opposa, par Acte du 9. Decembre 1541. Ce morceau des Regîstres du Parlement est très-curieux. DU MONTEIL.

Vers 90. *On vit renaître Hector*, &c.] Ce ne fut que sous le règne de Louïs XIII. que la Tragedie commença à prendre une bonne forme en France. Voïez l'*Hist. de l'Academie Françoise.*

Vers 91. ——— *Les Acteurs laissant le Masque antique.*] Ce Masque representoit le personnage que l'on introduisoit

* Voyez la *Bibliotheque* de la Croix du Maine, pag. 24, 191. & 456.

Le Violon tint lieu de Chœur & de Muſique.
Bien-tôt l'Amour, fertile en tendres ſentimens,
S'empara du Théatre, ainſi que des Romans.
De cette Paſſion la ſenſible peinture
Eſt pour aller au cœur la route la plus ſûre.
Peignez donc, j'y conſens, les Heros amoureux.
Mais ne m'en formez pas des Bergers doucereux.
Qu'Achille aime autrement que Thyrſis & Philène.
N'allez pas d'un Cyrus nous faire un Artamène:
Et que l'Amour, ſouvent de remords combattu,
Paroiſſe une foibleſſe & non une vertu.
Des Heros de Roman fuyez les petiteſſes:

Tou-

ſoit ſur la Scène. Voi. la Remarque ſur le vers 352. de ce Chant.

§ Il ne s'agit point ici de la Comedie, ni par conſéquent de ces Masques Satiriques qui repreſentoient le viſage des perſonnes qu'on jouoit. Mr. Despréaux ne parle que de la Tragédie; & il veut dire ſimplement que lors qu'on mit en France ſur le Theatre des ſujets pris de la Tragedie des Anciens, on s'éloigna de l'uſage reçu parmi eux de donner des Masques aux Acteurs. DU MONTEIL.

Vers 92. *Le Violon tint lieu de Chœur & de Muſique.*] *Eſther*, & *Athalie*, Tragédies de l'illuſtre Mr. RACINE, font connoître combien on a perdu en ſupprimant les Chœurs & la Muſique.

Vers 100. *N'allez pas d'un Cyrus nous faire un Artamène.*] *Artamène*, ou le *grand Cyrus*, Roman de Mad. de SCUDERI. *Artamène* eſt un nom ſuppoſé que le Roman donne à Cyrus dans les voïages qu'on lui fait entreprendre. Mais le caractère de ce Prince n'eſt pas mieux conſervé que ſon nom. *Voïez ci-après (Tom. III.) le Dialogue contre les Héros de Roman.*

IMIT. Vers 105. *Achille déplairoit moins bouillant & moins prompt.*]

Toutefois aux grands cœurs donnez quelques foiblesſes.
Achille déplairoit moins bouillant & moins promt.
J'aime à lui voir verſer des pleurs pour un affront.
A ces petits défauts marquez dans ſa peinture,
L'eſprit avec plaiſir reconnoît la Nature.
Qu'il ſoit ſur ce modèle en vos Ecrits tracé.
Qu'Agamemnon ſoit fier, ſuperbe, intereſſé.
Que pour ſes Dieux Enée ait un reſpect auſtère.
Conſervez à chacun ſon propre caractère.
Des Siècles, des Païs, étudiez les mœurs.
Les climats ſont ſouvent les diverſes humeurs.
Gardez donc de donner, ainſi que dans Clélie,
L'air,

prompt.] Horace, Art poët. v. 120.

——— *Si fortè reponis Achillem;*
Impiger, iracundus, inexorabilis, acer;
Jura neget ſibi nata, nihil non arroget armis;

IMIT. Vers 106. *J'aime à lui voir verſer des pleurs pour un affront.*] Iliade, L. I.

Vers 115. ——— *Ainſi que dans Clelie.*] Autre Roman de Mad. de Scuderi. Mr. Despréaux en parle ainſi dans une Lettre qu'il m'écrivit le 7. de Janvier 1703. „ C'eſt „ effectivement une très-grande abſurdité à la Demoiſelle „ Auteur de cet Ouvrage, d'avoir choiſi le plus grave Siè„ cle de la Republique Romaine, pour y peindre les ca„ ractères de nos François. Car on prétend qu'il n'y a pas „ dans ce Livre un ſeul Romain ni une ſeule Romaine, „ qui ne ſoient copiés ſur le modèle de quelques Bourgeois „ ou de quelque Bourgeoiſe de ſon quartier. On en don„ noit autrefois une clef qui a couru *, mais je ne me ſuis „ ja-

* *Elle eſt imprimée dans le Dictionaire des Precieuſes, dénommé* SOMAISE.

L'air, ni l'esprit François à l'antique Italie;
Et sous des noms Romains faisant notre portrait,
Peindre Caton galant, & Brutus dameret.
Dans un Roman frivole aisément tout s'excuse.
C'est assez qu'en courant la fiction amuse.
Trop de rigueur alors seroit hors de saison:
Mais la Scène demande une exacte raison.

L'é-

„ jamais soucié de la voir. Tout ce que je sai, c'est que „ le généteux *Herminius*, c'étoit Mr PE'LISSON; l'agréa- „ ble *Scaurus*, c'étoit SCARRON; le galant *Amilcar*, „ SARRAZIN, &c..... Le plaisant de l'affaire est que „ nos Poëtes de Théatre dans plusieurs Pièces, ont imité „ cette folie, comme on le peut voir dans *la mort de Cyrus* „ du célèbre Mr. QUINAUT, où Thomyris entre sur le „ Théatre en cherchant de tous côtés, & dit ces deux „ beaux vers:

Que l'on cherche partout mes tablettes perduës,
Et que sans les ouvrir elles me soient renduës.

„ Voilà un étrange meuble pour une Reine des Massage- „ tes, &c.

Vers 118. *Peindre Caton galant.*] CATON, surnommé *le Censeur*. Il ne faut que lire le Discours qu'il fit pour maintenir la Loi *Oppia*, contre la parure des Dames; pour voir qu'il n'étoit rien moins que galant. *Tite-Live*, *L. XXXIV. c. 3.*

Ibid. —— *Et Brutus Dameret.*] C'est Junius Brutus qui chassa les Tarquins de Rome. Tous les Historiens le dépeignent comme un homme qui avoit *les mœurs austères de nature, & non adoucies par la Raison*, suivant le langage d'AMIOT *: Jusques là qu'il fit mourir ses propres enfans. Cependant le Roman de *Clélie*, qui rapporte tout à une certaine galanterie, suppose que Brutus † *étoit deux, civil,*

* *Plutarq. Marc. Brut. ch.* 1.

† *Clelie, seconde partie. p.* 197.

L'étroite bienſéance y veut être gardée.
D'un nouveau Perſonnage inventez-vous l'idée?
Qu'en tout avec ſoi-même il ſe montre d'accord,
Et qu'il ſoit jusqu'au bout tel qu'on l'a vû d'abord.
Souvent, ſans y penſer, un Ecrivain qui s'aime,
Forme tous ſes Heros ſemblables à ſoi-même.
Tout a l'humeur Gasconne, en un Auteur Gascon;
Calprenède & Juba parlent du même ton.

La

vil, complaiſant, agréable; qu'*il avoit l'eſprit galant, adroit, délicat, & admirablement bien tourné* *... *Deplus*, dit-on, *il connoit ſi parfaitement toutes les délicateſſes de l'amour . . . . . qu'il n'y a pas un Galant en Grèce ni en Afrique, qui ſache mieux que lui l'art de conquerir un illuſtre cœur.*

IMIT. Vers 124. *D'un nouveau Perſonnage* &c.] Horace, Art poëtique, v. 125.

Si quid inexpertum ſcenæ committis, & audes
Perſonam formare novam; ſervetur ad imum
Qualis ab incœpto proceſſerit, & ſibi conſtet.

Vers 130. *Calprenède & Juba parlent du même ton.*] *Juba* Héros du Roman de *Cléopatre*, compoſé par le Sieur de LA CALPRENÈDE, Gentilhomme du Périgord. Il avoit fait d'autres Romans †, & pluſieurs Tragédies ‡. Le Cardinal de Richelieu s'en étant fait lire une, dit que la Piece étoit bonne, mais que les vers en étoient lâches. Cette réponſe fut raportée à l'Auteur, qui repliqua par cette ſaillie digne d'un Gascon: *Comment lâche?* dit-il, *Cadedis, il n'y a rien de lâche dans la Maiſon de la Calprenède.* En 1636. ſa Tragédie de *La mort de Mithridate*, fut repréſentée pour la premiere fois le jour des Rois. A la fin de la Piece,

* *p.* 161.
† *Caſſandre, & Pharamond.*
‡ *La mort de Mithridate*; *Le Comte d'Eſſex*: *La mort des Enfans d'Herode*, ou *la Suite de Marianne*, & ſept ou huit autres.

La Nature eſt en nous plus diverſe & plus ſage;
Chaque Paſſion parle un different langage.
La Colère eſt ſuperbe, & veut des mots altiers.
L'Abattement s'explique en des termes moins fiers.
Que devant Troie en flamme Hécube déſolée
Ne vienne pas pouſſer une plainte empoulée,
Ni ſans raiſon décrire, en quels affreux païs,
Par ſept bouches l'Euxin reçoit le Tanaïs.
Tous ces pompeux amas d'expreſſions frivoles
Sont d'un Déclamateur, amoureux des paroles.
Il faut dans la douleur que vous vous abaiſſiez.

Pour

ce, Mithridate prend une coupe empoiſonnée, & après avoir deliberé quelque temps, il dit en avalant le poiſon: *Mais c'eſt trop differer . . . .* Un Plaiſant du Parterre acheva le vers, en criant de toutes ſes forces: *Le Roi boit, Le Roi boit.*

IMIT. Vers 131. *La Nature eſt en nous plus diverſe* &c.] Horace, Art poëtique, v. 105.

——— ——— ——— *Triſtia mœſtum*
Vultum verba decent, iratum, plena minarum:
Ludentem, lasciva: ſeverum, ſeria dictu.
Format enim Natura priùs nos intus ad omnem
Fortunarum habitum.

Vers 138. *Par ſept bouches l'Euxin reçoit le Tanaïs.*] Senèque le Tragique, *Troade*, Scène I. v. 9.

Septena Tanaïn ora pandentem bibit.

Vers 140. *Sont d'un Déclamateur* &c.] Notre Auteur note Senèque le Tragique; mais il avoit auſſi en vûë le grand Corneille, dans les Tragédies duquel il y a quelques endroits

Pour me tirer des pleurs, il faut que vous pleuriez.
Ces grands mots, dont alors l'Acteur emplit ſa bouche,
Ne partent point d'un cœur que ſa miſère touche.
Le Théatre, fertile en Cenſeurs pointilleux,
Chez nous pour ſe produire eſt un champ périlleux.
Un Auteur n'y fait pas de faciles conquêtes.
Il trouve à le ſifler des bouches toujours prêtes.
Chacun le peut traiter de Fat & d'Ignorant.
C'eſt un droit qu'à la porte on achète en entrant.
Il faut qu'en cent façons, pour plaire, il ſe replie;
Que tantôt il s'élève, & tantôt s'humilie;

Qu'en

droits qui ſentent un peu la déclamation; particulierement la premiere Scène de *la Mort de Pompée*, où d'abord après les quatre premiers vers, il met *de grands mots dans la bouche de Ptolomée pour éxagerer les vaines circonſtances d'une déroute qu'il n'a point vûë.* Pref. du Subl. *à la fin.*

IMIT. Vers 141. *Il faut dans la douleur que vous vous abaiſſiez.*] Horace, vers 95. de l'Art poëtique:

Et Tragicus plerumque dolet ſermone pedeſtri, &c.

IMIT. Vers 142. *Pour me tirer des pleurs, il faut que vous pleuriez.*] Le même, vers 102.

——— *Si vis me flere, dolendum eſt*
Primùm ipſe tibi.]

Et Ciceron, Livre II. de l'Orateur. *Ut omnes motus, quos Orator adhibere volet &c. . . . Neque ad miſericordiam adducitur, niſi ei tu ſigna doloris tui, verbis, ſententiis, voce, vultu, collachrymatione denique oſtenderis.*

IMIT. Vers 148. *Il trouve à le ſifler* &c.] Horace, vers 105.

Aut dormitabo, aut ridebo.

Qu'en nobles ſentimens il ſoit par tout fécond:
Qu'il ſoit aiſé, ſolide, agréable, profond:
Que de traits ſurprenans ſans ceſſe il nous réveille:
Qu'il coure dans ſes Vers de merveille en merveille:
Et que tout ce qu'il dit, facile à retenir,
De ſon Ouvrage en nous laiſſe un long ſouvenir.
Ainſi la Tragédie agit, marche, & s'explique.
D'un air plus grand encor la Poëſie Epique,
Dans le vaſte récit d'une longue action,
Se ſoûtient par la Fable, & vit de fiction.
Là pour nous enchanter tout eſt mis en uſage.
Tout prend un corps, une ame, un eſprit, un viſage.
Chaque Vertu devient une Divinité:
Minerve eſt la Prudence & Vénus la Beauté.
Ce n'eſt plus la vapeur qui produit le Tonnerre;
C'eſt Jupiter armé pour effrayer la Terre.
Un Orage terrible aux yeux des Matelots,
C'eſt Neptune en courroux, qui gourmande les flots.
Echo n'eſt plus un ſon qui dans l'air retentiſſe:
C'eſt une Nymphe en pleurs, qui ſe plaint de Narciſſe.

Ainſi

Vers 193. *C'eſt donc bien vainement que nos Auteurs déçus*, &c.] Ce qui ſuit regarde Mr. DESMARETS DE SAINT SORLIN, Auteur du Poëme de *Clovis*, dans lequel il fait produire tout le merveilleux, par l'intervention des Démons, des Anges, & de Dieu même: au lieu d'y emploïer le miniſtère * des Divinités fabuleuſes, ou allégoriques, ſui-

* *Per Deorum miniſteria, & fabuloſum ſententiarum tormentum*, Perron.

Ainſi dans cet amas de nobles fictions,
Le Poëte s'égaye en mille inventions,
Orne, éleve, embellit, agrandit toutes choſes,
Et trouve ſous ſa main des fleurs toujours écloſes.
Qu'Enée & ſes vaiſſeaux, par le vent écartez,
Soient aux bords Africains d'un orage emportez:
Ce n'eſt qu'une avanture ordinaire & commune,
Qu'un coup peu ſurprenant des traits de la Fortune.
Mais que Junon, conſtante en ſon averſion,
Pourſuive ſur les flots les reſtes d'Ilion:
Qu'Eole, en ſa faveur les chaſſant d'Italie,
Ouvre aux Vents mutinez les priſons d'Eolie:
Que Neptune en courroux s'élevant ſur la mer,
D'un mot calme les flots, mette la paix dans l'air,
Délivre les vaiſſeaux, des Syrtes les arrache;
C'eſt-là ce qui ſurprend, frape, ſaiſit, attache.
Sans tous ces ornemens le Vers tombe en langueur;
La Poëſie eſt morte, ou rampe ſans vigueur;
Le Poëte n'eſt plus qu'un Orateur timide;
Qu'un froid Hiſtorien d'une Fable inſipide.
C'eſt donc bien vainement, que nos Auteurs déçus,

Ban-

ſuivant l'éxemple des Anciens. Ce Poëte agiſſant conſequemment à ſes principes, avoit blâmé Mr. Despréaux d'avoir introduit dans ſon Epitre IV. le Dieu du Rhin s'oppoſant au paſſage du Roi. Ainſi notre Auteur avoit tout enſemble à défendre l'ancien uſage, la Raiſon, & ſes propres Ouvrages. Le Poëme de *Clovis* parut pour la premiére

Banniſſant de leurs Vers ces ornemens reçus,
Penſent faire agir Dieu, ſes Saints & ſes Prophetes;
Comme ces Dieux éclos du cerveau des Poëtes:
Mettent à chaque pas le Lecteur en Enfer:
N'offrent rien qu'Aſtaroth, Belzébuth, Lucifer.
De la foi d'un Chrétien les myſtères terribles
D'ornemens égaïez ne ſont point ſusceptibles.
L'Evangile à l'Esprit n'offre de tous côtez,
Que pénitence à faire, & tourmens méritez;
Et de vos fictions le mélange coupable,
Même à ſes veritez donne l'air de la Fable.
Et quel objet enfin à préſenter aux yeux,
Que le Diable toujours heurlant contre les Cieux,
Qui de votre Heros veut rabaiſſer la gloire,
Et ſouvent avec Dieu balance la victoire?

Le-

mière fois en 1657. mais l'Auteur y ayant fait des changemens très-conſidérables, le publia de nouveau en 1673. tandis que notre Poëte travailloit à ſon Art poëtique.

§ Des Marets, dans ſa *Defenſe du Poëme heroïque*, pretend que Mr. Despreaux ne l'a critiqué que pour ſe venger de ces vers adreſſez au Roi, qu'il avoit mis au devant du Poëme de *Clovis*:

Et quand du Dieu du Rhin l'on feint la fiere image
S'oppoſant en fureur à ton fameux paſſage,
On ternit par le faux la pure verité
De l'effort qui domta ce grand fleuve indomté.
Forcer les élemens par un cœur heroïque,
Eſt bien plus, que lutter contre un Dieu Chimerique:
A ta haute valeur c'eſt être injurieux,

Le-

Le Taſſe, dira-t-on, l'a fait avec ſuccès.
Je ne veux point ici lui faire ſon procès:
Mais, quoique notre Siécle à ſa gloire publie;
Il n'eût point de ſon Livre illuſtré l'Italie,
Si ſon ſage Heros, toujours en oraiſon,
N'eût fait que mettre enfin Sathan à la raiſon;
Et ſi Renaud, Argant, Tancrède, & ſa Maîtreſſe
N'euſſent de ſon ſujet égaïé la triſteſſe.
Ce n'eſt pas que j'approuve, en un ſujet Chrétien,
Un Auteur follement Idolatre & Païen.
Mais dans une profane & riante peinture,
De n'oſer de la Fable employer la figure;
De chaſſer les Tritons de l'Empire des eaux;
D'ôter à Pan ſa flûte, aux Parques leurs ciſeaux;
D'empêcher que Caron dans la fatale barque,

Ainſi

Que de mêler la fable à tes faits glorieux,
Recourir à la ſainte offenſe ta victoire:
Et c'eſt moins dire en vers, que ne dira l'hiſtoire.

„ Ces Vers, *ajoute Des Marets*, ne le deſignoient pas par-
„ ticulierement, & étoient ſeulement pour ſoutenir la
„ regle, que l'on ne doit pas mesler les Dieux des Pa-
„ yens, dans les ouvrages pour les Heros Chrétiens; &
„ d'autres Poëtes que lui eſtoient tombez dans la même
„ faute, de parler du Dieu du Rhin dans leurs vers ſur ce
„ paſſage. DU MONTEIL.

Vers 209. *Le Taſſe..... l'a fait avec ſuccès.*] Dans ſon Poëme de la *Jéruſalem délivrée.*

Vers 218. *Un Auteur follement* &c.] L'ARIOSTE.

Vers 219. *Mais dans une profane & riante peinture.*] Telle que la deſcription du paſſage du Rhin, dans l'Epître IV.

VERS

Ainſi que le Berger, ne paſſe le Monarque;
C'eſt d'un ſcrupule vain s'alarmer ſottement,
Et vouloir aux Lecteurs plaire ſans agrément.
Bien-tôt ils défendront de peindre la Prudence:
De donner à Thémis ni bandeau, ni balance:
De figurer aux yeux la Guerre au front d'airain:
Ou le Tems qui s'enfuit une horloge à la main:
Et par tout des discours, comme une idolatrie,
Dans leur faux zèle, iront chaſſer l'Allégorie.
Laiſſons-les s'applaudir de leur pieuſe erreur.
Mais pour nous, banniſſons une vaine terreur;
Et fabuleux Chrétiens, n'allons point dans nos ſonges,
Du Dieu de Verité, faire un Dieu de menſonges.
La Fable offre à l'Esprit mille agrémens divers,
Là tous les noms heureux ſemblent nez pour les Vers;
Ulyſſe, Agamemnon, Oreſte, Idoménée,
Hélene, Ménelas, Pâris, Hector, Enée.
O le plaiſant projet d'un Poëte ignorant,
Qui de tant de Heros va choiſir Childebrand!

D'un

VERS 242. *Qui de tant de Heros va choiſir Childebrand.*] C'eſt le Heros d'un Poëme héroïque, intitulé *Les Sarrazins chaſſez de France*, compoſé par le Sr. DE SAINTE GARDE, Conſeiller & Aumônier du Roi *. Ce Poëte ſe voïant raillé ſur le choix & ſur le nom de ſon Héros, publia *la Défenſe des beaux Eſprits*, petit Ouvrage rempli d'injures groſſières contre Mr. Despréaux, & dans lequel il s'efforçoit de juſtifier ſon choix par la conformité qu'il trou-

* *Il a cette qualité dans le Privilège, daté du mois d'Octobre 1666.*

D'un ſeul nom quelquefois le ſon dur, ou bizare,
Rend un Poëme entier, ou burlesque ou barbare.
Voulez-vous long-tems plaire, & jamais ne laſſer?
Faites choix d'un Heros propre à m'intereſſer,
En valeur éclatant, en vertus magnifique.
Qu'en lui jusqu'aux défauts, tout ſe montre heroïque:
Que ſes faits ſurprenans ſoient dignes d'être ouïs;
Qu'il ſoit tel que Céſar, Alexandre, ou Louïs;
Non, tel que Polynice, & ſon perfide frère.
On s'ennuye aux exploits d'un Conquerant vulgaire.
N'offrez point un Sujet d'incidens trop chargé.
Le ſeul courroux d'Achille, avec art ménagé,
Remplit abondamment une Iliade entière.
Souvent trop d'abondance apauvrit la matière.
Soyez vif & preſſé dans vos Narrations.
Soyez riche & pompeux dans vos Deſcriptions.
C'eſt-là qu'il faut des Vers étaler l'élegance.
N'y préſentez jamais de baſſe circonſtance.
N'imitez pas ce Fou, qui décrivant les mers,

Et

trouvoit entre le nom de *Childebrand*, & celui d'*Achille*.

VERS 251. *Non tel que Polynice, & ſon perfide frere.*] Il indique la *Thébaïde* de STACE, dont le ſujet eſt la haine funeſte d'Etéocle & de Polyniee, Freres ennemis, Auteurs de la Guerre de Thebes. Il faut que l'Action du Poëme ſoit heureuſe, pour laiſſer l'esprit du Lecteur ſatisfait; & qu'elle ſoit loüable pour être un exemple public de vertu. C'eſt la Règle que notre Auteur propoſe.

VERS 261. *N'imitez pas ce Fou.*] SAINT AMANT décrivant le paſſage de la Mer rouge, dans la cinquième Partie

Et peignant, au milieu de leurs Flots entr'ouverts ;
L'Hébreu ſauvé du joug de ſes injuſtes Maîtres,
Met, pour le voir paſſer, les poiſſons aux fenêtres ;
Peint le petit Enfant qui *va, ſaute, revient,*
Et joyeux à ſa Mere offre un caillou qu'il tient.
Sur de trop vains objets, c'eſt arrêter la vuë.
Donnez à votre Ouvrage une juſte étenduë.
Que le Début ſoit ſimple & n'ait rien d'affecté.
N'allez pas dès l'abord, ſur Pégaze monté,

Crier

tie de ſon *Moïſe ſauvé* ; met, pour ainſi dire, les Poiſſons aux fenêtres, pour voir paſſer le Peuple Hébreu :

Et là, près des remparts que l'œil peut transpercer,
Les Poiſſons ébahis le regardent paſſer.

Un autre Poëte avoit dit * la même choſe :

Hinc inde attoniti liquido ſtant marmore piſces.

VERS 265. *Peint le petit enfant* &c.] Voici les vers de St. Amant, au même endroit :

Là l'enfant éveillé courant ſous la licence
Que permet à ſon âge une libre innocence,
Va, revient, tourne, ſaute ; & par maint cri joieux,
Témoignant le plaiſir que reçoivent ſes yeux,
D'un étrange caillou qu'à ſes pieds il rencontre,
Fait au premier venu la précieuſe montre :
Ramaſſe une coquille & d'aiſe tranſporté

La

* *Le* P. ANT. MILLIEU, *Jeſuite, dans ſon Poëme* Moſes Viator, *imprimé à Lyon* 1636, *Lib.* 5, *n.* 18.

Crier à vos Lecteurs d'une voix de tonnerre,
Je chante le Vainqueur des Vainqueurs de la Terre.
Que produira l'Auteur après tous ces grands cris?
La Montagne en travail enfante une ſouris.
O! que j'aime bien mieux cet Auteur plein d'adreſſe,
Qui, ſans faire d'abord de ſi haute promeſſe,
Me dit d'un ton aiſé, doux, ſimple, harmonieux;
Je chante les combats, & cet homme pieux,
Qui des bords Phrygiens conduit dans l'Auſonie,

La

La préſente à ſa mere avec naïveté.

Voïez ci-après Tom. III. les *Réflexions Critiques* ſur Longin: *Réfl.* VI.

IMIT. Vers 269. *Que le Début ſoit ſimple* &c.] Ce précepte eſt tiré d'Horace, Art poët. v. 136.

Nec ſic incipies, ut Scriptor cyclicus olim;
Fortunam Priami cantabo, & nobile bellum.
Quid dignum tanto feret hic promiſſor hiatu?
Parturient montes: nascetur ridiculus mus.
Quanto rectiùs hic, qui nil molitur ineptè:
Dic mihi, Muſa, virum, captæ poſt tempora Trojæ,
Qui mores hominum multorum vidit & urbes.
Non fumum ex fulgore, ſed ex fumo dare lucem
Cogitat; ut ſpecioſa dehinc miracula promat, &c.

VERS 272. *Je chante le Vainqueur* &c.] Premier vers du Poëme d'*Alaric*, par M. de SCUDERI. Saint Jérome avoit dit de même: *Capitur Urbs, quæ totum cepit Orbem.* Ep. XI.

Vers

Le premier aborda les champs de Lavinie.
Sa Muſe en arrivant ne met pas tout en feu:
Et pour donner beaucoup, ne nous promet que peu.
Bien-tôt vous la verrez, prodiguant les miracles,
Du

VERS 282. —— *Ne nous promet que peu.*] Il y a dans quelques éditions: *Ne nous promet pas peu*; ce qui eſt une faute remarquable d'impreſſion.

VERS 285. *De Styx & d'Achéron peindre les noirs torrent.*] Dans une Lettre que j'écrivis à Mr. Deſpréaux le 31. Décembre 1708. je lui demandai ſi ce vers ne ſeroit pas plus régulier, en mettant, *Du Styx, de l'Achéron*, &c. Il me répondit ainſi, le 7. de Janvier ſuivant. „ Vous croïez que, „ *Du Styx, de l'Achéron peindre les noirs torrens*, ſeroit mieux. „ Permettez-moi de vous dire, que vous avez en cela „ l'oreille un peu proſaïque, & qu'un homme vraïement „ Poëte ne me fera jamais cette difficulté; parce que *De* „ *Styx & d'Achéron*, eſt beaucoup plus ſoutenu, que *du* „ *Styx, de l'Achéron. Sur les bords fameux de Seine & de Loi-* „ *re*, ſeroit bien plus noble dans un vers, que *ſur les bords* „ *fameux de la Seine & de la Loire.* Mais ces agrémens ſont „ des Myſtères qu'Apollon n'enſeigne qu'à ceux qui ſont „ véritablement initiés dans ſon Art ". Quelques jours après je lui mandai, que ce qui m'avoit fait croire qu'il faloit dire, *Du Styx, de l'Achéron*, étoit que j'avois remarqué qu'on ne mettoit jamais que l'Article défini, devant les noms de Fleuves qui ſont du genre maſculin, quoi que l'on ſe diſpenſe ſouvent de cette Règle à l'égard de ceux qui ſont feminins. Ainſi, Malherbe a dit: * *Voyez des bords de Loire, & des bords de Garonne:* ce qui eſt conforme, diſois-je, à l'éxemple que vous me citez dans votre Lettre. Mais je ne crois pas que l'on puiſſe dire de même, *ſur les rives de Nil*, non plus que, *De Danube & de Rhin peindre les bords fameux.* A Lyon où il y a deux Rivières, dont l'une a un nom maſculin, & l'autre un nom féminin, on obſerve toûjours cette difference en parlant: car quoi-que l'on diſe indifferemment, *les rivages de Saône*, & *les rivages de la Saône*; néanmoins on dit toûjours, *les rivages du Rhône*, & jamais, *les rivages de Rhône.* Nous avons, ajoûtois-je, un autre

* *Récit d'un Berger, dans le Ballet de Madame, Princeſſe d'Eſpagne.*

Du deſtin des Latins prononcer les oracles;
De Styx & d'Achéron peindre les noirs torrens;
Et déja les Céſars dans l'Elyſée errans.
De Figures ſans nombre égayez votre Ouvrage.
Que

autre exemple de cette diſtinction dans l'Eglogue de Mr. MENAGE, intitulée *Coriſtine:*

Aux rivages fleuris & de Seine & de Marne:
Aux rivages fameux & du Tibre & de l'Arne.

Je confirmai tout cela par un vers même de Mr. Despréaux qui a dit dans l'Epitre IV,

Quel plaiſir de te ſuivre aux rives du Scamandre!

„ Et vous vous ſouviendrez, diſois-je enfin, que quand je „ lûs cet endroit avec vous, dans la dernière édition de „ vos Ouvrages, faite *in douze* en 1701. où il y a *de Sca-* „ *mandre*, vous me dites que c'étoit une faute d'im- „ preſſion, & qu'il faloit lire, *du Scamandre*, comme il y „ a dans toutes les autres éditions particulièrement dans *l'in* „ *quarto* de la même année.

Mr. de LA MONNOYE, dont la Critique eſt ſi judicieuſe & ſi ſûre, croit que *de Styx & d'Achéron*, eſt mieux que *du Styx* & *de l'Achéron*. Ces fleuves fabuleux, dit-il, ſont regardez comme des Dieux, & on les perſonifie toûjours. *Styx*, qui eſt femelle en Grec & en Latin, étoit Fille de l'Océan, ou de l'Erèbe & de la Nuit, & a eu pluſieurs enfans. *Achéron* fils de Cérès ou de la Terre, a eu un fils nommé Ascalaphe. Sur ce pié-là, *Styx* & *Achéron* peuvent fort bien ſe paſſer de l'Article. On en peut dire autant de *Pénée*, de *Méandre*, de *Xanthe* ou *Scamandre*. Rives *de Scamandre*, ayant même quelque choſe de plus Poëtique, & de plus noble que *du Scamandre*. Pour *Achélous* que nos Poëtes anciens & modernes nomment *Achelois*, il n'y en a pas un qui ait dit l'*Achelois*. L'oreille d'ailleurs, comme Mr. Despréaux l'a très-judicieuſement remarqué, eſt d'une grande autorité en ces matières; & qui l'a bonne, peut & doit la conſulter.

Que tout y faſſe aux yeux une riante image.
On peut être à la fois & pompeux & plaiſant;
Et je hais un ſublime ennuyeux & peſant.
J'aime mieux Arioſte, & ſes fables comiques,
Que ces Auteurs toujours froids & mélancholiques,
Qui dans leur ſombre humeur ſe croiroient faire affront,
Si les Graces jamais leur déridoient le front.
On diroit que pour plaire, inſtruit par la Nature;
Homère ait à Vénus dérobé ſa ceinture.
Son Livre eſt d'agrémens un fertile thréſor.
Tout ce qu'il a touché ſe convertit en or.
Tout reçoit dans ſes mains une nouvelle grace.

Par

VERS 291. *J'aime mieux Arioſte.*] Poëte Italien, Auteur du Poëme de *Roland le furieux*, qui eſt rempli de fictions ingénieuſes, mais éloignées de toute vraiſemblance: comme l'Hippogriffe, ou le Cheval ailé de Roger; L'anneau merveilleux d'Angélique, qui la rend inviſible; des Géans, des Monſtres, des enchantemens, & mille autres évenemens prodigieux.

Vers 296. *Homère ait à Venus dérobé ſa ceinture.*] HOMÈRE, liv. XIV. de l'*Iliade*, feint que Junon craignant que Jupiter ne favoriſe les Troyens, fait deſſein de l'en empêcher. Pour y réuſſir elle ſe pare extraordinairement, & prie Vénus de lui prêter ſon Ceſte, c'eſt-à-dire, cette merveilleuſe Ceinture * *où ſe trouvoient tous les charmes les plus ſéducteurs, les attraits, l'amour, les deſirs, les amuſemens, les entretiens ſecrets, les innocentes tromperies, & le charmant badinage, qui inſenſiblement ſurprend l'eſprit & le cœur des plus ſenſez.* Cette fiction eſt une des plus belles d'Homère; & l'application heureuſe qui lui en eſt ici faite, eſt une des plus fines loüanges qu'on puiſſe jamais lui donner.

IMIT. Vers 298. *Tout ce qu'il a touché ſe convertit en or.*] Ovi-

* *Traduction de l'Illuſtre Madame* DACIER.

Par tout il divertit, & jamais il ne laſſe.
Une heureuſe chaleur anime ſes discours.
Il ne s'égare point en de trop longs détours.
Sans garder dans ſes Vers un ordre méthodique,
Son ſujet de ſoi-même & s'arrange & s'explique:
Tout, ſans faire d'apprêts, s'y prépare aiſément.
Chaque Vers, chaque mot court à l'évenement.
Aimez donc ſes Ecrits, mais d'un amour ſincère.
C'eſt avoir profité que de ſavoir s'y plaire.
Un Poëme excellent, où tout marche, & ſe ſuit,
N'eſt pas de ces travaux qu'un caprice produit.
Il veut du tems, des ſoins; & ce pènible Ouvrage
Jamais d'un Ecolier ne fut l'apprentiſſage.

Mais

Ovide fait dire à Midas, Metamorph. XI. vers 102.

——— ——— ——— *Quidquid*
Corpore contigero fulvum vertatur in aurum.

Et Perſe, Satire I.

Quidquid calcaverit hic roſa fiet.

IMIT. Vers 306. ——— *Court à l'évenement.*] Horace Art poët. v. 148.

Semper ad eventum feſtinat.

IMIT. Vers 308. *C'eſt avoir profité que de ſavoir s'y plaire.*] Ce que notre Auteur dit ici du premier des Poëtes, Quintilien l'avoit dit du premier des Orateurs. *Hunc* (Ciceronem) *igitur ſpectemus: hoc propoſitum nobis ſit exemplum. Ille ſe profeciſſe ſciet, cui Cicero valde placebit.* Inſtit. Orat. L. X. c. I.

Mais ſouvent parmi nous un Poëte ſans art,
Qu'un beau feu quelquefois échauffa par hazard,
Enflant d'un vain orgueil ſon eſprit chimerique,
Fierement prend en main la Trompette héroïque.
Sa Muſe déreglée, en ſes Vers vagabonds,
Ne s'élève jamais que par ſauts & par bonds;
Et ſon feu, dépourvû de ſens & de lecture,
S'éteint à chaque pas, faute de nourriture.
Mais en vain le Public, prompt à le mépriſer,

De

VERS 313. —— —— *Un Poëte ſans art,*

Qu'un beau feu quelquefois échauffa par hazard, & les vingt vers ſuivans.] Il revient ici à Mr. DESMARETS. Ce Poëte avoit fait quelques Ouvrages, dans leſquels il y avoit du feu & de l'imagination: *Les Amours du Compas & de la Règle, & ceux du Soleil & de l'Ombre; la Comedie des Viſionnaires*, &c. Dans un Ouvrage que Desmarêts publia en 1670. * il avoit entrepris de mettre les Poëtes François, ou plûtôt de ſe mettre lui-même, au deſſus de tous les Poëtes Grecs & Latins. Il crût follement faire honneur aux Modernes, en deshonorant les Anciens. Il en vouloit ſur tout à Homère & à Virgile, qu'il regardoit comme ſes Rivaux, & les ſeuls qui pouvoient lui diſputer le Sceptre Poëtique. Il diſoit † que *l'Action de l'Iliade n'eſt point Noble ni Héroïque, qu'Homère eſt entièrement défectueux en ſon ſujet; qu'il eſt abondant en fictions entaſſées les unes ſur les autres, & mal reglées; en Epiſodes ennuieux, en narrations d'une longueur inſupportable, & en diſcours ſouvent déraiſonnables, & hors de propos.* A l'égard de Virgile il oſoit ſoutenir ‡ que ce Poëte *a peu d'invention*; qu'*il a fait de grandes fautes dans la narration*, dans les *caractères*, dans *les ſentimens*, dans *les comparaiſons*: qu'*il a péché contre la vraiſemblance, contre les bienſeances*,

* *La comparaiſon de la Langue & de la Poëſie Françoiſe avec la Grecque & la Latine.*

† *Ch.* 10. *des principaux défauts d'Homère.*

‡ *Ch.* 11. *des principaux défauts de Virgile.*

De ſon mérite faux le veut deſabuſer.
Lui-même applaudiſſant à ſon maigre génie,
Se donne par ſes mains l'encens qu'on lui dénie.
Virgile, au prix de lui, n'a point d'invention.
Homere n'entend point la noble fiction.
Si contre cet arrêt le Siècle ſe rebelle,
A la Poſtérité d'abord il en appelle.
Mais attendant, qu'ici le Bon Sens de retour,
Ramène triomphans ſes Ouvrages au jour,

Leurs

ces, & contre le jugement. Il eſt étonnant que des perſonnes qui ont de la réputation d'ailleurs, renouvellent aujourd'hui des accuſations ſi injuſtes, & donnent dans de pareils travers.

Pour Desmarêts, graces à la ſublimité de ſon génie, & à la ſupérioriré de ſes lumières, il ſe croïoit bien éloigné de tous ces égaremens. Et pour rendre ſa victoire plus éclatante, il oppoſoit aux plus beaux endroits de Virgile, quelques Lambeaux de ſon Poëme de Clovis: donnant à juger par ce parallèle, qu'il l'emportoit de beaucoup ſur le Prince des Poëtes Latins, & par conſéquent ſur Homère, qu'il plaçoit bien au deſſous de Virgile. Cependant, comme tous ces avantages n'etoient pas ſuffiſans pour le raſſurer contre les jugemens de ſon ſiecle, d'un ſiècle perdu d'injuſtice & d'envie, il prit dès lors ſes précautions en homme bien aviſé, & en appela à la Poſterité: *

Car le ſiècle envieux juge ſans équité;
Mais j'en appelle à toi, juſte Poſtérité.

§ Voyez dans la Remarque ſur le vers 193 de ce Chant, à quoi Des Marets attribuoit ce que Mr. Despréaux dit de lui. DU MONTEIL.

* *Page 246. du même Ouvrage, & dans une Ode qu'il a miſe à la tête du Poëme de* Clovis.

Leurs tas au magaſin, cachez à la lumière,
Combattent triſtement les vers & la pouſſière.
Laiſſons-les donc entre eux s'eſcrimer en repos;
Et ſans nous égarer ſuivons notre propos.
Des ſuccès fortunez du Spectacle Tragique,
Dans Athènes nâquit la Comédie antique.
Là, le Grec né moqueur, par mille jeux plaiſans,
Diſtilla le venin de ſes traits médiſans.
Aux accès inſolens d'une bouffonne joie,
La Sageſſe, l'Esprit, l'Honneur furent en proie,
On vit, par le Public un Poëte avoüé
S'enrichir aux dépens du Mérite joüé:
Et Socrate par lui, dans *un Chœur de Nuées*,
D'un vil amas de peuple attirer les huées.
Enfin de la licence on arrêta le cours.
Le Magiſtrat, des Loix emprunta le ſecours,
Et rendant par Edit les Poëtes plus ſages,

Dé-

IMIT. Vers 335. *Des ſuccès fortunez du Spectacle Tragique*, &c.] Poëtique d'Horace, v. 281.

Succeſſit vetus his Comœdia, non ſine multa
Laude: ſed in vitium libertas excidit, & vim
Dignam lege regi. Lex eſt accepta; chorusque
Turpiter obticuit, ſublato jure nocendi.

VERS 343. *Et Socrate par lui dans un Chœur de Nuées.*] Les *Nuées*, Comédie d'ARISTOPHANE: *Act. I. Sc. 2. & 3.*
VERS 352. *Et plut innocemment dans les vers de Menandre.*] La Comédie a eu trois âges, ou trois états differents chez les

Défendit de marquer les noms & les viſages.
Le Théatre perdit ſon antique fureur.
La Comédie apprit à rire ſans aigreur;
Sans fiel & ſans venin ſut inſtruire & reprendre;
Et plut innocemment dans les Vers de Ménandre.
Chacun peint avec art dans ce nouveau miroir,
S'y vit avec plaiſir, ou crût ne s'y point voir.
L'Avare des premiers rit du tableau fidelle
D'un Avare, ſouvent tracé ſur ſon modelle;
Et mille fois un Fat finement exprimé,
Méconnût le portrait ſur lui-même formé.
Que la Nature donc ſoit votre étude unique;
Auteurs, qui prétendez aux honneurs du Comique.
Quiconque voit bien l'Homme, & d'un esprit prôfond,
De tant de cœurs cachez a pénetré le fond:
Qui ſait bien ce que c'eſt qu'un Prodigue, un Avare,
Un honnête Homme, un Fat, un Jaloux, un Bizare,

Sur

les Grecs. Dans l'ancienne Comédie on ſe donnoit la liberté non ſeulement de repréſenter des avantures véritables & connues, mais de nommer publiquement les gens. SOCRATE lui même s'eſt entendu nommer, & s'eſt vû joüer ſur le Théatre d'Athènes. Cette licence fut reprimée par l'autorité des Magiſtrats; & les Comédiens n'oſant plus déſigner les gens par leur nom firent paroître des masques reſſemblans aux perſonnes qu'ils joüoient, ou les deſignérent de quelque autre manière ſemblable. Ce fut la Comédie moïenne. Ce nouvel abus preſque auſſi grand que le prémier, fut encore défendu: on ne marqua plus *les noms ni les viſages*; & la Comédie ſe réduiſit aux règles de la bienſeance. C'eſt la Comedie nouvelle, dont MENANDRE fut l'Auteur, du tems d'Alexandre le Grand.

Sur une ſcène heureuſe il peut les étaler,
Et les faire à nos yeux vivre, agir, & parler.
Préſentez-en par tout les images naïves:
Que chacun y ſoit peint des couleurs les plus vives.
La Nature, féconde en bizarres portraits,
Dans chaque ame eſt marquée à de différens traits.
Un geſte la découvre, un rien la fait paroître:
Mais tout eſprit n'a pas des yeux pour la connoître.
Le Tems qui change tout, change auſſi nos humeurs.
Chaque Age a ſes plaiſirs, ſon eſprit, & ſes mœurs.
Un jeune Homme, toujours bouillant dans ſes caprices,

Eſt

VERS 375. *Un jeune Homme* &c.] Notre Auteur, après Horace, décrit les mœurs & les caractères des trois âges de l'Homme: l'Adolescence, l'Age viril, & la Vieilleſſe. Horace a fait auſſi la peinture de l'Enfance; Mais Mr. Despréaux l'a omiſe à deſſein, parce qu'il arrive rarement que l'on faſſe parler un Enfant ſur la Scène. C'eſt pourquoi Ariſtote l'a auſſi négligée dans ſa Poëtique, en donnant le caractère des autres Ages. Regnier dans ſa Satire cinquiéme, a décrit les quatre Ages de l'Homme, d'après Horace. Le Roi vouloit que Mr. Despréaux lui récitât tous ſes Ouvrages, à meſure qu'il les compoſoit. Il lui fit réciter deux fois cette deſcription des âges de l'Homme.

IMIT Ibid. *Un Jeune Homme* &c.] Horace décrit ainſi les mœurs de la Jeuneſſe; Poët. v. 161.

Imberbis Juvenis, tandem cuſtode remoto,
Gaudet equis, canibusque, & aprici gramine campi;
Cereus in vitium flecti, monitoribus asper,
Utilium tardus proviſor, prodigus æris,
Sublimis, cupidusque, & amata relinquere pernix.

IMIT.

Eſt prompt à recevoir l'impreſſion des vices:
Eſt vain dans ſes diſcours, volage en ſes déſirs;
Rétif à la cenſure, & fou dans les plaiſirs.
L'Age viril plus mûr, inſpire un air plus ſage;
Se pouſſe auprès des Grands, s'intrigue, ſe mènage;
Contre les coups du Sort ſonge à ſe maintenir;
Et loin dans le préſent regarde l'avenir.
La Vieilleſſe chagrine inceſſamment amaſſe;
Garde, non pas pour ſoi, les thréſors qu'elle entaſſe;
Marche en tous ſes deſſeins d un pas lent & glacé;
Toujours plaint le préſent, & vante le paſſé;
Inhabile aux plaiſirs, dont la Jeuneſſe abuſe,
Blâme en eux les douceurs, que l'âge lui refuſe.

Ne

IMIT. Vers 379. *L'Age viril plus mûr* &c.] Horace, au même endroit:

Converſis ſtudiis, ætas animuſque virilis
Quærit opes, & amicitias; inſervit honori;
Commiſiſſe cavet, quod mox mutare laboret.

IMIT. Vers 383. *La Vieilleſſe chagrine* &c.] Suite du même endroit d'Horace:

Multa ſenem circumveniunt incommoda, vel quòd
Quærit, & inventis miſer abſtinet, ac timet uti,
Vel quòd res omnes timidè gelidèque miniſtrat:
Dilator, ſpe longus, iners, avidusque futuri,
Difficilis, querulus, laudator temporis acti
Se puero, cenſor caſtigatorque minorum.

Ne faites point parler vos Acteurs au hazard,
Un Vieillard en Jeune Homme, un Jeune Homme en Vieillard.
Etudiez la Cour, & connoiſſez la Ville.
L'une & l'autre eſt toujours en modèles fertile.
C'eſt par là que Moliere, illuſtrant ſes Ecrits,
Peut-être de ſon Art eût remporté le prix;
Si, moins ami du Peuple, en ſes doctes peintures,
Il n'eût point fait ſouvent grimacer ſes figures,
Quitté, pour le bouffon, l'agréable & le fin,
Et ſans honte à Terence allié Tabarin.
Dans ce ſac ridicule où Scapin s'envelope,
Je ne reconnois plus l'Auteur du Miſanthrope.
Le Comique, ennemi des ſoupirs & des pleurs,

N'ad

IMIT. Vers 390. *Un Vieillard en Jeune Homme* &c.] Horace au même endroit.

——— ——— ——— *Ne fortè ſeniles*
Mandentur juveni partes, pueroque viriles.
Semper in adjunctis, evoque morabimur aptis.

VERS 394. *Peut-être de ſon Art eût remporté le prix.*] De tous les Auteurs modernes, Moliere étoit celui que Mr. Despréaux eſtimoit & admiroit le plus; il le trouvoit plus parfait en ſon genre, que Corneille & Racine dans le leur.

VERS 395. *Si moins ami du peuple.*] C'eſt à-dire, *du Parterre.*

VERS 398. ——— *A Terence allié Tabarin.*] *Tabarin*, voïez la note ſur le vers 86. du premier Chant.

VERS 399. *Dans ce ſac ridicule où Scapin s'envelope.*] Les *fourberies de Scapin*, Comédie de MOLIERE. Ce n'eſt pas Sca-

N'admet point en ſes Vers de tragiques douleurs :
Mais ſon emploi n'eſt pas d'aller dans une place
De mots ſales & bas charmer la populace.
Il faut que ſes Acteurs badinent noblement :
Que ſon nœud bien formé ſe dénouë aiſément :
Que l'Action, marchant où la Raiſon la guide,
Ne ſe perde jamais dans une Scène vuide ;
Que ſon ſtile humble & doux ſe relève à propos ;
Que ſes discours par tout fertiles en bons mots,
Soient pleins de paſſions finement maniées ;
Et les ſcènes toujours l'une à l'autre liées.
Aux dépens du Bon Sens gardez de plaiſanter,
Jamais de la Nature il ne faut s'écarter.

Con-

Scapin qui s'envelope dans un ſac ; c'eſt le vieux Géronte à qui Scapin perſuade de s'y enveloper. Mais cela eſt dit figurément dans ce vers, parce que Scapin eſt le Héros de la Pièce.

Quelques Cenſeurs ont trouvé à rédire que notre Auteur eût ici critiqué Moliere, après lui avoir donné de grands éloges en d'autres endroits de ſes Poëſies *. Mais en cela il n'a rien fait que de judicieux & de très-régulier. Dans les endroits où il a loué Moliere, il n'étoit pas obligé de faire le jugement ni la critique de ſes Comedies ; ainſi il l'a loué en général comme un excellent Poëte Comique. Mais dans ſon Art poëtique, où il donne des préceptes, fondez ſur la Raiſon, & autoriſez par des exemples, il n'a pû ſe diſpenſer de faire une critique ſincere & exacte des Auteurs, en marquant préciſément leurs défauts, auſſi-bien que leurs bonnes qualités. C'eſt pourquoi, après avoir dit ; *Dans ce ſac ridicule où Scapin s'envelope*, il loue Moliere, en ajoûtant ; *Je ne reconnois plus l'Auteur du Miſanthrope.*

* *Satire II. Epitre VII.*

Contemplez de quel air un Pere dans Terence
Vient d'un fils amoureux gourmander l'imprudence :
De quel air cet Amant écoute ſes leçons,
Et court chez ſa Maîtreſſe oublier ces chanſons.
Ce n'eſt pas un portrait, une image ſemblable ;
C'eſt un Amant, un Fils, un Pere veritable.
J'aime ſur le Théatre un agréable Auteur,
Qui, ſans ſe diffamer aux yeux du Spectateur,
Plait

VERS 415. ——— *Un Pere dans Térence.*] En pluſieurs endroits de ſes Comédies ; particuliérement dans l'*Héautontimorumenos*, Acte I. Scène I. & Acte V. Scène IV. Voïez Simon dans l'*Andrienne*, & Demée dans les *Adelphes*.

VERS 418. *Et court chez ſa Maîtreſſe oublier ces chanſons.*] C'eſt ainſi que Clitiphon appele les leçons que Chrémès ſon pere vient de lui faire ;

Aſtutus I na ille haud ſcit, quam mihi nunc ſurdo narret fabulam.

Magis nunc me amica dicta ſtimulant. Terent. Heautont. Acte I. Se. II.

VERS 424. *Mais pour un faux Plaiſant, à groſſière équivoque*, &c.] MONT-FLEURI le jeune, Auteur de *la Femme juge & partie*, & de quelques autres Comédies ſemblables. Quand notre Auteur récita cet endroit à Mr. Colbert, ce Miniſtre s'écria ; *Voila Poiſſon, voila Poiſſon.* Il ne pouvoit ſouffrir ce Comédien *, depuis qu'un jour, POISSON faiſant le rolle d'un Bourgeois, parut ſur le Théatre en pourpoint & en manteau noir, avec un collet de point, & un chapeau uni ; enfin avec un habillement conforme en tout à celui de Mr. Colbert, qui, par malheur, étoit préſent, & qui crût que Poiſſon vouloit le jouer, quoi que cela fût arrivé ſans deſſein. Poiſſon qui s'en apperçut, changea quelque choſe à ſon habillement dans le reſte de la Piece ; mais cela ne ſatisfit point Mr. Colbert.

VERS

* POISSON *le Pere, connu ſous le nom de* Criſpin.

Plaît par la Raiſon ſeule, & jamais ne la choque.
Mais pour un faux Plaiſant, à groſſière équivoque,
Qui, pour me divertir, n'a que la ſaleté;
Qu'il s'en aille, s'il veut, ſur deux treteaux monté,
Amuſant le Pont-neuf de ſes ſornettes fades,
Aux Laquais aſſemblez joüer ſes Mascarades.

Vers 426. ——— *Sur deux treteaux monté.*] A la maniére des Charlatans, qui joüoient leurs farces à découvert, & en plein air, au milieu du Pont-neuf. Autrefois c'étoit près de la Porte de Nesle, dans une Place où eſt bâti à préſent le Collége Mazarin. Mr. Despréaux diſoit des mauvaiſes Pièces de Théatre, qu'elles n'étoient bonnes qu'à joüer en plein air.

CHANT IV.

DAns Florence jadis vivoit un Medecin,
Savant hableur, dit-on, & célèbre aſſaſſin.
Lui

DAns le quatriéme Chant, l'Auteur revient aux Préceptes généraux. Il s'attache à former les Poëtes, & leur donne d'utiles inſtructions ſur la connoiſſance & l'uſage des divers talens, ſur le choix qu'ils doivent faire d'un Cenſeur éclairé, ſur leurs mœurs, ſur leur conduite particuliére. Il explique enſuite, par forme de digreſſion, l'Hiſtoire de la Poëſie, ſon origine, ſon progrès, ſa perfection & ſa décadence. Enfin, il termine ſon ouvrage par l'éloge du Roi: Exhortant tous les Poëtes à chanter un Heros ſi grand par ſes vertus & par ſes victoires.

VERS 1. *Dans Florence jadis vivoit un Medecin*, &c.] Cette Métamorphoſe d'un Médecin en Architecte, deſigne CLAUDE PERRAULT, Medecin de la Faculté de Paris *.

* *Voiez ci-après Tom. IV. une Lettre de notre Auteur à Mr. de Vivonne.*

Lui ſeul y fit long-tems la publique miſere.
Là le Fils orphelin lui redemande un Pere,
Ici le Frere pleure un Frere empoiſonné.
L'un meurt vuide de ſang, l'autre plein de ſené.
Le rhume à ſon aſpect ſe change en pleureſie;
Et par lui la migraine eſt bien-tôt phréneſie.
Il quitte enfin la Ville, en tous lieux déteſté.
De tous ſes Amis morts un ſeul Ami reſté,
Le mène en ſa maiſon de ſuperbe ſtructure.
C'étoit un riche Abbé, fou de l'Architecture.

Le

Il étoit un de ceux qui condamnoient le plus hautement les Satires de Mr. Despreaux. Ce Medecin avoit un frere, * à qui notre Auteur s'en plaignit; mais celui-ci, bien loin d'en faire la moindre ſatisfaction à Mr Despréaux, ne daigna pas même lui répondre. Cette nouvelle injure l'irrita contre les deux Freres, & bien tôt après il ſe vangea des mauvais diſcours de l'un, & du ſilence injurieux de l'autre, par cette métamorphoſe Satirique. Le Médecin en fit beaucoup de bruit: & comme il étoit emploïé dans les Bâtimens du Roi, il en porta ſes plaintes à Mr. Colbert †. Notre Poëte ne ſe defendit que par une plaiſanterie, qui fit rire ce grand Miniſtre: *Il a tort de ſe plaindre*, dit Mr. Despreaux: *Je l'ai fait précepte.* En effet, il tire dans la ſuite un excellent précepte de cet exemple: *Soïez plûtôt Maçon*, dit il, *ſi c'eſt votre talent*, &c. vers 26.

VERS 14 —— *De bâtimens parle comme Manſard.*] FRANÇOIS MANSARD, célebre Architecte, qui mourut en 1666. âgé de 69. ans.

VERS 17. *Approuve l'eſcalier tourné d'autre façon.*] Un petit doute que j'avois marqué à l'Auteur ſur la netteté de ce vers, l'engagea à m'écrire ce qui ſuit. ‡ „ Comment „ pou-

* CHARLES PERRAULT, *de l'Académie Françoiſe.*

† *Miniſtre & Secretaire d'Etat, Sur-Intendant des Bâtimens*, &c.

‡ *Lettre du 2 d'Août*, 1703.

Le Medecin d'abord ſemble né dans cet Art.
Déja de bâtimens parle comme Manſard.
D'un ſalon, qu'on élève, il condamne la face;
Au veſtibule obscur il marque une autre place;
Approuve l'escalier tourné d'autre façon.
Son Ami le conçoit, & mande ſon Maçon.
Le Maçon vient, écoute, approuve, & ſe corrige;
Enfin, pour abréger un ſi plaiſant prodige,
Notre Aſſaſſin renonce à ſon Art inhumain,
Et deſormais la règle & l'équierre à la main,

Lais-

„ pouvez-vous trouver une équivoque dans cette façon de „ parler? Et qui eſt ce qui n'entend pas d'abord, que le „ Médecin Architecte *approuve l'escalier*, moiennant qu'il „ ſoit *tourné d'une autre manière?* Cela n'eſt-il pas préparé „ par le vers précedent: *Au veſtibule obscur il marque une* „ *autre place.* Il eſt vrai que, dans la rigueur, & dans les „ étroites règles de la conſtruction, il faudroit dire: *Au* „ *veſtibule obscur, il marque une autre place, que celle qu'on lui* „ *veut donner: Et approuve l'escalier tourné d'une autre manière* „ *qu'il n'eſt.* Mais cela ſe ſous-entend ſans peine: & où en „ ſeroit un Poëte ſi on ne lui paſſoit, je ne dis pas, une „ fois, mais vingt fois dans un Ouvrage, ces *Subandi?* Où „ en ſeroit Mr. Racine, ſi on lui alloit chicaner ce beau „ vers que dit Hermione à Pyrrhus dans l'Andromaque: „ *Je t'aimois inconſtant; qu'euſſe-je fait fidelle?* qui dit ſi bien, „ & avec une viteſſe ſi heureuſe: *Je t'aimois lorsque tu étois* „ *inconſtant*, qu'euſſe je *donc fait ſi tu avois été fidelle?* Ces „ ſortes de petites licences de conſtruction non ſeulement „ ne ſont pas des fautes, mais ſont même aſſez ſouvent „ un des plus grands charmes de la Poëſie, principalement „ dans la narration, où il n'y a point de tems à perdre. „ Ce ſont des eſpèces de Latinismes dans la Poëſie Fran- „ çoiſe, qui n'ont pas moins d'agrément que les Hellénis- „ mes dans la Poëſie Latine &c.

Laiſſant de Galien la Science ſuspecte,
De méchant Medecin devient bon Architecte.
Son exemple eſt pour nous un précepte excellent.
Soyez plûtôt Maçon, ſi c'eſt votre talent,
Ouvrier eſtimé dans un Art néceſſaire,
Qu'Ecrivain du commun, & Poëte vulgaire.
Il eſt dans tout autre Art des dégrez différens.

On

IMIT. VERS 29. *Il eſt dans tout autre Art des degrez differens:* &c.] Horace, Poët. v. 368.

——— *Certis medium & tolerabile rebus*
Rectè concedi. Conſultus juris, & actor
Cauſarum mediocris, abeſt virtute diſerti
Meſſalæ, nec ſcit quantum Caſſelius Aulus:
Sed tamen in pretio eſt.

VERS 32. *Il n'eſt point de degrez du médiocre au pire.*] Les quatre vers qui viennent après celui-ci, ont été mis par l'Auteur dans ſa derniere édition de 1701. à la place de ces quatre autres, qui étoient dans les édirions précedentes:

Les vers ne ſouffrent point de médiocre Auteur:
Ses écrits en tous lieux ſont l'effroi du Lecteur.
Contre eux dans le Palais les boutiques murmurent,
*Et les ais chez Billaine * à regret les endurent.*

Voici les raiſons de ce changement. I. Le mot de *médiocre* étoit repeté dans les vers 32. & 33. II. La conſtruction du vers 34. étoit irrégulièrement liée avec le vers précedent; car ces mots: *De médiocre Auteur*, ſont abſolus, & ne ſouffrent après eux, ni relatif, ni régime †. Ainſi, ſelon

* *Fameux Libraire.*
† *Voïez les Rem. de Vaugelas, & du P. Bouhours.*

On peut avec honneur remplir les ſeconds rangs.
Mais dans l'Art dangereux de rimer & d'écrire,
Il n'eſt point de degrez du médiocre au pire.
Qui dit froid Ecrivain, dit déteſtable Auteur,
Boyer eſt à Pinchêne égal pour le Lecteur.
On ne lit guères plus Rampalle & Ménardiere,
Que Magnon, Du Souhait, Corbin & La Morliere.

Un

lon l'exactitude grammaticale, *Ses Ecrits*, ne pouvoit ſe rapporter à *Médiocre Auteur*. III. Dans ces vers notre Auteur avoit eu en vûe cet endroit fameux de la Poëtique d'Horace: v. 371.

——— ——— *Mediocribus eſſe Poëtis*
Non Di, non homines, non conceſſere columnæ.

Mais cette expreſſion, qui a tant de force & de grandeur dans l'Original, ne paroiſſoit pas avec le même avantage dans la traduction. IV. Enfin, il avoit dit dans les vers précedens, que la médiocrité eſt inſuportable dans la Poëſie, & tout le reſte n'étoit qu'une amplification de cette même penſée. Les vers qu'il a ſubſtituez à ceux-ci, confirment la Règle par des Exemples.

VERS 34. *Boyer eſt à Pinchêne égal pour le Lecteur.*] CLAUDE BOYER, de l'Académie Françoiſe, Auteur médiocre.

Pinchêne: le Sr. PINCHENE, Poëte fort mépriſable. Voïez la Remarque ſur le vers 163. du quatrième Chant du Lutrin.

VERS 35. *On ne lit guère plus Rampalle & Menardiere.*] RAMPALLE, Poëte qui vivoit ſous le règne de Louïs XIII. Il a fait des Idylles qui ſont médiocrement belles.

JULES DE LA MENARDIERE, autre Poëte médiocre, étoit Lecteur de la Chambre du Roi. Voïez la Remarque ſur le vers 1. du premier Chant.

VERS 36. *Que Magnon, Du Souhait, Corbin & la Morliere.*] MAGNON: étoit né dans la Province de Breſſe, & fut quelque tems Avocat au Preſidial de Lyon, enſuite il s'établit à Paris. Il compoſa dans ces deux Villes quelques

Piè-

Un Fou du moins fait rire, & peut nous égaïer:
Mais un froid Ecrivain ne fait rien qu'ennuïer.

J'aime

Pièces de Théatre * fort impertinentes: puis renonçant à des Ouvrages ſi bornez, il entreprit un Poëme, intitulé *l'Encyclopédie*, qui devoit être d'environ trois cens mille vers. On lui demanda un jour, quand ſon Poëme ſeroit achevé: *Il ſera bien tôt fait*, dit-il, *je n'ai plus que cent mille vers à faire*; & il le diſoit fort ſerieuſement. Scarron a, dit-on, depeint admirablement ce *Magnon*, ſans le nommer, en certaine Epître chagrine, où il le fait parler de ſes Ouvrages, & entre autres des Conciles qu'il avoit deſſein de mettre en vers.

DU SOUHAIT: Toutes ſes Poëſies conſiſtoient en pointes & en jeux de mots, & c'eſt pour en faire voir le ridicule, que Sarrazin fit des Stances fort connues, qui finiſſent par ce vers:

La Lune & le Soleil, la Roſe & le Roſier. †

Du Souhait avoit traduit en proſe l'Iliade d'Homère, en 1627.

CORBIN: étoit ami de *Du Souhait*, & ils rimoient tous deux à peu près dans le même goût. Il avoit traduit la Bible mot à mot. Voici des vers de ſa façon, que M. Despréaux avoit retenus:

A Mr. DU SOUHAIT, *Odelette.*

Qui t'a, mon Du Souhait,
Dicté tant à ſouhait
Le vers qui te renomme?
Ces vers ne ſont pas tiens,
Un homme ſe te tieas;
Ces vers ne ſont pas d'homme, &c.

Corbin étoit Pere de celui dont on a parlé ſur le vers 36. de l'Epître II.

LAMORLIERE: celui-ci eſt ſi obſcur que notre Auteur n'en

* *Joſaphat*, *Tragicomedie*: *Sejanus*, *Oroondate*.
† Voyez les Oeuvres de Sarrazin Tom. II. p. 204. & 205.

J'aime mieux Bergerac & ſa burlesque audace,
Que ces Vers où Motin ſe morfond & nous glace.

Ne

n'en connoiſſoit que le nom.

§ Adrien de la Morliere étoit Chanoine d'Amiens. *Il publia*, dit Colletet dans ſon Art poëtique, *divers Sonnets, avec un Commentaire, qui eſt une eſpece de Gloſe auſſi ténébreuſe que le texte.* Nous avons un autre Ouvrage de ſa façon, imprimé à Amiens en 1640. in 4. ſous le titre de *Recueil de pluſieurs nobles & illuſtres Maiſons vivantes & éteintes en l'étendue du Dioceſe d'Amiens.* DU MONTEIL.

Vers 39. *J'aime mieux Bergerac.*] CYRANO BERGERAC, Auteur du *Voïage de la Lune*, & de quelques autres Ouvrages, auxquels l'imagination paroit avoir eu plus de part que le jugement.

Vers 40. *Que ces vers où Motin ſe morfond & nous glace.*] PIERRE MOTIN, natif de Bourges *, a laiſſé quelques Poëſies qui ſont imprimées dans des Recueils, avec celles de Malherbe, de Racan, & de quelques autres Poëtes de ſon tems. Il étoit ami de Regnier, qui lui a adreſſé ſa quatrième Satyre; & Motin a fait une Ode qui eſt au devant des Satyres de Regnier. L'Auteur des *Jugemens des Savans* † a crû que dans ce vers Mr. Despréaux avoit voulu déguiſer l'Abbé *Cotin*, ſous le nom de Motin. „ Ce paſſage (de Mr. „ Despréaux) me fait ſonger, dit-il, à ce que Mr. Bayle „ a dit ‡, que le ſel de la Satire demande qu'on ne s'ex„ plique pas toûjours clairement: & que les alluſions un„ peu cachées, y ont une grace merveilleuſe pour les gens „ d'eſprit. En effet, ajoute Mr. Baillet, qui auroit crû que „ Mr. Despréaux, en voulant déſigner un Poëte vivant de „ ſon tems, ait rencontré ſi fort à propos, par le change„ ment d'un C, en une M, un autre Poëte dans la même „ Langue, dans le même Siecle, & peut-être dans le beſoin „ de ſubir un jugement ſemblable. Cependant le myſtere ſe„ ra cauſe un jour que le véritable *Motin* pourra paſſer pour „ un autre, ſi on ne le revèle, auſſi-bien que les autres de „ la même nature, dont Mr. Despréaux a voulu remplir „ une partie de ſes Satires. C'eſt ce qui a fait ſouhaiter à „ quel-

* *Cela paroît dans des vers de Motin, qui ſont au commencement du Recueil des Arrêts de* CHENU.

† *Mr.* BAILLET, *Art.* 1415. *Tome IV. pag.* 205. *Edit. d'Amſt. in* 4. 1725.

‡ *Nouv. de la Répub. des Lettres Octob.* 1684. *Art.* 5.

Ne vous enyvrez point des éloges flateurs,
Qu'un amas quelquefois de vains Admirateurs
Vous donne en ces Réduits, promts à crier, Merveille !
Tel Ecrit récité ſe ſoutient à l'oreille,
Qui dans l'impreſſion, au grand jour ſe montrant,
Ne ſoutient pas des yeux le regard pénetrant.

On

„ quelques-uns * d'y voir des Commentaires, du vivant de „ l'Auteur, & de ſa main même pour plus grande ſûreté.

Cette conjecture eſt fort ingénieuſe, mais elle n'eſt pas véritable. Mr. Despréaux m'a aſſuré qu'il n'avoit point penſé ici à l'Abbe *Cotin*, dont le principal défaut n'étoit pas d'être un Poëte froid. Cette critique tombe donc uniquement ſur Motin, dont les vers ne paroiſſent point animez de ce beau feu qui fait les Poëtes.

VERS 43. *Vous donne en ces Réduits.*] *Réduit :* Lieu particulier où s'aſſemblent des perſonnes choiſies, & où quelquefois les Auteurs vont réciter leurs Ouvrages, avant que de les publier. Notre Poëte a encore emploïé ce mot dans une petite Préface qu'il fit en 1670. pour mettre au devant des Oeuvres poſtumes de Gilles Boileau ſon Frere, de l'Académie Françoiſe. *La traduction du quatriéme Livre de l'Enéïde*, dit-il, *a déja charmé une bonne partie de la Cour, par la lecture que l'Auteur, de ſon vivant, a été comme forcé d'en faire en pluſieurs Réduits célebres.*

Ibid. ——— *Premts à crier, Merveille !*] Cela ſe raporte à *Admirateur*, qui eſt dans le vers précédent.

VERS 44. *Tel Ecrit recité* &c.] Le Poëme de la *Pucelle*, de Chapelain ; & tant d'autres.

VERS 48. *Et Gombaut tant leüé.*] JEAN OGIER DE GOMBAUT, de l'Académie Françoiſe, a fait pluſieurs Ouvrages qui ſont peu lus à préſent. Il mourut en 1666.

VERS 49. *Ecoutez tout le monde, aſſidu conſultant.*] Le grand Cardinal de RICHELIEU n'ignoroit pas une maxime ſi utile ; *Le plus habile homme du monde*, dit-il, dans ſon Teſtament politique, *doit ſouvent écouter les avis de ceux qu'il penſe même être moins habiles que lui. Comme il eſt de la prudence*

com-

* *Bayle, ibidem.*

On fait de cent Auteurs l'aventure tragique:
Et Gombaut tant loüé garde encor la boutique.
Ecoutez tout le monde, aſſidu conſultant.
Un Fat quelquefois ouvre un avis important.
Quelques Vers toutefois qu'Apollon vous inſpire,
En tous lieux auſſi-tôt ne courez pas les lire.
Gardez-vous d'imiter ce Rimeur furieux,

Qui

continuë-t-il, *de parler peu, il en eſt auſſi d'écouter beaucoup. On tire profit de toutes ſortes d'avis: les bons ſont utiles par eux-mêmes, & les mauvais confirment les bons.* Teſtam. Polit. part. I. ch. VIII. ſect. II.

IMIT. Vers 50. *Un Fat quelquefois ouvre un avis important.*] C'eſt un proverbe, qui eſt exprimé dans cet ancien vers Grec:

* Πολλάκις γὰρ καὶ μωρὸς ἀνὴρ μάλα καίριον εἶπεν.

Sæpe etiam eſt Stultus valde opportuna locutus. Ce que Perſe a imité:

Diſcere ab inſano multum laudanda magiſtro.
Sat. III.

Nos Pères diſoient encore au même ſens qu'*un Fol enſeigne bien un Sage.* Rab. III. 36.

VERS 53. ——— *Ce Rimeur furieux.*] CHARLES DU PE'RIER, d'Aix en Provence. Il s'étoit d'abord attaché à la Poëſie Latine, où il réuſſiſſoit aſſez bien, & il ſe vantoit d'y avoir formé le célèbre SANTEUL; mais ils ſe brouillérent enſuite par une jalouſie poëtique. Du Périer renonça à la Poëſie Latine, pour faire des Vers François; dans leſquels il ne ſoutint pas ſa première réputation, quoi qu'il ſe fût propoſé Malherbe pour modèle. La fureur qu'avoit Du Périer de réciter ſes Vers à tous-venans, le rendoit inſuportable. Un jour il accompagna Mr. Despréaux à l'Egliſe, & pendant toute la Meſſe il ne fit que lui parler d'une

Ode

* *Macrob. L. VI. Saturnal. c. 7. A. Gell. Noct. Attic. L. II. c. 6.*

Qui de ſes vains Ecrits lecteur harmonieux,
Aborde en récitant quiconque le ſaluë;
Et pourſuit de ſes Vers les paſſans dans la ruë.
Il n'eſt Temple ſi ſaint, des Anges reſpecté,
Qui ſoit contre ſa Muſe un lieu de ſureté.
Je vous l'ai déja dit, aimez qu'on vous cenſure,
Et ſouple à la Raiſon, corrigez ſans murmure.
Mais ne vous rendez pas dès qu'un Sot vous reprend.
Souvent dans ſon orgueil un ſubtil Ignorant,
Par d'injuſtes dégoûts combat toute une Pièce;
Blâme des plus beaux Vers la noble hardieſſe.
On a beau réfuter ſes vains raiſonnemens:
Son eſprit ſe complaît dans ſes faux jugemens;
Et ſa foible Raiſon, de clarté dépourvûë,
Penſe que rien n'échappe à ſa débile vûë.

Ses

Ode qu'il avoit préſentée à Meſſieurs del'Académie Françoiſe, pour le prix de l'année 1671. Il ſe plaignoit de l'injuſtice qu'il pretendoit qu'on lui avoit faite en ajugeant le prix à un autre. A peine pût-il ſe contenir un moment pendant l'élevation: Il rompit le ſilence, & s'approchant de l'oreille de Mr. Deſpréaux: *Ils ont dit*, s'écria-t-il aſſez haut, *que mes Vers étoient trop Malherbiens.* Cette ſaillie inſpira les deux vers ſuivans à notre Auteur:

Il n'eſt Temple ſi ſaint &c.

IMIT. Vers 55. *Aborde en récitant* &c.] Horace, poët. v. 474.

Indoctum, doctumque fugat Recitator acerbus.
Quem verò arripuit, tenet, occiditque legendo:
Non miſſura cutem, niſi plena cruoris, Hirudo.

Voïez

Ses conſeils ſont à craindre ; & ſi vous les croïez,
Penſant fuir un écueil, ſouvent vous vous noïez.
Faites choix d'un Cenſeur ſolide & ſalutaire,
Que la Raiſon conduiſe, & le Savoir éclaire,
Et dont le crayon ſûr, d'abord aille chercher
L'endroit, que l'on ſent foible, & qu'on ſe veut cacher.
Lui ſeul éclaircira vos doutes ridicules :
De votre esprit tremblant levera les ſcrupules.
C'eſt lui qui vous dira, par quel transport heureux,
Quelquefois dans ſa courſe un Esprit vigoureux
Trop reſſerré par l'Art, ſort des règles prescrites,
Et de l'Art même apprend à franchir leurs limites.
Mais ce parfait Cenſeur ſe trouve rarement.
Tel excelle à rimer qui juge ſottement.
Tel s'eſt fait par ſes Vers diſtinguer dans la Ville,

Qui

Voïez Martial L. III. Ep. XLIV. contre un Poëte ſemblable Et Murer, dans ſes *Juvenilia.*

VERS 59. *Je vous l'ai déja dit.*] Dans le premier Chant, vers 192.

Aimez qu'on vous conſeille, & non pas qu'on vous loüe.

VERS 71. *Faites choix d'un Cenſeur ſolide & ſalutaire* &c.] Caractère de Mr. PATRU, le plus habile, & le plus ſévère Critique de ſon ſiecle. Il étoit en réputation de ſi grande rigidité, que quand Mr. Racine faiſoit à Mr. Deſpréaux quelque obſervation un peu trop ſubtile ſur des endroits de ſes Ouvrages ; Mr. Deſpréaux, au lieu de lui dire le proverbe Latin, *Ne ſis Patruus mihi, N'aiez point pour moi la ſévérité d'un Oncle* ; lui diſoit : *Ne ſis Patru mihi, N'aiez point pour moi la ſévérité de Patru.*

CHANG. Vers 80. *Et de l'Art même apprend à franchir leurs limites.*] Dans les premières éditions de ce Poëme il

Qui jamais de Lucain n'a diſtingué Virgile.

Auteurs, prêtez l'oreille à mes inſtructions.
Voulez-vous faire aimer vos riches fictions?
Qu'en ſavantes leçons votre Muſe fertile
Par tout joigne au plaiſant le ſolide & l'utile.

Un

y avoit: *A franchir les limites.* Cette expreſſion étoit équivoque: car ſelon la conſtruction grammaticale, *les limites*, ſe raportoient à l'*Art*; au lieu que cela ſe doit raporter à *Règles*, qui eſt dans le vers précedent. C'eſt pourquoi l'Auteur a mis *leurs limites.*

§ Des Marets s'y eſt trompé. „ Mechant Vers, *dit-il*, „ tant pour la rude inverſion que pour l'équivoque. Car „ *aprend* ſemble ſe lier avec *de l'art meſme*, & toutefois „ le Poëte veut que l'on entende *franchir les limites de* „ *l'art meſme*; ce qui eſt une double faute, qui fait une „ trop grande obſcurité. DU MONTEIL.

VERS 84. *Qui jamais de Lucain n'a diſtingué Virgile.*] C'eſt Mr. CORNEILLE l'Aîné; la Tragedie de la *Mort de Pompée*, eſt une preuve de l'eſtime qu'il avoit pour Lucain. Son goût étoit ſi peu ſûr, ſi nous en croïons l'Auteur des Caractères *, qu'*il ne jugeoit de la bonté de ſes piéces, que par l'argent qui lui en revenoit.*

IMIT. Vers 88. *Par tout joigne au plaiſant le ſolide & l'utile.*] Art Poëtique d'Horace, v. 343.

Omne tulit punctum, qui miscuit utile dulci,
Lectorem delectando, pariterque monendo.

VERS 91. *Que votre ame & vos mœurs, peintes dans vos Ouvrages.*] Dans toutes les éditions l'Auteur avoit mis, *Peints dans tous vos Ouvrages*; quoique ce mot, *peints*, qui eſt un Participe masculin, ſe raportât à *Ame* & à *Mœurs*, qui ſont deux mots féminins Je lui marquai dans une Lettre la peine que cela me faiſoit. Il me répondit en ces termes, le 3. de Juillet 1703. „ Je n'ai garde de conſerver le „ ſolécisme qui eſt dans ce vers: *Que votre ame & vos mœurs* „ *peints dans tous vos Ouvrages.* Mr. GIBERT † du Collège „ des

* *Mr.* DE LA BRUYERE, *Chap. des Jugemens.*
† *Célèbre Profeſſeur de Rhétorique.*

Un Lecteur ſage fuit un vain amuſement,
Et veut mettre à profit ſon divertiſſement.
Que votre Ame & vos Mœurs, peintes dans vos Ouvrages,
N'offrent jamais de vous que de nobles images.
Je ne puis eſtimer ces dangereux Auteurs,
Qui

„ des quatre Nations, eſt le premier qui m'a fait aperce-
„ voir de cette faute depuis ma dernière édition. Dès qu'il
„ me la montra j'en convins ſur le champ, avec d'autant
„ plus de facilité, qu'il n'y a pour la réformer qu'à met-
„ tre, comme vous dites fort bien, *Que votre ame & vos*
„ *mœurs peintes dans vos Ouvrages*; ou, *Que votre eſprit, vos*
„ *mœurs peints dans tous &c.* Mais pourrez-vous bien conce-
„ voir ce que je vais vous dire, qui eſt pourtant très véri-
„ table? Que cette faute ſi aiſée à remarquer, n'a pour-
„ tant été aperçuë ni de moi, ni de perſonne, avant Mr.
„ Gibert, depuis près de trente ans que mon Art poëtique
„ a été imprimé pour la première fois; Que Mr. Patru,
„ c'eſt-à-dire, le *Quintilius* * de notre ſiècle, qui revit
„ éxactement ma Poëtique, ne s'en aviſa point; Que dans
„ tout ce flot d'Ennemis qui a écrit contre moi, & qui
„ m'a chicané juſqu'aux points & aux virgules, il ne s'en
„ eſt pas rencontré un ſeul qui l'ait remarquée? Cela vient,
„ je crois, de ce que le mot de *Mœurs* aïant une terminai-
„ ſon maſculine, on ne fait point réfléxion qu'il eſt fé-
„ minin. Cela fait bien voir, continuë-t-il, qu'il faut non
„ ſeulement montrer ſes ouvrages à beaucoup de gens,
„ avant que de les imprimer; mais que même, après qu'ils
„ ſont imprimez, il faut s'enquerir curieuſement des criti-
„ ques qu'on en fait. *&c.*

IMIT. Ibid. *Que votre ame & vos mœurs* &c.] Ciceron, *De Orat. II. Mores Oratoris effingit oratio.* Et Sénèque: *Oratio, vultus animi eſt.* Un fameux Peintre Italien † diſoit la même choſe en d'autres termes: *Ogni Pittore ſi dipinge ſe ſteſſo.*

VERS 93. ——— *Ces dangereux Auteurs.*] Les *Contes de* LA FONTAINE.

VERS

* *V. Hor. Art. poët. v.* 438.

† *Leonard de Vinci.*

Qui de l'Honneur en Vers infames deſerteurs,
Trahiſſant la Vertu ſur un papier coupable,
Aux yeux de leurs Lecteurs rendent le Vice aimable.

Je ne ſuis pas pourtant de ces triſtes Esprits,
Qui banniſſant l'Amour de tous chaſtes Ecrits,
D'un ſi riche ornement veulent priver la Scène:
Traitent d'empoiſonneurs & Rodrigue & Chimène.
L'Amour le moins honnête, exprimé chaſtement,
N'excite point en nous de honteux mouvement.
Didon a beau gémir, & m'étaler ſes charmes;
Je condamne ſa faute, en partageant ſes larmes.
Un Auteur vertueux dans ſes Vers innocens,
Ne corrompt point le cœur, en chatouillant les Sens:
Son feu n'allume point de criminelle flame.

Ai-

VERS 97. ——— *De ces triſtes Esprits.*] Mr. NICOLE, pour ſatisfaire, comme il le dit, au déſir d'une perſonne de très-grande condition, & d'une éminente pieté, avoit fait un petit Traité *de la Comédie*, dans lequel il ſe ſervoit de quelques exemples tirez des Tragédies de Mr. Corneille, pour prouver que, quoi que ce grand Poëte eût tâché de purger le Théatre des vices que l'on lui a le plus reprochez, ſes Pièces ne laiſſoient pas d'être contraires à l'Evangile: & qu'elles corrompent l'esprit & le cœur par les ſentimens Payens & Profanes qu'elles inſpirent. C'eſt à quoi fait alluſion le vers 100. *Traitent d'Empoiſonneurs & Rodrigue & Chimene*; où notre Auteur deſigne la Tragicomédie du Cid, condamnée dans l'Ecrit de Mr. Nicole.

§ Voyez dans le IV. Tome la Lettre de Mr. *Racine à l'Auteur des Hereſies imaginaires & des deux Viſionaires.* C'eſt la Lettre XI. de ce Volume. DU MONTEIL.

VERS 110. *Le Vers ſe ſent toûjours des baſſeſſes du cœur.*] BRE-

Aimez donc la Vertu, nourriſſez-en votre Ame.
En vain l'Esprit eſt plein d'une noble vigueur;
Le Vers ſe ſent toujours des baſſeſſes du Cœur.
Fuyez ſur tout, fuyez ces baſſes jalouſies,
Des vulgaires Esprits malignes phréneſies.
Un ſublime Ecrivain n'en peut être infecté.
C'eſt un vice qui ſuit la Médiocrité.
Du Mérite éclatant cette ſombre Rivale
Contre lui, chez les Grands, inceſſamment cabale;
Et ſur les piés en vain tâchant de ſe hauſſer,
Pour s'égaler à lui, cherche à le rabaiſſer.
Ne descendons jamais dans ces lâches intrigues.
N'allons point à l'Honneur par de honteuſes brigues;
Que les Vers ne ſoient pas votre éternel emploi.
Cultivez vos amis, ſoyez homme de foi.

C'eſt

BRE'COURT, Comedien de la Troupe de Moliere, ſe mêloit de compoſer pour le Théâtre. En liſant une de ſes Pièces à Mr. Despréaux, il lui diſoit, que *les Ouvrages expriment toûjours le caractère de l'Auteur*, & *qu'il falloit être eſſentiellement honnête-homme, pour paroître tel en écrivant*; là-deſſus, il cita par diſtinction ces deux vers:

En vain l'esprit eſt plein d'une noble vigueur:
Le Vers ſe ſent toûjours des baſſeſſes du cœur.

Notre Auteur, qui connoiſſoit peut-être l'esprit & les mœurs de ce Comédien, lui dit malicieuſement, *Je conviens que votre exemple peut ſervir à confirmer cette règle.*

VERS 121. *Que les Vers ne ſoient pas votre éternel emploi.*] Mr. de LA FONTAINE n'avoit pour tout mérite que le talent de faire des vers: & ce talent ſi rare, n'eſt pas ce-

C'eſt peu d'être agréable & charmant dans un Livre;
Il faut ſavoir encore & converſer & vivre.
Travaillez pour la Gloire, & qu'un ſordide gain
Ne ſoit jamais l'objet d'un illuſtre Ecrivain.
Je ſai qu'un noble Eſprit peut, ſans honte & ſans crime,
Tirer de ſon travail un tribut légitime :
Mais je ne puis ſouffrir ces Auteurs renommez,
Qui dégoutez de gloire, & d'argent affamez,
Mettent leur Apollon aux gages d'un Libraire,
Et font d'un Art divin, un métier mercenaire.
Avant que la Raiſon, s'expliquant par la voix,
Eût inſtruit les Humains, eût enſeigné des Loix :
Tous les Hommes ſuivoient la groſſière Nature ;
Diſperſez dans les bois couroient à la pâture.
La Force tenoit lieu de Droit & d'Equité :

Le

lui qui fournit le plus de qualitez pour la Societé civile. Mr. Despréaux condamnoit vivement la foibleſſe que la Fontaine avoir eûë de donner ſa voix pour exclure de l'Academie Françoiſe l'Abbé FURETIERE, ſon Confrere & ſon ancien ami. On dit pourtant pour la juſtification de la Fontaine, qu'il avoit bien réſolu d'être favorable à Furetiere ; mais que par diſtraction il lui avoit donné une boule noire, qui avoit été cauſe de ſon excluſion.

VERS 130 *Qui dégoutez de gloire, & d'argent affamez.*] Notre Auteur felicitoit le grand CORNEILLE du ſuccès de ſes Tragédies, & de la gloire qui lui en revenoit : *Oui*, repondit Corneille : *Je ſuis ſoû de gloire, & affamé d'argent.* Le ſavant ESTIENNE PASQUIER a dit au contraire dans ſon Epitaphe *, *Vixi non auri cupidus, ſed honoris avarus.*

IMIT. Vers 147. *Qu'aux accens, dont Orphée* &c.] Poëtique d'Horace, Vers 391.

Sil-

* *Dans l'Egliſe de St. Severin, à Paris.*

Le meurtre s'exerçoit avec impunité.
Mais du Discours enfin l'harmonieuſe adreſſe
De ces ſauvages mœurs adoucit la rudeſſe;
Raſſembla les Humains dans les forêts épars,
Enferma les Citez de murs & de remparts;
De l'aſpect du ſupplice effraïa l'Inſolence,
Et ſous l'appui des Loix mit la foible Innocence.
Cet ordre fut, dit-on, le fruit des premiers Vers.
De là ſont nés ces bruits reçûs dans l'Univers,
Qu'aux accens, dont Orphée emplit les monts de Thrace,
Les Tigres amollis dépouilloient leur audace:
Qu'aux accords d'Amphion les pierres ſe mouvoient;
Et ſur les murs Thébains en ordre s'élevoient.
L'Harmonie, en naiſſant, produiſit ces miracles;
Depuis, le Ciel en Vers fit parler les Oracles;

Du

Silveſtres homines ſacer, interpresque Deorum,
Cædibus & victu fœdo deterruit Orpheus.
Dictus ob hoc lenire tigres, rabidosque leones;
Dictus & Amphion Thebanæ conditor arcis,
Saxa movere ſono teſtudinis &c.

Et les douze Vers ſuivans, dans leſquels Horace fait auſſi l'éloge de la Poëſie.

§ VERS 152.

Depuis le Ciel en Vers fit parler les Oracles
Du ſein d'un Prêtre, ému d'une horreur, &c.

Des Marets a blâmé Mr. Despréaux d'avoir attribué au Ciel les Oracles des Payens. „ Quelle ceſure. *Le Ciel en* „ *Vers?* Et comment veut-il s'ériger en Payen, diſant, „ que le Ciel fit parler en vers les Oracles? puiſque ces

Du ſein d'un Prêtre, émû d'une divine horreur,
Apollon par des Vers exhala ſa fureur.
Bien-tôt, reſſuscitant les Heros des vieux âges,
Homere aux grands exploits anima les courages.
Héſiode à ſon tour, par d'utiles leçons,
Des champs trop pareſſeux vint hâter les moiſſons.
En mille Ecrits fameux la Sageſſe tracée,
Fut, à l'aide des Vers, aux Mortels annoncée;
Et par tout des eſprits ſes préceptes vainqueurs,
Introduits par l'oreille, entrerent dans les cœurs.
Pour tant d'heureux bienfaits, les Muſes réverées
Furent d'un juſte encens dans la Grèce honorées;
Et leur Art, attirant le culte des Mortels,
A ſa gloire en cent lieux vit dreſſer des Autels.
Mais enfin l'Indigence amenant la Baſſeſſe,
Le Parnaſſe oublia ſa première nobleſſe.
Un vil Amour du gain, infectant les eſprits,
De menſonges groſſiers ſouilla tous les Ecrits;
Et par tout enfantant mille Ouvrages frivoles,
Trafiqua du diſcours, & vendit les paroles.
Ne vous flétriſſez point par un vice ſi bas.
Si l'or ſeul a pour vous d'invincibles appas,
Fuyez

» Oracles eſtoient de l'Enfer, & non du Ciel? DU » MONTEIL.

IMIT. Vers 184. *Horace a bû ſon ſaoul* &c.] Juvénal Satire VII. vers 59.

——— *Neque enim cantare ſub antro*
Pierio, Thyrſumve poteſt contingere mœſta

Pau-

Fuyez ces lieux charmans qu'arroſe le Permeſſe.
Ce n'eſt point ſur ſes bords qu'habite la Richeſſe.
Aux plus ſavans Auteurs, comme aux plus grands Guerriers,
Apollon ne promet qu'un nom & des lauriers.
Mais, quoi? dans la diſette une Muſe affamée
Ne peut pas, dira-t-on, ſubſiſter de fumée.
Un Auteur, qui preſſé d'un beſoin importun,
Le ſoir entend crier ſes entrailles à jeun,
Goute peu d'Hélicon les douces promenades.
Horace a bû ſon ſaoul, quand il voit les Ménades;
Et libre du ſouci qui trouble Colletet,
N'attend pas, pour dîner, le ſuccès d'un Sonnet.
Il eſt vrai: mais enfin cette affreuſe disgrace
Rarement parmi nous afflige le Parnaſſe.
Et que craindre en ce ſiècle, où toujours les beaux Arts
D'un Aſtre favorable éprouvent les regards:
Où d'un Prince éclairé la ſage prévoïance
Fait par tout au Merite ignorer l'indigence?
Muſes, dictez ſa Gloire à tous vos Nourriſſons.
Son nom vaut mieux pour eux, que toutes vos leçons.
Que Corneille, pour lui rallumant ſon audace,
Soit

Paupertas, atque æris inops, quo nocte dieque
Corpus eget; Satur eſt cùm dicit Horatius, ohe!

VERS 185. ——— *Qui trouble Colletet.*] Voïez la note ſur le vers 77, de la Satire I.

Soit encor le Corneille & du Cid & d'Horace.
Que Racine, enfantant des miracles nouveaux,
De ſes Heros ſur lui forme tous les tableaux.
Que de ſon nom, chanté par la bouche des Belles,
Benſerade en tous lieux amuſe les ruelles.
Que Segrais dans l'Eglogue en charme les forêts.
Que pour lui l'Epigramme aiguiſe tous ſes traits.
Mais quel heureux Auteur, dans une autre Eneïde
Aux bords du Rhin tremblant conduira cet Alcide?
Quelle ſavante Lyre au bruit de ſes exploits,

Fe-

VERS 200. *Benſerade . . . . amuſe les ruelles.*] Mr. DE BENSERADE s'étoit acquis à la Cour une reputation fort brillante par ſes vers galants & par ſes chanſons; mais ſurtout par les vers qu'il faiſoit pour les perſonnes de la Cour, qui danſoient dans les Ballets du Roi: car dans ces vers il confondoit, d'une maniere fort ingénieuſe, le caractère des Perſonnes, avec celui des Perſonnages qu'elles repréſentoient. Mais il étoit tellement borné à ce talent, que ſi tôt qu'il a voulu l'abandonner il n'a plus été le même. En effet, les Métamorphoſes d'Ovide qu'il mit en Rondeaux, furent l'écueil de ſa réputation. Elles n'avoient pas encore paru quand notre Auteur publia ſon Art Poëtique; car, après les Rondeaux, il n'auroit plus oſé citer Benſerade comme un Poëte galant, *chanté par la bouche des Belles.* Presque toutes les belles paroles, ſur leſquelles le fameux Lambert a fait des Airs tendres, ont été compoſées par Benſerade. Il fut reçu à l'Academie Françoiſe en 1674. & mourut en 1691.

VERS 201. *Que Segrais dans l'Eglogue.*] SEGRAIS s'eſt particulierement diſtingué par des Eglogues, & par un Poëme Paſtoral ſous le titre d'*Athis*; dans leſquels il a parfaitement exprimé cette douce & ingénieuſe ſimplicité qui fait le principal caractère de l'Eglogue. JEAN RENAUD DE SEGRAIS de l'Academie Françoiſe, mourut dans la ville de Caën, ſa patrie, le 25. de Mars, 1701.

VERS 208. *Soi-même ſe noyant pour ſortir du naufrage.*] Après le paſſage du Rhin, le Roi s'étoit rendu maître de

pres-

Fera marcher encor les rochers & les bois :
Chantera le Batave éperdu dans l'orage,
Soi-même ſe noyant pour ſortir du naufrage :
Dira les bataillons ſous Maſtricht enterrez,
Dans ces affreux aſſauts du Soleil éclairez ?
Mais tandis que je parle, une Gloire nouvelle
Vers ce Vainqueur rapide aux Alpes vous appelle.
Déja Dôle & Salins ſous le joug ont ploïé.
Beſançon fume encor ſur ſon Roc foudroïé.
Où ſont ces grands Guerriers, dont les fatales Ligues De-

preſque toute la Hollande ; & Amſterdam même ſe diſpoſoit à lui envoïer ſes clés. Les Hollandois, pour ſauver le reſte de leur païs, n'eurent d'autre reſſource que de le ſubmerger entiérement, en lâchant leurs écluſes.

VERS 209. *Dira les bataillons ſous Maſtricht enterrez* &c.] Maſtricht étoit une des Places les plus conſiderables qui reſtoient aux Hollandois, après les pertes qu'ils avoient faites en 1672. Le Roi en fit le ſiége en perſonne ; & après pluſieurs aſſauts donnez en plein jour, & dans leſquels on avoit emporté tous les déhors l'epée à la main, cette forte Place ſe rendit le 29. de Juin, 1673. après treize jours de tranchée ouverte.

IMIT. Vers 211. *Mais tandis que je parle* &c.] Virgile a auſſi daté ſes Géorgiques, par les victoires d'Auguſte :

Hæc ſuper arvorum cultu, pecorumque canebam,
Et ſuper arboribus ; Cæſar dum magnus ad altum
Fulminat Euphratem bello, victorque &c.

VERS 213. *Déja Dole & Salins . . . . .*
Beſançon fume encor.]

Ce ſont les trois principales Villes de la Franche Comté, dont le Roi ſe rendit le maître en l'année 1674. *Beſançon* fut aſſiégé & pris au mois de Mai : *Dole* & *Salins* ſe rendirent le mois ſuivant. Le Roi avoit déja conquis une autre fois cette Province, en 1668.

VERS 215. *Où ſont ces grands Guerriers, dont les fatales Ligues.*]

Devoient à ce torrent oppoſer tant de digues?
Eſt-ce encore, en fuyant, qu'ils penſent l'arrêter,
Fiers du honteux honneur d'avoir ſû l'éviter?
Que de remparts détruits! que de Villes forcées!
Que de moiſſons de gloire en courant amaſſées!
Auteurs, pour les chanter, redoublez vôs transports.
Le ſujet ne veut pas de vulgaires efforts.
Pour moi, qui jusqu'ici nourri dans la Satire,
N'oſe encor manier la Trompette & la Lyre:
Vous me verrez pourtant, dans ce champ glorieux,
Vous animer du moins de la voix & des yeux:
Vous offrir ces leçons, que ma Muſe au Parnaſſe
Rapporta, jeune encor, du commerce d'Horace:
Seconder votre ardeur, échauffer vos Eſprits,
Et vous montrer de loin la couronne & le prix.
Mais auſſi pardonnez ſi, plein de ce beau zèle,
De tous vos pas fameux obſervateur fidèle,
Quelquefois du bon or je ſépare le faux;
Et des Auteurs groſſiers j'attaque les défaux:
Cenſeur un peu fâcheux, mais ſouvent néceſſaire;
Plus enclin à blâmer, que ſavant à bien faire.

LE

gues.] La Ligue étoit compoſée de l'Empereur, des Rois d'Eſpagne & de Danemarck; de la Hollande & de toute l'Allemagne, excepté les Ducs de Baviere & d'Hanover.

VERS 218. *Fiers du honteux honneur d'avoir ſû l'éviter.*] Montécuculli, Général de l'Armée d'Allemagne pour les Alliez, évita le combat, & s'applaudit de la retraite avantageuſe qu'il avoit faite.

——— ——— *Quos opimus,*
Fallere & effugere, eſt triumphus;

dit Annibal, dans Horace, parlant des Romains. L. IV. Ode IV. v. 51.

105.

LE LUTRIN.

POËME HEROI-COMIQUE,

DIVISÉ

EN SIX CHANTS.

AVIS AU LECTEUR [1].

IL ſeroit inutile maintenant de nier que le Poëme ſuivant a été compoſé à l'occaſion d'un differend aſſez léger, qui s'émût dans une des plus célèbres Egliſes de Paris, entre le Tréſorier & le Chantre. Mais c'eſt tout ce qu'il y a de vrai. Le reſte, depuis le commencement juſqu'à la fin, eſt une pure fiction: & tous les Perſonnages y ſont non ſeulement inventez; mais j'ai eu ſoin même de les faire d'un caractère directement oppoſé au caractère de ceux qui deſſervent cette Egliſe, dont la plûpart, & principalement les Chanoines, ſont tous gens non ſeulement d'une fort grande probité, mais de beaucoup d'eſprit, & entre leſquels il y en a tel à qui je demanderois auſſi volontiers ſon ſentiment ſur mes Ouvrages, qu'à beaucoup de Meſſieurs de l'Académie. Il ne faut donc pas s'étonner ſi perſonne n'a été offenſé de l'impreſſion de ce Poëme, puis qu'il n'y a en effet perſonne qui y ſoit véritablement attaqué. Un Prodigue ne s'aviſe guéres de s'offenſer de voir rire d'un Avare, ni un Dévot de voir tourner en ridicule un Libertin.

[1] L'Auteur publia en 1674. les quatre premiers Chants du Lutrin, avec une Préface, dans laquelle il expliquoit aſſez au long mais avec quelques deguiſemens, à quelle occaſion il avoit compoſé ce Poëme. Dans l'edition de 1683. il ſupprima cette Préface, & en donna une autre, dont celle que l'on voit ici, faiſoit partie.

tin. Je ne dirai point comment je fus engagé à travailler à cette bagatelle 2 *ſur une eſpèce de défi qui me fut fait en riant par feu Monſieur le Premier Préſident de* LAMOIGNON, *qui eſt celui que j'y peins ſous le nom d'*ARISTE. *Ce détail, à mon avis, n'eſt pas fort néceſſaire. Mais je croirois me faire un trop grand tort, ſi je laiſſois echaper cette occaſion d'apprendre à ceux qui l'ignorent, que ce grand Perſonnage, durant ſa vie, m'a honoré de ſon amitié. Je commençai à le connoître dans le tems que mes Satires faiſoient le plus de bruit; & l'accès obligeant, qu'il me donna dans ſon illuſtre Maiſon, fit avantageuſement mon apologie contre ceux qui vouloient m'accuſer alors de libertinage & de mauvaiſes mœurs. C'étoit un Homme d'un ſavoir étonnant, & paſſionné admirateur de tous les bons Livres de l'Antiquité; & c'eſt ce qui lui fit plus aiſément ſouffrir mes Ouvrages, où il crut entrevoir quelque goût des Anciens. Comme ſa pieté étoit ſincère, elle étoit auſſi fort gaie, & n'avoit rien d'embarraſſant. Il ne s'effraya point du nom de Satires que portoient ces Ouvrages, où il ne vit en effet que des Vers & des Auteurs attaquez. Il me loüa même pluſieurs fois d'avoir purgé, pour ainſi dire, ce genre de Poëſie de la ſaleté, qui lui avoit été juſqu'alors comme affectée. J'eus donc*

2 *Sur une eſpèce de défi.*] Le démêlé du Tréſorier & du Chantre parut ſi plaiſant à Mr. le Premier Preſident de Lamoignon, qu'il propoſa un jour à Mr Despréaux d'en faire le ſujet d'un Poëme, que l'on pourroit intituler, *La Conquête du Lutrin*, ou *Le Lutrin enlevé*; à l'exemple du TASSONI, qui avoit fait ſon Poëme de *La Secchia rapita*, ſur un ſujet presque ſemblable. Mr. Despréaux répondit, qu'il ne faloit jamais défier un Fou, & qu'il l'étoit aſſez non.

donc le bonheur de ne lui être pas désagréable. Il m'appella à tous ſes plaiſirs & à tous ſes divertiſſemens; c'eſt-à-dire, à ſes lectures & à ſes promenades. Il me favoriſa même quelquefois de ſa plus étroite confidence, & me fit voir à fond ſon ame entière. Et que n'y vis-je point! Quel tréſor ſurprenant de probité & de juſtice! quel fonds inépuiſable de pieté & de zèle! Bien que ſa vertu jettât un fort grand éclat au dehors, c'étoit toute autre choſe au dedans; & on voyoit bien qu'il avoit ſoin d'en temperer les raions, pour ne pas bleſſer les yeux d'un ſiècle auſſi corrompu que le nôtre. Je fus ſincèrement épris de tant de qualitez admirables; & s'il eut beaucoup de bonne volonté pour moi, j'eus auſſi pour lui une très-forte attache. Les ſoins, que je lui rendis, ne furent mêlez d'aucune raiſon d'intérêt mercénaire; & je ſongeai bien plus à profiter de ſa converſation que de ſon crédit. Il mourut dans le tems que cette amitié étoit en ſon plus haut point, & le ſouvenir de ſa perte m'afflige encore tous les jours. Pourquoi faut-il que des Hommes ſi dignes de vivre ſoient ſi tôt enlevez du monde, tandis que des miſérables & des gens de rien arrivent à une extrême vieilleſſe? Je ne m'étendrai pas davantage ſur un ſujet ſi triſte: car je ſens que ſi je continuois à en parler, je ne

non ſeulement pour entreprendre ce Poëme, mais encore pour le dédier à Mr. le Premier Préſident lui-même. Ce Magiſtrat n'en fit que rire; & l'Auteur aïant pris cette plaiſanterie pour une eſpèce de défi, forma dès le même jour, l'idée & le plan de ce Poëme, dont il fit même les premiers vers. Le plaiſir que cet eſſai fit à Mr le Premier Préſident, encouragea Mr. Despréaux à continuer.

ne pourrois m'empêcher de mouiller peut-être de larmes la Préface d'un Ouvrage de pure plaiſanterie.

ARGUMENT.

LE Tréſorier remplit la première Dignité du Chapitre, dont il eſt ici parlé, & il officie avec toutes les marques de l'Epiſcopat. Le Chantre remplit la ſeconde Dignité. Il y avoit autrefois dans le Chœur, devant la place du Chantre, un énorme Pupitre ou Lutrin, qui le couvroit preſque tout entier. Il le fit ôter. Le Tréſorier voulut le faire remettre. De là, arriva une diſpute, qui fait le ſujet de ce Poëme.

LE

LE LUTRIN.

POEME HEROI-COMIQUE.

CHANT PREMIER.

JE chante les combats, & ce Prélat terrible,
Qui par ſes longs travaux, & ſa force invincible,
Dans une illuſtre Egliſe exerçant ſon grand cœur,

Fit

VERS 1. *Je chante les combats, & ce Prélat terrible.*] CLAUDE AUVRY, ancien Evêque de Coûtance, étoit alors Tréſorier de la Sainte Chapelle Il avoit eté Camérier du Cardinal Mazarin, & comme il entendoit aſſez bien l'uſage de la Cour de Rome ſur les matieres benéficiales, il ſe rendit néceſſaire à ce Cardinal qui poſſedoit un grand nombre de bénefices. Le Cardinal lui fit donner l'Evêché de Coûtance en Normandie, qu'il quitta enſuite pour la Tréſorerie de la Sainte Chapelle.

VERS 3. *Dans une illuſtre Egliſe.*] L'Auteur ne voulant pas nommer la Sainte Chapelle de Paris, avoit mis, *Dans Bourges autrefois* &c. parce qu'il y a auſſi une Sainte Chapelle dans la ville de Bourges. Mais après l'impreſſion, il fit effacer avec la pointe du canif une partie du B. qui eſt dans le mot *Bourges*, & de cette lettre on fit un P. Ainſi *Bourges* fut change en *Pourges*, comme on le peut voir dans les exemplaires de l'édition *in quarto* de l'annee 1674. Dans celle de 1675. on ne mit qu'un P. . . . ſuivi de quatre points.

VERS

Fit placer à la fin un Lutrin dans le Chœur.
C'eſt en vain que le Chantre abuſant d'un faux titre
Deux fois l'en fit ôter par les mains du Chapitre:
Ce Prélat ſur le banc de ſon Rival altier,
Deux fois, le reportant, l'en couvrit tout entier.
Muſe, redi-moi donc, quelle ardeur de vengeance,
De ces Hommes ſacrez rompit l'intelligence,
Et troubla ſi long-tems deux célèbres Rivaux.
Tant de fiel entre-t-il dans l'ame des Dévots?
Et Toi, fameux Heros, dont la ſage entremiſe
De ce Schiſme naiſſant débarraſſa l'Egliſe;

Vien

VERS 4. *Fit placer à la fin un Lutrin dans le Chœur.*] Le Lutrin, ou Pupitre, qui fait le ſujet de ce Poëme, fut mis devant la place du Chantre, le 31. de Juillet, 1667.

CHANG. Vers 5. *C'eſt en vain que le Chantre* &c.] Dans les premières editions on liſoit;

En vain deux fois le Chantre, appuié d'un vain titre,
Contre ſes hauts projets arma tout le Chapitre.
Ce Prélat genereux aidé d'un Horloger,
Soûtint juſques au bout l'honneur de ſon Clocher.

Ibid. *C'eſt en vain que le Chantre.*] JAQUES BARRIN, fils de Mr de LA GALISSONIÈRE, Maître des Requêtes. Il étoit diſtingué par ſon mérite, autant que par ſa naiſſance.

IMIT. Vers 9. *Muſe, redi-moi donc,*] Virgile, Eneïde I. 12.

Muſa, mihi cauſas memora &c.

IMIT. Vers 12. *Tant de fiel entre-t-il* &c.] Virgile au même endroit, vſ. 25.

Tan-

Vien d'un regard heureux animer mon projet,
Et garde-toi de rire en ce grave ſujet.
Parmi les doux plaiſirs d'une paix fraternelle,
Paris voïoit fleurir ſon antique Chapelle.
Ses Chanoines vermeils, & brillans de ſanté,
S'engraiſſoient d'une longue & ſainte oiſiveté.
Sans ſortir de leurs lits plus doux que leurs hermines;
Ces pieux fainéans faiſoient chanter Matines;
Veilloient à bien dîner, & laiſſoient en leur lieu
A des Chantres gagez le ſoin de loüer Dieu.
Quand la Diſcorde, encor toute noire de crimes,
Sortant des Cordeliers pour aller aux Minimes,
Avec

——— *Tantæne animis cœleſtibus iræ!*

VERS 13. *Et Toi, fameux Heros.*] Mr. le Premier Préſident de Lamoignon.

CHANG. Ibid. *Et Toi, fameux Heros.*] Premiere maniere avant l'impreſſion, *Et Toi, grand Lamoignon.*

CHANG. Vers 18. *Paris voïoit fleurir ſon antique Chapelle.*] Premiere maniere, *Le calme fleuriſſoit dans la Sainte Chapelle.* Mais ce dernier mot ne deſignoit pas aſſez préciſément la Sainte Chapelle de Paris. Dans la premiere édition faite en 1674. on liſoit *Bourges*, au lieu de *Paris.*

VERS 26. *Sortant des Cordeliers pour aller aux Minimes.*] Il y eut de grandes brouilleries dans ces deux Couvens, au ſujet de l'election des Superieurs. Pour aller de l'un à l'autre de ces Couvens, on paſſe près du Palais, où eſt la Sainte-Chapelle, & c'eſt la route que l'Auteur fait tenir à la Diſcorde. L'Arioſte, dans ſon Roland le furieux, feint que St. Michel allant chercher la Diſcorde, la trouva dans un Chapitre de Moines, aſſemblez pour l'élection de leurs Supérieurs.

Avec cet air hideux qui fait frémir la Paix,
S'arrêta près d'un arbre au pié de ſon Palais.
Là, d'un œil attentif, contemplant ſon Empire,
A l'aſpect du Tumulte, Elle même s'admire.
Elle y voit par le coche & d'Evreux & du Mans,
Accourir à grans flots ſes fidelles Normans.
Elle y voit aborder le Marquis, la Comteſſe,
Le Bourgeois, le Manant, le Clergé, la Nobleſſe;
Et par tout des Plaideurs les escadrons épars,
Faire autour de Thémis flotter ſes étendars.
Mais une Egliſe ſeule à ſes yeux immobile,

Garde

Al Monaſter, dove altre volte havea
La Diſcordia vedata, drizzò l'ali,
Trovolla, che in Capitolo ſedea
A nova elettion de gli Officiali. Cant. XXVII. ſt. 37.

VERS 28. *S'arrêta près d'un arbre.*] C'eſt le Mai, que la Communauté des Clercs du Palais, nommée LA BAZOCHE, fait planter tous les ans dans la vieille Cour du Palais, près de la Sainte Chapelle.

CHANG. Ibid. *S'arrêta près d'un arbre au pié de ſon Palais.*] Première manière: *S'arrêta près du Mai dans la Cour du Palais.*

VERS 34. *Le Bourgeois, le Manant*, &c.] Ce vers eſt fort ſerré; Il comprend tous les Etats du Roïaume.

VERS 45. ——— *D'un ton qui fit trembler les vitres.*] De la Sainte Chapelle.

VERS 47. *Diviſer Cordeliers, Carmes, & Céleſtins*] Dans ces Couvens il y avoit eu des brouilleries, des déreglemens & des diviſions, qui donnèrent lieu à un Arrêt que le Parlement rendit au mois d'Avril, 1667. ſur le Réquiſitoire de Mr. l'Avocat Général Talon. Ce Grand Magiſtrat parla dans cette occaſion, avec beaucoup de force & de véhémence. On peut voir cet Arrêt dans les Journaux du Palais, & des Audiences.

VERS

Garde au ſein du Tumulte une aſſiette tranquile.
Elle ſeule la brave; elle ſeule aux procès
De ſes paiſibles murs veut défendre l'accès.
La Diſcorde, à l'aſpect d'un Calme qui l'offenſe,
Fait ſiffler ſes ſerpens, s'excite à la vengeance.
Sa bouche ſe remplit d'un poiſon odieux,
Et de longs traits de feu lui ſortent par les yeux.
Quoi, dit-Elle, d'un ton qui fit trembler les vitres,
J'aurai pû jusqu'ici brouiller tous les Chapitres,
Diviſer Cordeliers, Carmes & Céleſtins!
J'aurai fait ſoûtenir un Siege aux Auguſtins!

Et

VERS 48. *J'aurai fait ſoûtenir un ſiège aux Auguſtins.*] De deux en deux ans, les Auguſtins du grand Couvent de Paris nomment en Chapitre, trois de leurs Religieux Bacheliers, pour faire leur Licence en Sorbone. Il y a trois places fondées pour cela. En 1658. le P. CÉLESTIN VILLIERS, Prieur de ce Couvent, voulant favoriſer quelques Bacheliers, en fit nommer neuf pour les trois Licences ſuivantes. Ceux qui s'en virent exclus par cette élection prématurée, ſe pourvûrent au Parlement, qui ordonna que l'on feroit une autre nomination, en préſence de Mrs de Carinat & de Saveuſe, Conſeillers de la Cour; & de Me Janart, Subſtitut du Procureur Général. Les Religieux aïant refuſé d'obéïr, la Cour fut obligée d'emploïer la force pour faire exécuter ſon Arrêt. On manda tous les Archers, qui, après avoir inveſti le Couvent, eſſaïèrent d'enfoncer les portes. Mais ils n'en pûrent venir à bout, parce que les Religieux, prévoïant ce qui devoit arriver, les avoient fait murer par derrière, & avoient fait proviſion de cailloux, & de toutes ſortes d'Armes. Les Archers tentèrent d'autres voies: les uns montèrent ſur les toits des maiſons voiſines pour entrer dans le Couvent, tandis que les autres travailloient à faire une ouverture dans la muraille du jardin, du côté de la Ruë Chriſtine. Les Auguſtins s'étant mis en défenſe, ſonnèrent le tocſin, & commencèrent à tirer d'en bas ſur les

Aſſié-

Et cette Egliſe ſeule, à mes ordres rebelle,
Nourrira dans ſon ſein une paix éternelle!
Suis-je donc la Diſcorde? & parmi les Mortels,
Qui voudra desormais encenſer mes Autels?
A ces mots, d'un bonnet couvrant ſa tête énorme,
Elle prend d'un vieux Chantre & la taille & la forme:
Elle peint de bourgeons ſon viſage guerrier,
Et s'en va de ce pas trouver le Tréſorier.
Dans le réduit obscur d'une alcove enfoncée,
S'élè-

Aſſiégeans. Ceux-ci poſtez plus avantageuſement qu'eux, & couverts par les cheminées, tirèrent à leur tour ſur les Moines, dont il y en eut deux de tuez, & autant de bleſſez.

Cependant, la brêche étant faite, les Religieux eurent la témerité d'y porter le Saint Sacrement, espèrant d'arrêter par là les Aſſiégeans. Mais, comme ils virent que cette reſſource étoit inutile, & que l'on ne laiſſoit pas de tirer ſur eux, ils demandèrent à capituler, & l'on donna des ôtages de part & d'autre. Le principal article de la capitulation fut, que les Aſſiégez auroient la vie ſauve, moïennant quoi ils abandonnèrent la brêche, & livrèrent leurs portes. Les Commiſſaires du Parlement étant entrez, firent arrêter onze de ces Religieux, qui furent menez en priſon à la Conciergerie. Ce fut le 23. d'Août, 1658. veille de St. Barthelemi. Le Cardinal Mazarin, qui n'aimoit pas le Parlement, fit mettre les Religieux en liberté, par ordre du Roi, après 27. jours de priſon. Ils furent mis dans les Carroſſes du Roi, & menez en triomphe dans leur Couvent, au milieu des Gardes Françoiſes rangées en haie depuis la Conciergerie jusqu'aux Auguſtins. Leurs Confrères allèrent les recevoir en proceſſion, aïant des palmes à la main. Ils ſonnèrent toutes leurs cloches, & chantèrent le *Te Deum* en action de graces.

La Fontaine fit à ce ſujet une Ballade, dont Mr. Deſpréaux n'avoit retenu que le commencement & la fin.

Aux Auguſtins, ſans allarmer la Ville,

On

S'élève un lit de plume à grans frais amaſſée.
Quatre rideaux pompeux, par un double contour,
En défendent l'entrée à la clarté du jour.
Là, parmi les douceurs d'un tranquille ſilence,
Règne ſur le duvet une heureuſe Indolence.
C'eſt là que le Prélat muni d'un déjeuner,
Dormant d'un léger ſomme, attendoit le dîner.
La Jeuneſſe en ſa fleur brille ſur ſon viſage:
Son menton ſur ſon ſein deſcend à double étage:

Et

*On fut her * ſoir; mais le cas n'alla bien.*
L'Huiſſier voïant de cailloux une pile,
Crût qu'ile n'étoient mis là pour aucun bien, &c.
- - - - - - - - - - - - - - - - - - -
Et dedans peu me ſemble que je voi,
Que ſur la mer, ainſi que ſur la terre,
Les Auguſtins ſont ſerviteurs du Roi.

VERS 54. *Elle prend d'un vieux Chantre & la taille & la forme.*] Dans la Poëſie Epique, où tout ſe fait par le miniſtère des Dieux, ils ne ſe manifeſtent jamais aux Hommes que ſous la figure humaine. Homère ne manque point à cette bien-ſéance; & c'eſt ainſi que le Merveilleux ſe concilie avec le Vraiſemblable.

VERS 57. *Dans le réduit obſcur d'une alcove enfoncée*, &c.] Cette deſcription avoit été faite de génie: l'Auteur n'aïant jamais vû ni l'alcove, ni le lit du Tréſorier. Cependant elle ſe trouva conforme à la vérité.

VERS 65. *La Jeuneſſe en ſa fleur* &c.] L'Auteur ajoûta ces quatre Vers pour faire une contre-verité: car le Tréſorier étoit maigre, vieux, & de grande taille. Mais notre Poëte voulant faire un portrait de ſon Héros, a dû le faire conforme au caractère qu'il lui donne dans ce Poëme.

VERS

* *Hier au ſoir.*

Et ſon corps ramaſſé dans ſa courte groſſeur,
Fait gémir les couſſins ſous ſa molle épaiſſeur.
La Déeſſe en entrant, qui voit la nappe miſe,
Admire un ſi bel ordre & reconnoît l'Egliſe;
Et marchant à grans pas vers le lieu du repos,
Au Prélat ſommeillant, Elle adreſſe ces mots:
Tu dors? Prélat, tu dors? & là-haut à ta place,
Le Chantre aux yeux du Chœur étale ſon audace,
Chante les *Oremus*, fait des Proceſſions,
Et répand à grans flots les bénédictions.

Tu

VERS 70. —— *Et reconnoit l'Egliſe.*] Ce dernier mot n'a été imprimé que dans l'édition poſthume de 1713. L'Auteur ne l'avoit indique que par des étoiles dans les précedentes editions.

IMIT. Vers 73. *Tu dors, Prélat? tu dors?*] Dans le ſecond Livre de l'Iliade, un Songe envoié par Jupiter, dit à Agamemnon: Εὕδεις, Ατρεΐδη: *Tu dors, Fils d'Atrée!*

Ibid. —— *Et là haut à ta place.*] La Sainte-Chapelle haute, où les Chanoines font l'office, eſt beaucoup plus élevée que la Maiſon du Tréſorier, qui eſt dans la Cour du Palais.

VERS 76. *Et répand à grands flots les bénédictions.*] C'étoit le principal motif de la jalouſie du Treſorier contre le Chantre.

VERS 80 *Et renonce au repos, ou bien à l'Evêché.*] Mr. Auvry avoit été Evêque de Coûtance. D'ailleurs comme Tréſorier de la Sainte Chapelle, il avoit le droit de faire l'Office pontificalement aux grandes Fêtes de l'année, ſuivant un privilege accordé par Benoit XIII. PIERRE DE LUNA, Antipape, à Hugues Boileau, Confeſſeur du Roi Charles V. & Treſorier de la Sainte-Chapelle. Il etoit de la famille dont Mr Boileau-Despreaux eſt descendu. „ Long tems apres que St. Louis eut bâti cette Chapelle, *dit Pasquier dans ſes Recherches, L. III. ch.* 39. „ elle fut „ depuis grandement annoblie par le Roi Charles V. „ C'eſt lui qui obtint du Saint Siége permiſſion au Tré-

„ ſo-

Tu dors? attens-tu donc, qué ſans bulle & ſans titre
Il te raviſſe encor le Rochet & la Mitre?
Sors de ce lit oiſeux, qui te tient attaché,
Et renonce au repos, ou bien à l'Evêché.
Elle dit, & du vent de ſa bouche profane,
Lui ſouffle avec ces mots l'ardeur de la chicane.
Le Prélat ſe réveille, & plein d'émotion
Lui donne toutefois la bénédiction.
Tel qu'on voit un Taureau, qu'une Guêpe en furie,

A

„ ſorier d'icelle, d'uſer de Mitre, Anneaux, & autres „ Ornemens Pontificaux (excepté la Croſſe) & donner „ bénédiction, tout ainſi qu'un Evêque, célebrant le ſer- „ vice divin dedans le pourprix de cette Sainte-Cha- „ pelle.

VERS 85. *Tel qu'on voit un Taureau, qu'une Guêpe en furie* &c.] Quelques objections qne j'avois faites contre la juſteſſe de cette comparaiſon, & que je renouvellai dans une Lettre que j'ecrivis à l'Auteur, m'attirèrent cette Reponſe du 15. Mai 1703. - - - - Vous attaquez forte- „ ment ce que je dis dans mon Lutrin, de la Guêpe, qui „ meurt du coup dont elle pique ſon Ennemi. Vous pré- „ tendez que je lui donne ce qui n'appartient qu'aux „ Abeilles. *quæ vitam in vulnere ponunt.* Mais je ne vois „ pas pourquoi vous voulez qu'il n'en ſoit pas de même „ de la Guêpe, qui eſt une eſpèce d'Abeille bâtarde, que „ de la véritable Abeille; puis que perſonne n'a jamais „ dit le contraire: & que jamais on n'a fait à mon Vers „ l'objection que vous lui faites. Je ne vous cacherai „ point pourtant, que je ne crois cette pretenduë mort, „ vraie ni de l'Abeille, ni de la Guêpe; & que tout ce- „ la n'eſt, à mon avis, qu'un discours populaire dont „ il n'y a aucune certitude. Mais il ne faut pas d'au- „ tre autorité à un Poëte, pour embellir ſon expreſ- „ ſion. Il en faut croire le bruit public ſur les Abeilles „ & ſur les Guêpes, comme ſur le chant des Cygnes en

mou-

A piqué dans les flancs, aux dépens de ſa vie;
Le ſuperbe Animal, agité de tourmens,
Exhale ſa douleur en longs mugiſſemens.
Tel le fougueux Prélat, que ce ſonge épouvante,
Querelle en ſe levant & Laquais & Servante:
Et d'un juſte courroux rallumant ſa vigueur,
Même avant le dîner, parle d'aller au Chœur;
Le prudent Gilotin, ſon Aumônier fidelle,
En vain par ſes conſeils ſagement le rappelle:
Lui montre le peril: Que midi va ſonner:
Qu'il va faire, s'il ſort, refroidir le dîner.
Quelle fureur, dit-il, quel aveugle caprice,
Quand le dîner eſt prêt, vous appelle à l'Office?
De votre dignité ſoûtenez mieux l'éclat.

Eſt-

„ mourant, & ſur l'unité & la renaiſſance du Phé-
„ nix. - - - - Quelque tems après je lui mandai qu'un
ſavant Phyſicien * m'avoit fait remarquer, par le moïen
du Microscope, que l'aiguillon des Guêpes eſt garni à ſa
pointe, de pluſieurs petits redens qui s'oppoſent à la ſor-
tie de l'aiguillon, quand il a fait ſa piquûre: ce qui peut
faire croire que la Guêpe meurt auſſi bien que l'Abeille,
après avoir piqué. Mr. Despréaux me répond ainſi. - - - -
„ J'admire le ſoin que vous prenez de me fournir des ar-
„ mes contre vous-même, au ſujet de la critique que vous
„ m'avez faite ſur la piquûre de la Guêpe. Je n'avois gar-
„ de de me ſervir de ces armes, puis que franchement,
„ avant votre Lettre, je ne ſavois rien du fait que vous
„ m'y rapportez. Je ſuis ravi de vous devoir ma juſtifica-
„ tion, & je vous prie de le bien marquer dans votre Com-
„ mentaire ſur le Lutrin, &c.

IMIT.

* *Mr. de* PUGET.

LE LUTRIN.
CHANT PREMIER.

Eſt-ce pour travailler que vous êtes Prélat?
A quoi bon ce dégoût, & ce zèle inutile?
Eſt-il donc pour jeûner Quatre-tems, ou Vigile?
Reprenez vos eſprits, & ſouvenez-vous bien,
Qu'un dîner réchauffé ne valut jamais rien.
Ainſi dit Gilotin, & ce Miniſtre ſage
Sur table, au même inſtant, fait ſervir le potage.
Le Prélat voit la ſoupe, & plein d'un ſaint reſpect
Demeure quelque tems muet à cet aſpect.
Il cède, il dîne enfin: mais toujours plus farouche,
Les morceaux trop hâtez ſe preſſent dans ſa bouche.
Gilotin en gémit, & ſortant de fureur,
Chez tous ſes Partiſans va ſemer la terreur.
On voit courir chez lui leurs troupes éperduës;

Com-

IMIT. Vers 86. *A piqué dans les flancs, aux depens de ſa vie.*] Virgile parlant des Abeilles, Liv. IV. des Géorg. Vers 236.

——— ——— *Læſæque venenum*
Morſibus inſpirant, & ſpicula cæca relinquunt,
Affixa venis, vitamque in vulnere ponunt.

VERS 93. *Le prudent Gilotin.*] Son véritable nom étoit GUERONET. Le Tréſorier lui donna enſuite la Cure de la Sainte Chapelle.

VERS 112. *Chez tous ſes Partiſans.*] Les Chantres ſubalternes étoient dans le parti du Tréſorier contre le Chantre & les autres Chanoines; parce que ceux-ci leur refuſoient de certains droits.

Comme l'on voit marcher les bataillons de Gruës;
Quand le Pygmée altier, redoublant ſes efforts,
De l'Hebre ou du Strymon vient d'occuper les bords.
A l'aſpect imprévû de leur foule agréable,
Le Prélat radouci veut ſe lever de table.
La couleur lui renaît, ſa voix change de ton.
Il fait par Gilotin rapporter un jambon.
Lui-même le premier, pour honorer la troupe,
D'un vin pur & vermeil il fait remplir ſa coupe:
Il l'avale d'un trait: & chacun l'imitant,
La cruche au large ventre eſt vuide en un inſtant.
Si-tôt que du nectar la troupe eſt abreuvée,
On deſſert: & ſoudain la nappe étant levée,
Le Prélat, d'une voix conforme à ſon malheur,
Leur confie en ces mots ſa trop juſte douleur.
Illuſtres compagnons de mes longues fatigues,
Qui m'avez ſoûtenu par vos pieuſes ligues,
Et par qui, maître enfin d'un Chapitre inſenſé,
Seul à *Magnificat* je me vois encenſé.

Souf-

IMIT. VERS 114. *Comme l'on voit marcher les bataillons de Gruës:* &c.] Homère, Iliade, L. III v. 6.

VERS 115. *Quand le Pygmée altier* &c.] Peuple fabuleux qui habitoit aux environs de l'Hèbre & du Strymon, fleuves de Thrace. Les Pygmées n'avoient, dit on, qu'une coudée de hauteur, & etoient en guerre continuelle avec les Gruës, qui chaſſerent ces petits hommes de la ville de Géranie, ſelon Pline, L. IV. c. 11.

VERS

Souffrirez-vous toujours qu'un Orgueilleux m'outrage;
Que le Chantre à vos yeux détruiſe votre ouvrage;
Uſurpe tous mes droits, & s'égalant à moi,
Donne à votre Lutrin & le ton & la loi?
Ce matin même encor, ce n'eſt point un menſonge;
Une Divinité me l'a fait voir en ſonge,
L'inſolent s'emparant du fruit de mes travaux,
A prononcé pour moi le *Benedicat vos.*
Oui, pour mieux m'égorger, il prend mes propres armes.
Le Prélat à ces mots verſe un torrent de larmes.
Il veut, mais vainement, pourſuivre ſon diſcours.
Ses ſanglots redoublez en arrêtent le cours.
Le zèlé Gilotin, qui prend part à ſa gloire,
Pour lui rendre la voix fait rapporter à boire;
Quand Sidrac, à qui l'âge allonge le chemin,
Arrive dans la chambre, un bâton à la main.
Ce Vieillard dans le Chœur a déja vû quatre âges:

Il

VERS 147. *Quand Sidrac.*] C'eſt le nom d'un vieux Chapelain-Clerc, ou d'un Chantre Muſicien, dont la voix étoit une fort belle Taille. On lui donne ici le caractère d'un vieux Plaideur; & c'eſt lui qui eſt le Conſeil du Tréſorier. Le caractère de SIDRAC eſt formé ſur celui de Neſtor, ſi renommé par ſa prudence conſommée, & par la ſageſſe de ſes conſeils.

VERS 149. *Ce Vieillard dans le Chœur a déja vû quatre âges.*] A vû renouveller le Chapitre quatre fois. Soixante ou ſoixante-dix ans pourroient ſuffire pour cela; mais on

Il ſait de tous les tems les differens uſages:
Et ſon rare ſavoir, de ſimple Marguillier,
L'éleva par degrez au rang de Chevecier.
A l'aſpect du Prélat qui tombe en défaillance;
Il devine ſon mal, il ſe ride, il s'avance,
Et d'un ton paternel réprimant ſes douleurs:
Laiſſe au Chantre, dit-il, la triſteſſe & les pleurs;
Prélat, & pour ſauver tes droits & ton empire,
Ecoute ſeulement ce que le Ciel m'inſpire.
Vers cet endroit du Chœur, où le Chantre orgueilleux
Montre, aſſis à ta gauche, un front ſi ſourcilleux,
Sur ce rang d'ais ferrez, qui forment ſa clôture,
Fut jadis un Lutrin d'inégale ſtructure,
Dont les flancs élargis, de leur vaſte contour
Ombrageoient pleinement tous les lieux d'alentour.
Derriere ce Lutrin, ainſi qu'au fond d'un antre,
A peine ſur ſon banc on diſcernoit le Chantre;
Tandis qu'à l'autre banc, le Prélat radieux,

Dé-

ne doit pas prendre ces expreſſions poëtiques dans une exacte rigueur. Homère dans l'Iliade, Liv. I. & dans l'Odyſſée L. III. dit, que Neſtor avoit déja regné trois âges. Le long & glorieux Regne de Louïs le Grand peut ſervir de confirmation à cet exemple.

VERS 151. —— *De ſimple Marguillier.*] C'eſt celui qui a ſoin des Reliques, & qui revêt les Chanoines de leurs Chapes.

VERS 152. —— *Au rang de Chevecier.*] C'eſt celui qui a ſoin des Chapes, & de la cire, & qui diſtribue aux Chanoines les bougies à Matines. Il a deux cens livres de gages, outre ſes retributions du Chœur. C'eſt un Sacriſtain,

Découvert au grand jour attiroit tous les yeux,
Mais un Démon, fatal à cette ample machine,
Soit qu'une main la nuit eût hâté sa ruïne,
Soit qu'ainsi de tout tems l'ordonnât le Destin,
Fit tomber à nos yeux le Pûpitre un matin.
J'eus beau prendre le Ciel & le Chantre à partie:
Il fallut l'emporter dans notre Sacristie,
Où depuis trente hivers sans gloire ensevéli,
Il languit tout poudreux dans un honteux oubli.
Enten-moi donc, Prélat. Dès que l'ombre tranquille
Viendra d'un crêpe noir envelopper la Ville;
Il faut que trois de nous sans tumulte, & sans bruit,
Partent à la faveur de la naissante nuit,
Et du Lutrin rompu réünissant la masse,
Aillent d'un zèle adroit le remettre en sa place.
Si le Chantre demain ose le renverser,
Alors de cent Arrêts tu le peux terrasser.
Pour soûtenir tes droits, que le Ciel autorise,
Abîme

tain, qui ordinairement est Prêtre.

CHANG. Ibid. —— *Au rang de Chevecier.*] On lisoit *Cheffecier*, dans les premières éditions.

VERS 159. *Vers cet endroit du Cœur*, &c.] C'est ici que commence l'Action du Poëme. L'Auteur disoit que ce Vers & les cinq suivans lui avoient coûté beaucoup de tems & de peine.

VERS 162. *Fut jadis un Lutrin.*] On voit encore le trou dans lequel étoit autrefois planté le pivot du Lutrin, devant le Siege du Chantre : *& Campos ubi Troja fuit.*

Abîme tout plûtôt; c'eſt l'esprit de l'Egliſe.
C'eſt par là qu'un Prélat ſignale ſa vigueur.
Ne borne pas ta gloire à prier dans un Chœur.
Ces vertus dans Aleth peuvent être en uſage:
Mais dans Paris, plaidons: c'eſt là notre partage.
Tes bénedictions dans le trouble croiſſant,
Tu pourras les répandre & par vingt & par cent:
Et pour braver le Chantre en ſon orgueil extrême,
Les répandre à ſes yeux, & le benir lui-même.
Ce Discours auſſi-tôt frappe tous les esprits;
Et le Prélat charmé l'approuve par des cris.
Il veut que ſur le champ, dans la troupe on choiſiſſe
Les trois que Dieu deſtine à ce pieux office.
Mais chacun prétend part à cet illuſtre emploi.
Le ſort, dit le Prélat, vous ſervira de Loi.

Que

VERS 189. *Ces vertus dans Aleth*, &c.] Eloge très-délicat de Mr. PAVILLON alors Evêque d'ALETH, dans le Bas Languedoc.

IMIT. Vers 200. *Le ſort..... vous ſervira de Loi.* &c.] Homère, Iliade VII. v. 167. Hector aïant defié en combat ſingulier le plus vaillant des Grecs, neuf de leurs Chefs ſe préſentent pour combattre. Neſtor les oblige de s'en remettre au ſort. Chacun d'eux fait ſa marque, & la jette dans le Casque d'Agamemnon. Neſtor remuë le Casque, & le ſort tombe ſur Ajax, ſuivant les vœux de toute l'Armée. Virgile, Eneïde V. v. 490. a emploïé la même image:

Convenere viri, dejectamque aerea ſortem
Accepit galea.

VERS 206. *Guillaume, Enfant de Chœur.*] Il y avoit eu au-

Que l'on tire au billet ceux que l'on doit élire.
Il dit, on obéït, on ſe preſſe d'écrire.
Auſſi-tôt trente noms, ſur le papier tracez,
Sont au fond d'un bonnet par billets entaſſez.
Pour tirer ces billets avec moins d'artifice,
Guillaume, Enfant de Chœur, prête ſa main novice,
Son front nouveau tondu, ſymbole de candeur,
Rougit en approchant d'une honnête pudeur.
Cependant le Prélat, l'œil au Ciel, la main nuë,
Benit trois fois les noms, & trois fois les remuë.
Il tourne le bonnet. L'Enfant tire: & Brontin
Eſt le premier des noms qu'apporte le Deſtin.
Le Prélat en conçoit un favorable augure,
Et ce nom dans la troupe excite un doux murmure.
On ſe taît; & bien-tôt on voit paroître au jour
Le nom, le fameux nom du Perruquier l'Amour.

Ce

autrefois un Enfant de Chœur de ce nom-là, qui avoit la voix fort belle, mais il avoit quitté cette Egliſe long tems avant l'evenement qui a donné occaſion a ce Poëme.

VERS 211. —— *L'Enfant tire, & Brontin.*] Son vrai nom étoit FRONTIN. Il étoit Prêtre du Diocèſe de Chartres, & Sous Mr Aguiſſier de la Sainte Chapelle.

VERS 216. *Le fameux nom du Perruquier l'Amour.*] DIDIER L'AMOUR, Perruquier, qui demeuroit dans la Cour du Palais, & dont la Boutique étoit ſous l'eſcalier de la Sainte-Chapelle. C'étoit un gros & grand homme d'aſſez bon air, vigoureux, & bien fait. Il avoit été marié deux fois. Sa premiere femme étoit extrémement empottée, & d'une humeur très fâcheuſe. Moliere a peint le caractere de l'un & de l'autre, dans ſon *Medecin malgré*

Ce nouvel Adonis, à la blonde crinière,
Eſt l'unique ſouci d'Anne ſa Perruquière.
Ils s'adorent l'un l'autre: & ce couple charmant
S'unit long-tems, dit-on, avant le Sacrement.
Mais depuis trois moiſſons, à leur ſaint aſſemblage
L'Official a joint le nom de mariage.
Ce Perruquier ſuperbe eſt l'effroi du quartier,
Et ſon courage eſt peint ſur ſon viſage altier.
Un des noms reſte encore, & le Prélat par grace
Une derniere fois les brouille & les reſſaſſe.
Chacun croit que ſon nom eſt le dernier des trois.
Mais que ne dis-tu point, ô puiſſant Porte-croix,
Boirude Sacriſtain, cher appui de ton Maître,
Lors qu'aux yeux du Prélat tu vis ton nom paroître?
On dit que ton front jaune, & ton teint ſans couleur,
Per-

lui, à la fin de la première-Scène, ſur ce que Mr. Deſpréaux lui en avoit dit.

CHANG. Ibid. —— *Le fameux nom du Perruquier l'Amour.*] On liſoit: *De l'Horloger la Tour*, dans toutes les éditions qui ont paru avant celle de 1701.

CHANG. Vers 217. *Ce nouvel Adonis, à la blonde crinière.*] Il y avoit: *A la taille légère*, dans toutes les éditions faites avant 1701.

VERS 218. *Eſt l'unique ſouci d'Anne ſa Perruquière.*] ANNE DU BUISSON, ſeconde femme du Sr. l'Amour. Ils vécurent toûjours en bonne intelligence, avant & après leur mariage. Le mari mourut le 1. de Mai, 1697. & la femme mourut l'année ſuivante.

CHANG. Ibid. *Eſt l'unique ſouci d'Anne ſa Perruquière.*] *D'Anne ſon Horlogère*, dans les éditions precedentes.

VERS 223. *Ce Perruquier ſuperbe eſt l'effroi du quartier.*] Quand il arrivoit quelque tumulte dans la Cour du Palais,

Perdit en ce moment ſon antique pâleur;
Et que ton corps gouteux, plein d'une ardeur guerrière,
Pour ſauter au plancher, fit deux pas en arrière.
Chacun bénit tout haut l'Arbitre des Humains,
Qui remet leur bon droit en de ſi bonnes mains.
Auſſi-tôt on ſe lève; & l'Aſſemblée en foule,
Avec un bruit confus, par les portes s'écoule.
Le Prélat reſté ſeul calme un peu ſon dépit,
Et jusques au ſouper ſe couche & s'aſſoupit.

lais, il y mettoit ordre ſur le champ. Il avoit un grand fouët avec lequel il chaſſoit les enfans & les chiens du quartier, qui faiſoient du bruit ou qui ſe battoient. Il ſe ſervoit même d'un bâton à deux bouts, pour écarter les Filoux & les Breteurs qui faiſoient du desordre, & que le grand abord du monde attiroit au Palais. Pendant les troubles de Paris, le Peuple aiant mis le feu aux portes de l'Hôtel de Ville, le Sr. l'Amour ſe fit faire place à travers cette populace mutinée, & tira de l'Hôtel de Ville deux ou trois de ſes Amis qui y étoient en danger.

CHANG. Ibid. *Ce Perruquier ſuperbe*] *Cet Horlager*, dans les éditions qui ont précedé celle de 1701.

VERS 229. *Boirude Sacriſtain.*] FRANÇOIS SIRUDE, Sous-Marguillier ou Sacriſtain de la Sainte-Chapelle. Il portoit ordinairement la Croix ou la Banniere aux Proceſſions. Il fut enſuite Vicaire de la Sainte-Chapelle.

CHANT II.

CEpendant cet Oiſeau qui prône les merveilles,
Ce Monſtre compoſé de bouches & d'oreilles,
Qui ſans ceſſe volant de climats en climats,
Dit par tout ce qu'il ſait, & ce qu'il ne ſait pas.
La Renommée enfin, cette promte Courrière,
Va d'un mortel effroi glacer la Perruquière;
Lui dit que ſon Epoux, d'un faux zèle conduit,
Pour placer un Lutrin doit veiller cette nuit.
A ce triſte récit tremblante, deſolée,
Elle accourt l'œil en feu, la tête échevelée,
Et trop ſûre d'un mal qu'on penſe lui celer:

Oſes-

IMIT. Vers 1. *Cependant cet Oiſeau* &c.] Cette Description de la Renommée eſt imitée de Virgile, Enéide, L. IV. vers 174.

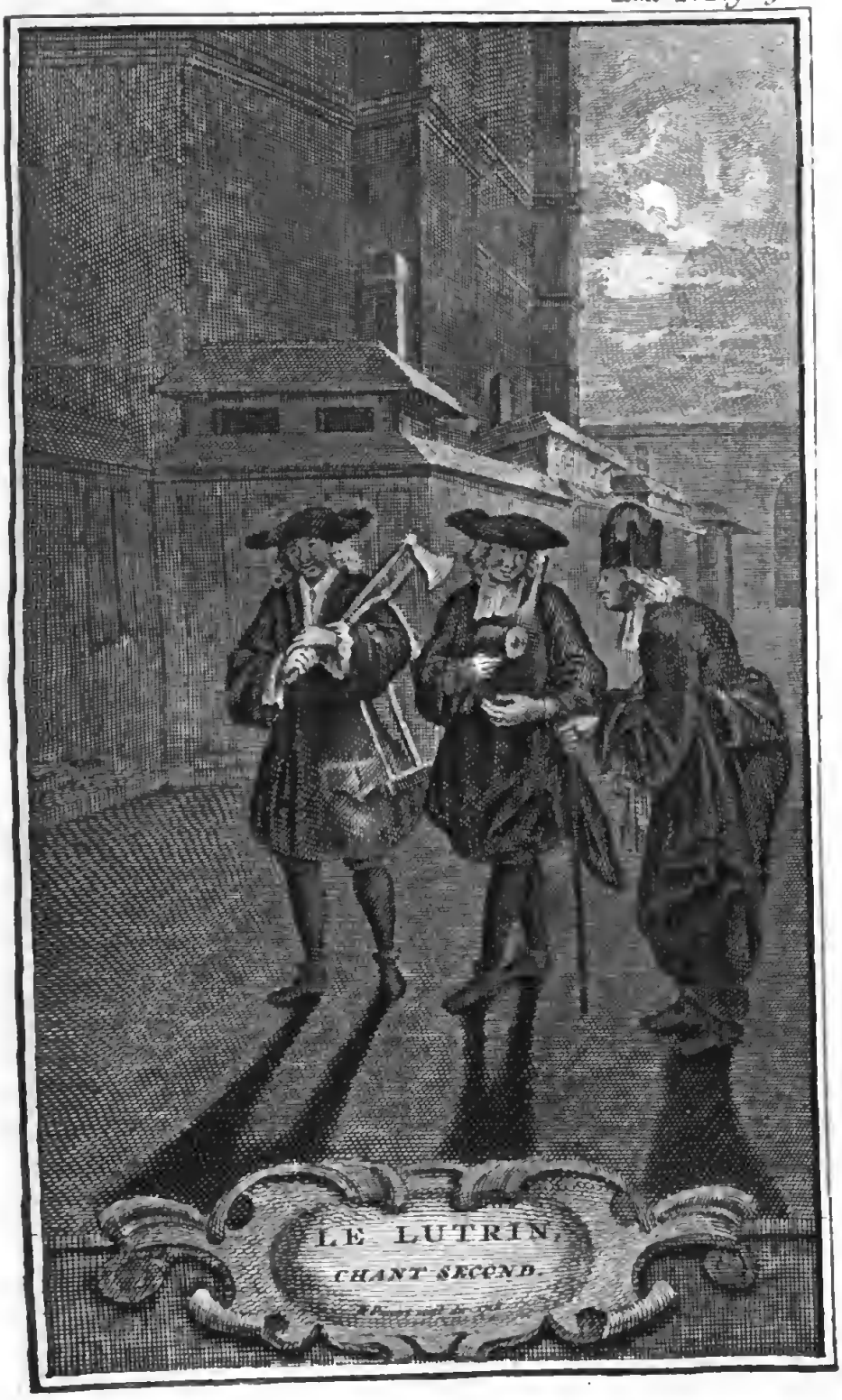
Fama, malum quo non aliud velocius ullum,
Mobilitate viget, &c.

CHANG. Vers 5. *La Renommée enfin, cette promte Courrière*, &c.] Dans toutes les éditions qui ont précedé celle de 1701. il y avoit:

La Renommée enfin, d'une courſe légère
Va porter la terreur au ſein de l'Horlogère.

CHANG. Vers 8. *Pour placer un Lutrin doit veiller cette nuit.*] Après ce vers il y en avoit quatre autres qui n'ont paru que dans les deux premières Editions:

Que


LE LUTRIN,
CHANT SECOND.

Oſes-tu bien encor, Traître, diſſimuler,
Dit-elle? & ni la foi que ta main m'a donnée,
Ni nos embraſſemens qu'a ſuivi l'Hymenée,
Ni ton Epouſe enfin toute prête à périr,
Ne ſauroient donc t'ôter cette ardeur de courir?
Perfide, ſi du moins, à ton devoir fidelle,
Tu veillois pour orner quelque tête nouvelle;
L'eſpoir du juſte gain, conſolant ma langueur,
Pourroit de ton abſence adoucir la longueur.
Mais quel zèle indiscret, quelle aveugle entrepriſe
Arme aujourd'hui ton bras en faveur d'une Egliſe?
Où vas-tu, cher Epoux? Eſt-ce que tu me fuis?
As-tu donc oublié tant de ſi douces nuits?
Quoi! d'un œil ſans pitié vois-tu couler mes larmes?

Au

Que ſous ce piège adroit, cet amant infidèle
Trame le noir complot d'une flame nouvèle:
Las des baiſers permis qu'en ſes bras il reçoit,
Et porte en d'autres lieux le tribut qu'il lui doit.

IMIT. Vers 12. *Oſes-tu bien encor, Traître, diſſimuler,* &c.] Eneide, L. IV. v. 305.

Diſſimulare etiam ſperaſti, Perfide, tantum
Poſſe neſas? &c.

CHANG. Vers 18. *Tu veillois pour orner quelque tête nouvelle.*] Editions avant celle de 1701.

Tu veillois pour règler quelque horloge nouvelle.

Au nom de nos baiſers jadis ſi pleins de charmes ;
Si mon cœur, de tout tems facile à tes déſirs,
N'a jamais d'un moment differé tes plaiſirs ;
Si, pour te prodiguer mes plus tendres careſſes,
Je n'ai point exigé ni ſermens ni promeſſes ;
Si toi ſeul à mon lit enfin eus toujours part,
Differe au moins d'un jour ce funeſte départ.
En achevant ces mots, cette Amante enflamée
Sur un placet voiſin tombe demi-pâmée.
Son Epoux s'en émeut, & ſon cœur éperdu
Entre deux paſſions demeure ſuſpendu ;
Mais enfin rappelant ſon audace première,
Ma femme, lui dit-il, d'une voix douce & fière ;
Je ne veux point nier les ſolides bienfaits,
Dont ton amour prodigue a comblé mes ſouhaits :
Et le Rhin de ſes flots ira groſſir la Loire ;

Avant

CHANG. Vers 57. *Il la quitte à ces mots*, &c] Dans les deux premières éditions il y avoit :

Pendant tout ce diſcours l'Horlogère éplorée
A le viſage pâle, & la vûe égarée :

Après ces vers il y en avoit trente-deux que l'Auteur retrancha dans l'édition de 1683. C'étoit une ſuite de l'imitation de Virgile, qui commence au vers 12. de ce Chant :

Elle tremble, & ſur lui roulant des yeux hagards,
Quelque tems ſans parler, laiſſe errer ſes regards.
Mais enfin ſa douleur ſe faiſant un paſſage,

Elle

Avant que tes faveurs ſortent de ma mémoire.
Mais ne préſume pas, qu'en te donnant ma foi,
L'Hymen m'ait pour jamais aſſervi ſous ta loi.
Si le Ciel en mes mains eût mis ma deſtinée,
Nous aurions fui tous deux le joug de l'Hymenée;
Et ſans nous oppoſer ces devoirs prétendus,
Nous goûterions encor des plaiſirs défendus.
Ceſſe donc à mes yeux d'étaler un vain titre;
Ne m'ôte pas l'honneur d'élever un Pupitre;
Et toi-même, donnant un frein à tes deſirs,
Raffermi ma vertu qu'ébranlent tes ſoûpirs.
Que te dirai-je enfin? c'eſt le Ciel qui m'appelle.
Une Egliſe, un Prélat m'engage en ſa querelle.
Il faut partir: j'y cours. Diſſipe tes douleurs,
Et ne me trouble plus par ces indignes pleurs.
Il la quitte à ces mots. Son Amante effarée
De-

Elle éclate en ces mots que lui dicta la rage.
Non, ton Pere à Paris ne fut point Boulanger;
Et tu n'es point du ſang de Gervais l'Horleger:
Ta mere ne fut point la maîtreſſe d'un Cocher,
Caucaſe dans ſes flancs te forma d'une roche,
Une Tigreſſe affreuſe, en quelque antre écarté,
Te fit avec ſon lait ſucer ſa cruauté.
Car, pourquoi déſormais flater un Infidèle?
En attendrai-je encor quelque injure nouvelle?
L'Ingrat, a-t-il du moins, en violant ſa foi,

Demeure le teint pâle, & la vûë égarée:
La force l'abandonne, & ſa bouche trois fois
Voulant le rappeler ne trouve plus de voix.
Elle fuit, & de pleurs inondant ſon viſage,
Seule pour s'enfermer vole au cinquième étage.
Mais d'un bouge prochain, accourant à ce bruit,
Sa ſervante Alizon la ratrape, & la ſuit.
Les ombres cependant, ſur la Ville épanduës,
Du faîte des maiſons deſcendent dans les ruës:
Le ſouper hors du Chœur chaſſe les Chapelains,
Et de Chantres beuvans les cabarets ſont pleins.
Le redouté Brontin, que ſon devoir éveille,

Sort

Balancé quelque tems entre un Lutrin & moi?
A-t-il, pour me quitter, temoigné quelque alarme?
A-t-il pû de ſes yeux arracher une larme?
Mais que ſervent ici ces diſcours ſuperflus?
Va, cours à ton Lutrin: je ne te retiens plus.
Ri des juſtes douleurs d'une Amante jalouſe;
Mais ne crói plus en moi retrouver une Epouſe.
Tu me verras toûjours conſtante à me vanger,
De reproches hargneux ſans ceſſe t'afliger.
Et quand la Mort bien-tôt dans le fond d'une bière,
D'une éternelle nuit couvrira ma paupière,
Mon ombre chaque jour reviendra dans ces lieux,
Un Pupitre à la main ſe montrer à tes yeux:
Roder autour de toi dans l'horreur des ténèbres;
Et remplir ta maiſon de hurlemens funèbres.

C'eſt

Sort à l'inſtant chargé d'une triple bouteille,
D'un vin dont Gilotin, qui ſavoit tout prévoir,
Au ſortir du Conſeil eut ſoin de le pourvoir,
L'odeur d'un jus ſi doux lui rend le faix moins rude.
Il eſt bien-tôt ſuivi du Sacriſtain Boirude,
Et tous deux, de ce pas, s'en vont avec chaleur
Du trop lent Perruquier réveiller la valeur.
Partons, lui dit Brontin. Déja le jour plus ſombre,
Dans les eaux s'éteignant, va faire place à l'ombre.
D'où vient ce noir chagrin, que je lis dans tes yeux ?
Quoi ? le Pardon ſonnant te retrouve en ces lieux ?
Où donc eſt ce grand cœur, dont tantôt l'allègreſſe
Sem-

C'eſt alors, mais trop tard, qu'en proie à tes chagrins,
Ton cœur froid & glacé maudira les Lutrins:
Et mes Manes contens aux bords de l'onde noire,
Se feront de ta peur une agréable Hiſtoire.

CHANG. Vers 59. *La force l'abandonne*, &c.] Editions de 1674. & 1675.

En achevant ces mots cette Amante aux abois
Succombe à la douleur qui lui coupe la voix.

IMIT. Vers 66. *Du faîte des maiſons deſcendent* &c.] Virgile, Eclog. I. v. 83.

Majoresque cadunt altis de montibus umbræ.

VERS 80. *Quoi ? le Pardon ſonnant.*] Ce ſont les trois coups de cloche par leſquels on avertit le Peuple de réciter l'*Angelus*. Cet avertiſſement ſe fait le Matin, à Midi, & le Soir. On l'appele indifféremment *Angelus*, à cauſe de la Priere qu'on dit ; ou *Pardon*, à cauſe des Indulgences qui y ſont attachées.

CHANG.

Sembloit du Jour trop long accuſer la pareſſe ?
Marche, & ſui-nous du moins où l'Honneur nous attend.
Le Perruquier honteux rougit en l'écoutant.
Auſſi-tôt de longs clous il prend une poignée :
Sur ſon épaule il charge une lourde coignée :
Et derriere ſon dos, qui tremble ſous le poids,
Il attache une ſcie en forme de carquois.
Il ſort au même inſtant ; il ſe met à leur tête.
A ſuivre ce grand Chef l'un & l'autre s'apprête.
Leur cœur ſemble allumé d'un zèle tout nouveau.
Brontin tient un maillet, & Boirude un marteau.
La Lune, qui du Ciel voit leur démarche altière,
Retire en leur faveur ſa paiſible lumière.
La Diſcorde en ſoûrit, & les ſuivant des yeux,
De joie, en les voïant, pouſſe un cri dans les Cieux.
L'air, qui gémit du cri de l'horrible Déeſſe,
Va jusques dans Cîteaux réveiller la Molleſſe.
C'eſt là qu'en un dortoir elle fait ſon ſéjour.
Les Plaiſirs nonchalans folâtrent à l'entour.
L'un paîtrit dans un coin l'embonpoint des Chanoines ;
L'au-

CHANG. Vers 84. *Le Perruquier honteux.*] Edition avant celle de 1701. : *L'Horloger indigne.*

VERS 98. *Va jusques dans Cîteaux reveiller la Molleſſe.*] Cîteaux eſt une Abbaïe de l'Ordre de St. Bernard, ſituée en Bourgogne. Les Religieux de Cîteaux n'ont pas embraſſé la reforme, établie dans quelques Maiſons de leur Ordre. C'eſt pourquoi l'Auteur feint que la Molleſſe fait ſon ſe-

jour

L'autre broie en riant le vermillon des Moines :
La Volupté la ſert avec des yeux devots,
Et toujours le Sommeil lui verſe des pavots.
Ce ſoir plus que jamais, en vain il les redouble.
La Molleſſe à ce bruit ſe réveille, ſe trouble.
Quand la Nuit, qui déja va tout enveloper,
D'un funeſte récit vient encor la fraper :
Lui conte du Prélat l'entrepriſe nouvelle.
Aux piez des murs ſacrez d'une Sainte Chapelle
Elle a vû trois Guerriers ennemis de la paix,
Marcher à la faveur de ſes voiles épais.
La Discorde en ces lieux menace de s'accroître.
Demain avec l'Aurore un Lutrin va paroître,
Qui doit y ſoûlever un peuple de mutins.
Ainſi le Ciel l'écrit au Livre des Deſtins.
A ce triſte Discours, qu'un long ſoûpir achève
La Molleſſe, en pleurant, ſur un bras ſe relève,
Ouvre un œil languiſſant, & d'une foible voix,
Laiſſe tomber ces mots, qu'elle interrompt vingt fois.
O Nuit, que m'as-tu dit ? Quel Démon ſur la Terre Souf-

jeur dans un Dortoir de leur Couvent.

IMIT. Vers 120. *Laiſſe tomber ces mots.*] Virgile, Enéïde, VI. v. 686.

Effuſaque genis lachryma, & vox excidit ore.

VERS 121. *O Nuit, que m'as-tu dit ?* &c.] Ce Récit épiſo-

Souffle dans tous les cœurs la fatigue & la guerre ?
Helas ! qu'eſt devenu ce tems, cet heureux tems
Où les Rois s'honoroient du nom de Fainéans,
S'endormoient ſur le Trône, & me ſervant ſans honte,
Laiſſoient leur Sceptre aux mains ou d'un Maire ou d'un Comte ?
Aucun ſoin n'aprochoit de leur paiſible Cour.
On repoſoit la nuit, on dormoit tout le jour.
Seulement au Printems, quand Flore dans les plaines
Faiſoit taire des Vents les bruïantes haleines,

Qua-

ſodique de la Molleſſe eſt un morceau remarquable. Quand l'Auteur l'eut achevé, Madame de THIANGE lui en demanda une copie pour la montrer au Roi. Le Roi fut extrêmement touché de la maniere fine & délicate avec laquelle ſes loüanges étoient exprimées dans ces vers. Il en voulut voir l'Auteur, qu'il ne connoiſſoit encore que par ſes Satires; & Sa Majeſté ordonna qu'on le fît venir à la Cour, comme on l'a dit ailleurs. Voïez la Remarque ſur le dernier Vers de l'Epître I.

Il y a trois choſes qui marquent l'adreſſe du Poëte dans ce Récit: le choix des mots, la verſification, & le detour ingenieux qu'il a pris pour loüer le Roi. En effet, le Poëte s'eſt attaché à ne mettre dans la bouche de la Molleſſe que des termes qui lui conviennent particuliérement: Elle ne parle que de *Rois fainéans*, de *Sommeil*, de *Repos*, de *Douceurs*, &c. Quant à la verſification, elle eſt extrêmement douce; les Vers ſont preſque tous détachez les uns des autres; le Discours eſt tout uni: il n'y a ni tranſitions, ni liaiſons, ni figures; en un mot, tout y repréſente naïvement le caractère de la Molleſſe. Mais rien n'eſt plus heureux que la manière dont l'Eloge du Roi eſt amené: les plaintes & les murmures que la Molleſſe fait contre la Valeur active de ce jeune Heros, ſont les plus fines loüanges qu'on puiſſe donner.

VERS 124. *Où les Rois s'honoroient du nom de Fainéans.*] Sous les derniers Rois de la prémière Race, toute l'Autorité

Quatre bœufs attelez, d'un pas tranquille & lent,
Promenoient dans Paris le Monarque indolent.
Ce doux ſiecle n'eſt plus. Le Ciel impitoïable
A placé ſur leur Trône un Prince infatigable.
Il brave mes douceurs, il eſt ſourd à ma voix:
Tous les jours il m'éveille au bruit de ſes Exploits.
Rien ne peut arrêter ſa vigilante audace.
L'Eté n'a point de feux, l'Hiver n'a point de glace.
J'entens à ſon ſeul nom tous mes Sujets frémir.
En vain deux fois la Paix a voulu l'endormir;

Loin

rité Roïale étoit exercée par un Maire du Palais, tandis que ces Rois, que nos Hiſtoriens ont ſurnommez *Fainéans*, demeuroient enfermez dans quelque Maiſon de plaiſance, d'où ils ne ſortoient qu'une fois l'année, dans un Chariot traîné par des bœufs. Cette Autorité abſoluë des Maires du Palais commença ſous la minorité de Clovis II en l'année 638, & dura juſqu'à Charles-Martel, dernier Maire du Palais, qui s'empara enfin de la Souveraineté.

VERS 126. —— *Ou d'un Maire ou d'un Comte.*] Quelques Hiſtoriens ont confondu les *Maires* avec les *Comtes* du Palais, ou Comtes Palatins. Mais, à proprement parler, le Comte du Palais étoit le ſecond Officier de la Couronne, qui rendoit la Juſtice dans le Palais du Roi. Voiez DU CANGE, *Diſſ.* XIV. ſur JOINVILLE.

IMIT. Vers 128. *On repoſoit la nuit, on dormoit tout le jour.*] Tacit. Annal. L. VI. *Dies per ſomnum, nox officiis & oblectamentis vitæ tranſigebatur.*

CHANG. Vers 134. *A placé ſur leur Trône.*] Première & ſeconde édition de 1674. & 1675. *ſur le Trône.*

VERS 138. —— *L'Hiver n'a point de glace.*] Alluſion à la première conquête de la Franche-Comté, dont le Roi ſe rendit Maître pendant l'hiver, en dix jours, au commencement de Fevrier 1668.

CHANG. Vers 139. *J'entens à ſon ſeul nom.*] On lit, *en ſon ſeul nom*, dans l'édition poſthume de 1713.

VERS

Loin de moi ſon courage entraîné par la gloire ;
Ne ſe plaît qu'à courir de victoire en victoire.
Je me fatiguerois, à te tracer le cours
Des outrages cruels qu'il me fait tous les jours.
Je croyois, loin des lieux d'où ce Prince m'exile,
Que l'Egliſe du moins m'aſſuroit un azile.
Mais en vain j'esperois y regner ſans effroi :
Moines, Abbez, Prieurs, tout s'arme contre moi.
Par mon exil honteux la Trape eſt anoblie.
J'ai vû dans ſaint Denis la reforme établie.
Le Carme, le Feuillant s'endurcit aux travaux ;
Et la Règle déja ſe remet dans Clairvaux.
Cîteaux dormoit encore, & la Sainte Chapelle
Conſervoit du vieux tems l'oiſiveté fidelle ;
Et voici qu'un Lutrin prêt à tout renverſer,
D'un ſéjour ſi cheri vient encor me chaſſer.
O toi, de mon repos compagne aimable & ſombre ;

A

VERS 149. *Par mon exil honteux, la Trape.*] Abbaïe de l'Ordre de St. Bernard, dépendante de Cîteaux, ſituée dans le Perche. En 1663 l'Abbé ARMAND JEAN BOUTHILLIER DE RANCE' y rétablit la premiére & véritable pratique de la Règle de St. Benoît.

VERS 150. *J'ai vû dans Saint Denis la reforme établie.*] Le Cardinal de LA ROCHEFOUCAUT, Commiſſaire Général pour la réforme des Ordres Religieux en France, établit la réforme dans l'Abbaïe de St. Denis, en 1633.

VERS 152. *Et la Règle déja ſe remet dans Clairvaux.*] Abbaïe fondée par St. Bernard, dans la Province de Champagne,

A de ſi noirs forfaits prêteras-tu ton ombre ?
Ah ! Nuit, ſi tant de fois, dans les bras de l'Amour,
Je t'admis aux plaiſirs que je cachois au jour.
Du moins ne permets pas.... La Molleſſe oppreſſée
Dans ſa bouche à ce mot ſent ſa langue glacée,
Et laſſe de parler, ſuccombant ſous l'effort,
Soûpire, étend les bras, ferme l'œil, & s'endort.

pagne. Le Cardinal de la Rochefoucaut avoit auſſi travaillé à la réforme de cette Abbaïe, en 1624. & 1625.

VERS 164. *Soûpire, étend les bras*, &c.] Ce vers exprime bien l'état d'une perſonne accablée de triſteſſe & de laſſitude, qui ſuccombe au ſommeil. Madame la Ducheſſe d'ORLE'ANS, HENRIETTE ANNE d'Angleterre, première Femme de MONSIEUR, Frere du Roi, avoit été ſi touchée de la beauté de ce vers, qu'aïant un jour aperçu de loin Mr. Deſpréaux dans la Chapelle de Verſailles, où elle étoit aſſiſe ſur ſon carreau, en attendant que le Roi vînt à la Meſſe; elle lui fit ſigne d'approcher, & lui dit à l'oreille: *Soûpire, étend les bras, ferme l'œil, & s'endort.*

CHANT III.

MAIS la Nuit auſſi-tôt, de ſes aîles affreuſes,
Couvre des Bourguignons les campagnes vineuſes,
Revôle vers Paris, & hâtant ſon retour,
Déja de Montlhéri voit la fameuſe Tour.

Ses

VERS 4. *Déja de Montlhéri voit la fameuſe Tour.*] Tour très haute, à cinq lieuës de Paris, ſur le chemin d'Orléans. On la voit de dix lieuës à la ronde.

VERS

Ses murs, dont le ſommet ſe dérobe à la vuë,
Sur la cime d'un roc s'allongent dans la nuë,
Et préſentant de loin leur objet ennuyeux,
Du Paſſant qui le fuit, ſemblent ſuivre les yeux.
Mille oiſeaux effrayans, mille corbeaux funèbres.
De ces murs deſertez habitent les ténèbres.
Là depuis trente hivers un Hibou retiré
Trouvoit contre le jour un réfuge aſſuré.
Des deſaſtres fameux ce Meſſager fidelle
Sait toujours des malheurs la première nouvelle;
Et tout prêt d'en ſemer le préſage odieux,
Il attendoit la Nuit dans ces ſauvages lieux.
Aux cris, qu'à ſon abord, vers le Ciel il envoie,
Il rend tous ſes Voiſins attriſtez de ſa joie.
La plaintive Progné de douleur en frémit:
Et dans les bois prochains Philomèle en gémit.
Sui-moi, lui dit la Nuit. L'Oiſeau plein d'allegreſſe
Reconnoit à ce ton la voix de ſa Maîtreſſe.
Il la ſuit: & tous deux, d'un cours précipité,

De

VERS 6. *Sur la cime d'un Roc s'allongent dans la nuë.*] VOITURE avoit dit dans une Chanſon:

Nous vîmes dedans la nuë
La Tour de Mont le-heris,
Qui pour regarder Paris,
Allongeoit ſon col de Gruë;
Et pour y voir vos beaux yeux,
S'élevoit juſques aux Cieux.

VERS

LE LUTRIN.
CHANT TROISIEME.

De Paris à l'inſtant abordent la Cité.
Là s'elançant d'un vol, que le vent favoriſe,
Ils montent au ſommet de la fatale Egliſe.
La Nuit baiſſe la vûë, & du haut du clocher
Obſerve les Guerriers, les regarde marcher.
Elle voit le Barbier, qui d'une main légère,
Tient un verre de vin, qui rit dans la fougère;
Et chacun tour à tour s'inondant de ce jus,
Célebrer, en beuvant, Gilotin & Bacchus.
Ils triomphent, dit-elle, & leur ame abuſée
Se promet dans mon ombre une victoire aiſée.
Mais allons, il eſt tems qu'ils connoiſſent la Nuit.
A ces mots regardant le Hibou qui la ſuit,
Elle perce les murs de la voute ſacrée;
Jusqu'en la Sacriſtie elle s'ouvre une entrée,
Et dans le ventre creux du Pupitre fatal
Va placer de ce pas le ſiniſtre Animal.
Mais les trois Champions pleins de vin & d'audace,
Du Palais cependant paſſent la grande place:

Et

CHANG. Vers 29. *Elle voit le Barbier.*] Editions avant celle de 1701: *Elle voit l'Horloger.*

VERS 30. *Tient un verre de vin, qui rit dans la fougère.*] On appèle *Verres de fougère*, ceux dans la compoſition deſquels il entre du ſel tiré de la cendre de Fougère. On ſe ſert ordinairement de cette cendre, parce que la Fougère eſt une plante fort commune, & que ſes cendres contiennent beaucoup de ſel alkali. Ce ſel mêlé avec du ſable qu'on fait fondre par un feu violent, fournit la matière du verre.

VERS

Et ſuivant de Bacchus les auſpices ſacrez,
De l'auguſte Chapelle ils montent les degrez.
Ils atteignoient déja le ſuperbe Portique,
Où Ribou le Libraire, au fond de ſa boutique,
Sous vingt fidèles clés, garde & tient en dépôt,
L'amas toujours entier des Ecrits de Haynaut.
Quand Boirude, qui voit que le péril approche,
Les arrête, & tirant un fuſil de ſa poche,
Des veines d'un caillou, qu'il frappe au même inſtant,
Il fait jaillir un feu qui petille en ſortant:
Et bien-tôt au brazier d'une mêche enflamée,
Montre, à l'aide du ſouffre, une cire allumée.
Cet Aſtre tremblotant, dont le jour les conduit,
Eſt pour eux un Soleil au milieu de la nuit.
Le Temple à ſa faveur eſt ouvert par Boirude.

Ils

VERS 46. *Où Ribou le Libraire.*] La boutique de JEAN RIBOU étoit ſur le troiſième Perron de la Sainte-Chapelle, vis-à vis la porte de cette Egliſe.

VERS 48. *L'amas toûjours entier des Ecrits de Haynaut.*] Ribou le Libraire avoit imprimé en 1669. une Comédie de BOURSAUT contre notre Auteur, intitulée: *La Satire des Satires.* C'eſt pourquoi dans les premières éditions du Lutrin on avoit mis ici: *Des Ecrits de Burſoſt.* Mais Bourſaut s'étant reconcilié avec l'Auteur, on effaça ſon nom, & on mit celui de PERRAUT, dans l'edition de 1694. parce qu'alors Mr. Perraut, étoit brouillé avec Mr. Deſpréaux, au ſujet des Anciens & des Modernes. Cette brouillerie étant finie, l'Auteur mit HAYNAUT dans l'édition de 1701. C'eſt un Poëte dont il a été parlé ſur le vers 97. de la Satire IX.

IMIT. Vers 51. *Des veines d'un caillou.*] Virgile, Georg. I. v. 135.

Et

Ils paſſent de la Nef la vaſte ſolitude,
Et dans la Sacriſtie entrant, non ſans terreur,
En percent juſqu'au fond la ténébreuſe horreur.
C'eſt là que du Lutrin gît la machine énorme.
La troupe quelque tems en admire la forme.
Mais le Barbier, qui tient les momens précieux:
Ce ſpectacle n'eſt pas pour amuſer nos yeux,
Dit-il, le tems eſt cher, portons-le dans le Temple.
C'eſt-là qu'il faut demain qu'un Prélat le contemple
Et d'un bras, à ces mots, qui peut tout ébranler,
Lui-même, ſe courbant, s'apprête à le rouler.
Mais à peine il y touche, ô prodige incroïable!
Que du Pupitre ſort une voix effroïable.
Brontin en eſt émû, le Sacriſtain pâlit,
Le Perruquier commence à regretter ſon lit.

Dans

Et ſilicis venus abſtruſum excuderet ignem.

Enéïde, Liv. I. v. 178.

Ac primùm ſilicis ſcintillam excudit Achates.

CHANG. Vers 63. *Mais le Barbier.*] Editions avant celle de 1701.: *Mais l'Horloger.*

IMIT. Vers 70. *Que du Pupitre ſort une voix effroïable.*] Virgile, Enéïde III. v. 78.

——— ——— *Gemitus lachrymabilis imo*
Auditur tumulo, & vox reddita fertur ad aures.

CHANG. Vers 72. *Le Perruquier.*] Editions avant celle de 1701. *Et l'Horloger.*

Dans ſon hardi projet toutefois il s'obſtine:
Lorsque des flancs poudreux de la vaſte machine
L'Oiſeau ſort en courroux, & d'un cri menaçant
Achève d'étonner le Barbier frémiſſant.
De ſes aîles dans l'air ſecoüant la pouſſière,
Dans la main de Boirude il éteint la lumière;
Les Guerriers à ce coup demeurent confondus:
Ils regagnent la Nef de frayeur éperdus.
Sous leurs corps tremblotans leurs genoux s'affoiblissent:
D'une ſubite horreur leurs cheveux ſe hériſſent;
Et bien-tôt, au travers des ombres de la nuit,
Le timide Escadron ſe diſſipe & s'enfuit.
Ainſi lorsqu'en un coin, qui leur tient lieu d'azile,
D'Ecoliers libertins une troupe indocile,
Loin des yeux d'un Préfet au travail aſſidu,
Va tenir quelquefois un Brelan défendu:
Si du veillant Argus la figure effraïante,
Dans l'ardeur du plaiſir à leurs yeux ſe préſente,
Le jeu ceſſe à l'inſtant, l'azile eſt deſerté,
Et tout fuit à grans pas le Tyran redouté.
La Discorde, qui voit leur honteuſe disgrace,
Dans les airs cependant tonne, éclate, menace,

Et

CHANG. Vers 76. —— *Le Barbier frémiſſant.*] *L'Horloger pâliſſant.*

IMIT. Vers 103. *Lâches, où fuïez-vous?*] Dans l'Iliade, L. VII.

Et malgré la frayeur dont leurs cœurs ſont glacez,
S'apprête à réünir ſes Soldats diſperſez.
Auſſi-tôt de Sidrac elle emprunte l'image:
Elle ride ſon front, allonge ſon viſage,
Sur un bâton noüeux laiſſe courber ſon corps,
Dont la Chicane ſemble animer les reſſorts;
Prend un cierge en ſa main, & d'une voix caſſée,
Vient ainſi gourmander la Troupe terraſſée.
Lâches, où fuïez-vous? Quelle peur vous abbat?
Aux cris d'un vil Oiſeau vous cedez ſans combat?
Où ſont ces beaux diſcours jadis ſi pleins d'audace?
Craignez-vous d'un Hibou l'impuiſſante grimace?
Que feriez-vous, helas! ſi quelque exploit nouveau
Chaque jour, comme moi, vous traînoit au Barreau?
S'il falloit ſans amis, briguant une audience,
D'un Magiſtrat glacé ſoûtenir la préſence:
Ou d'un nouveau procès hardi Solliciteur,
Aborder ſans argent un Clerc de Rapporteur?
Croyez-moi, mes Enfans: je vous parle à bon titre.
J'ai moi ſeul autrefois plaidé tout un Chapitre:
Et le Barreau n'a point de monſtres ſi hagards,
Dont mon œil n'ait cent fois ſoûtenu les regards.
Tous les jours ſans trembler j'aſſiégeois leurs paſſages;

L'Egli-

L. VII. v. 124. Neſtor reproche aux Grecs leur lâcheté, parce qu'aucun d'eux n'oſoit ſe preſenter pour combattre Hector, qui les défioit en combat ſingulier.

L'Egliſe étoit alors fertile en grans courages.
Le moindre d'entre nous, ſans argent, ſans appui,
Eût plaidé le Prélat, & le Chantre avec lui.
Le Monde, de qui l'âge avance les ruïnes,
Ne peut plus enfanter de ces ames divines.
Mais que vos cœurs du moins, imitant leurs vertus,
De l'aſpect d'un Hibou ne ſoient pas abbatus.
Songez, quel deshonneur va ſouiller votre gloire,
Quand le Chantre demain entendra ſa victoire.
Vous verrez tous les jours, le Chanoine inſolent,
Au ſeul mot de Hibou, vous ſoûrire en parlant.
Votre ame, à ce penſer, de colère murmure:
Allez donc de ce pas en prévenir l'injure.
Méritez les lauriers qui vous ſont réſervez,
Et reſſouvenez-vous quel Prélat vous ſervez.
Mais déja la fureur dans vos yeux étincelle.
Marchez, courez, volez où l'honneur vous appelle.
Que le Prélat, ſurpris d'un changement ſi prompt,
Apprenne la vengeance auſſi-tôt que l'affront.
En achevant ces mots, la Déeſſe guerrière
De ſon pié trace en l'air un ſillon de lumière;
Rend aux trois Champions leur intrépidité,

Et

IMIT. Vers 121. *Le Monde de qui l'âge* &c.] Imitation du Diſcours de Neſtor, dans l'Iliade, L. I.

VERS 141. *C'eſt ainſi, grand Condé, qu'en ce Combat célèbre.*]

Et les laiſſe tous pleins de ſa Divinité.
C'eſt ainſi, grand Condé, qu'en ce Combat célèbre,
Où ton bras fit trembler le Rhin, l'Escaut, & l'Ebre,
Lors qu'aux plaines de Lens nos bataillons pouſſez
Furent presque à tes yeux ouverts & renverſez:
Ta valeur, arrêtant les Troupes fugitives,
Rallia d'un regard leurs cohortes craintives:
Répandit dans leurs rangs ton esprit belliqueux,
Et força la Victoire à te ſuivre avec eux,
La colère à l'inſtant ſuccedant à la crainte,
Ils rallument le feu de leur bougie éteinte.
Ils rentrent. L'Oiſeau ſort. L'Escadron raffermi
Rit du honteux départ d'un ſi foible Ennemi.
Auſſi-tôt dans le Chœur la Machine emportée,
Eſt ſur le banc du Chantre à grand bruit remontée.
Ses ais demi-pourris, que l'âge a relâchez,
Sont à coups de maillet unis & rapprochez.
Sous les coups redoublez tous les bancs retentiſſent,
Les murs en ſont émûs, les voûtes en mugiſſent,
Et l'Orgue même en pouſſe un long gémiſſement.
Que fais-tu, Chantre, helas! dans ce triſte moment?
Tu dors d'un profond ſomme, & ton cœur ſans alarmes
Ne

bre.] La Bataille de Lens, gagnée par Mr. le Prince de Condé contre les Eſpagnols, & les Allemans, le 10. d'Août, 1648.

Ne ſait pas qu'on bâtit l'inſtrument de tes larmes.
O! que ſi quelque bruit, par un heureux réveil,
T'annonçoit du Lutrin le funeſte appareil!
Avant que de ſouffrir qu'on en poſât la maſſe,
Tu viendrois en Apôtre expirer dans ta place;
Et Martyr glorieux d'un point-d'honneur nouveau,
Offrir ton corps aux clous & ta tête au marteau.
Mais déja ſur ton banc la machine enclavée
Eſt durant ton ſommeil à ta honte élevée.
Le Sacriſtain achève en deux coups de rabot:
Et le Pupitre enfin tourne ſur ſon pivot.

CHANT IV.

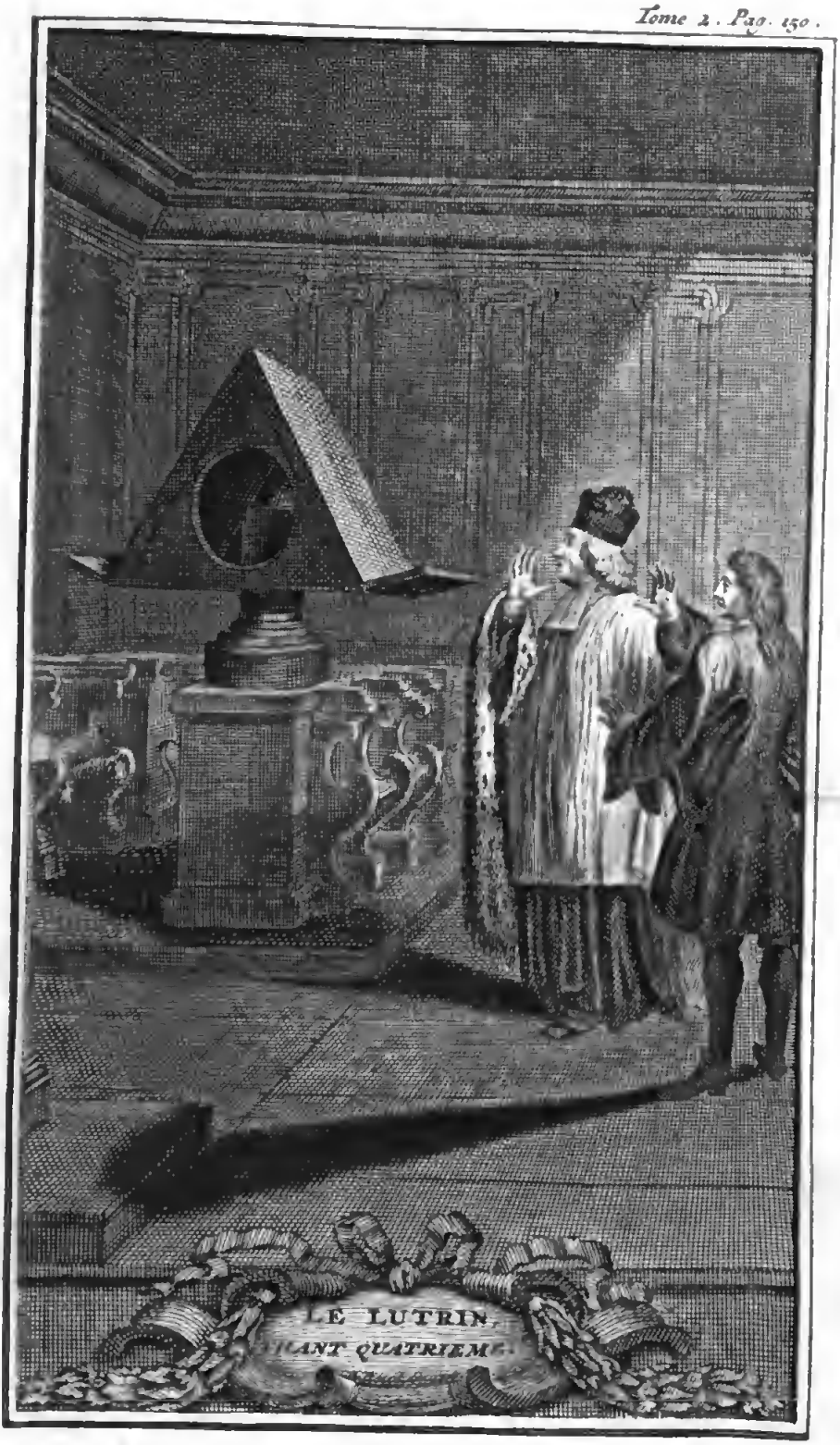
LEs Cloches dans les airs de leurs voix argentines,
Appeloient à grand bruit les Chantres à Matines:
Quand leur Chef agité d'un ſommeil effraïant,
Encor tout en ſueur ſe réveille en criant.

Aux

VERS 3. *Quand leur Chef.*] Le Chantre.

VERS 7. *Le vizilant Girot.*] BRUNOT. Il étoit fâché que l'Auteur ne l'eût pas deſigné par ſon véritable nom.

VERS 10. *Valet ſemble au logis, fier Huiſſier à l'Egliſe.*] Brunot étoit Valet-de-Chambre du Chantre, & Huiſſier de la Sainte Chapelle. Cet Huiſſier eſt un Bedeau, ou Porte-verge, dont la principale fonction eſt de garder la porte du Chœur. Il étoit fort ſoumis auprès de ſon Maître, mais


LE LUTRIN.
CHANT QUATRIEME.

Aux élans rédoublez de ſa voix douloureuſe,
Tous ſes valets tremblans quittent la plume oiſeuſe;
Le vigilant Girot court à lui le premier.
C'eſt d'un Maître ſi ſaint le plus digne Officier.
La porte dans le Chœur à ſa garde eſt commiſe:
Valet ſouple au logis, fier Huiſſier à l'Egliſe.
Quel chagrin, lui dit-il, trouble votre ſommeil?
Quoi? voulez-vous au Chœur prévenir le Soleil?
Ah! dormez, & laiſſez à des Chantres vulgaires,
Le ſoin d'aller ſi-tôt mériter leurs ſalaires.
Ami, lui dit le Chantre encor pâle d'horreur,
N'inſulte point, de grace, à ma juſte terreur.
Mêle plûtôt ici tes ſoupirs à mes plaintes,
Et tremble en écoutant le ſujet de mes craintes.
Pour la ſeconde fois un ſommeil gracieux
Avoit ſous ſes pavots appeſanti mes yeux:
Quand, l'eſprit enivré d'une douce fumée,
J'ai crû remplir au Chœur ma place accoûtumée.
Là, triomphant aux yeux des Chantres impuiſſans,

Je

mais dans l'Egliſe il faiſoit ſon emploi avec beaucoup de fierté. Mr. le Premier Préſident de Lamoignon, voiſin de la Sainte-Chapelle, où il alloit ordinairement à l'Office, connoiſſoit cet Huiſſier qui ſe faiſoit aſſez remarquer. Toutes les fois qu'il le voïoit en fonction, ce vers lui revenoit dans la mémoire, & il ne pouvoit s'empêcher de dire tout bas: *Valet ſouple au logis, fier Huiſſier à l'Egliſe.*

Je beniſſois le Peuple, & j'avalois l'encens :
Lorſque du fond caché de notre Sacriſtie,
Une épaiſſe nuée à longs flots eſt ſortie,
Qui s'ouvrant à mes yeux, dans ſon bleuâtre éclat,
M'a fait voir un Serpent conduit par le Prélat.
Du corps de ce Dragon plein de ſouffre & de nitre,
Une tête ſortoit en forme de Pupitre,
Dont le triangle affreux, tout hériſſé de crins,
Surpaſſoit en groſſeur nos plus épais Lutrins.
Animé par ſon guide, en ſiflant il s'avance :
Contre moi ſur mon banc je le voi qui s'élance.
J'ai crié, mais en vain : & fuïant ſa fureur,
Je me ſuis réveillé plein de trouble & d'horreur.

Le

VERS 24. *Je beniſſois le peuple, & j'avalois l'encens.*] Voïez ci-deſſous la Remarque ſur le vers 46.

VERS 44. *Où ſur l'ouate molle.*] Nos Anciens diſoient *Ouſ*, pour *Oie*, & *Ouette*, pour *Oiſon*. Le mot d'*Ouate*, qu'on prononce *Ouette* en Province, vient de là, par rapport à ce mol duvet, que Rabelais, L. I. c. 13. exalte ſi fort dans les Oiſons. Cette étymologie eſt de Mr. de LA MONNOYE.

VERS 46 *Prend ſes gants violets*, &c.] En l'abſence du Tréſorier, le Chantre étoit en poſſeſſion de faire l'Office avec les ornemens Pontificaux, de ſe faire encenſer, & de donner la bénédiction au Peuple. Le Treſorier ne put ſouffrir que l'on partageât ainſi ſes honneurs. Il obtint un Arrêt du Parlement qui le maintint dans la prerogative d'être encenſé tout ſeul, & qui condamna le Chantre à porter un Rochet plus court que le ſien ; mais il ne put lui faire défendre de donner les benédictions en ſon abſence. C'étoit le ſujet de la jalouſie du Tréſorier.

VERS 49. *Auſſi tôt d'un bonnet ornant*, &c.] Ce Vers eſt re-

Le Chantre, s'arrêtant à cet endroit funeſte,
A ſes yeux effraïez laiſſe dire le reſte.
Girot en vain l'aſſure, & riant de ſa peur,
Nomme ſa viſion, l'effet d'une vapeur.
Le deſolé Vieillard, qui hait la raillerie,
Lui défend de parler, ſort du lit en furie.
On apporte à l'inſtant ſes ſomptueux habits,
Où ſur l'oüate molle éclate le tabis.
D'une longue ſoutane il endoſſe la moire,
Prend ſes gants violets, les marques de ſa gloire,
Et ſaiſit, en pleurant, ce rochet, qu'autrefois
Le Prélat trop jaloux lui rogna de trois doigts.
Auſſi-tôt d'un bonnet ornant ſa tête griſe,

Déja

remarquable par la Critique dont le Roi l'a honoré. Avant l'impreſſion de ce Poëme l'Auteur le lut à Sa Majeſté. Il y avoit ici:

Alors d'un Domino couvrant ſa tête griſe,
Déja l'Aumuſſe en main, &c.

Après la lecture de ce Chant, le Roi fit remarquer à Mr. Despréaux, que le *Domino*, & l'*Aumuſſe* ſont deux choſes qui ne vont pas enſemble: car le *Domino* eſt un habillement d'hiver, & l'*Aumuſſe* eſt pour l'Eté. *D'ailleurs*, continua le Roi, *vous venez de dire:* Déjeunons, Meſſieurs, & beuvons frais *; *Cela marque que l'Action de votre Poeme ſe paſſe en Eté.* Sur le champ Mr. Despréaux changea le vers dont il s'agit. Le Roi ajoûta en ſoûriant: *Ne ſoyez pas étonné de me voir inſtruit de ces ſortes d'uſages: Je ſuis Chanoine en pluſieurs Egliſes.* En effet, le Roi de France eſt Chanoine de Saint Jean de Latran, de Saint Jean de Lyon, des Egliſes d'Angers, du Mans, de St. Martin de Tours, & de quelques autres.

* Vers 204.

Déja l'aumuſſe en main il marche vers l'Egliſe :
Et hâtant de ſes ans l'importune langueur,
Court, vole, & le premier arrive dans le Chœur.
O toi, qui, ſur ces bords qu'une eau dormante mouille,
Vis combatre autrefois le Rat & la Grenouille :
Qui, par les traits hardis d'un bizarre pinceau,
Mis l'Italie en feu pour la perte d'un Seau :
Muſe, prête à ma bouche une voix plus ſauvage,
Pour chanter le dépit, la colère, la rage,
Que le Chantre ſentit allumer dans ſon ſang,
A l'aſpect du Pupitre élevé ſur ſon banc.
D'abord pâle & muet, de colère immobile,
A force de douleur, il demeura tranquille :
Mais ſa voix s'échapant au travers des ſanglots,
Dans ſa bouche à la fin fit paſſage à ces mots.
La voilà donc, Girot, cette hydre épouvantable,
Que

IMIT. Vers 53. *O toi, qui ſur ces bords* &c.] LE TASSONI dans ſon Poëme de la *Secchia rapita*, Canto V. St. 23.

Muſa, tù che cantaſti i faſti egregi
Del Rè de Topi, e de le Rane antiche. . . . . .
Tu dimmi i nomi &c.

VERS 54. *Vis combattre autrefois le Rat & la Grenouille.*] Homère, ſuivant l'opinion commune, a fait le Poëme de la guerre des Rats & des Grenouilles.

VERS 56. *Mis l'Italie en feu pour la perte d'un Seau.*] La *Secchia rapita*, Poëme Italien du Taſſoni.

IMIT. Ibid. *Mis l'Italie en feu pour la perte d'un Seau.*]

Que m'a fait voir un ſonge, helas! trop véritable,
Je le vois ce Dragon tout prêt à m'égorger,
Ce Pupitre fatal qui me doit ombrager.
Prélat, que t'ai-je fait? quelle rage envieuſe
Rend pour me tourmenter ton ame ingénieuſe?
Quoi? même dans ton lit, Cruel, entre deux draps,
Ta profane fureur ne ſe repoſe pas?
O Ciel! quoi? ſur mon banc une honteuſe maſſe
Deſormais me va faire un cachot de ma place?
Inconnu dans l'Egliſe, ignoré dans ce lieu,
Je ne pourrai donc plus être vû que de Dieu?
Ah! plûtôt qu'un moment cet affront m'obſcurciſſe,
Renonçons à l'Autel, abandonnons l'Office;
Et ſans laſſer le Ciel par des chants ſuperflus,
Ne voïons plus un Chœur où l'on ne nous voit plus.
Sortons. Mais cependant mon Ennemi tranquille
Jouïra ſur ſon banc de ma rage inutile;

Et

LE QUERENGO, Poëte de Pavie, contemporain & ami du Taſſoni, lui parle ainſi de la *Secchia rapita*:

——— ——— ——— *Pugnataque ſævis*
Prælia diſſidiis, Rhenumque Padumque tumentes
Cædibus, ob raptam lymphis putealibus Urnam. . . . .
Concinis, immiſtis ſocco ridente cothurnis. Hexam. *Carm. l.* 5.

IMIT. Vers 62. *A force de douleur*, &c.] Sénèque le Tragique, *in Hippol. Act. II. v.* 607.

Cura leves loquuntur, ingentes ſtupent.

Et verra dans le Chœur le Pupitre exhauſſé
Tourner ſur le pivot, où ſa main l'a placé.
Non, s'il n'eſt abbatu, je ne ſaurois plus vivre.
A moi, Girot, je veux que mon bras m'en délivre.
Périſſons, s'il le faut: mais de ſes ais briſez
Entraînons, en mourant, les reſtes diviſez.
A ces mots, d'une main par la rage affermie,
Il ſaiſiſſoit déja la Machine ennemie,
Lors qu'en ce ſacré lieu, par un heureux hazard,
Entrent Jean le Choriſte, & le Sonneur Girard,
Deux Manceaux renommez, en qui l'expérience
Pour les procès eſt jointe à la vaſte ſcience.

L'un

CHANG. Vers 90. *Il ſaiſiſſoit déja la Machine* &c.] Premiere édition: *Il alloit terraſſer &c.*

VERS 92. *Entrent Jean le Choriſte, & le Sonneur Girard.*] JEAN LE CHORISTE: Perſonnage ſuppoſé. GIRARD Sonneur de la Sainte Chapelle, étoit mort long-tems avant la compoſition de ce Poëme. Il ſe noïa dans la Seine aïant gagé qu'il la paſſeroit neuf fois à la nage. Il eut un jour la témerité de monter ſur les rebords du toit de la Sainte-Chapelle, aïant une bouteille à la main; & là en préſence d'une infinité de gens qui le regardoient d'en bas avec fraïeur, il vuida d'un trait cette bouteille, & s'en retourna. Mr. Despreaux, qui etoit alors Ecolier, fut un des ſpectateurs.

CHANG. Vers 93. *Deux Manceaux renommez* &c.] Avant l'édition de 1701, ce Vers & les quatre ſuivans étoient ainſi:

Qui de tout tems pour lui brûlant d'un même zèle,
Gard nt pour le Prélat une haine fidèle.
A l'aſpect du Lutrin tous deux tremblent d'horreur:
Du Vieillard toutefois ils blâment la fureur.

Ab-

L'un & l'autre auſſi-tôt prend part à ſon affront.
Toutefois condamnant un mouvement trop promt;
Du Lutrin, diſent-ils, abbatons la Machine:
Mais ne nous chargeons pas tous ſeuls de ſa ruïne;
Et que tantôt, aux yeux du Chapitre aſſemblé
Il ſoit ſous trente mains en plein jour accablé.
Ces mots des mains du Chantre arrachent le Pupitre.
J'y conſens, leur dit-il, aſſemblons le Chapitre.
Allez donc de ce pas, par de ſaints hurlemens;
Vous-mêmes appeler les Chanoines dormans.
Partez. Mais ce diſcours les ſurprend & les glace.
Nous? qu'en ce vain projet, pleins d'une folle audace;
Nous

Abbatons, diſent-ils, ſa ſuperbe Machine.

VERS 105. *Partez. Mais ce diſcours* &c.] Ce vers & les onze ſuivans n'étoient pas dans les éditions qui ont précédé celle de 1701. Il y avoit ſeize autres vers que voici:

Partez. Mais à ce mot les Champions pâliſſent.
De l'horreur du péril leurs courages frémiſſent.
Ah! Seigneur, dit Girard, que nous demandez-vous?
De grace moderez un aveugle courroux.
Nous pourrions réveiller des Chantres & des Moines;
Mais même avant l'Aurore éveiller des Chanoines!
Qui jamais l'entreprit? qui l'oſeroit tenter?
Eſt-ce un projet, ô Ciel! qu'on puiſſe exécuter?
Hé! Seigneur: quand nos cris pourroient, du fond des ruës,
De leurs apartemens percer les avenuës:

Nous allions, dit Girard, la nuit nous engager?
De notre complaiſance oſez-vous l'exiger?
Hé, Seigneur! Quand nos cris pourroient, du fond des ruës,
De leurs appartemens percer les avenuës,
Réveiller ces Valets autour d'eux étendus,
De leur ſacré repos miniſtres aſſidus,
Et pénetrer des lits au bruit inacceſſibles;
Penſez-vous, au moment que les ombres paiſibles
A ces lits enchanteurs ont ſû les attacher,
Que la voix d'un Mortel les en puiſſe arracher?
Deux Chantres feront-ils, dans l'ardeur de vous plaire,
Ce que depuis trente ans ſix cloches n'ont pû faire?
Ah! je vois bien où tend tout ce diſcours trompeur,
Reprend le chaud Vieillard: le Prélat vous fait peur;
Je vous ai vû cent fois ſous ſa main béniſſante
Courber ſervilement une épaule tremblante.
Hé bien, allez, ſous lui fléchiſſez les genoux.
Je ſaurai réveiller les Chanoines ſans vous.

Viens,

Appeler ces Valets autour d'eux étendus,
De leur ſacré repos Miniſtres aſſidus;
Et pénetrer ces lits au bruit inacceſſibles?
Penſez vous, au moment que ces Dormeurs paiſibles
De la tête une fois preſſent un oreiller,
Que la voix d'un mortel puiſſe les réveiller?

Vers

Viens, Girot, ſeul ami qui me reſte fidelle;
Prenons du ſaint Jeudi la bruïante Creſſelle.
Sui-moi. Qu'à ſon lever le Soleil aujourd'hui
Trouve tout le Chapitre éveillé devant lui.
Il dit. Du fond poudreux d'une armoire ſacrée
Par les mains de Girot la Creſſelle eſt tirée.
Ils ſortent à l'inſtant, & par d'heureux efforts
Du lugubre inſtrument font crier les reſſorts.
Pour augmenter l'effroi, la Diſcorde infernale
Monte dans le Palais, entre dans la grand' Sale,
Et du fond de cet antre, au travers de la nuit,
Fait ſortir le Démon du tumulte & du bruit.
Le quartier alarmé n'a plus d'yeux qui ſommeillent.
Déja de toutes parts les Chanoines s'éveillent.
L'un croit que le tonnerre eſt tombé ſur les toits,
Et que l'Egliſe brûle une ſeconde fois.
L'autre encore agité de vapeurs plus funèbres,
Penſe être au Jeudi Saint, croit que l'on dit Ténèbres,
Et déja tout confus tenant midi ſonné,

En

VERS 126. *Prenons du Saint Jeudi la bruïante Creſſelle.*] Inſtrument de bois, en forme de moulinet, qui fait beaucoup de bruit en le tournant On s'en ſert le Jeudi & le Vendredi Saint, au lieu de cloches. On dit auſſi *Crecerelle.*

VERS 140. *Et que l'Egliſe brûle une ſeconde fois*] Le toit de la Sainte-Chappelle fut brûlé en 1630. au rapport de LE MAIRE, dans ſon *Paris ancien & nouveau*, Tome I. p. 449. Mr. Despreaux avoit marqué dans une Note marginale que cet incendie arriva en 1618. mais il le confondoit avec celui de la grande Sale du Palais.

VERS

En ſoi-même fremit de n'avoir point dîné.
Ainſi, lors que tout prêt à briſer cent murailles,
Louïs, la foudre en main, abandonnant Verſailles,
Au retour du Soleil & des Zéphirs nouveaux,
Fait dans les champs de Mars déploïer ſes drapeaux;
Au ſeul bruit répandu de ſa marche étonnante,
Le Danube s'émeut, le Tage s'épouvante,
Bruxelle attend le coup qui la doit foudroïer,
Et le Batave encore eſt prêt à ſe noïer.
Mais en vain dans leurs lits un juſte effroi les preſſe:
Aucun ne laiſſe encor la plume enchantereſſe.
Pour les en arracher Girot s'inquietant,
Va crier qu'au Chapitre un repas les attend.
Ce mot dans tous les cœurs répand la vigilance.

Tout

VERS 152. *Et le Batave encore eſt prêt à ſe noïer*] Voïez la Remarque ſur le vers 208. du quatrième Chant de l'Art Poëtique.

VERS 156. *Le ſeul Chanoine Evrard.*] L'Abbé DANSE. Ce Chanoine aimoit également la bonne chère & la propreté. LOUÏS ROGER DANSE mourut à Ivri, au mois d'Octobre 1699.

VERS 169. *Alain touſſe & ſe lève.*] Son nom étoit AUBERI, que l'on prononce *Aubri*. Il ne parloit jamais ſans touſſer une ou deux fois auparavant. Mr. le Premier Preſident de Lamoignon l'avoit choiſi depuis long-tems pour ſon Confeſſeur, & lui avoit procuré un Canonicat à la Sainte Chapelle. Ce Chanoine étoit d'un eſprit médiocre, mais fort oppoſé aux ſentimens des Janſéniſtes. Cela eſt bien marqué par le discours qu'on lui fait tenir ici, & par la

Tout s'ébranle, tout ſort, tout marche en diligence.
Ils courent au Chapitre, & chacun ſe preſſant
Flatte d'un doux eſpoir ſon appétit naiſſant.
Mais, ô d'un déjeuner vaine & frivole attente!
A peine ils ſont aſſis, que d'une voix dolente,
Le Chantre deſolé, lamentant ſon malheur,
Fait mourir l'appétit, & naître la douleur.
Le ſeul Chanoine Evrard, d'abſtinence incapable,
Oſe encor propoſer qu'on apporte la table.
Mais il a beau preſſer; aucun ne lui répond.
Quand le premier rompant ce ſilence profond,
Alain touſſe, & ſe lève, Alain ce ſavant homme,
Qui de Bauni vingt fois a lû toute la Somme,
Qui poſſède Abeli, qui ſait tout Raconis,

Et

la qualité des Livres ſur leſquels on fait rouler ſa ſcience & ſes lectures. Quoi qu'il fût ſi bien deſigné, on dit qu'il lut pluſieurs fois le Lutrin, ſans s'y reconnoitre.

VERS 170. *Qui de Bauni vingt fois a lû toute la Somme.*] *La Somme des péchez qui ſe commettent en tous états*, par le P. BAUNY Jeſuite. Ce Livre parut en 1634. & a été réimprimé pluſieurs fois.

VERS 171. *Qui poſſède Abéli.*] Voïez la Remarque ſur le vers 188.

Même Vers. *Qui ſait tout Raconis.*] CHARLES FRANÇOIS D'ABRA, DE RACONIS, a été Profeſſeur de Philoſophie, Docteur de Sorbonne, Prédicateur & Aumonier de Louïs XIII. & enfin Evêque de Lavaur. Il étoit auſſi Anti-Janſéniſte. Il fit imprimer une Philoſophie en 1617.

VERS

Et même entend, dit-on, le Latin d'A-Kempis.
N'en doutez point, leur dit ce ſavant Canoniſte,
Ce coup part, j'en ſuis ſûr, d'une main Janſéniſte.
Mes yeux en ſont témoins: j'ai vû moi-même hier
Entrer chez le Prélat le Chapelain Garnier.
Arnauld, cet Heretique ardent à nous détruire,
Par ce Miniſtre adroit tente de le ſéduire.
Sans doute il aura lû dans ſon Saint Auguſtin,
Qu'autrefois Saint Louïs érigea ce Lutrin.
Il va nous inonder des torrens de ſa plume.
Il faut, pour lui répondre, ouvrir plus d'un volume.
Conſultons ſur ce point quelque Auteur ſignalé.
Voyons ſi des Lutrins Bauni n'a point parlé.

Etu-

VERS 172. —— *Le Latin d'A-Kempis.*] Auteur de l'Imitation de Jeſus-Chriſt.

VERS 176. *Le Chapelain Garnier.*] LOUÏS LE FOURNIER, Chapelain perpetuel de la Sainte Chapelle, natif de Villeneuve au Berche. Il étoit ennemi des brigues & des Cabales qui ſont ſi communes dans les Chapitres: ainſi, il n'avoit jamais pris de parti dans les demêlez du Treſorier & du Chantre. Mr Arnauld l'alloit voïr ſouvent; & le Chanoine Auberi regardoit ce Chapelain comme un Janſéniſte.

VERS 179. *Sans doute il aura lû dans ſon Saint Auguſtin.*] Mr ARNAULD, Docteur de Sorbonne, avoit fait une étude particulière des Ecrits de Saint Auguſtin, dont il a traduit en François pluſieurs Traitez, comme celui *des Mœurs de l'Egliſe Catholique*, celui *de la Correction & de la Grace*, celui *de la véritable Religion*, *le Manuel de la Foi*, &c.

VERS 180. *Qu'autrefois Saint Louïs érigea ce Lutrin.*] Le Chanoine ignorant qui parle, fait ici un terrible anachroniſme: car il y a un intervalle d'environ 300. ans entre S.

Etudions enfin, il en eſt tems encore;
Et pour ce grand projet, tantôt dès que l'Aurore
Rallumera le jour dans l'onde enſevéli,
Que chacun prenne en main le moëleux Abéli.
Ce conſeil imprévû de nouveau les étonne:
Sur tout le gras Evrard d'épouvante en friſſonne.
Moi? dit-il, qu'à mon âge, Ecolier tout nouveau,
J'aille pour un Lutrin me troubler le cerveau?
O le plaiſant conſeil! Non, non, ſongeons à vivre.
Va maigrir, ſi tu veux, & ſécher ſur un Livre.
Pour moi, je lis la Bible autant que l'Alcoran.
Je ſai ce qu'un Fermier nous doit rendre par an:

Sur

St. Auguſtin, & St. Louïs, fondateur de la Sainte Chapelle.

VERS 188. —— *Le moëleux Abéli.*] Fameux Auteur de la Moële Theologique: *Medulla Theologica*. Comme on parloit un jour de cet Ouvrage, l'Abbé LE CAMUS, enſuite Evêque de Grenoble, & Cardinal, dit: *La Lune étoit en décours quand il fit cela.* Avant la compoſition du Lutrin, le Livre de Mr. ABE'LI étoit en réputation parmi les Théologiens, & il n'y avoit point d'Ouvrage de cette eſpèce qui eût plus de cours que celui-là. Mais dès que le *Lutrin* parut, ce Poëme fit tomber la *Moële Théologique*, & depuis long tems on ne la lit plus.

§ Les reflexions que Mr. BAYLE a faites ſur l'épithète de *moëleux*, que Mr. Deſpréaux donne ici à Abeli, meritent d'être lûes. Il en tire une raiſon pour montrer la neceſſité qu'il y avoit de faire un bon Commentaire ſur les Oeuvres de notre Poëte. Voyez ſon *Dictionaire* à l'Article ABELI (*Louïs*) Rem. A. Il n'a pas oublié le bon mot de l'Abbé le Camus, que l'on vient de lire, & qui eſt tiré du *Menagiana*. DU MONTEIL.

VERS

Sur quelle vigne à Rheims nous avons hypothèque.
Vingt muids rangez chez moi font ma Bibliothèque.
En plaçant un Pupitre on croit nous rabaiſſer ;
Mon bras ſeul ſans Latin ſaura le renverſer.
Que m'importe qu'Arnauld me condamne ou m'approuve ?
J'abbats ce qui me nuit par tout où je le trouve.
C'eſt là mon ſentiment. A quoi bon tant d'apprêts?
Du reſte déjeunons, Meſſieurs, & beuvons frais.
Ce diſcours, que ſoutient l'embonpoint du viſage,
Rétablit l'appétit, réchauffe le courage :
Mais le Chantre ſur tout en paroît raſſûré.
Oui, dit-il, le Pupitre a déja trop duré.
Allons ſur ſa ruïne aſſûrer ma vengeance.
Donnons à ce grand œuvre une heure d'abſtinence ;
Et qu'au retour tantôt un ample déjeuner
Long-tems nous tienne à table, & s'uniſſe au dîner.
Auſſi-tôt il ſe lève, & la Troupe fidèle
Par ces mots attirans ſent redoubler ſon zèle.
Ils marchent droit au Chœur d'un pas audacieux :
Et bien-tôt le Lutrin ſe fait voir à leurs yeux.
A ce terrible objet aucun d'eux ne conſulte.

Sur

VERS 197. *Sur quelle vigne à Rheims nous avons hypothèque.*] L'Abbaïe de Saint Nicaiſe de Rheims en Champagne, eſt unie au Chapitre de la Sainte Chapelle. Comme le vin fait le principal revenu de cette Abbaïe, chaque Chanoine doit avoir tous les ans un muid de vin de Rheims, mais cela

Sur l'Ennemi commun ils fondent en tumulte.
Ils ſappent le pivot, qui ſe défend en vain.
Chacun ſur lui d'un coup veut honorer ſa main.
Enfin ſous tant d'efforts la Machine ſuccombe,
Et ſon corps entr'ouvert chancelle, éclate, & tombe.
Tel ſur les monts glacez des farouches Gelons
Tombe un chêne battu des voiſins Aquilons;
Ou tel, abandonné de ſes poutres uſées,
Fond enfin un vieux toit ſous ſes tuiles briſées.
La Maſſe eſt emportée, & ſes ais arrachez
Sont aux yeux des Mortels chez le Chantre cachez.

cela s'apprétie, & l'on emploie cet argent aux dépenſes néceſſaires de la Sainte-Chapelle.

VERS 223. *Tel ſur les monts glacez des farouches Gelons.*] Peuples de la Scythie, entre les Thraces & les Gètes, vers l'embouchure du Danube; aujourd'hui le Budziac & la Beſſarabie.

CHANT V.

L'AURORE cependant, d'un juſte effroi troublée;
Des Chanoines levez voit la troupe aſſemblée,
Et

LEs deux derniers Chants de ce Poëme n'ont été faits que long-tems après les quatre premiers; & l'Auteur les donna au public en 1683. avec les Epitres VI. VII. VIII. & IX. La veille du jour que Mr. Colbert mourut, Mr. l'Abbé Gallois lui lut les deux derniers Chants du Lutrin; & ce Miniſtre, tout malade qu'il étoit, ne laiſſa pas de rire, au récit du combat imaginaire des Chantres & des Chanoines. Ce combat eſt une fiction du Poëte.

VERS

Et contemple long-tems, avec des yeux confus,
Ces viſages fleuris qu'elle n'a jamais vûs.
Chez Sidrac auſſi-tôt Brontin d'un pié fidelle
Du Pupitre abbatu va porter la nouvelle.
Le Vieillard de ſes ſoins bénit l'heureux ſuccès,
Et ſur un bois détruit, bâtit mille procès,
L'eſpoir d'un doux tumulte échauffant ſon courage,
Il ne ſent plus le poids ni les glaces de l'âge;
Et chez le Tréſorier, de ce pas, à grand bruit,
Vient étaler au jour les crimes de la nuit.
Au récit imprévû de l'horrible inſolence,
Le Prélat hors du lit impétueux s'élance,
Vainement d'un breuvage, à deux mains apporté,
Gilotin avant tout le veut voir humecté.
Il veut partir à jeun, il ſe peigne, il s'apprête.
L'yvoire trop hâté deux fois rompt ſur ſa tête,
Et deux fois de ſa main le bouis tombe en morceaux.
Tel Hercule filant rompoit tous les fuſeaux.
Il ſort demi paré. Mais déja ſur ſa porte
Il voit de ſaints Guerriers une ardente cohorte,

Qui

VERS 15. *Vainement d'un breuvage, à deux mains apporté.*] Un bouillon.

VERS 20. *Tel Hercule filant rompoit tous les fuſeaux.*] „ Pour revenir à Hercule, dit Coſtar à Voiture, je penſe „ que ce que diſent vos Scholiaſtes eſt une pure médiſan- „ ce, qu'il rompoit toutes les rames quand il ramoit. „ Car vous ſavez, Monſieur, qu'il filoit fort adroitement „ chez Omphale, & même qu'il y filoit doux: & on ne

„ lit

LE LUTRIN,
CHANT CINQUIÉME.

Qui tous remplis pour lui d'une égale vigueur
Sont prêts, pour le ſervir, à deſerter le Chœur.
Mais le Vieillard condamne un projet inutile.
Nos Deſtins ſont, dit-il, écrits chez la Sibylle :
Son Antre n'eſt pas loin. Allons la conſulter,
Et ſubiſſons la loi qu'Elle nous va dicter.
Il dit : à ce conſeil, où la Raiſon domine,
Sur ſes pas au Barreau la Troupe s'achemine,
Et bien-tôt dans le Temple, entend, non ſans frémir,
De l'Antre redouté les ſoupiraux gémir.
Entre ces vieux appuis, dont l'affreuſe Grand' Sale
Soutient l'énorme poids de ſa voute infernale,
Eſt un Pilier fameux, des Plaideurs reſpecté,
Et toujours de Normans à midi fréquenté.
Là ſur des tas poudreux de ſacs & de pratique,
Heurle tous les matins une Sibylle étique :
On l'appelle Chicane, & ce Monſtre odieux
Jamais pour l'Equité n'eut d'oreilles ni d'yeux.
La Diſette au teint blême, & la triſte Famine,

Les

„ lit point qu'il ait jamais rompu ni de roüets, ni de fuſeaux, ni de quenouilles. *Entret. de Voiture & de Coſtar.* Left III.

VERS 35. *Eſt un Pilier fameux.*] Le Pilier des Conſultations. C'eſt le premier de la Grand' Sale du côté de la Chapelle du Palais. Les anciens Avocats s'aſſemblent près de ce Pilier, où l'on vient les conſulter. Il y a auſſi une Chambre des Conſultations vis-à-vis ce Pilier, à côté de la même Chapelle.

VERS

Les Chagrins devorans, & l'infame Ruïne,
Enfans infortunez de ſes raffinemens,
Troublent l'air d'alentour de longs gémiſſemens.
Sans ceſſe feuilletant les Loix & la Coutume,
Pour conſumer autrui, le Monſtre ſe conſume,
Et dévorant Maiſons, Palais, Châteaux entiers,
Rend pour des monceaux d'or de vains tas de papiers.
Sous le coupable effort de ſa noire inſolence
Thémis a vû cent fois chanceler ſa balance.
Inceſſamment il va de détour en détour :
Comme un Hibou, ſouvent il ſe dérobe au jour.
Tantôt les yeux en feu c'eſt un Lion ſuperbe ;
Tantôt, humble Serpent, il ſe gliſſe ſous l'herbe.
En vain, pour le domter, le plus juſte des Rois
Fit règler le cahos des ténebreuſes Loix.
Ses griffes vainement par Puſſort accourcies,
Se rallongent déja, toujours d'encre noircies ;
Et ſes ruſes perçant & digues & remparts,
Par cent brêches déja rentrent de toutes parts.
Le Vieillard humblement l'aborde & le ſaluë ;

Et

VERS 57. *Ses griffes vainement par Puſſort accourcies.*] HENRI PUSSORT, Conſeiller d'Etat, eſt celui qui a le plus contribué à rédiger les Ordonnances que le Roi fit publier en 1667. & en 1670. pour la réformation de la Juſtice, & pour l'abréviation des procès.

VERS 65. *Toi pour qui dans le Mans* &c.] Les Manceaux & les Normans ſont accuſez d'aimer les procès & la chicane.

IMIT.

Et faiſant, avant tout, briller l'or à ſa vuë ;
Reine des longs procès, dit-il, dont le ſavoir
Rend la force inutile, & les Loix ſans pouvoir,
Toi pour qui dans le Mans le Laboureur moiſſonne,
Pour qui naiſſent à Caën tous les fruits de l'Automne :
Si dès mes premiers ans, heurtant tous les Mortels,
L'encre a toujours pour moi coulé ſur tes Autels,
Daigne encor me connoître en ma ſaiſon derniere :
D'un Prélat, qui t'implore, exauce la priere.
Un Rival orgueilleux, de ſa gloire offenſé,
A détruit le Lutrin par nos mains redreſſé.
Epuiſe en ſa faveur ta Science fatale :
Du Digeſte & du Code ouvre-nous le Dédale,
Et montre-nous cet art, connu de tes Amis,
Qui dans ſes propres Loix embaraſſe Thémis.
La Sibylle, à ces mots déja hors d'elle-même,
Fait lire ſa fureur ſur ſon viſage blême :
Et pleine du Démon qui la vient oppreſſer,
Par ces mots étonnans tâche à le repouſſer :

Chan-

IMIT. Vers 77. *La Sibylle à ces mots* &c.] Virgile, Eneïde VI. 77.

At Phœbi nondum patiens immanis in antro
Bacchatur Vates, magnum ſi pectore poſſit
Excuſſiſſe Deum. Tanto magis ille fatigat
Os rabidum, fera corda domans, fingitque premendo.

Chantres, ne craignez plus une audace insensée.
Je vois, je vois au Chœur la masse replacée.
Mais il faut des combats. Tel est l'arrêt du Sort:
Et sur tout évitez un dangereux accord.

Là bornant son Discours, encor toute écumante;
Elle souffle aux Guerriers l'esprit qui la tourmente;
Et dans leurs cœurs, brûlans de la soif de plaider,
Verse l'amour de nuire, & la peur de ceder.
Pour tracer à loisir une longue requête,
A retourner chez soi leur brigade s'apprête.
Sous leurs pas diligens le chemin disparoît,
Et le Pilier loin d'eux déja baisse & décroît.
Loin du bruit cependant les Chanoines à table,
Immolent trente mets à leur faim indomtable.
Leur appétit fougueux, par l'objet excité,
Parcourt tous les recoins d'un monstrueux pâté.

Par

VERS 102. *Et prétend à son tour consulter la Sibylle.*] Le Chantre aïant fait enlever le Pupitre qu'on avoit mis devant son siège, se pourvût aux Requêtes du Palais, où il fit assigner le Tréforier, & les deux Sous-Marguilliers Frontin & Sirude. Le Tréforier de son côté, s'adressa à l'Official de la Sainte-Chapelle, devant qui le Chantre fut assigné à la requête du Promoteur. Sur ce conflict de Jurisdiction l'Instance fut évoquée aux Requêtes du Palais, par Sentence renduë à la Barre de la Cour, le 5. d'Août 1667.

VERS 105. *Par les détours étroits* &c.] La Maison du Chantre a son entrée au bas de l'Escalier de la Chambre des

Par le fel irritant la ſoif eſt allumée ;
Lorsque d'un pié léger la promte Renommée
Semant par tout l'effroi, vient au Chantre éperdu
Conter l'affreux détail de l'Oracle rendu.
Il ſe lève, enflamé de muſcat & de bile,
Et prétend à ſon tour conſulter la Sibylle.
Evrard a beau gémir du repas deſerté.
Lui-même eſt au Barreau par le nombre emporté.
Par les détours étroits d'une barrière oblique,
Ils gagnent les degrez, & le Perron antique,
Où ſans ceſſe étalant bons & méchans Ecrits,
Barbin vend aux paſſans des Auteurs à tout prix.
Là le Chantre à grand bruit arrive & ſe fait place,
Dans le fatal inſtant que d'une égale audace
Le Prélat & ſa troupe, à pas tumultueux,
Descendoient du Palais l'escalier tortueux.

L'un

des Comptes, vis à-vis la porte de la Sainte Chapelle baſſe : Ainſi pour aller de là au Palais, il faut paſſer *par les détours étroits d'une barrière oblique*, qui eſt plantée le long des murs de la Sainte-Chapelle, & qui ſert à ménager un paſſage libre derrière les Caroſſes dont la Cour du Palais eſt ordinairement remplie. L'espace vuide, qui eſt entre la barrière & le mur, conduit aux degrez par où l'on monte à la Sainte-Chapelle.

VERS 101. *Barbin vend aux paſſans des Auteurs à tout prix.*] BARBIN ſe piquoit de ſavoir vendre des Livres, quoi que méchans. Sa boutique étoit ſur le ſecond Perron de l'escalier de la Sainte-Chapelle.

L'un & l'autre Rival, s'arrêtant au paſſage,
Se meſure des yeux, s'obſerve, s'enviſagé.
Une égale fureur anime leurs eſprits.
Tels deux fougueux Taureaux, de jalouſie épris,
Auprès d'une Geniſſe au front large & ſuperbe,
Oubliant tous les jours le pâturage & l'herbe,
A l'aſpect l'un de l'autre embraſez, furieux,
Déja, le front baiſſé, ſe menacent des yeux.
Mais Evrard, en paſſant, coudoïé par Boirude,
Ne fait point contenir ſon aigre inquiétude.
Il entre chez Barbin, & d'un bras irrité,
Saiſiſſant du Cyrus un Volume écarté,
Il lance au Sacriſtain le Tome épouvantable.
Boirude fuit le coup: Le Volume effroïable
Lui raſe le viſage, & droit dans l'eſtomac
Va frapper en ſifflant l'infortuné Sidrac.

Le

IMIT. Vers 116. *Tels deux fougueux Taureaux*, &c.] Virgile, Georg. III. v. 215.

Carpit enim vires paulatim, uritque videndo.
Fœmina: nec nemorum patitur meminiſſe, nec herbæ &c.

VERS 124. *Saiſiſſant du Cyrus —— le Tome épouvantable* &c.] Roman de Mademoiſelle de SCUDERI, intitulé, *Artamène, ou le Grand Cyrus*. Notre Auteur a affecté de donner à ce Roman les epithetes d'*épouvantable*, d'*effroïable*, d'*horrible*, non ſeulement pour ſe moquer de la groſſeur des Volumes, mais encore parce que ces mêmes termes y ſont emploïez à tout propos.

VERS 135. *La Diſcorde triomphe*, &c.] Iliade, L. XI.

La

Le Vieillard, accablé de l'horrible Artamène,
Tombe aux piés du Prélat, ſans pouls & ſans haleine.
Sa Troupe le croit mort, & chacun empreſſé,
Se croit frappé du coup, dont il le voit bleſſé.
Auſſi-tôt contre Evrard vingt Champions s'élancent;
Pour ſoûtenir leur choc, les Chanoines s'avancent.
La Discorde triomphe, & du combat fatal
Par un cri donne en l'air l'effroïable ſignal.
Chez le Libraire abſent tout entre, tout ſe mêle.
Les Livres ſur Evrard fondent comme la grêle,
Qui dans un grand jardin, à coups impétueux,
Abbat l'honneur naiſſant des rameaux fructueux.
Chacun s'arme au hazard, du Livre qu'il rencontre.
L'un tient l'Edit d'Amour, l'autre en ſaiſit la Montre;
L'un prend le ſeul Jonas qu'on ait vû relié,

L'au-

La Discorde ſe réjouït de voir le combat opiniâtré des Grecs & des Troïens.

CHANG. Vers 142. *L'un tient l'Edit d'Amour.*] C'eſt ainſi qu'il faut lire, ſuivant la première édition. Dans toutes les autres l'Auteur avoit mis: *L'un tient le Nœud d'Amour.*

Ibid. *L'un tient l'Edit d'Amour.*] Petit Poëme de l'Abbé REGNIER DESMARAIS, Secretaire de l'Academie Françoiſe.

Même vers. —— *L'autre en ſaiſit la Montre.*] Ouvrage de BONNECORSE. Voïez la Remarque ſur le vers 64. de l'Epître IX.

VERS 143. *L'un prend le ſeul Jonas.*] *Jonas, ou Ninive péni ente*, Poëme du Sr. de CORAS. Voïez le vers 91. de la Sat. IX. & les Remarques.

L'autre un Taſſe François, en naiſſant oublié.
L'Eleve de Barbin, commis à la boutique,
Veut en vain s'oppoſer à leur fureur Gothique.
Les Volumes, ſans choix à la tête jettez,
Sur le Perron poudreux volent de tous côtez.
Là, près d'un Guarini, Terence tombe à terre.
Là, Xénophon dans l'air heurte contre un La Serre.
O que d'Ecrits obſcurs, de Livres ignorez
Furent en ce grand jour de la poudre tirez!
Vous en fûtes tirez, Almerinde & Simandre:

Et

VERS 144. *L'autre un Taſſe François.*] La *Jeruſalem délivrée*, Poëme du TASSE, traduit en vers François par MICHEL LE CLERC, de l'Académie Françoiſe.

VERS 146. —— *A leur fureur Gothique.*] En ſe battant à coups de Livres, ils ſembloient vouloir imiter les Goths, Peuples Barbares, qui avoient détruit les Sciences & les beaux Arts dans toute l'Europe.

VERS 148. *Sur le Perron poudreux.*] On l'a appelé *la Plaine de Barbin*, depuis la publication de ce Poëme, à cauſe de la bataille qui eſt ici décrite.

VERS 149. *Là près d'un Guarini*] Auteur du *Paſtor Fido*, Paſtorale Italienne, remplie d'affectation & de ſentimens peu naturels. Terence eſt la nature même.

VERS 150. *Là Xénophon dans l'air heurte contre un La Serre.*] Miſerable Ecrivain, vil faiſeur de galimatias, mis en oppoſition avec Xénophon.

VERS 153. —— *Almerinde & Simandre.*] Petit Roman qu'on dit avoir été compoſé par le D. S.

VERS 154. —— *Inconnu Caleandre.*] Le *Caleandre fidèle*, Roman traduit de l'Italien par SCUDERI, & imprimé en 1668. chez Barbin, en quatre volumes.

VERS 155. —— *Saiſi par Gaillarbois.*] PIERRE TARDIEU, Sr. de GAILLARBOIS, avoit été Chanoine de la Sainte-Chapelle; mais il étoit mort dès l'année 1656. & l'Auteur a emploïé ſon nom, parce qu'il étoit fort connu.

Et toi, rebut du peuple, inconnu Caloandre,
Dans ton repos, dit-on, ſaiſi par Gaillerbois,
Tu vis le jour alors pour la premiére fois.
Chaque coup ſur la chair laiſſe une meurtriſſure.
Déja plus d'un Guerrier ſe plaint d'une bleſſure.
D'un Le Vayer épais Giraut eſt renverſé.
Marineau, d'un Brébeuf à l'épaule bleſſé,
En ſent par tout le bras une douleur amère,
Et maudit la Pharſale aux Provinces ſi chère.
D'un Pinchêne *in quarto* Dodillon étourdi

A

nu. Ce Chanoine étoit frere du Lieutenant Criminel TARDIEU, fameux par ſon extrême avarice, & par ſa mort funeſte. Ils étoient neveux de JAQUES GILLOT, Conſeiller-Clerc au Parlement, qui avoit été le principal Auteur de l'ingénieuſe Satire du *Catholicon*, à laquelle il travailla avec RAPIN, LE ROI, & PASSERAT.

VERS 159. *D'un Le Vayer épais Giraut eſt renverſé.*] Toutes les Oeuvres de la MOTHE LE VAYER ont été recueillies en deux volumes *in folio*. L'Epithète d'*épais* déſigne & la groſſeur du volume, & le ſtile de l'Auteur. *Giraut* eſt un Perſonnage imaginaire.

VERS 160. *Marineau d'un Brébeuf.*] La *Pharſale* de LUCAIN traduite par BRÉBEUF. *Marineau* eſt le vrai nom d'un Chantre qui étoit deja mort.

VERS 163. *D'un Pinchêne in quarto.*] ETIENNE MARTIN, Sr. de PINCHESNE, Neveu de VOITURE. Le Caractère de ſes Poëſies eſt exprimé dans le vers ſuivant, par ces mots, *Le cœur affadi*: Car ces mots denotent l'inſipidité des vers de Pinchesne, qui affadiſſent le cœur.

VERS 163. —— *Dodillon étourdi.*] Il avoit été un des Chantres de la Sainte-Chapelle, mais il étoit mort avant l'évenement du Lutrin. Dans les dernieres années de ſa vie il tomba en enfance, & l'on fut obligé de lui interdire la célébration de la Meſſe. Notre Auteur ſe ſouvenoit de l'avoir vû en cet état.

A long-tems le teint pâle, & le cœur affadi.
Au plus fort du combat le Chapelain Garagne,
Vers le ſommet du front atteint d'un Charlemagne;
(Des vers de ce Poëme effet prodigieux!)
Tout prêt à s'endormir, bâille & ferme les yeux.
A plus d'un Combattant la Clélie eſt fatale.
Girou dix fois par elle éclate & ſe ſignale.
Mais tout cède aux efforts du Chanoine Fabri.
Ce Guerrier, dans l'Egliſe aux querelles nourri,
Eſt robuſte de corps, terrible de viſage,
Et de l'eau dans ſon vin n'a jamais ſû l'uſage.
Il terraſſe lui ſeul & Guibert & Graſſet,
Et Gorillon la baſſe, & Grandin le fauſſet,

Et

VERS 165. —— *Le Chapelain Garagne.*] Perſonnage ſuppoſé.

VERS 166. —— *Atteint d'un Charlemagne.*] Poëme Héroïque. Voïez la Remarque ſur le vers 181. de l'Epître IX.

VERS 169. *A plus d'un Combattant la Clélie.*] Roman de Mademoiſelle de Scuderi, en dix volumes. *Girou*, eſt un nom inventé.

VERS 171. *Mais tout cède aux efforts du Chanoine Fabri.*] Il ſe nommoit LE FEVRE, & étoit Conſeiller-Clerc au Parlement. Il étoit extrêmement violent & emporté.

IMIT. Vers 174. *Et de l'eau dans ſon vin.*] LE TASSONI, *Secchia rapita*, Cant. VI. 60.

Et non bevea giammai vino inacquato.

VERS 175. —— *Et Guibert, & Graſſet*, &c.] Tous ces noms de Chantres, dans ce vers & les deux ſuivans, ſont

Et Gerbais l'agréable, & Guerin l'inſipide.
Des Chantres deſormais la brigade timide
S'écarte, & du Palais regagne les chemins.
Telle à l'aſpect d'un Loup, terreur des champs voiſins,
Fuit d'Agneaux effraïez une troupe bêlante:
Ou tels devant Achille, aux campagnes du Xante,
Les Troïens ſe ſauvoient à l'abri de leurs tours.
Quand Brontin à Boirude adreſſe ce diſcours:
Illuſtre Porte-croix, par qui notre bannière,
N'a jamais en marchant fait un pas en arrière,
Un Chanoine lui ſeul triomphant du Prélat,
Du Rochet à nos yeux ternira-t-il l'éclat?

Non,

ſont des noms inventez. Cependant après la publication du Lutrin, l'Auteur reçut des plaintes de quelques perſonnes qui portoient les mêmes noms.

VERS 185. *Illuſtre Porte-croix, par qui notre bannière* &c.] Quelques années avant ce Poëme, la Proceſſion de Notre-Dame, & celle de la Sainte Chapelle s'étoient rencontrées au Marché neuf, le jour de la Fête-Dieu; & aucune des deux n'avoit voulu ceder le pas. La raiſon vouloit que Notre-Dame eût l'avantage, mais comme la Proceſſion de la Sainte-Chapelle étoit ſoûtenuë par les Huiſſiers du Parlement qui accompagnoient Mr. le Premier Preſident, celle de Notre Dame fut contrainte de ceder à la force. Ce démêlé étoit arrivé d'autres fois, & le Porte-banniére de la Sainte-Chapelle avoit toûjours ſoutenu vigoureuſement ſon honneur & celui de ſon Egliſe. Pour prévenir de plus fâcheuſes ſuites, on reſolut que le Jour de la Fête-Dieu la Sainte-Chapelle feroit ſa Proceſſion à ſept heures du matin, avant celle de Notre Dame.

Non, non, pour te couvrir de ſa main redoutable,
Accepte de mon corps l'épaiſſeur favorable.
Vien, & ſous ce rampart à ce Guerrier hautain
Fais voler ce Quinaut, qui me reſte à la main.
A ces mots il lui tend le doux & tendre Ouvrage.
Le Sacriſtain, bouillant de zèle & de courage.
Le prend, ſe cache, approche, & droit entre les yeux
Frappe du noble écrit l'Athlete audacieux.
Mais c'eſt pour l'ébranler une foible tempête.
Le Livre ſans vigueur mollit contre ſa tête.
Le Chanoine les voit, de colère embraſé.
Atendez, leur dit-il, Couple lâche & ruſé,
Et jugez ſi ma main, aux grands exploits novice,
Lance à mes ennemis un Livre qui molliſſe.
A ces mots, il ſaiſit un vieil *Infortiat*,
Groſſi des viſions d'Accurſe & d'Alciat,
Inutile ramas de Gothique écriture,

Dont

IMIT. Vers 189. *Non, non, pour te couvrir* &c.] Dans l'*Iliade*, L. VIII. v. 267. Ajax couvre de ſon bouclier Teucer ſon frere, afin qu'il puiſſe en ſureté lancer des traits contre Hector, & contre les Troïens.

VERS 192. *Fais voler ce Quinaut* &c.] Ses Oeuvres conſiſtent en diverſes Pieces de Théatre, dont le caractère eſt marqué par ces mots du vers ſuivant: *Le doux & tendre Ouvrage*: On liſoit dans les premières éditions: *Le doucereux Ouvrage*. Les Opera du même Auteur, qui ont paru depuis n'ont pas dementi ces épithètes, mais la tendreſſe & la douceur ſemblent être eſſentiellement du caractère de ces ſortes d'Ouvrages.

VERS

Dont quatre ais mal unis formoient la couverture,
Entourée à demi d'un vieux parchemin noir,
Où pendoit à trois clous un reſte de fermoir.
Sur l'ais, qui le ſoûtient auprès d'un Avicenne,
Deux des plus forts Mortels l'ébranleroient à peine.
Le Chanoine pourtant l'enlève ſans effort,
Et ſur le Couple pâle, & déja demi-mort,
Fait tomber à deux mains l'effroïable tonnerre.
Les Guerriers de ce coup vont meſurer la terre;
Et du bois & des clous meurtris & déchirez,
Long-tems, loin du Perron, roulent ſur les degrez.
Au ſpectacle étonnant de leur chute imprévuë,
Le Prélat pouſſe un cri qui pénètre la nuë.
Il maudit dans ſon cœur le Démon des combats,
Et de l'horreur du coup il recule ſix pas.
Mais bien-tôt, rapellant ſon antique proüeſſe,
Il tire du manteau ſa dexte vengereſſe;
Il part, & de ſes doigts, ſaintement allongez,

Bé-

VERS 203. —— *Il ſaiſit un vieil Infortiat.*] Livre de Droit, d'une groſſeur énorme.

IMIT. Ibid. —— *Il ſaiſit un vieil Infortiat &c.*] Corneille, Scène VI. du *Menteur* Acte I.

Le Digeſte nouveau, le vieux, l'Infortiat,
Ce qu'en a dit Jaſon, Balde, Accurſe, Alciat.

VERS 209. —— *Auprès d'un Avicenne.*] Medecin Arabe.

Bénit tous les Paſſans, en deux files rangez.
Il ſait que l'Ennemi, que ce coup va ſurprendre,
Déſormais ſur ſes piés ne l'oſeroit attendre,
Et déja voit pour lui tout le peuple en courroux,
Crier aux Combattans: Profanes, à genoux.
Le Chantre, qui de loin voit approcher l'orage,
Dans ſon cœur éperdu cherche en vain du courage:
Sa fierté l'abandonne, il tremble, il cède, il fuit.
Le long des ſacrez murs ſa brigade le ſuit.
Tout s'écarte à l'inſtant: mais aucun n'en réchappe.
Par tout le doigt vainqueur les ſuit & les ratrappe.
Evrard ſeul, en un coin prudemment retiré,
Se croïoit à couvert de l'inſulte ſacré:
Mais le Prélat vers lui fait une marche adroite,
Il l'obſerve de l'œil, & tirant vers la droite,
Tout d'un coup tourne à gauche, & d'un bras fortuné,
Bénit ſubitement le Guerrier conſterné.

Le

IMIT. Vers 224. *Bénit tous les paſſans* &c.] Dans le Poëme de la *Secchia rapita*, le Nonce du Pape étant monté ſur les murailles de la ville de Bologne, pour voir défiler les Troupes, tranchoit avec la main de grandes bénédictions, longues d'une demi lieuë.

Trinciava all'hor certe benedittioni
Che pigliavano un miglio di paeſe.

Les Troupes baiſſoient devant lui les lances & les drapeaux,

Le Chanoine, ſurpris de la foudre mortelle,
Se dreſſe, & leve en vain une tête rebelle:
Sur ſes genoux tremblans il tombe à cet aſpect,
Et donne à la fraïeur ce qu'il doit au reſpect.
Dans le Temple auſſi-tôt le Prélat plein de gloire,
Va goûter les doux fruits de ſa ſainte victoire:
Et de leur vain projet les Chanoines punis,
S'en retournent chez eux éperdus, & bénis.

peaux, & mettoient promptement le genou en terre. *Canto V. St.* 30.

IMIT. Vers 240. *Bénit ſubitement le Guerrier conſterné.*] Dans le même Poëme, *Canto V. St.* 39. on raconte qu'un des Chefs de cette Armée, nommé SALINGUERRE, qui avoit été contraire aux interêts du Pape, venant à défiler avec les autres, le Nonce, qui ſavoit fort bien l'affaire, tint ſa main en ſuſpens ſur lui, le laiſſa paſſer, puis fit le Signe de la Croix. Salinguerre s'en apperçût bien, mais il n'en fit que rire. Dans ce Poëme Italien, le Nonce refuſe de donner ſa bénediction à Salinguerre: Dans le Poëme du Lutrin, le Prelat donne ſa bénediction au Chantre malgré lui.

CHANT VI.

TANDIS que tout conſpire à la guerre ſacrée,
La Pieté ſincère, aux Alpes retirée,
Du fond de ſon déſert entend les triſtes cris
De ſes Sujets cachez dans les murs de Paris.
Elle quitte à l'inſtant ſa retraite divine.
La Foi d'un pas certain devant elle chemine.
L'Eſpérance au front gai l'appuïe & la conduit:
Et, la bourſe à la main, la Charité la ſuit.
Vers Paris elle vole, & d'une audace ſainte,
Vient aux piés de Thémis proferer cette plainte.
Vierge, effroi des méchans, appui de mes Autels,
Qui, la balance en main, règles tous les Mortels,
Ne viendrai-je jamais en tes bras ſalutaires,
Que pouſſer des ſoûpirs, & pleurer mes misères?
Ce n'eſt donc pas aſſez, qu'au mépris de tes Loix,
L'Hypocriſie ait pris & mon nom & ma voix;
Que ſous ce nom ſacré par tout ſes mains avares
Cherchent à me ravir Croſſes, Mitres, Tiares?
Faudra-t-il voir encor cent Monſtres furieux

Ra-

VERS 2. —— *Aux Alpes retirée.*] La grande Chartreuſe eſt dans les Alpes.

CHANG. Vers 11. *Vierge, effroi des méchans.*] Première manière avant l'impreſſion: *Déeſſe aux yeux couverts.* L'Auteur

LE LUTRIN,
CHANT SIXIEME.

Ravager mes Etats uſurpez à tes yeux?
Dans les tems orageux de mon naiſſant Empire,
Au ſortir du Baptême on couroit au martyre.
Chacun plein de mon nom ne respiroit que moi:
Le Fidèle, attentif aux règles de ſa Loi,
Fuïant des vanitez la dangereuſe amorce,
Aux honneurs appellé, n'y montoit que par force:
Ces cœurs, que les Bourreaux ne faiſoient point frémir,
A l'offre d'une mitre étoient prêts à gémir:
Et ſans peur des travaux, ſur mes traces divines
Couroient chercher le Ciel au travers des épines.
Mais depuis que l'Egliſe eut aux yeux des mortels
De ſon ſang en tous lieux cimenté ſes Autels,
Le calme dangereux ſuccedant aux orages,
Une lâche tiedeur s'empara des courages:
De leur zèle brûlant l'ardeur ſe ralentit:
Sous le joug des péchez leur foi s'appeſantit;
Le Moine ſecoüa le cilice & la haire:
Le Chanoine indolent apprit à ne rien faire:
Le Prélat par la brigue aux honneurs parvenu,
Ne ſût plus qu'abuſer d'un ample revenu;
Et pour toutes vertus fit au dos d'un caroſſe

A

reur faiſoit alluſion au bandeau avec lequel on peint la Juſtice. Mais on lui fit remarquer que le terme de *Déeſſe*, qui eſt tiré de la Fable, ne convenoit pas à une Vertu Chrétienne.

VERS

A côté d'une mitre armorier ſa croſſe.
L'Ambition par tout chaſſa l'Humilité;
Dans la craſſe du froc logea la Vanité.
Alors de tous les cœurs l'union fut détruite.
Dans mes Cloîtres ſacrez la Discorde introduite.
Y bâtit de mon bien ſes plus ſûrs Arſenaux,
Traîna tous mes Sujets au pié des Tribunaux.
En vain à ſes fureurs j'oppoſai mes prières,
L'inſolente à mes yeux marcha ſous mes Bannières.
Pour comble de misère, un tas de faux Docteurs
Vint flatter les péchez de discours impoſteurs;
Infectant les Esprits d'exécrables maximes,
Voulut faire à Dieu même approuver tous les crimes.
Une ſervile Peur tint lieu de Charité.
Le beſoin d'aimer Dieu paſſa pour nouveauté;
Et chacun à mes piés conſervant ſa malice,
N'apporta de vertu que l'aveu de ſon vice.
Pour éviter l'affront de ces noirs attentats,
J'allai chercher le calme au ſéjour des frimats,
Sur ces monts entourez d'une éternelle glace,
Où jamais au Printems les Hyvers n'ont fait place.

Mais

VERS 44. *Dans la craſſe du froc logea la Vanité.*] Socrate voïant un Philoſophe, qui affectoit de porter un habit tout déchiré: *Je vois*, dit-il, *ta vanité à travers les trous de ton manteau.* APOPHTH. *des Anc.*

CHANG. Vers 60. *J'allai chercher le calme.*] Dans toutes les éditions on lit: *Je vins chercher*, Mais on a crû devoir

Mais jusques dans la nuit de mes ſacrez Déſerts
Le bruit de mes malheurs fait retentir les airs.
Aujourd'hui même encore, une voix trop fidelle
M'a d'un triſte desaſtre apporté la nouvelle.
J'apprens que dans ce Temple, où le plus ſaint des Rois
Conſacra tout le fruit de ſes pieux exploits,
Et ſignala pour moi ſa pompeuſe largeſſe,
L'implacable Discorde, & l'infame Moleſſe,
Foulant aux piés les loix, l'honneur & le devoir,
Uſurpent en mon nom le ſouverain pouvoir.
Souffriras-tu, ma Sœur, une action ſi noire?
Quoi? ce Temple, à ta porte élevé pour ma gloire,
Où jadis des Humains j'attirois tous les vœux,
Sera de leurs combats le théatre honteux?
Non, non, il faut enfin que ma vengeance éclate.
Aſſez & trop long-tems l'impunité les flatte.
Pren ton glaive, & fondant ſur ces Audacieux,
Vien aux yeux des Mortels juſtifier les Cieux.
Ainſi parle à ſa Sœur cette Vierge enflamée.
La Grace eſt dans ſes yeux d'un feu pur allumée.
Thémis ſans differer lui promet ſon ſecours,

La

mettre, *J'allai*; parce que la Pieté, qui eſt à Paris, parle de la grande Charrteuſe, où elle *alla chercher le calme.*

VERS 67. *J'aprens que dans ce Temple, où le plus ſaint des Rois.*] Saint Louïs, Fondateur de la Sainte-Chappelle. Elle fut conſacrée en 1248.

IMIT

La flatte, la raſſure, & lui tient ce discours.

Chere & divine Sœur, dont les mains ſecourables
Ont tant de fois ſéché les pleurs des Miſerables,
Pourquoi toi-même, en proie à tes vives douleurs,
Cherches-tu ſans raiſon à groſſir tes malheurs?
En vain de tes Sujets l'ardeur eſt ralentie:
D'un ciment éternel ton Egliſe eſt bâtie;
Et jamais de l'Enfer les noirs frémiſſemens
N'en ſauroient ébranler les fermes fondemens.
Au milieu des combats, des troubles, des querelles,
Ton nom encor cheri vit au ſein des Fidelles.
Croi-moi, dans ce Lieu même, où l'on veut t'opprimer
Le trouble, qui t'étonne, eſt facile à calmer:
Et pour y rappeller la Paix tant deſirée,
Je vais t'ouvrir, ma Sœur, une route aſſûrée.
Prête-moi donc l'oreille, & retien tes ſoûpirs.
Vers ce Temple fameux, ſi cher à tes déſirs,
Où le Ciel fut pour toi ſi prodigue en miracles.
Non loin de ce Palais où je rends mes oracles,
Eſt un vaſte ſéjour des Mortels réveré,
Et de Cliens ſoûmis à toute heure entouré.
Là, ſous le faix pompeux de ma pourpre honorable,
Veil-

IMIT. Vers 91. *Et jamais de l'Enfer* &c.] Matth. XVI. 18. *Tu es Petrus, & ſuper hanc Petram ædificabo Eccleſiam meam; & portæ Inferi non prævalebunt adverſus eam.*

VERS.

Veille au ſoin de ma gloire un Homme incomparable.
Ariſte, dont le Ciel & Louïs ont fait choix
Pour règler ma balance, & dispenſer mes Loix.
Par lui dans le Barreau ſur mon Trône affermie
Je vois heurler en vain la Chicane ennemie.
Par lui la Verité ne craint plus l'Impoſteur,
Et l'Orphelin n'eſt plus dévoré du Tuteur.
Mais pourquoi vainement t'en retracer l'image?
Tu le connois aſſez, Ariſte eſt ton ouvrage.
C'eſt Toi qui le formas dès ſes plus jeunes ans:
Son merite ſans tache eſt un de tes préſens.
Tes divines leçons, avec le lait ſuccées,
Allumèrent l'ardeur de ſes nobles penſées.
Auſſi ſon cœur pour Toi, brûlant d'un ſi beau feu,
N'en fit point dans le monde un lâche deſaveu;
Et ſon zèle hardi, toujours prêt à paroître,
N'alla point ſe cacher dans les ombres d'un Cloître:
Va le trouver, ma Sœur: à ton auguſte nom,
Tout s'ouvrira d'abord en ſa ſainte Maiſon:
Ton viſage eſt connu de ſa noble famille.
Tout y garde tes loix, Enfans, Sœur, Femme, Fille:
Tes yeux d'un ſeul regard ſauront le pénetrer:
Et pour obtenir tout, tu n'as qu'à te montrer.

Là

VERS 100. *Vers ce Temple fameux.*] La Sainte-Chapelle.
VERS 106. —— *Un Homme incomparable.*] Mr. de LAMOIGNON, Premier Preſident.

VERS

Là s'arrête Thémis. La Piété charmée
Sent renaître la joie en ſon ame calmée.
Elle court chez Ariſte, & s'offrant à ſes yeux:
Que me ſert, lui dit-elle, Ariſte, qu'en tous lieux
Tu ſignales pour moi ton zèle & ton courage,
Si la Discorde impie à ta porte m'outrage?
Deux puiſſans Ennemis, par elle envenimez,
Dans ces murs, autrefois ſi ſaints, ſi renommez,
A mes ſacrez Autels font un profane inſulte,
Rempliſſent tout d'effroi, de trouble & de tumulte.
De leur crime à leurs yeux va-t-en peindre l'horreur:
Sauve-moi, ſauve-les de leur propre fureur.
Elle ſort à ces mots. Le Héros en prière
Demeure tout couvert de feux & de lumière.
De la céleſte Fille il reconnoît l'éclat,
Et mande au même inſtant le Chantre & le Prélat.
Muſe, c'eſt à ce coup, que mon Esprit timide
Dans ſa courſe élevée a beſoin qu'on le guide,
Pour chanter par quels ſoins, par quels nobles travaux,
Un Mortel fût fléchir ces ſuperbes Rivaux.
Mais plûtôt, Toi qui fis ce merveilleux ouvrage
Ariſte, c'eſt à toi d'en inſtruire notre âge.

Seul

VERS 156. *Le fit du banc fatal enlever à l'inſtant.*] Mr le P. Preſident fit comprendre au Tréſorier, que ce Pupitre n'aïant été anciennement érigé devant la place du Chantre, que pour la commodité de ſes Prédéceſſeurs, il n'étoit pas juſte que l'on obligeât M. BARRIN à le ſouffrir s'il lui étoit in-

Seul tu peux réveler, par quel art tout-puiſſant
Tu rendis tout-à-coup le Chantre obéïſſant.
Tu ſais par quel conſeil raſſemblant le Chapitre,
Lui-même, de ſa main, reporta le Pupitre,
Et comment le Prélat, de ſes reſpects content,
Le fit du banc fatal enlever à l'inſtant.
Parle donc: c'eſt à Toi d'éclaircir ces merveilles.
Il me ſuffit pour moi d'avoir ſû par mes veilles,
Jusqu'au ſixième Chant pouſſer ma fiction,
Et fait d'un vain Pupitre un ſecond Ilion.
Finiſſons. Auſſi-bien, quelque ardeur qui m'inſpire,
Quand je ſonge au Héros qui me reſte à décrire,
Qu'il faut parler de Toi, mon Eſprit éperdu
Demeure ſans parole, interdit, confondu.
Ariſte, c'eſt ainſi qu'en ce Sénat illuſtre,
Où Thémis, par tes ſoins, reprend ſon premier luſtre;
Quand la première fois un Athlète nouveau
Vient combattre en champ clos aux joûtes du Barreau,
Souvent, ſans y penſer, ton auguſte préſence,
Troublant par trop d'éclat ſa timide éloquence;
Le nouveau Ciceron tremblant, décoloré,
Cher-

ineommode Néanmoins, pour accorder quelque choſe à la ſatisfaction du Treſorier, Mr. le P. Preſident fit conſentir le Chantre à remettre le Pupitre devant ſon ſiege, où il demeureroit un jour; & le Tréſorier, à le faire enlever le lendemain: ce qui fut exécuté de part & d'autre.

VERS

Cherche en vain ſon Diſcours ſur ſa langue égaré :
En vain, pour gagner tems, dans ſes tranſes affreuſes,
Traîne d'un dernier mot les ſyllabes honteuſes ;
Il héſite, il begaïe, & le triſte Orateur
Demeure enfin muet aux yeux du Spectateur.

VERS 176. *Demeure enfin muet aux yeux du Spectateur.*] L'Orateur demeurant muet, les Auditeurs ne ſont plus que Spectateurs. Notre Poëte a eu en vuë B. . . D. à qui ce malheur arriva, & qui depuis ne plaida plus.

IMIT. Ibid. *Demeure enfin muet* &c.] Terence, *Pherm.* Act. II. Sc. I. v. 52.

——— ——— *Poſtquam ad Judices*
Ventum eſt, non potuit cogitata proloqui :
Ita eum tum timidum ibi obſtupefecit pudor.

ODES,

EPIGRAMMES,

ET

AUTRES POËSIES.

DISCOURS SUR L'ODE.

L'ODE *ſuivante a été compoſée à l'occaſion* [1] *de ces étranges Dialogues, qui ont paru depuis quelque tems, où tous les plus grands Ecrivains de l'Antiquité ſont traitez d'Eſprits médiocres, de gens à être mis en parallèle avec les Chapelains & avec les Cotins ; & où voulant faire honneur à notre ſiècle, on l'a en quelque ſorte diffamé, en faiſant voir qu'il s'y trouve des Hommes capables d'écrire des choſes ſi peu ſenſées.* [2] *Pindare eſt des plus maltraitez. Comme les beautez de ce Poëte ſont extrèmement renfermées dans ſa Langue, l'Auteur de ces Dialogues, qui vrai-ſemblablement ne ſait point de Grec, & qui n'a lû Pindare que dans des Traductions Latines aſſez défectueuſes, a pris pour galimathias tout ce que la foibleſſe de ſes lumières ne lui permettoit pas de comprendre. Il a ſur tout traité de ridicules ces endroits merveilleux, où le Poëte, pour marquer un eſprit entièrement hors de ſoi, rompt quelquefois de deſſein formé la ſuite de ſon diſcours ; & afin de mieux entrer dans la Raiſon, ſort, s'il faut ainſi parler, de la Raiſon même, évitant avec grand ſoin cet ordre méthodique & ces exactes liaiſons de ſens, qui ôteroient l'ame à la Poëſie Lyrique. Le Cenſeur, dont je parle, n'a pas pris garde qu'en attaquant ces nobles hardieſſes*

1 *De ces étranges Dialogues.*] *Parallèle des Anciens & des Modernes, en forme de Dialogues* ; par Mr. PERRAULT de l'Académie Françoiſe. Il y en avoit trois volumes quand Mr. Deſpréaux compoſa cette Ode en 1693. le quatrième ne parut qu'en 1696.

2 *Pindare eſt des plus maltraitez.*] *Parallèles*, Tome I. pag. 28. & Tome III. pag. 160.

dieſſes de Pindare, il donnoit lieu de croire qu'il n'a jamais connu le ſublime des Pſeaumes de David, où, s'il eſt permis de parler de ces ſaints Cantiques à propos de choſes ſi profanes, il y a beaucoup de ces ſens rompus, qui ſervent même quelquefois à en faire ſentir la Divinité. Ce Critique, ſelon toutes les apparences, n'eſt pas fort convaincu du précepte que j'ai avancé dans mon Art Poëtique, à propos de l'Ode:

Son ſtile impétueux ſouvent marche au hazard:
Chez elle un beau deſordre eſt un effet de l'Art.

Ce précepte effectivement, qui donne pour règle de ne point garder quelquefois de règles, eſt un myſtère de l'Art, qu'il n'eſt pas aiſé de faire entendre à un Homme ſans aucun goût, qui croit que la Clélie & nos Opéra ſont les modèles du Genre ſublime; qui trouve Térence fade, Virgile froid, Homère de mauvais ſens; & qu'une eſpèce de bizarrerie d'eſprit rend inſenſible à tout ce qui frappe ordinairement les Hommes. Mais ce n'eſt pas ici le lieu de lui montrer ſes erreurs. On le fera peut-être plus à propos un de ces jours [3] *dans quelque autre Ouvrage.*

Pour revenir à Pindare, il ne ſeroit pas difficile d'en faire ſentir les beautez à des gens, qui ſe ſeroient un peu familiariſé le Grec. Mais comme cette Langue eſt aujourd'hui aſſez ignorée de la plûpart des Hommes, & qu'il n'eſt pas poſſible de leur faire voir Pindare dans Pindare même,

3 *Dans quelque autre Ouvrage.*] Dans les *Réflexions Critiques ſur Longin.*

4 Livre IV. Ode II.

[5 *Au*

me, j'ai crû que je ne pouvois mieux juſtifier ce grand Poëte, qu'en tâchant de faire une Ode en François à ſa manière, c'eſt-à-dire, pleine de mouvemens & de tranſports, où l'eſprit parût plûtôt entrainé du Démon de la Poëſie, que guidé par la Raiſon. C'eſt le but que je me ſuis propoſé dans l'Ode qu'on va voir. J'ai pris pour ſujet la priſe de Namur, comme la plus grande action de guerre qui ſe ſoit faite de nos jours, & comme la matière la plus propre à échauffer l'imagination d'un Poëte. J'y ai jetté, autant que j'ai pû, la magnificence des mots; & à l'exemple des anciens Poëtes Dithyrambiques, j'y ai emploié les figures les plus audacieuſes, juſqu'à y faire un Aſtre de la Plume blanche que le Roi porte ordinairement à ſon chapeau: & qui eſt en effet comme une eſpèce de Comète fatale à nos Ennemis qui ſe jugent perdus dès qu'ils l'apperçoivent. Voilà le deſſein de cet Ouvrage. Je ne répons pas d'y avoir réüſſi; & je ne ſai ſi le Public, accoûtumé aux ſages emportemens de Malherbe, s'accommodera de ces ſaillies & de ces excès Pindariques. Mais, ſuppoſé que j'y aie échoué, je m'en conſolerai du moins par le commencement de cette fameuſe Ode Latine d'Horace, Pindarum quisquis ſtudet æmulari, &c. *où Horace donne aſſez à entendre que s'il eût voulu lui-même s'élever à la hauteur de Pindare, il ſe ſeroit crû en grand hazard de tomber.*

§ *Au reſte, comme parmi les Epigrammes, qui ſont imprimées à la ſuite de cette Ode, on trouvera*

§ [§ *Au reſte, comme parmi les Epigrammes* &c.] Tout ce qui ſuit juſqu'à la fin de ce Diſcours a été ajouté dans l'Edition de 1701. DU MONTEIL.

ra encore une autre petite Ode de ma façon, que je n'avois point jusqu'ici inſerée dans mes Ecrits; je ſuis bien aiſe, pour ne me point brouiller avec les Anglois d'aujourd'hui, de faire ici reſſouvenir le Lecteur, que les Anglois que j'attaque dans ce petit Poëme, qui eſt un Ouvrage de ma première jeuneſſe, ce ſont les Anglois du tems de Cromwel.

J'ai joint auſſi à ces Epigrammes un Arrêt Burlesque donné au Parnaſſe, que j'ai compoſé autrefois, afin de prévenir un Arrêt très-ſerieux, que l'Univerſité ſongeoit à obtenir du Parlement, contre ceux qui enſeigneroient dans les Ecoles de Philoſophie, d'autres principes que ceux d'Ariſtote. La plaiſanterie y deſcend un peu bas, & eſt toute dans les termes de la Pratique. Mais il falloit qu'elle fût ainſi pour faire ſon effet, qui fut très-heureux, & obligea, pour ainſi dire, l'Univerſité à ſupprimer la Requête qu'Elle alloit préſenter:

Ridiculum acri
Fortiùs ac meliùs magnas plerumque ſecat res.

* ODE

SUR LA

PRISE DE NAMUR.

QUELLE docte & ſainte yvreſſe
Aujourd'hui me fait la loi?
Chaſtes Nymphes du Permeſſe,
N'eſt-ce pas vous que je voi?
Accourez, Troupe ſavante,

Des

* *Ode ſur la priſe de Namur.*] Le Roi aſſiégea Namur, le 26. de Mai, 1692 La Ville fut priſe le 5. de Juin, & le Château ſe rendit le dernier jour du même Mois. Cette Ode fut compoſée l'année ſuivante. On a une Lettre de Mr. Despreaux à Mr. Racine, datée du 4. Juin, 1693. qui contient cette même Ode dans l'état auquel l'Auteur l'avoit miſe alors: mais il y fit de grands changemens avant que de la publier. Elle étoit de dix-huit Stances. L'Auteur en retrancha une, qui étoit la ſeconde. La voici:

Un torrent dans les prairies
Roule à flots précipitez:
Malherbe dans ſes furies
Marche à pas trop concertez.
J'aime mieux, nouvel Icare,
Dans les airs cherchant Pindare,
Tomber du Ciel le plus haut,
Que, loué de Fontenelle,
Razer, timide hirondelle,
La terre, comme Perrault.

Des ſons que ma Lyre enfante,
Ces arbres ſont réjouïs.
Marquez-en bien la cadence;
Et vous, Vents, faites ſilence:
Je vais parler de LOUIS.

Dans ſes chanſons immortelles,
Comme un Aigle audacieux,
Pindare étendant ſes aîles,
Fuit loin des vulgaires yeux.
Mais, ô ma fidelle Lyre,
Si, dans l'ardeur qui m'inſpire,
Tu peux ſuivre mes transports;
Les chênes des Monts de Thrace
N'ont rien ouï que n'efface
La douceur de tes accords.

Eſt-

Mr. de FONTENELLE avoit publié depuis peu un Ouvrage (*Digreſſion ſur les Anciens & ſur les Modernes.*) dans lequel il fortifioit le parti de Mr. Perrault contre les Anciens. Il fit enſuite cette Epigramme.

Quand Despréaux fut ſifflé ſur ſon Ode,
Ses partiſans crioient dans tout Paris:
Pardon, Meſſieurs; le Pauvret s'eſt mépris:
Plus ne loûra, ce n'eſt pas ſa méthode.
Il va draper le Sèxe féminin;
A ſon grand nom vous verrez s'il déroge.

Il

Eſt-ce Apollon, & Neptune,
Qui ſur ces Rocs ſourcilleux,
Ont, compagnons de fortune,
Bâti ces murs orgueilleux?
De leur enceinte fameuſe
La Sambre, unie à la Meuſe,
Défend le fatal abord:
Et par cent bouches horribles,
L'airain ſur ces monts terribles
Vômit le fer & la mort.

Dix mille vaillans Alcides,
Les bordant de toutes parts,
D'éclairs, au loin homicides,
Font petiller leurs remparts:
Et dans ſon ſein infidèle

Par

Il a paru cet Ouvrage malin:
Pis ne vaudroit quand ce ſeroit éloge.

Mr. De Fontenelle, à qui l'on a communiqué cette Note, n'a pas trouvé mauvais qu'on la publiât.

VERS 18. *Les chênes des Monts de Thrace.*] Les Animaux les plus feroces, & les Arbres mêmes des Forêts de Thrace, étoient ſenſibles aux accens de la Lyre d'Orphée, ſi l'on en croit les Poëtes.

VERS 24. *Bâti ces murs orgueilleux.*] Apollon & Neptune s'étoient louez à Laomedon Roi de Troie, pour bâtir les murs de cette Ville.

Par tout la terre y récèle
Un feu prêt à s'élancer,
Qui ſoudain perçant ſon gouffre,
Ouvre un ſépulchre de ſoufre
A quiconque oſe avancer.

Namur, devant tes murailles,
Jadis la Grèce eût vingt ans
Sans fruit vû les funerailles
De ſes plus fiers Combattans.
Quelle effroïable Puiſſance
Aujourd'hui pourtant s'avance,
Prête à foudroïer tes monts!
Quel bruit, quel feu l'environne?
C'eſt Jupiter en perſonne,
Ou c'eſt le Vainqueur de Mons.

N'en doute point, c'eſt Lui-même.
Tout brille en Lui, tout eſt Roi.
Dans Bruxelles Naſſau blême
Commence à trembler pour toi.
En vain il voit le Batâve,

De-

VERS 50. *Ou c'eſt le Vainqueur de Mons.*] Le Roi avoit pris la ville de Mons, l'année précédente 1691.

VERS 53. *Dans Bruxelles Naſſau blême*] Le Prince d'Orange, GUILLAUME DE NASSAU, Roi d'Angleterre, commandoit l'Armée des Alliez.

VERS

Deſormais docile eſclâve,
Rangé ſous ſes étendars:
En vain au Lion Belgique
Il voit l'Aigle Germanique
Uni ſous les Léopards.

Plein de la fraïeur nouvelle
Dont ſes ſens ſont agitez,
A ſon ſecours il appelle
Les Peuples les plus vantez.
Ceux-là viennent du rivage,
Où s'enorgueillit le Tage
De l'or qui roule en ſes eaux;
Ceux-ci des champs où la nège,
Des marais de la Norvège
Neuf mois couvre les roſeaux.

Mais qui fait enfler la Sambre?
Sous les Jumeaux effraïez,
Des froids torrens de Décembre
Les champs par tout ſont noïez.
Cerès s'enfuit éplorée

De

VERS 61. *Plein de la fraïeur nouvelle* &c.] L'Auteur préferoit cette ſeptième Stance à toutes les autres.

VERS 72. *Sous les Jumeaux effraïez.*] Le Siège ſe fit au Mois de Juin, & pendant ce tems-là il tomba des pluïes exceſſives.

De voir en proye à Borée
Ses guérets d'épics chargez,
Et ſous les urnes fangeuſes
Des Hyades orageuſes
Tous ſes tréſors ſubmergez.

Déployez toutes vos rages,
Princes, Vents, Peuples, Frimats,
Ramaſſez tous vos nuages,
Raſſemblez tous vos Soldats.
Malgré vous Namur en poudre
S'en va tomber ſous la foudre
Qui domta Lille, Courtrai,
Gand la ſuperbe Espagnole,
Saint Omer, Bezançon, Dole,
Ypres, Maſtricht, & Cambrai.

Mes

VERS 100. *Vouloir s'ouvrir les Enfers.*] Virgile voulant donner l'idée d'un Arbre fort haut, dit que ſes branches s'élevoient autant vers le Ciel, que ſes racines s'approchoient des Enfers.

——— *Et quantùm vertice ad auras*
Æthereas, tantùm radice in Tartara tendit.

Cette peinture lui a même paru ſi belle & ſi magnifique, qu'apres l'avoir emploïée dans ſes Géorgiques, L. II. v. 291. il l'a repetée en mêmes termes au quatrième Livre de l'Enéïde, v. 445.

En 1678 le Roi voulut que Meſſieurs Deſpréaux & Racine, auxquels il avoit depuis peu confié le ſoin d'écrire ſon

Mes préſages s'accompliſſent;
Il commence à chanceler.
Sous les coups qui retentiſſent
Ses murs s'en vont s'écrouler.
Mars en feu, qui les domine,
Souffle à grand bruit leur ruïne;
Et les Bombes, dans les airs
Allant chercher le tonnerre,
Semblent, tombant ſur la Terre,
Vouloir s'ouvrir les Enfers.

Accourez, Naſſau, Bavière,
De ces murs l'unique eſpoir:
A couvert d'une riviere
Venez, vous pouvez tout voir.
Conſiderez ces approches:

Voyez

ſon Hiſtoire, le ſuiviſſent en Flandre, où Sa Majeſté alloit faire la campagne. Après la priſe d'Ypres, qui fut une des Conquêtes du Roi, Mr. Despréaux alla voir la Citadelle & remarqua que les Bombes qu'il avoit vû jetter pendant le Siège, avoient fait des creux extrêmement profonds dans le terrein. Il ſe ſouvint alors du paſſage de Virgile, & en fit l'application à l'effet prodigieux des Bombes. Cette obſervation, qu'il n'auroit pas faite s'il n'étoit jamais ſorti de Paris, lui fit ſentir depuis, combien il étoit utile à un Poëte de voïager, & il diſoit qu'Homère, dans ſes divers voïages qu'il avoit faits, s'étoit rempli d'une infinité de connoiſſances, & avoit appris à former les images ſi vraïes, ſi nobles, & ſi variées, que nous admirons dans ſa Poëſie.

Voyez grimper ſur ces roches
Ces Athlètes belliqueux ;
Et dans les eaux, dans la flâme,
Louis à tout donnant l'ame,
Marcher, courir avec eux.

Contemplez dans la tempête
Qui ſort de ces Boulevarts,
La Plume qui ſur ſa tête
Attire tous les regards.
A cet Aſtre redoutable,
Toujours un ſort favorable
S'attache dans les combats :
Et toujours avec la Gloire
Mars amenant la Victoire,
Vole, & le ſuit à grands pas.

Grands Défenſeurs de l'Espagne,
Montrez-vous, il en eſt tems.
Courage, vers la Méhagne

Voi-

VERS 113. *La Plume qui ſur ſa tête.*] Le Roi porte toûjours à l'Armée une plume blanche autour de ſon chapeau.

VERS 115. *A cet Aſtre redoutable.*] Homère dit, que l'Aigrette d'Achille étinceloit comme un Aſtre. Iliad. XIX. v. 299. Notre Auteur avoit auſſi en vûë cet endroit de *la Secchia rapita* du Taſſoni, Canto VI. 18.

Ei qual Cometa minacciosa ſplende
D'ore,

Voilà vos drapeaux flottans.
Jamais ſes ondes craintives
N'ont vû ſur leurs foibles rives
Tant de Guerriers s'amaſſer.
Courez donc. Qui vous retarde ?
Tout l'Univers vous regarde.
N'oſez-vous la traverſer ?

Loin de fermer le paſſage
A vos nombreux bataillons,
Luxembourg a du rivage
Reculé ſes pavillons.
Quoi ? leur ſeul aſpect vous glace ?
Où ſont ces Chefs pleins d'audace
Jadis ſi promts à marcher,
Qui devoient de la Tamiſe,
Et de la Drâve ſoûmiſe,
Jusqu'à Paris nous chercher ?

Cependant l'effroi redouble

Sur

D'oro, e di piume alteramente adorno.

VERS 123. —— *Vers la Méhagne.*] Rivière près de Namur.

VERS 138. *Qui devoient de la Tamiſe, Et de la Drâve.*] La *Tamiſe*, Rivière qui paſſe à Londres. La *Drâve*, Rivière qui paſſe à Belgrade en Hongrie, où le Duc de Bavière, l'un des Chefs ennemis, s'étoit ſignalé contre les Turcs.

Sur les remparts de Namur.
Son Gouverneur, qui ſe trouble,
S'enfuit ſous ſon dernier mur.
Déja jusques à ſes portes
Je voi monter nos cohortes,
La flame & le fer en main:
Et ſur les monceaux de piques,
De corps morts, de rocs, de briques,
S'ouvrir un large chemin.

C'en eſt fait. Je viens d'entendre,
Sur ces rochers éperdus,
Battre un ſignal pour ſe rendre;
Le feu ceſſe. Ils ſont rendus.
Dépouillez votre arrogance,
Fiers Ennemis de la France;
Et déſormais gracieux,
Allez à Liège, à Bruxelles,
Porter les humbles nouvelles
De Namur pris à vos yeux.

Pour moi, que Phébus anime
De ſes transports les plus doux,

Rem-

VERS 146. *Et ſur les monceaux de piques, De corps morts, &c.*] Le ſon de ces mots répond à ce qu'ils expriment.

VERS

Rempli de ce Dieu ſublime,
Je vais, plus hardi que vous,
Montrer que ſur le Parnaſſe,
Des bois fréquentez d'Horace,
Ma Muſe dans ſon déclin,
Sait encor les avenuës,
Et des ſources inconnuës
A l'Auteur du Saint Paulin.

VERS 170. *A l'Auteur du Saint Paulin.*] Poëme Héroïque de Mr. Perrault, imprime en 1686.

* ODE

Contre les Anglois.

QUOI? ce Peuple aveugle en ſon crime,
Qui prenant ſon Roi pour victime
Fit du Thrône un Théatre affreux,
Penſe-t-il que le Ciel, complice
D'un ſi funeſte ſacrifice,
N'a pour lui ni foudre ni feux?

Déja

* *Ode contre les Anglois.*] Elle fut faite ſur un bruit qui courut en 1656. que Cromwel & les Anglois alloient faire la guerre à la France. L'Auteur n'étoit que dans ſa vintiéme année quand il fit cette Ode, mais il l'a raccommodée.

§ Cette Ode avoit paru dans le *Recueil de Poëſies* de Meſſieurs de Port Royal, imprimé à Paris en 1671. Tom. III. pag 28. DU MONTEIL.

VERS 2. *Qui prenant ſon Roi pour victime.*] Charles I. en 1649.

VERS

Déja ſa Flotte à pleines voiles,
Malgré les vents & les étoiles,
Veut maîtriſer tout l'Univers;
Et croit que l'Europe étonnée,
A ſon audace forcenée
Va ceder l'Empire des Mers.

Arme-toi, France; pren la foudre.
C'eſt à toi de réduire en poudre
Ces ſanglans Ennemis des Loix.
Sui la Victoire qui t'appelle,
Et va ſur ce Peuple rebelle
Venger la querelle des Rois.

Jadis

VERS 7. *Déja ſa Flotte à pleines voiles.*] *En pleines voiles*, Edition de 1713.

VERS 18. *Venger la querelle des Rois.*] Après la troiſième Stance, il y avoit celle-ci que l'Auteur a retranchée :

O que la Mer, dans les deux Mondes,
Va voir de morts parmi ſes ondes
Flotter à la merci du ſort !
Déja Neptune plein de joie
Regarde en foule à cette proie
Courir les Baleines du Nort.

VERS 21. *Chez nous au comble de l'orgueil* &c.] Ces quatre derniers Vers étoient ainſi :

Jadis on vit ces Parricides,
Aidez de nos Soldats perfides,
Chez nous au comble de l'orgueil,
Briſer tes plus fortes murailles;
Et par le gain de vingt batailles
Mettre tous tes Peuples en deuil.

Mais bien-tôt le Ciel en colère,
Par la main d'une humble Bergère,
Renverſant tous leurs Bataillons,
Borna leurs ſuccès & nos peines:
Et leurs corps pourris dans nos plaines
N'ont fait qu'engraiſſer nos ſillons.

De ſang inonder nos guérets,
Faire des déſerts de nos Villes;
Et dans nos campagnes fertiles
Brûler juſqu'au jonc des marêts.

VERS 25. *Mais bien-tôt.*] Première manière:

Mais bien-tôt, malgré leurs furies,
Dans ces campagnes reſleuries,
Leur ſang coulant à gros bouillons,
Paya l'uſure de nos peines;
Et leurs corps &c.

VERS 26. *Par la main d'une humble Bergere.*] JEANNE D'ARC, ou la PUCELLE d'ORLEANS.

STANCES

*STANCES.

A Mr. MOLIERE

EN vain mille jaloux Esprits,
Molière, osent avec mépris
Censurer ton plus bel Ouvrage:
Sa charmante naïveté
S'en va pour jamais d'âge en âge
Divertir la Posterité.

Que tu ris agréablement!
Que tu badines savamment!
Celui qui sût vaincre Numance,
Qui mit Carthage sous sa loi,
Jadis sous le nom de Terence
Sût-il mieux badiner que toi?

Ta Muse avec utilité
Dit plaisamment la verité.

Châ-

* *Stances à Mr. Molière.*] Sur la Comédie de l'*Ecole des Femmes*, que plusieurs gens frondoient. Mr. Despréaux lui envoïa ces vers le premier jour de l'année 1663.

Vers 9. *Celui qui sût vaincre Numance* &c.] Scipion l'Africain.

Châcun profite à ton Ecole:
Tout en eſt beau, tout en eſt bon;
Et ta plus burlesque parole
Eſt ſouvent un docte ſermon.

Laiſſe gronder tes Envieux:
Ils ont beau crier en tous lieux,
Qu'en vain tu charmes le Vulgaire;
Que tes Vers n'ont rien de plaiſant.
Si tu ſavois un peu moins plaire,
Tu ne leur déplairois pas tant.

VERS 15. *Châcun profite à ton Ecole.*] Alluſion à l'*Ecole des Femmes.*

SONNET

Sur la mort d'une Parente.

PArmi les doux tranſports d'une amitié fidelle,
Je voyois près d'Iris couler mes heureux jours:
Iris

L'Auteur avoit oublié ce Sonnet; mais j'en trouvai par hazard une copie que je lui envoïai, & il me fit cette réponſe le 24. de Novembre, 1701.

„ Pour ce qui eſt du Sonnet, la verité eſt que je le fis „ presque à la ſortie du Collège, pour une de mes Nieces, „ qui mourut âgée de dixhuit ans. . . . . Je ne le donnai alors à perſonne, & je ne ſai pas par quelle fatalité „ il vous eſt tombé entre les mains, après plus de cinquante

Iris que j'aime encor, & que j'aimai toujours,
Brûloit des mêmes feux dont je brûlois pour elle;

Quand par l'ordre du Ciel une fièvre cruelle
M'enleva cet objet de mes tendres amours;
Et de tous mes plaiſirs interrompant le cours,
Me laiſſa de regrets une ſuite éternelle.

Ah! qu'un ſi rude coup étonna mes eſprits!
Que je verſai de pleurs! que je pouſſai de cris!
De combien de douleurs ma douleur fut ſuivie!

Iris, tu fus alors moins à plaindre que moi.
Et, bien qu'un triſte ſort t'ait fait perdre la vie;
Hélas! en te perdant, j'ai plus perdu que toi.

„ te ans qu'il y a que je le compoſai. Les vers en ſont „ aſſez bien tournez, & je ne le déſavoüerois pas même „ encore aujourd'hui, n'étoit une certaine tendreſſe tirant „ à l'amour, qui y eſt marquée, qui ne convient point à „ un Oncle pour ſa Nièce, & qui y convient d'autant „ moins, que jamais amitié ne fut plus pure ni plus inno- „ cente que la nôtre. Mais quoi? je croïois alors que la „ Poëſie ne pouvoit parler que d'amour. C'eſt pour répa- „ rer cette faute, & pour montrer qu'on peut parler en „ vers, même de l'amitié enfantine, que j'ai compoſé il „ y a quinze ou ſeize ans, le ſeul Sonnet qui eſt dans mes „ Ouvrages, & qui commence par *Nourri dès le berceau* &c.

AUTRE

AUTRE SONNET

Sur le même ſujet.

NOurri dès le berceau près de la jeune Orante;
Et non moins par le cœur que par le ſang lié,
A ſes jeux innocens Enfant aſſocié,
Je goûtois les douceurs d'une amitié charmante.

Quand un faux Esculape, à cervelle ignorante,
A la fin d'un long mal vainement pallié,
Rompant de ſes beaux jours le fil trop délié,
Pour jamais me ravit mon aimable Parente.

O!

Extrait d'une Lettre de l'Auteur: 15. de Juillet, 1702.

„ Ce Sonnet a été fait ſur une de mes Nièces, ſœur de „ Mr. Dongois. Elle étoit à peu près de même âge que „ moi, & avoit beaucoup d'eſprit. Elle mourut entre les „ mains d'un Charlatan, & ce Charlatan étoit un fameux „ Médecin de la Faculté. J'ai compoſé ce Sonnet dans le „ temps de ma plus grande force poëtique, en partie pour „ montrer qu'on peut parler d'amitié en vers, auſſi bien „ que d'amour; & que les choſes innocentes s'y peuvent „ auſſi bien exprimer que toutes les maximes odieuſes de „ la Morale lubrique des Opera. . . . . On ne m'a pas „ fort accablé d'éloges ſur ce Sonnet. Cependant, Mon- „ ſieur, oſerois-je vous dire que c'eſt une des choſes de „ ma façon dont je m'applaudis le plus, & que je ne crois „ pas avoir rien dit de plus gracieux que, *A ſes jeux inno-* „ *cens Enfant aſſocié*; & *Rompant de ſes beaux jours le fil trop* „ *délié*, & *Fut le premier Démon qui m'inſpira des vers*. C'eſt „ à vous à en juger, &c.

O ! qu'un ſi rude coup me fit verſer de pleurs !
Bien-tôt, la plume en main, ſignalant mes douleurs,
Je demandai raiſon d'un acte ſi perfide.

Oui, j'en fis dès quinze ans ma plainte à l'Univers ;
Et l'ardeur de venger ce barbare homicide
Fut le premier Démon qui m'inſpira des Vers.

EPI-

EPIGRAMMES.

I.

A UN MEDECIN.

OUI, j'ai dit dans mes Vers, qu'un célèbre Aſſaſſin,
Laiſſant de Galien la Science infertile,
D'ignorant Médecin devint Maçon habile:
Mais de parler de vous je n'eus jamais deſſein:
Perrault, ma Muſe eſt trop correcte.
Vous êtes, je l'avouë, ignorant Médecin,
Mais non pas habile Architecte.

II.

A Mr. RACINE.

RACINE, plain ma deſtinée.
C'eſt demain la triſte journée,

Où

EPIGR. I. Cette Epigramme fut compoſée en 1674. après la publication de l'Art poëtique, où l'Auteur avoit fait, au commencement du quatrième Chant, la Métamorphoſe d'un Médecin en Architecte. Les motifs qui l'y engagèrent, ſont expliquez dans une Lettre adreſſée à Mr. de Vivonne. Voïez ci-après la Lettre II. Tom. IV.

Au ſentiment de notre Auteur, c'étoit ici la meilleure de ſes Epigrammes. Mr. Racine préferoit cette autre qui eſt la XXII *D'où vient que Ciceron* &c. Et Mr. le Prince de Conti étoit pour celle qui commence: *Clio vint l'autre jour* &c. C'eſt la XVIII.

EPIGR. II. En 1674. Mr. DES-MARETS DE ST. SORLIN

Où le Prophète Des-Marais,
Armé de cette même foudre
Qui mit le Port-Roïal en poudre,
Va me percer de mille traits.
C'en eſt fait, mon heure eſt venuë.

De

LIN entreprit une Critique générale des Oeuvres de Mr. Despréaux, & la fit imprimer en 1675. Notre Poëte qui en fut averti, prévint la critique par cette Epigramme. Mr. le Duc de .... l'Abbe Teſſu, & Des Marêts, avoient travaillé de concert à cette critique.

VERS 3. *Où le Prophète Des-Marais.*] Son nom eſt ici écrit *Des-Marais*, afin que la rime ſoit plus viſible. Il s'étoit érigé en homme inſpiré, & en Prophète. Dans un de ſes Ouvrages il diſoit fort ſérieuſement, que *Dieu par ſa bonté infinie, lui avoit envoyé la clé du tréſor de l'Apocalypſe.* Délices de l'eſpr. *par.* 3. *p.* 2. Dans un autre il publioit que *Dieu l'avoit deſtiné à faire une réformation générale du Genre humain; & que pour cet effet il levoit une armée de cent quarante quatre mille Victimes, dévoüées à tout faire, & à tout ſouffrir, ſelon ſes ordres.* Avis *au St. Eſprit.* Il annonçoit quantité d'autres merveilles, dont on fit voir la vanité & le ridicule, dans huit Lettres, qui parurent au commencement de 1666. & qu'on intitula *les Viſionaires*, tant à cauſe d'une Comédie de Des-Marêts, qui porte le même titre; que parce qu'on découvroit dans ces Lettres la ſource des illuſions des Fanatiques, dont on lui faiſoit l'application, & l'on y prouvoit géométriquement qu'il étoit un Viſionaire. Mr. Nicole en étoit l'Auteur. Voyez la Remarque ſuivante.

VERS 5. *Qui mit le Port-Roïal en poudre.*] Des-Marêts avoit fait en 1665. une Réponſe à l'Apologie pour les Religieuſes de Port-Roïal. Mais ce qu'il y a ici de ſingulier, c'eſt que Mr. Despréaux, en plaiſantant ſur cet Ouvrage, adreſſe la parole à Mr. Racine, qui avoit lui-même pris la défenſe de Des-Marêts contre Port-Roïal dans une Lettre qu'il fit imprimer en 1666. J'éclaircis ce fait & je raporte cette Lettre entière dans le quatrième Volume.

VERS 12. *Hélas! il faut lire Clovis.*] Poëme de Des-Marêts, ennüieux à la mort. Cette petite Note eſt de notre

Au-

Non, que ma Muſe, ſoûtenuë
De tes judicieux avis,
N'ait aſſez de quoi le confondre:
Mais, cher Ami, pour lui répondre,
Hélas! il faut lire Clovis.

III.

Auteur. Dans quelques éditions on lit, *envieux à la mort*; & cette faute d'impreſſion fait une équivoque aſſez plaiſante. Des Marêts avoit publié ſon Poëme en 1657. mais en 1673. il en donna une autre édition beaucoup plus ample.

Ce même Vers fait alluſion à une autre choſe qui n'étoit pas ignorée de Mr. Racine, & dont la connoiſſance rend l'Epigramme beaucoup plus piquante. Dans la Place du Cimetière St. Jean, à Paris, il y avoit alors un Traiteur fameux, chez qui s'aſſembloient tous les jours ce qu'il y avoit de jeunes Seigneurs des plus ſpirituels de la Cour, avec Mrs. Deſpréaux, Furetiere, & quelques autres Perſonnes d'élite, & cette Troupe choiſie avoit une chambre particulière du logis, qui leur etoit affectée. En ce tems-là les Caffez n'étoient pas encore établis. Dans ce celèbre Reduit ils inventoient mille ingenieuſes folies. Là fut compoſée la *Parodie de quelques Scènes du Cid*, ſur une prétenduë querelle de La Serre & de Chapelain, avec l'enlevement de ſa Perruque à calotte; là fut imaginée la *Metamorphoſe de cette fameuſe Perruque en Comète*; là fut faite en très-peu de jours la *Comédie des Plaideurs* de Racine. Enfin, il ne ſeroit pas poſſible de raconter toutes les plaiſanteries fines & délicates que ce Rendez-vous a vû naître. Il y avoit ſur la table de cette chambre un exemplaire de la *Pucelle* de Chapelain, qu'on y laiſſoit toujours: & quand quelqu'un d'entre eux avoit commis une faute, ſoit contre la pureté du langage, ſoit contre la juſteſſe du raiſonnement, ou quelque autre ſemblable, il etoit jugé à la pluralité des voix; & la peine ordinaire qu'on lui impoſoit, étoit de lire un certain nombre de Vers de ce Poëme. Quand la faute étoit conſiderable, on condamnoit le delinquant à en lire juſqu'à vingt, & il faloit qu'elle fût énorme pour être condamné à lire la page entiere: tant la lecture de ce Poëme leur paroiſſoit ennuyeuſe & aſſommante.

III.

CONTRE S. SORLAIN.

DAns le Palais hier Bilain
Vouloit gager contre Mènage,
Qu'il étoit faux que Saint Sorlain
Contre Arnauld eût fait un Ouvrage.
Il en a fait, j'en ſai le temps,
Dit un des plus fameux Libraires.
Attendez..... C'eſt depuis vingt ans.
On en tira cent Exemplaires.
C'eſt beaucoup, dis-je en m'approchant;
La pièce n'eſt pas ſi publique.

Il

LE commencement de cette Epigramme étoit ainſi :

Hier un certain Perſonnage
Au Palais me voulut nier,
Qu'autrefois Boileau le Rentier
Sur Coſtar eût fait un Ouvrage.
Il en a fait, &c.

GILLES BOILEAU, de l'Académie Françoiſe, & Payeur des Rentes de l'Hôtel de Ville, ne ceſſoit, par jalouſie, de décrier les Poëſies de Mr. Despréaux ſon frere cadet. C'eſt pourquoi celui-ci fit cette Epigramme, dans laquelle il indiquoit un petit Ouvrage que Gilles Boileau avoit publié en 1666. contre COSTAR, intitulé *Remercîment à Mr. Coſtar.* Mais, après la mort de cet Aîné, arrivée en 1669. Mr. Despréaux ſupprima ces quatre Vers, & tourna ſon Epigramme contre Mr. DES-MARETS DE S. SORLIN, qui

Il faut compter, dit le Marchand,
Tout eſt encor dans ma Boutique.

IV.

A MESSIEURS PRADON & BONECORSE.

VEnez, Pradon, & Bonecorſe,
Grands Ecrivains de même force,
De vos Vers recevoir le prix:
Venez prendre dans mes Ecrits
La place que vos Noms demandent.
Linière & Perrin vous attendent.

V.

qui avoit publié en 1665. une *Réponſe à l'Apologie* que Mr. ARNAULD avoit faite *pour les Religieuſes de Port Roial*, comme on l'a dit dans la Remarque ſur le Vers 5. de l'Epigramme précedente. BILAIN, qui eſt nommé dans le premier Vers de celle ci, étoit un Avocat célebre. L'action de cette Epigramme ſe paſſa dans la grand' Salle du Palais, où il y a beaucoup de Libraires, & où s'aſſembloient tous les ſoirs pluſieurs beaux Eſprits, comme Mr. PATRU, l'Abbé MENAGE, ce même BILAIN, BOILEAU le Rentier, & quelques autres.

EPIGR. IV. Cette Epigramme fut faite en 1685. PRADON & BONECORSE avoient publié chacun un volume d'injures contre notre Auteur. Le premier avoit fait une mauvaiſe Critique des Oeuvres de Mr. Deſpréaux, ſous ce titre, *Le Triomphe de Pradon*; & le ſecond avoit compoſé le *Lutrigot*, qui eſt une ſorte imitation du Lutrin, contre l'Auteur du Lutrin même. Il mourut en 1706. à Marſeille, lieu de ſa naiſſance. Voïez la Remarque ſur le Vers 64. de l'Epître IX.

V.

CONTRE L'ABBE' COTIN.

EN vain par mille & mille outrages
Mes Ennemis, dans leurs Ouvrages;
Ont crû me rendre affreux aux yeux de l'Univers.
Cotin, pour décrier mon ſtile,
A pris un chemin plus facile:
C'eſt de m'attribuer ſes Vers.

VI.

EPIGR. V. On avoit fait courir une Satire non ſeulement mauvaiſe, mais très-dangereuſe. L'Abbé COTIN n'en étoit pas veritablement l'Auteur; mais il l'attribuoit malicieuſement à Mr. Despréaux, qui, pour ſe défendre, la lui rendoit. Un jour Monſieur le Premier Préſident de Lamoignon refuſa de lire un Libelle que cet Abbé avoit publié contre Mr. Despréaux; parce que Mr. le Premier Préſident accuſoit en tiant Mr. Despréaux de l'avoir compoſé lui-même, pour rendre ridicule l'Abbé Cotin.

EPIGR. VI. Orginairement cette Epigramme avoit été faite contre MI. QUINAUT, parce qu'il avoit imploré l'autorité du Roi pour obtenir que ſon nom fût ôté des Satires de l'Auteur. Mais ce moïen-là n'aïant pas réüſſi il rechercha l'amitié de Monſieur Despréaux, qui mit COTIN, à la place de QUINAUT, dans cette Epigramme.

EPIGR. VII. Notre Auteur avoit mis la converſion de Mr. de ST. PAVIN au rang des impoſſibilitez morales, dans ces mots de la Satire I. vers 128. *Et St. Pavin bigot.* Saint-Pavin repouſſa cette injure par le Sonnet ſuivant.

Despréaux grimpé ſur Parnaſſe,
Avant que perſonne en ſût rien,
Trouva Regnier avec Horace,
Et rechercha leur entretien.

Sans

VI.

Contre le même.

A Quoi bon tant d'efforts, de larmes, & de cris;
Cotin, pour faire ôter ton nom de mes Ouvrages?
Si tu veux du Public éviter les outrages,
Fais effacer ton nom de tes propres Ecrits.

VII.

CONTRE UN ATHE'E.

A Lidor assis dans sa chaise,
Médisant du Ciel à son aise,
Peut

Sans choix, & de mauvaise grace,
Il pilla presque tout leur bien:
Il s'en servit avec audace,
Et s'en para comme du sien.

Jaloux des plus fameux Poëtes,
Dans ses Satires indiscretes
Il choque leur gloire aujourd'hui.

En vérité, je lui pardonne.
S'il n'eût mal parlé de personne,
On n'eût jamais parlé de lui.

A quoi Mr. Despréaux répondit par cette Epigramme, dans le premier Vers de laquelle il y avoit: *Saint Pavin grimpé sur sa chaise.* Il étoit tellement goutteux, qu'il ne pouvoit marcher; & il étoit toûjours assis dans un fauteuil fort elevé.

Peut bien médire auſſi de moi.
Je ris de ſes diſcours frivoles:
On ſait fort bien que ſes paroles
Ne ſont pas articles de Foi.

VIII.

Vers en ſtile de Chapelain.

MAudit ſoit l'Auteur dur, dont l'âpre & rude verve,
Son cerveau tenaillant, rima malgré Minerve;
Et, de ſon lourd marteau martelant le Bon-Sens,
A fait de méchans Vers douze fois douze cens.

IX.

EPITAPHE.

CI gît juſtement regretté
Un ſavant Homme ſans ſcience,
Un Gentilhomme ſans naiſſance,
Un très-bon Homme ſans bonté.

X.

EPIGR. VIII. Vers 4. *Douze fois douze cens.*] Le Poëme de la *Pucelle* a douze Livres, chacun de douze cens Vers, ou environ. Mr. Despréaux aïant dit ce Quatrain à Monſieur le Premier Préſident de Lamoignon, ce Magiſtrat envoïa querir un Exemplaire de la *Pucelle* chez BILLAINE, Libraire qui la débitoit: il écrivit ces quatre Vers ſur le premier feuillet du Livre, & le renvoïa.

EPIGR. IX. Cette Pièce n'eſt bonne que pour ceux qui ont connu particulièrement celui dont elle parle.

EPIGR. X. L'Auteur fit ces Vers dans ſa première jeuneſſe, ſur l'Air d'une Sarabande que l'on chantoit alors.

LA

X.

A CLIMENE.

TOut me fait peine,
Et depuis un jour
Je crois, Climène,
Que j'ai de l'amour.
Cette nouvelle
Vous met en courroux.
Tout beau, Cruelle,
Ce n'eſt pas pour vous.

XI.

Imitation de Martial.

PAUL ce grand Médecin, l'effroi de ſon quartier,
Qui cauſa plus de maux que la Peſte & la Guerre.
Eſt Curé maintenant, & met les gens en terre.
Il n'a point changé de métier.

XII.

LA FONTAINE a rimé la même penſée dans la Fable intitulée, *Thirſis & Amarante*, Part. II. Liv. II. Fab. XIII. EPIGR. XI. Voici l'Epiramme de Martial, Liv. I. 48.

Nuper erat Medicus, nunc eſt Vespillo Diaulus:
Quod Vespillo facit, fecerat & Medicus.

Il y a une autre Epigramme ſemblable dans le même Auteur L. VIII. 74.

Hoplomachus nunc es, &c.

XII.

Sur une Harangue d'un Magiſtrat, dans laquelle les Procureurs étoient fort maltraitez.

LOrsque dans ce Sénat, à qui tout rend hommage,
Vous haranguez en vieux langage,
Paul, j'aime à vous voir en fureur
Gronder maint & maint Procureur:
Car leurs chicanes ſans pareilles
Méritent bien ce traitement.
Mais, que vous ont fait nos oreilles,
Pour les traiter ſi rudement?

XIII.

EPIGR. XIII. Notre Auteur étant à la première repréſentation de la Tragédie d'*Agéſilas*, en 1666. dit le bon mot qui eſt renfermé dans cette Epigramme.

EPIGR. XIV. La Tragédie d'*Attila* fut repréſentée en 1667. Voïez la Remarque ſur le Vers 177. de la Satire IX.

EPIGR. XV. JEAN BAPTISTE SANTEUL, Chanoine Régulier de S. Victor, a été un des plus fameux Poëtes Latins du dix-ſeptième Siècle. Il a fait ſurtout de très-belles Hymnes à la loüange des Saints. Quand il eut fait celles de S. Louïs, il alla les préſenter au Roi, & les récita, de la manière qu'il récitoit tous ſes Vers; c'eſt-à dire, en s'agitant comme un Poſſedé, & faiſant des contorſions & des grimaces, qui firent beaucoup rire les Courtiſans. Mr. Deſpréaux qui ſe trouva là, fit cette Epigramme ſur le champ; & étant ſorti pour l'écrire, il la remit au Duc de

XIII.

Sur l'Ageſilas de Mr. Corneille.

J'Ai vû l'Agéſilas.
Hélas!

XIV.

Sur l'Attila du même Auteur.

APrès l'Agéſilas,
Hélas!
Mais après l'Attila,
Hola.

XV.

Sur la manière de réciter du Poëte Santeul.

QUand j'aperçois ſous ce Portique
Ce Moine au regard fanatique,

Le

de . . . . . qui l'alla porter au Roi, comme ſi c'eût été un papier de conſéquence. Le Roi la lut & la rendit en ſoûriant, à ce même Seigneur, qui en la malice de l'aller lire à d'autres Courtiſans en preſence de Santeul même. Elle étoit ainſi :

A voir de quel air effroïable,
Roulant les yeux, tordant les mains,
Santeul nous lit ſes Hymnes vains,
Dirait-on pas que c'eſt le Diable
Que Dieu force à loüer les Saints?

Liſant ſes Vers audacieux,
Faits pour les habitans des Cieux,
Ouvrir une bouche effroïable,
S'agiter, ſe tordre les mains;
Il me ſemble en lui voir le Diable,
Que Dieu force à loüer les Saints.

XVI.

A la Fontaine de Bourbon.

OUi, vous pouvez chaſſer l'humeur apoplectique,
Rendre le mouvement au Corps paralytique,
Et guérir tous les maux les plus invéterez.
Mais quand je lis ces vers par votre onde inſpirez.
Il me paroît, admirable Fontaine,
Que vous n'eutes jamais la vertu d'Hippocrène.

XVII

EPIGR. XVI. En 1685. l'Auteur étoit allé prendre les eaux à Bourbon, où il trouva l'A. . . . . Poëte médiocre qui lui montra des Vers de ſa façon.

EPIGR. XVII. *Lettre de l'Auteur, du 6. Mars*, 1707.

„ LUBIN eſt un de mes Parens, qui eſt mort il y a „ plus de vingt ans, qui avoit la folie que j'attaque dans „ mon Epigramme. Il étoit Secretaire du Roi, & s'appè„ loit Mr. TARGAS. J'avois dit, lui vivant, le mot „ dont j'ai compoſé le ſel de cette Epigramme, qui n'a „ été faite qu'environ depuis deux mois, chez moi à Au„ teuil où couchoit l'Abbé de CHATEAUNEUF. Le ſoir „ en m'entretenant avec lui, je m'erois reſſouvenu du mot „ dont il eſt queſtion. Il l'avoit trouvé fort plaiſant: & „ ſur cela nous étions convenus l'un & l'autre, qu'avant „ tout, pour faire une bonne Epigramme, il faloit dire en „ converſation, le mot qu'on y vouloit mettre à la fin, „ & voir s'il frapperoit. Celui ci donc l'aïant frappé, je „ le lui rapportai le lendemain au matin, conſtruit en Epi-

„ gram-

XVII.

L'Amateur d'Horloges.

SAns ceſſe autour de ſix Pendules,
De deux Montres, de trois Cadrans,
Lubin, depuis trente & quatre ans,
Occupe ſes ſoins ridicules.
Mais à ce mêtier, s'il vous plaît,
A-t-il acquis quelque Science?
Sans doute, & c'eſt l'Homme de France
Qui ſait le mieux l'heure qu'il eſt.

XVIII.

Sur ce qu'on avoit lû à l'Académie des Vers contre Homère & contre Virgile.

CLio vint l'autre jour ſe plaindre au Dieu des Vers,
Qu'en certain lieu de l'Univers,
On

„ gramme, telle que je vous l'ai envoïée, &c.

EPIGR. XVIII. En l'année 1687. on lût à l'Académie Françoiſe, un Poëme de Mr. PERRAULT, intitulé *Le Siécle de Louis le Grand*, dans lequel, Homère, Virgile, & la plûpart des meilleurs Ecrivains de l'Antiquité, etoient fort maltraitez. Ce Poëme excita d'abord de grandes rumeurs parmi les Savans; & chacun prit parti pour ou contre dans cette nouvelle diſpute. Notre Auteur ſe declara hautement en faveur des Anciens, & commença à eſſaier ſes traits contre Mr. Perrault & ſes Adhérans, par cette Epigramme, qui fut bien-tôt ſuivie de pluſieurs autres. Au ſentiment de bien des gens, c'eſt la meilleure Epigramme de Mr. Deſpréaux. Voïez la Remarque ſur la premiére Epigramme.

VERS 1. *Clio vint l'autre jour.*] *Clio*, Muſe qui préſide à l'Hiſtoire.

On traitoit d'Auteurs froids, de Poëtes ſteriles
Les Homères & les Virgiles.
Cela ne ſauroit être; on s'eſt moqué de vous,
Reprit Apollon en courroux:
Où peut-on avoir dit une telle infamie?
Eſt-ce chez les Hurons, chez les Topinamboux?
C'eſt à Paris. C'eſt donc dans l'Hôpital des Foux?
Non, c'eſt au Louvre, en pleine Académie.

XIX.

Sur le même ſujet.

J'Ai traité de Topinamboux
Tous ces beaux Cenſeurs, je l'avouë,
Qui de l'Antiquité ſi follement jaloux,
Aiment tout ce qu'on hait, blâment tout ce qu'on louë:
Et l'Académie entre nous

Souf-

VERS 6. *Eſt-ce chez les Hurons, chez les Topinamboux?*] Peuples Sauvages de l'Amerique.

EPIGR. XIX. Vers 7. *Topinamboux?*] Ce mot a été fait par notre Poëte; & la ſingularité du mot fait une partie du ſel de cette Epigramme. Long-tems avant qu'elle eût été compoſée, Mr. CHAPELLE, ami de Mr. Deſpréaux, avoit trouvé un vieux Almanac, à la fin duquel il y avoit une méchante Pièce en Vers Burleſques, ſur le Mariage de *Luſtucru*, laquelle finiſſoit ainſi:

Et le pauvre Luſtucru
Trouve enfin ſa Luſtucrue.

Cette

Souffrant chez ſoi de ſi grands Foux,
Me ſemble un peu Topinamboüe.

XX.

Sur le même ſujet.

NE blâmez pas Perrault de condamner Homere,
Virgile, Ariſtote, Platon.
Il a pour lui Monſieur ſon Frere,
G... N... Lavau, Caligula, Neron,
Et le gros Charpentier, dit-on.

XXI.

A Mr. PERRAULT *ſur le même ſujet.*

POur quelque vain diſcours, ſottement avancé
Contre Homère, Platon, Ciceron, ou Virgile,
Caligula par tout fut traité d'inſenſé,
Neron de furieux, Hadrien d'imbécille.

Vous

Cette folie eſt l'original de *Topinamboue.*

EPIGR. XXI. Vers 3 *Caligula par tout* &c.] Cet Empereur avoit decrié d'abord les Ouvrages d'HOMÈRE, de VIRGILE, de TITE-LIVE, & de SUETONE, *Vie de Caligula*, c. 34.

VERS 4 ——— *Hadrien d'imbécille.*] Il avoit auſſi forme le deſſein d'abolir la mémoire & les Ouvrages d'Homere, pour établir ſur ſes ruines un certain ANTIMACHUS, Poëte, dont le nom n'étoit preſque pas connu alors. *Dion*, L. LXIX.

Vous donc, qui dans la même erreur,
Avec plus d'ignorance, & non moins de fureur,
Attaquez ces Heros de la Grèce & de Rome;
Perrault, fussiez-vous Empereur,
Comment voulez-vous qu'on vous nomme?

XXII.

Sur le même sujet.

D'Où vient que Ciceron, Platon, Virgile, Homère,
Et tous ces grands Auteurs que l'Univers révère,
Traduits dans vos Ecrits nous paroissent si sots?
Perrault, c'est qu'en prêtant à ces Esprits sublimes
Vos façons de parler, vos bassesses, vos rimes,
Vous les faites tous des Perrauts.

XXIII.

EPIGR. XXIII. Vers 1. *Ton Oncle.*] Il n'a pas voulu dire, *Ton Frere.* Mr. Perrault disoit effectivement que son Frere le Médecin avoit rendu de grands services à notre Auteur, en le guerissant de deux maladies. Voïez ci-après la première *Reflexion Critique* sur *Longin*, Tom. III.

Les deux premiers Vers de cette Epigramme étoient ainsi:

Tu te vantes, Perrault, que ton Frere assassin
M'a gueri d'une affreuse & longue maladie.
La preuve &c.

Le P. COMMIRE l'a ainsi traduite:

Mine tuus, Clades quondam Urbis publica, Frater

Eri-

XXIII.

Au même.

TOn Oncle, dis-tu, l'Aſſaſſin
M'a gueri d'une maladie.
La preuve qu'il ne fut jamais mon Médecin,
C'eſt que je ſuis encore en vie.

XXIV.

Au même.

LE bruit court que Bacchus, Junon, Jupiter, Mars,
Apollon le Dieu des beaux Arts,
Les Ris mêmes, les Jeux, les Graces & leur Mere,
Et tous les Dieux enfans d'Homere,
Réſolus de vanger leur Pere,
Jettent déja ſur vous de dangereux regards.
Perrault, craignez enfin quelque triſte avanture.
Com-

Eripuit morbo difficili atque gravi?
Mentiris: Medico non ſum uſus Fratre, Peralte,
Vis teſtem? vitâ perfruor incolumis.

On trouve un mot ſemblable de Pauſanias, dans les *Dits notables des Lacedémoniens*, de Plutarque.

EPIGR. XXIV. Vers 3. 4. & 5.] Il y a trois Rimes féminines de ſuite dans ces trois Vers. C'eſt une faute qu'il eſt étonnant que l'Auteur n'ait pas corrigée.

VERS 7. *Perrault, craignez enfin.*] Première manière: *Perrault, je crains pour vous.* Ce dernier mot ſe rencontroit en trois vers de ſuite, preciſément dans la Céſure, ou dans le Repos du Vers; ce qui étoit une autre faute.

EPIGR.

Comment ſoûtiendrez-vous un choc ſi violent?
Il eſt vrai, Viſé vous aſſure
Que vous avez pour vous Mercure;
Mais c'eſt le Mercure Galant.

XXV.

Parodie burlesque de la première Ode de Pindare, à la loüange de Mr. Perrault.

MAlgré ſon fatras obſcur,
Souvent Brébeuf étincelle.
Un Vers noble, quoique dur,
Peut s'offrir dans la Pucelle.
Mais, ô ma Lyre fidelle,
Si du parfait Ennuieux
Tu veux trouver le modelle,
Ne cherche point dans les Cieux
D'Aſtre au Soleil préferable;
Ni dans la foule innombrable
De tant d'Ecrivains divers,
Chez Coignard rongez des vers,

Un

EPIGR. XXV. L'Auteur avoit réſolu de parodier toute l'Ode; mais Mr. Perrault & lui ſe racommoderent, & il n'y eut que ce Couplet de fait

VERS 2. *Souvent Brébeuf.*] Poëte qui a traduit en Vers François la *Pharſale* de Lucain.

VERS 4. *Peut s'offrir dans la Pucelle.*] Poëme de Chapelain.

VERS

Un Poëte comparable
A l'Auteur inimitable
De Peau-d'Ane mis en Vers.

XXVI.

Sur la réconciliation de l'Auteur & de Mr. Perrault.

TOut le trouble Poëtique
A Paris s'en va ceſſer.
Perrault l'anti-Pindarique,
Et Despréaux l'Homérique,
Conſentent de s'embraſſer.
Quelque aigreur qui les anime,
Quand, malgré l'emportement,
Comme eux l'un l'autre on s'eſtime,
L'accord ſe fait aiſément.
Mon embarras eſt comment
On pourra finir la guerre
De Pradon & du Parterre.

XXVII.

VERS 12. *Chez Coignard.*] Libraire de Mr Perrault.

VERS 15. *De Peau-d'Ane mis en Vers.*] En ce tems-là Mr. Perrault avoit rimé le Conte de Peau-d'Ane.

EPIGR. XXVI. Cette Epigramme fut faite en 1699 Elle eſt inſeree dans une Lettre que l'Auteur ecrivit à Mr. Perrault, après leur réconciliation, & qui eſt imprimee ci-apres, Lettre IV. Tom. IV.

EPIGR.

Notre célèbre Dévancier:

Corſaires attaquant Corſaires
Ne font pas, dit-il, *leurs affaires.*

XXVIII.

Réponſe, à Mr. Despréaux.

LEs Journaliſtes de Trevoux,
Illuſtre Héros du Parnaſſe,
N'ont point crû vous mettre en courroux,
Ni ranimer en vous la ſatirique audace
Dont par le grand Arnaud vous vous croïez abſous.
Ils vous blâment ſi peu d'avoir ſuivi la trace
De ces grands Hommes, qu'avec grace
Vous traduiſez en plus d'un lieu;
Que, pour l'amour de vous, ils voudroient bien qu'Horace
Eût traité de l'Amour de Dieu.

XXIX

voit point dans la dixième Satire contre les Femmes, ni dans l'Epître ſur l'Amour de Dieu. Mr. Despréaux crût voir un air de raillerie dans ces paroles, dont il ſe tint offenſé; puis qu'on le repréſentoit comme un grand Imitateur, qui devoit toute ſa réputation aux plus beaux endroits des Anciens, *qu'il avoit fait paſſer dans ſes Ouvrages.* C'eſt ce qui lui fit faire cette Epigramme, qu'il appeloit auſſi une petite Epître. Le P. Du Rus, Jéſuite, y répondit par l'Epigramme ſuivante.

EPIGR.

XXIX.

Replique de Mr. Despréaux aux mêmes.

NOn, pour montrer que Dieu veut être aimé de nous,
Je n'ai rien emprunté de Perſe, ni d'Horace,
Et je n'ai point ſuivi Juvenal à la trace.
Car, bien qu'en leurs Ecrits, ces Auteurs, mieux que vous,
Attaquent les erreurs dont nos ames ſont yvres;
La néceſſité d'aimer Dieu
Ne s'y trouve jamais prêchée en aucun lieu,
Mes Peres, non plus qu'en vos Livres.

XXX.

Sur le Livre des Flagellans.

Aux mêmes.

NOn, le Livre des Flagellans
N'a jamais condamné, liſez-le bien, mes Peres,
Ces

EPIGR. XXX. Monſieur l'Abbé BOILEAU, Docteur de Sorbonne, & Chanoine de la Sainte Chapelle, Frere de l'Auteur, publia en 1700. le Livre intitulé, *Hiſtoria Flagellantium*, & les Auteurs du *Journal de Trévoux* en firent la critique dans leurs Mémoires du Mois de Juin, 1703. Le P. DUCERCEAU, Jéſuite, en avoit fait auſſi une critique particulière.

EPIGR.

Ces rigiditez ſalutaires,
Que pour ravir le Ciel, ſaintement violens,
Exercent ſur leurs corps tant de Chrétiens auſtères,
Il blâme ſeulement cet abus odieux,
D'étaler & d'offrir aux yeux
Ce que leur doit toujours cacher la bienſéance;
Et combat vivement la fauſſe Piété,
Qui, ſous couleur d'éteindre en nous la volupté,
Par l'auſterité même & par la pénitence
Sait allumer le feu de la lubricité.

XXXI.

FABLE D'ESOPE

Le Bucheron & la Mort.

LE dos chargé de bois, & le corps tout en eau,
Un pauvre Bucheron, dans l'extrême vieilleſſe
Marchoit en haletant de peine & de détreſſe.
Enfin las de ſouffrir, jettant là ſon fardeau,
Plûtôt que de s'en voir accablé de nouveau,

Il

EPIGR. XXXI. M. DE LA FONTAINE avoit mis en Vers cette Fable; mais comme il s'étoit un peu écarté du ſens d'Eſope, Mr. Despreaux lui fit remarquer, qu'en abandonnant ſon Original, il laiſſoit paſſer un des plus beaux traits qui fût dans Eſope. La Fontaine refit la Fable; (L. 1. Fab. 15. & 16) & Mr. Despréaux fit celle ci en même tems.

5 Pour mettre le Lecteur en état de comparer tout d'un coup

Il ſouhaite la Mort, & cent fois il l'appelle.
La Mort vint à la fin. Que veux-tu, cria-t-elle?
Qui, moi? dit-il alors promt à ſe corriger:
Que tu m'aides à me charger.

XXXII.

Le Débiteur reconnoiſſant.

JE l'aſſiſtai dans l'indigence:
Il ne me rendit jamais rien.
Mais quoi qu'il me dût tout ſon bien,

Sans

coup la Fable de Mr. Despréaux avec celle de Mr. De la Fontaine nous rapporterons ici cette dernière.

Un pauvre Bucheron tout couvert de ramée,
Sous le faix du faget auſſi bien que des ans,
Gemiſſant & courbé marcheit à pas peſans
Et tâcheit de gagner ſa chaumine enfumée.
Enfin n'en pouvant plus d'effort & de douleur,
Il met bas ſon faget, il ſonge à ſon malheur.
Quel plaiſir a-t-il eu depuis qu'il eſt au monde?
En eſt-il un plus pauvre en la Machine ronde?
Point de pain quelquefois, & jamais de repos.
Sa femme, ſes enfans, les ſoldats, les impots,
Le créancier & la cervée
Lui font d'un Malheureux la peinture achevée.
Il apèle la Mort; elle vient ſans tarder:
Lui demande ce qu'il faut faire.

C'eſt

Sans peine il ſouffroit ma préſence.
O la rare reconnoiſſance!

XXXIII.

Enigme.

DU repos des Humains implacable ennemi,
J'ai rendu mille Amans envieux de mon ſort;
Je me repais de ſang, & je trouve ma vie
Dans les bras de celui qui recherche ma mort.

XXXIV.

C'eſt, dit-il, afin de m'aider
A recharger ce bois; tu ne tarderas guere.
Le Trepas vient tout guerir;
Mais ne bougeons d'où nous ſommes.
Plûtôt ſouffrir que mourir,
C'eſt la deviſe des Hommes. DU MONTEIL.

EPIGR. XXXII. Le celèbre Mr PATRU, preſſé par un Créancier impiroïable, (c'étoit un Fermier Général) étoit ſur le point de voir vendre ſes Livres, la plus agréable & presque la ſeule choſe qui lui reſtoit. Mr Despreaux le tira de cette fâcheuſe extrémité, en lui portant une ſomme beaucoup plus conſiderable que celle pour laquelle il étoit réſolu de les donner: il voulut même que Mr Patru gardât ſa Bibliothèque comme auparavant & qu'elle ne vint à lui qu'en ſurvivance. Il debourſa environ quatre mille livres, & il n'avoit pas encore les ſucceſſions qu'il a recueillies dans la ſuite. Cette Epigramme n'a été faite qu'après la mort de Mr. Patru, arrivée en Janvier 1681.

EPIGR. XXXIII. Une Puce. L'Auteur fit cette Enigme à l'âge de dix-ſept ans, dans une Maiſon que ſon Pere avoit à Clignancourt, au pie de Montmartre.

EPIGR.

XXXIV.

Vers pour mettre au devant d'un Roman allégorique, où l'on expliquoit toute la Morale des Stoïciens.

LAches Partiſans d'Epicure,
Qui brûlans d'une flame impure,
Du Portique fameux fuïez l'auſterité:
Souffrez qu'enfin la Raiſon vous éclaire.
Ce Roman plein de verité,
Dans la Vertu la plus ſevère
Vous peut faire aujourd'hui trouver la Volupté.

XXXV.

EPIGR. XXXIV. *Extrait d'une Lettre de l'Auteur: 19 d'Avril 1702.*

„ L'Epigramme à la louange du Roman allégorique, re-
„ garde Mr. l'Abbé d'AUBIGNAC, qui a compoſé *la Pra-*
„ *tique du Theatre*, & qui avoit beaucoup de réputation.
„ Ce Roman allégorique, qui étoit de ſon invention,
„ s'appeloit *Macarize, ou la Reine des Iſles fortunées*; & il
„ pretendoit que toute la Philoſophie Stoïcienne y étoit
„ renfermée. La vérité eſt qu'il n'eut aucun ſuccès, &
„ qu'il *ne fit de chez Serci qu'un ſaut chez l'Epicier.* Je fis
„ l'Epigramme pour être miſe au devant de ſon Livre,
„ avec quantité d'autres Ouvrages que l'Auteur avoit exi-
„ gez de ſes amis pour le faire valoir; mais heureuſement
„ je lui portai l'Epigramme trop tard, & elle n'y fut point
„ miſe. Dieu en ſoit loué, &c. . . Cet Ouvrage fut im-
„ primé en 1663, & publié en 1664.

VERS 3. *Du Portique fameux.*] L'Ecole de ZE'NON.

EPIGR. XXXV. C'eſt la peinture d'un très-méchant Cheval, dont l'Auteur, étant fort jeune, avoit été obligé de ſe ſervir, allant voir ſa Maîtreſſe, au Village de St. Prit,

XXXV.

Sur un Portrait de Rocinante, Cheval de Don Quichotte.

TEl fut ce Roi des bons chevaux,
Rocinante, la fleur des Courſiers d'Iberie,
Qui trottant jour & nuit, & par monts, & par vaux,
Galoppa, dit l'Hiſtoire, une fois en ſa vie.

XXXVI.

Prit, près de St. Denis. *Voïez la Note ſur l'Epigramme ſuivante.* Il fit une Rélation de ſon voïage, en Vers & en Proſe; & Mr. De la Fontaine, à qui il la montra, s'arrêta principalement à ces quatre Vers. Le reſte a été ſupprimé. L'Auteur avoit pourtant retenu une autre Epigramme, qui entroit dans la même Rélation; mais il ne la récitoit que pour s'en moquer lui-même, & pour en faire voir le ridicule. *Quand je mourrai*, diſoit-il en riant, *je veux la laiſſer à Mr. de Benſerade: elle lui apartient de droit: j'entens pour le ſtile.* La voici.

J'ai beau m'en aller à Saint Prit.
Ce Saint, qui de tous maux guerit,
Ne ſauroit me guerir de mon amour extrême,
Philis, il le faut avouer,
Si vous ne prenez ſoin de me guerir vous-même,
Je ne ſai plus du tout à quel Saint me vouer.

VERS 2. *Des Courſiers d'Iberie.*] D'Espagne.
VERS 4. *Galoppa, dit l'Hiſtoire.*] Don Quichotte, Tome III. ch. 14.

XXXVI.

Vers à mettre en Chant.

VOici les lieux charmans, où mon ame ravie
Paſſoit, à contempler Silvie,
Ces tranquilles momens ſi doucement perdus.
Que je l'aimois alors! Que je la trouvois belle!
Mon Cœur, vous ſoûpirez au nom de l'Infidelle:
Avez-vous oublié que vous ne l'aimez plus?

C'eſt ici que ſouvent errant dans les prairies,

Ma

EPIGR. XXXVI. L'Auteur, dans ſa jeuneſſe, avoit aimé une Fille fort ſpirituelle, nommée MARIE PONCHER, qu'on appèloit dans le monde, Mademoiſelle de BRETOUVILLE. Cette aimable & vertueuſe fille ſe fit Réligieuſe. Quelque tems après, Mr. Despreaux ſe promenoit tout ſeul dans le Jardin Roïal des Plantes; & ſe rappèlant les doux momens qu'il avoit paſſez autrefois avec elle à la campagne, il fit ces Vers, qui furent mis en muſique par le fameux LAMBERT, en 1671. Le Roi prenoit plaiſir à ſe les faire chanter par l'illuſtre Mademoiſelle de LEUFROY.

Madlle. de Bretouville étoit Niéce d'un Chanoine de la Sainte Chapelle, qui poſſedoit un Bénéfice ſimple de 800. livres de revenu: c'étoit le Prieuré de S Paterne, au Diocèſe de Beauvais. Ce Bénéfice aïant vaqué par la mort du Chanoine, ſa Niéce conſeilla à Mr. Despréaux de s'en faire pourvoir en Cour de Rome, préſumant que l'Evêque de Beauvais, de qui le Prieuré dépendoit, ne ſongeroit pas ſi-tôt à le conferer. Mr. Despréaux l'obtint, & en joüit pendant huit années, ſans prendre néanmoins l'habit eccleſiaſtique, & ſans ſe mettre trop en peine de faire un bon uſage des revenus. Mr. le Premier Préſident de Lamoignon, qui avoit beaucoup de religion & de vertu, s'entretenant un jour avec Mr. Despréaux, lui fit comprendre qu'en ſe con-

Ma main, des fleurs les plus cheries,
Lui faiſoit des préſens ſi tendrement reçûs.
Que je l'aimois alors! Que je la trouvois belle!
Mon Cœur, vous ſoûpirez au nom de l'Infidelle:
Avez-vous oublié que vous ne l'aimez plus?

XXXVII.

Chanſon à boire.

PHiloſophes rêveurs, qui penſez tout ſavoir;
Ennemis de Bacchus, rentrez dans le devoir:
Vos eſprits s'en font trop accroire.

Allez,

conduiſant de la ſorte, il ne pouvoit garder ce Bénéfice en ſureté de conſcience. Mr. Deſpreaux le reconnut, & en fit ſa demiſſion à l'Evêque de Beauvais. Il fit plus. Il ſupputa ce qu'il en avoit retiré depuis le tems qu'il en jouïſſoit, & cette ſomme qui ſe montoit à environ ſix mille livres, fut emploïée à faire la Dot de Madlle. de Bretouville qui ſe fit Réligieuſe dans un Couvent du Fauxbourg St. Germain.

EPIGR. XXXVII. L'Auteur fit cette Chanſon au ſortir de ſon Cours de Philoſophie, à l'âge de dix-ſept ans. La Muſique en fut faite par Mr. DE LA GUERRE, pere de Mlle. DE LA GUERRE, qui joue du Clavecin. A peu près dans le même tems notre Poëte fit une autre Chanſon, qui eſt moins conſiderable par elle-même, que par l'occaſion qui la produiſit. Il étoit malade de la fièvre, & toutes les fois que l'accès le prenoit, il s'imaginoit être condamné à faire des Couplets ſur une Chanſon qu'il avoit ouï chanter au célebre *Savoïard*. L'accès étant paſſé, il étoit délivré de cette idée, & ne ſongeoit plus à la Chanſon. Voici celle de ce fameux Chantre du Pont-neuf: elle eſt à la page 68. du *Recueil des Airs du Savoïard*.

Imbécille Amans, dont les brûlantes ames

Allez, vieux Fous, allez apprendre à boire.
On eſt ſavant quand on boit bien.
Qui ne ſait boire ne ſait rien.

S'il faut rire ou chanter au milieu d'un feſtin,
Un Docteur eſt alors au bout de ſon Latin:
Un Goinfre en a toute la gloire:
Allez, vieux Fous, &c.

XXXVIII.

Sont autant de tiſons;
Allez porter vos fers, vos chaînes, & vos flames
Aux Petites maiſons.
Cependant nous virons avecque la bouteille,
Et deſſous la treille
Nous la chérirons.

Mr. Despréaux, pendant les accès de ſa fièvre, fit les deux Couplets ſuivans, ſur le même ſujet.

Soûpirez jour & nuit, ſans manger & ſans boire,
Ne ſongez qu'à ſouffrir.
Aimez, aimez vos maux, & mettez votre gloire
A n'en jamais guerir.
Cependant nous virons &c.

Si, ſans vous ſoulager, une amante Cruelle
Vous retient en priſon,
Allez aux durs rochers, auſſi ſenſibles qu'elle,
En demander raiſon.

Cependant &c.

Quand

XXXVIII.

Chanſon faite à Bâville.

QUe Bâville me ſemble aimable!
Quand des Magiſtrats le plus grand
Permet que Bacchus à ſa table
Soit notre Premier Preſident.

Trois

Quand il fut gueri de ſa fièvre, il oublia entièrement ſa Chanſon, & ce ne fut que deux ou trois années après, qu'il ſe reſſouvint de l'avoir faite. Il diſoit à ce propos, qu'il avoit été *le Continuateur du Savoïard*; & ce fut cela même qui, dans la ſuite, lui fit naître la penſée de ce Vers dans la Satire neuvième: *Servir de ſecond Tome aux Airs du Savoïard.*

EPIGR. XXXVIII. *Lettre de Mr. Deſpréaux, du 15. de Juillet*, 1702.

„ Cette Chanſon a été effectivement faite à Bâville, „ dans le tems * des noces de Monſieur de Bâville, au- „ jourd'hui Intendant du Languedoc. Les trois Muſes é- „ toient Madame DE CHALUCET, mere de Madame DE „ BAVILLE; une Madame HE'LYOT, qui avoit une „ Terre aſſez proche de Bâville; & une Madame DE LA „ VILLE, femme d'un fameux Traitant. Celle-ci aïant „ chanté à table une Chanſon à boire, dont l'air étoit „ fort joli, mais les paroles très-méchantes; tous les „ Conviez, & le P. BOURDALOUE entre autres, qui „ étoit de la nôce, auſſi bien que le P. RAPIN, m'ex- „ hortèrent à y faire de nouvelles paroles, & je leur ra- „ portai le lendemain les quatre Couplets que vous voïez. „ Ils réuſſirent fort, à la reſerve des deux derniers qui „ firent un peu refrogner le P. Bourdalouë. Pour le P. „ Rapin, il entendit raillerie, & obligea même le P. „ Bourdalouë à l'entendre auſſi. Au lieu de *Trois Muſes*

„ *en*

* *Au mois d'Avril* 1672.

Trois Muſes, en habit de ville,
Y préſident à ſes côtez:
Et ſes Arrêts par Arbouville
Sont à plein verre exécutez.

Si Bourdalouë un peu ſévère
Nous dit: Craignez la Volupté:
Escobar, lui dit-on, mon Pere,
Nous la permet pour la ſanté.

Contre ce Docteur authentique,
Si du jeûne il prend l'interêt:

Bac-

„ *en habit de ville*, il y avoit, *Chaluset, Helyot, La Ville,* „ Mr. d'ARBOUVILLE qui vient après, etoit un Gen- „ tilhomme, Parent de Mr. le Premier Préſident: il bû- „ voit volontiers à plein verre.

Effectivement le P. Bourdalouë avoit pris d'abord très-ſérieuſement cette plaiſanterie, & dans ſa colère il dit au P. Rapin: *Si Mr. Despréaux me chante, je le prêcherai.*

VERS 11. *Escobar.*] Théologien & Caſuiſte fameux.

EPIGR. XXXIX. Le Vers Grec rapporté au commencement, eſt tout ſeul dans l'Anthologie; & notre Auteur y a joint une petite Narration qui prepare & amène le ſens du Vers. Cette Epigramme fut faite le 17. de Décembre, 1702. Mr. CHARPENTIER en avoit fait une ſur le même ſujet.

Quand Apollon vit le Volume,
Qui, ſous le nom d'Homère, enchantoit l'Univers:
Je me ſouviens, dit-il, que j'ai dicté ces Vers,
Et qu'Homère tenoit la plume.

„ Ce-

Bacchus le déclare héretique,
Et Janſéniſte, qui pis eſt.

XXXIX.

Sur Homère.

Ἤειδον μὲν ἐγών: ἐχάραττε δε Θεῖος Ὅμηρος.

Cantabam quidem ego: ſcribebat autem Dîus Homerus.

QUand la dernière fois, dans le ſacré Vallon,
La Troupe des neuf Sœurs, par l'ordre d'Apollon,
Lût l'Iliade & l'Odyſſée;
Chacune à les louër ſe montrant empreſſée,
Ap-

„ Cela eſt aſſez concis, & aſſez bien tourné, *diſoit Mr. Despréaux dans deux Lettres, du 4. Mars, & du 3. Juillet, 1703.* „ Mais *le Volume* eſt un mot fort bas en cet endroit, „ & je n'aime point ce mot de Palais, *Tenoit la plume.* „ D'ailleurs, *ajoûtoit-il*, quel air l'Auteur de cette derniè- „ re Epigramme donne-t-il à Apollon, qu'il ſuppoſe li- „ ſant ces deux Ouvrages dans ſon Cabinet, & ſe diſant „ à lui-même: *c'eſt moi qui les ai dictez?* Au lieu que dans „ la mienne, Apollon, c'eſt à-dire, le Génie ſeul, eſt au „ milieu des Muſes, à qui il déclare qu'elles ne ſe trom- „ pent pas dans l'admiration qu'elles ont de ces deux „ grands Chefs-d'œuvre, puiſque c'eſt lui qui les a com- „ poſez dans une eſpèce d'enthouſiasme & d'yvreſſe, qui „ ne lui permettoit pas d'écrire; & qu'Homère les avoit „ recueillis. C'eſt donc le mot d'*yvreſſe* qui ſauve tout, & „ qui fait voir pourquoi Apollon avoit tant tardé à dire „ aux neuf Sœurs, qu'il étoit l'Auteur de ces deux Ouvra- „ ges: ſe ſouvenant à peine de les avoir faits.

Apprenez un ſecret qu'ignore l'Univers,
Leur dit alors le Dieu des Vers:
Jadis avec Homère, aux rives du Permeſſe,
Dans ce Bois de Lauriers, où ſeul il me ſuivoit,
Je les fis toutes deux, plein d'une douce yvreſſe.
Je chantois; Homère écrivoit.

XL.

Vers pour mettre ſous le Buſte du Roi.

C'Eſt ce Roi ſi fameux dans la paix, dans la guerre,
Qui fait ſeul à ſon gré le deſtin de la Terre.
Tout reconnoit ſes Loix, ou brigue ſon appui.
De ſes nombreux combats le Rhin frémit encore;
Et l'Europe en cent lieux a vû fuir devant lui
Tous ces Héros ſi fiers, que l'on voit aujourd'hui
Faire fuir l'Othoman au delà du Bosphore.

XLI.

VERS 5. & 6. *Apprenez un ſecret*, &c. *Leur dit alors*; &c.] Au lieu de ces deux Vers, il n'y avoit que celui-ci dans la premiere compoſition: *De leur Auteur, dit-il, apprenez le vrai nom.*

EPIGR. XL. M. de LOUVOIS aïant fait graver le portrait du Roi, chargea Mr. Racine & Mr. Deſpréaux de faire des Vers pour être mis ſous le portrait. Mr. Racine eut plûtôt fait les ſiens, & ils furent gravez. Ceux de Mr. Deſpreaux furent deſtinez à ſervir d'Inſcription au buſte du Roi, fait par le fameux GIRARDON, l'année que les Allemans prirent Belgrade: 1687.

EPIGR. XLI. Monſeigneur le Duc du MAINE étant encore enfant, avoit écrit quelques Lettres fort ſpirituelles, que l'on fit imprimer par galanterie. Au devant du Volu-

XLI.

Vers faits pour mettre au bas d'un Portrait de Monſeigneur le Duc du MAINE.

QUel eſt cet Apollon nouveau,
Qui presque au ſortir du berceau
Vient regner ſur notre Parnaſſe?
Qu'il eſt brillant! qu'il a de grace!
Du plus grand des Héros je reconnois le fils.
Il eſt déja tout plein de l'eſprit de ſon Pere;
Et le feu des yeux de ſa Mere
A paſſé jusqu'en ſes Ecrits.

XLII.

Vers pour mettre au bas du Portrait de Mademoiſelle de LAMOIGNON.

AUx ſublimes vertus nourrie en ſa Famille,
Cette admirable & ſainte Fille

En

Volume, le jeune Prince étoit repréſenté en Apollon, avec une couronne de laurier ſur la tête. Mr. Racine compoſa l'Epître dédicatoire au Roi, & Mr Deſpréaux fit les Vers du Portrait. Les derniers Vers étoient de cette manière:

Du plus grand des Mortels je reconnois le fils,
Il a déja la fierté de ſon Pere
Et le feu des yeux de ſa Mere
A paſſé jusqu'en ſes Ecrits.

EPIGR. XLII. MAGDELAINE DE LAMOIGNON,

En tous lieux ſignala ſon humble piété ;
Jusqu'aux climats où naît & finit la clarté,
Fit reſſentir l'effet de ſes ſoins ſecourables ;
Et, jour & nuit, pour Dieu pleine d'activité,
Conſuma ſon repos, ſes biens & ſa ſanté,
A ſoulager les maux de tous les Miſerables.

XLIII.

A Madame la Préſidente de LAMOIGNON, *ſur le Portrait du Pere* BOURDALOUE, *qu'elle m'avoit envoïé.*

DU plus grand Orateur dont la Chaire ſe vante,
M'envoïer le portrait, illuſtre Préſidente,
C'eſt me faire un préſent qui vaut mille préſens.
J'ai connu Bourdalouë ; & dès mes jeunes ans,

Je

Sœur de Mr. le Premier Préſident, a vécu dans une pratique continuelle des vertus Chrétiennes Elle étoit douée ſur tout d'une grande douceur, & d'une ardente charité pour les Pauvres. Le Roi lui avoit confié la diſtribution de ſes aumônes, & cette ſainte Fille faiſoit tenir de l'argent à beaucoup de Miſſionaires, jusques dans les Indes Orientales & Occidentales, comme l'indique le quatrième Vers. Elle appeloit ordinairement Mr. Deſpréaux ſon Directeur ; mais elle vouloit quelquefois le diriger à ſon tour. Ainſi elle ne trouvoit pas bon qu'il fît des Satires, parce qu'elles bleſſent la Charité *Mais ne me permettriez-vous pas*, lui dit-il un jour, *d'en faire contre le Grand Turc, ce Prince infidéle, l'Ennemi de notre Religion ? Contre le Grand Turc !* reprit Mademoiſelle de Lamoignon. *Ho, non : c'eſt un Souverain ; & il ne faut jamais manquer de reſpect aux perſonnes de ce rang. Mais contre le Diable*, repliqua Mr. Deſpréaux, *vous me le par-*

Je fis de ſes Sermons mes plus chères délices.
Mais, lui de ſon côté, liſant mes vains caprices;
Des Cenſeurs de Trevoux n'eut point pour moi les yeux.
Ma franchiſe ſur tout gagna ſa bienveillance.
Enfin, après Arnauld, ce fut l'Illuſtre en France;
Que j'admirai le plus, & qui m'aima le mieux.

XLIV.

Vers pour mettre au bas du Portrait de TAVERNIER, *le célèbre Voïageur.*

DE Paris à Delli, du Couchant à l'Aurore;
Ce fameux Voïageur courut plus d'une fois:
De l'Inde & de l'Hydaſpe il fréquenta les Rois:
Et ſur les bords du Gange on le révère encore.

Et

permettriez bien? Non, dit-elle encore, après un moment de réflexion, *Il ne faut jamais dire du mal de perſonne.*

EPIGR. XLIII. Le P. Bourdaloüe mourut le 13. de Mai, 1704. Quelque tems auparavant, les Auteurs du *Journal de Trevoux* avoient écrit contre Mr. Despreaux.

EPIGR. XLIV. JEAN-BAPTISTE TAVERNIER, Baron d'AUBONNE, étoit Calviniſte. Il mourut à Moscou, en 1689. étant âgé de 89. ans; & retournant aux Indes pour la ſeptième fois.

VERS 1. *De Paris à Delli.*] Ville Capitale de l'Empire du Grand Mogol, dans les Indes Orientales.

VERS 2. *De l'Inde & de l'Hydaspe.*] Fleuves du même Païs.

VERS 4. *Et ſur les bords du Gange.*] Autre Fleuve conſidérable des Indes.

En tous lieux ſa vertu fut ſon plus ſûr appui;
Et, bien qu'en nos climats de retour aujourd'hui,
En foule à nos yeux il préſente
Les plus rares tréſors que le Soleil enfante;
Il n'a rien rapporté de ſi rare que lui.

XLV.

Vers pour mettre au bas du Portrait de mon Pere.

CE Greffier doux & pacifique,
De ſes Enfans au ſang critique,
N'eut point le talent redouté:
Mais fameux par ſa probité,
Reſte de l'or du Siècle antique,

Sa

VERS 8. *Les plus rares tréſors.*] Il étoit revenu des Indes, avec près de trois millions en pierreries.

VERS 9. *Il n'a rien raporté de ſi rare que lui.*] *Rare*: ce mot a deux ſens. Tavernier, quoi qu'homme de merite, étoit groſſier, & même un peu original.

EPIGR. XLV. GILLES BOILEAU, Greffier de la Grand' Chambre du Parlement, mourut en 1657. âgé de 73. ans, mais ces Vers ne furent faits qu'en 1690. Mr. l'Abbé Boileau Docteur de Sorbone, & Chanoine de la Sainte-Chapelle, frere de l'Auteur, a fait ces Vers Latins, qui ont été mis ſous le même Portrait gravé par le célèbre NANTEUIL.

Deſine flere tuum, Proles numeroſa, Parentem,
Quem rapuit votis ſors inimica tuis.
Ecce tibi audaci ſcalpro magis ære perennem,

Emu-

Sa conduite dans le Palais
Par tout pour exemple citée,
Mieux que leur plume ſi vantée,
Fit la Satire des Rolets.

XLVI.

Epitaphe de la Mere de l'Auteur.

* EPouſe d'un Mari doux, ſimple, officieux,
Par la même douceur je ſus plaire à ſes yeux:
Nous ne fûmes jamais ni railler, ni médire.
Paſſant, ne t'enquiers point, ſi de cette bonté
Tous mes Enfans ont hérité:
Li ſeulement ces Vers, & garde toi d'écrire.

XLVII.

* *C'eſt Elle qui parle.*

Æmula natura reddit amica manus.

VERS 9. *Fit la Satire des Rolets.*] Voïez le Vers 52. de la Satire I. & les Remarques.

EPIGR. XLVI. ANNE DE NIELLE, ſeconde Femme de Mr. Boileau le Greffier, mourut en 1637. âgée de 23. ans. De ce mariage ſont nez *Gilles*, *Jaques*, & *Nicolas* BOILEAU, qui ſe ſont extrêmement diſtinguez dans la République des Lettres. Les Ecrits de ces trois illuſtres Freres marquent aſſez le penchant qu'ils ont eu pour la Satire. Cette Epitaphe fut faite en 1670.

VERS 4. *Paſſant, ne t'enquiers point, ſi de cette bonté* &c.] Le Pere de notre Auteur faiſant un jour le caractère de ſes Enfans, dit en parlant de celui-ci: *Pour Colin, c'eſt un bon garçon, qui ne dira jamais du mal de perſonne.*

XLVII.

Sur un Frere ainé que j'avois, & avec qui j'étois brouillé.

DE mon Frere, il eſt vrai, les Ecrits ſont vantez :
Il a cent belles qualitez ;
Mais il n'a point pour moi d'affection ſincère.
En lui je trouve un excellent Auteur,
Un Poëte agréable, un très-bon Orateur.
Mais je n'y trouve point de Frere. *

XLVIII.

Vers pour mettre ſous le Portrait de Mr. DE LA BRUYERE, *au devant de ſon Livre des* CARACTERES DE CE SIECLE.

* TOut eſprit orgueilleux, qui s'aime,
Par mes leçons ſe voit gueri ;
Et

* *C'eſt lui qui parle.*

EPIGR. XLVII. Il s'appèloit GILLES BOILEAU, & étoit de l'Académie Françoiſe. Il mourut en 1669 Nous avons parlé de la jalouſie qu'il avoit conçuë contre Mr. Despréaux ſon frere cadet. Voïez les Remarques ſur le Vers 94 de la Satire I.

EPIGR. XLVIII JEAN DE LA BRUYERE Gentilhomme de Mr. le Prince, mourut à Paris le 10. de Mai, 1696. Il étoit de l'Académie Françoiſe.

EPIGR.

Et dans mon Livre ſi cheri
Apprend à ſe haïr ſoi-même.

XLIX.

Epitaphe de Mr. ARNAULD, *Docteur de Sorbone.*

AU pié de cet Autel de ſtructure groſſière,
Gît ſans pompe enfermé dans une vile bière,
Le plus ſavant mortel qui jamais ait écrit,
ARNAULD, qui ſur la Grace inſtruit par JESUS-CHRIST,
Combattant pour l'Egliſe, a dans l'Egliſe même,
Souffert plus d'un outrage & plus d'un anathême.
Plein du feu qu'en ſon cœur ſoufla l'Esprit divin,
Il terraſſa Pélage, il foudroïa Calvin,
De tous les faux Docteurs confondit la Morale.
Mais, pour fruit de ſon zèle, on l'a vû rebuté,
En cent lieux opprimé par leur noire Cabale,

Er-

EPIGR. XLIX. M. ARNAULD mourut en Flandres, le 8. d'Août, 1694. âgé de 82. ans & demi.

VERS 10. *Mais, pour fruit* &c.] Ce Vers & les deux ſuivans étoient ainſi dans la première compoſition.

Cependant, pour tout fruit de tant d'habileté,
En cent lieux opprimé par leur noire Cabale,
Il fut errant, banni, trahi, perſécuté.

SVR-

Errant, pauvre, banni, proſcrit, perſécuté.
Et même par ſa mort leur fureur mal éteinte
N'auroit jamais laiſſé ſes cendres en repos,
Si Dieu lui-même ici, de ſon Ouaille ſainte,
A ces Loups devorans n'avoit caché les os.

L.

Vers pour mettre au bas du Portrait de Mr. HAMON.

TOut brillant de ſavoir, d'eſprit, & d'éloquence,
Il courut au Déſert chercher l'obſcurité,
Aux Pauvres conſacra ſes biens & ſa ſcience;
Et

§ VERS 15. & 16. *Si Dieu lui-même ici*, &c.] Mr. Deſpréaux parle ici des Jeſuites, ennemis mortels de Mr. ARNAULD, & qui l'ont tellement perſecuté, qu'il fut obligé de ſe refugier en Flandres, où l'on a caché ſoigneuſement le lieu de ſa retraite, & même celui où il a été enterré. *On ignore*, dit Mr. BAYLE, *le lieu où Mr.* Arnauld *mourut: on croit que ce fut dans un village du Pays de Liège. On ſait encore moins*, ajoute-t-il, *le lieu où il eſt enterré; & c'eſt l'une des Conformitez que ſes amis ont marquées entre ſon deſtin & celui de Moïſe.* Dict. Hiſt. & Crit. à l'article de Mr. *Arnauld.* DE MONTEIL.

EPIGR L. JEAN HAMON, célèbre Médecin de la Faculté de Paris, s'étoit retiré à Port-Roïal des Champs: s'emploïant au ſervice des Pauvres malades de la Campagne, qu'il viſitoit toûjours à pié. Il a vécu 69. ans, & eſt mort le 22. de Février, 1687. Il avoit pris ſoin particulièrement des études de Mr. RACINE à Port-Roïal, avec Mr. LE MAÎTRE; & par reconnoiſſance, Mr. Racine voulut être enterré à Port-Roïal, aux piés de Mr. Hamon. Les Médecins de Paris ont voulu avoir ſon Portrait dans leur Salle, comme une marque éternelle de la vénération qu'ils conſervent pour ſa mémoire.

EPIGR.

Et trente ans dans le jeûne, & dans l'auſterité,
Fit ſon unique volupté
Des travaux de la Penitence.

LI.

Vers pour mettre au bas du Portrait de Mr. RACINE.

DU Théatre François l'honneur & la merveille,
Il ſut reſſusciter Sophocle en ſes Ecrits;
Et dans l'art d'enchanter les cœurs & les eſprits,
Surpaſſer Euripide, & balancer Corneille.

LII.

EPIGR. LI. Vers 4. —— *Et balancer Corneille.*] C'eſt-à-dire, *Balancer la réputation que Corneille s'étoit acquiſe en France.* Notre Auteur avoit d'abord diſpoſé ſon Vers ainſi: *Balancer Euripide, & ſurpaſſer Corneille*; & il ne le changea que pour ne point irriter les Partiſans outrez de Corneille. *Je ne ſerai point faché*, diſoit-il, *que dans la ſuite des tems quelque Critique ſe donne la licence de rétablir mon Vers de la maniére que je l'avois fait.* Son ſentiment eſt expliqué dans la ſeptiéme *Réflexion critique* ſur *Longin*, où il dit, en parlant du grand CORNEILLE, que *non ſeulement on ne trouve point mauvais qu'on lui compare aujourd'hui Mr. Racine, mais qu'il ſe trouve même quantité de gens qui le lui préferent. La Poſterité jugera qui vaut le mieux des deux. Car*, ajoute-t-il, *je ſuis perſuadé que les Ecrits de l'un & de l'autre paſſeront aux ſiécles ſuivans. Mais juſques-là, ni l'un ni l'autre ne doit être mis en parallèle avec Euripide, & avec Sophocle, puiſque leurs Ouvrages n'ont point encore le ſceau qu'ont les Ouvrages d'Euripide & de Sophocle, je veux dire, l'approbation de pluſieurs ſiécles.*

Quoi qu'il en ſoit, Mr. Despréaux faiſoit un très-grand cas du mérite de Mr. Corneille. En voici une preuve qui fait honneur à l'un & l'autre. Après la mort de Mr. Colbert, la penſion que le Roi donnoit à Mr. Corneille fut ſup-

ſupprimée. Mr. Deſpréaux, qui étoit avec la Cour à Fontainebleau, courut chez Madame de Monteſpan pour la prier d'engager le Roi à rétablir cette penſion. Il en parla lui-même au Roi, & lui dit qu'il ne pouvoit, ſans honte & ſans une eſpèce d'injuſtice, recevoir une penſion de Sa Majeſté, tandis qu'un homme comme Mr. Corneille en étoit privé Mr. Despreaux en parla avec tant de chaleur, & ſon procede parut ſi grand & ſi genereux; que ſur le champ le Roi ordonna que l'on portât deux cens Louïs d'or à Mr. Corneille; & ce fut Mr. de la Chapelle, * parent de Mr. Deſpréaux, qui les lui porta de la part du Roi. Outre le témoignage d'une infinité de perſonnes aujourd'hui vivantes, qui ont connoiſſance de ce fait, il a été rendu public par l'impreſſion dans les Lettres de Bourſault; & c'eſt à quoi fit alluſion Mr. Racine dans le Diſcours qu'il prononça en pleine Academie, à la reception de Mr. Corneille le jeune à la place de ſon frere. *Deux jours avant ſa mort*, dit Mr. Racine, *& lors qu'il ne lui reſtoit plus qu'un rayon de connoiſſance, le Roi lui envoïa encore des marques de ſa liberalité; & enfin les dernieres paroles de Corneille ont été des remercimens pour Louïs le Grand.* Des témoignages ſi authentiques ſeront ſans doute ſuffiſans pour faire connoître l'erreur dans laquelle ſont tombez des Ecrivains, d'ailleurs très judicieux & très-eſtimez, en publiant que Mr. Despreaux n'avoit point contribué au retabliſſement de la penſion de Mr. Corneille. Ils ont confondu celle que Mr. Colbert lui procura après la disgrace de Mr Fouquet, avec la penſion que Mr Despreaux fit rétablir après la mort de Mr. Colbert.

§ Les Journaliſtes de *Trévoux* (ce ſont les *Ecrivains* dont parle le Commentateur) ont continué à s'inſcrire en faux contre le rétabliſſement de la penſion de Corneille, attribué à la ſolicitation de Mr. Despréaux. Ces Meſſieurs ont auſſi desapprouvé la maniére dont on maltraite ici & ailleurs le grand Corneille: & ils ont pris le parti de cet illuſtre Poëte, dans l'Article LVIII. de leurs *Memoires* du Mois de Mai 1717. Le Lecteur ſera, ſans doute, bien aiſe d'en trouver ici quelques fragmens.

. . . . . „ M. Brossette nous découvre les artifi-
„ ces cachez ſous divres ménagemens, dont la timide ja-
„ louſie de Boileau n'a oſé ſe diſpenſer pendant la vie de
„ Corneille, des loüanges équivoques (1): le nom de Cor-
„ neil-

* *Ce n'étoit pas le fameux Chapelle bâtard de Mr. l'Huillier.*

(1) *Voyez la Remarque ſur le Vers* 177. *de la Satire IX.*

„ neille ſupprimé dans les endroits où l'on le blâme ſans „ meſure (2): des traits que Boileau n'avoit oſé imprimer, „ & qu'il confioit à ſon ami pour les faire paſſer à la poſte- „ rité (3). Mais l'idée que Boileau s'étoit faite de Cor- „ neille, & que le Commentateur nous preſente, eſt ſi „ fauſſe, ſi differente de celle qu'en ont, & ceux qui l'ont „ connu, & ceux qui liſent ſes Ouvrages ſans prevention, „ qu'il n'eſt pas à craindre qu'elle diminuë le nombre des „ admirateurs du Sophocle François. Le Poëte ſatirique & „ ſon Commentateur parlant de Corneille comme d'un „ homme intereſſé, *moins avide de gloire que de gain* (4): Cor- „ neille qu'on ſait avoir porté l'indifférence pour l'argent „ juſqu'à une inſenſibilité blâmable, qui n'a jamais tiré „ de ſes Pièces que ce que les Comédiens lui donnoient „ ſans compter avec eux, qui fut un an ſans remercier M. „ Colbert du rétabliſſement de ſa penſion, qui a vécu ſans „ faire aucune dépenſe, & eſt mort ſans biens, Corneille „ qui a eu le cœur auſſi grand que l'eſprit, les ſentimens „ auſſi nobles que les idées.

„ On veut encore le faire paſſer pour Copiſte, on affec- „ te de nous indiquer les ſources où il a puiſé: on ne nous „ apprend que ce qu'il avoit appris lui-même au Public en „ lui donnant le *Cid*, *Cinna*, *Pompée*. . . . . Qu'on „ nous diſe d'après qui ce grand Poëte a copié *Polyeucte*, „ *Rodogune*, *Heraclius*, *Nicomede*, *Oedippe*, *Horace* même & „ *Sertorius*: jamais Auteur ne fut plus original, plus fe- „ cond, plus varié. Il ſied mal aux admirateurs de Racine „ d'attaquer Corneille de ce côté.

„ On lui reproche d'avoir eſtimé LUCAIN, & ſur cela „ on l'accuſe d'avoir *le goût peu ſûr, & de juger ſottement.* „ Une déciſion ſi magiſtrale & ſi noblement exprimée, „ ſoûtenuë même de tant de traits lancez contre la belle „ Traduction de la *Pharſale* en vers François, où BRE- „ BEUF eſt auſſi Lucain que Lucain même, n'empêche- „ ront pas un grand nombre d'excellens Connoiſſeurs de „ trouver dans Lucain & dans ſon Traducteur des penſées „ brillantes, ſans être fauſſes, des ſentimens génereux, „ une expreſſion pleine de force, des peintures qui frapent, „ un vrai ſublime.

„ For-

(2) *Dans les Vers* 29. *&* 140. *du III. Chant; & le* 84. *du IV. Chant de l'Art Poëtique.*

(3) *Voyez les paroles de Mr. Deſpréaux rapportées par le Commentateur au commencement de cette Remarque.*

(4) *Voyez la Remarque ſur le Vers* 130. *du IV. Chant de l'Art Poëtique.*

LII.

Vers pour mettre au bas de mon Portrait.

AU joug de la Raiſon aſſerviſſant la Rime;
Et, même en imitant, toujours original,

J'ai

„ Forcé d'admirer avec le Public certaines Pièces de Cor-
„ neille, Boileau, pour ſe dédommager de cette contrainte,
„ a voulu du moins immoler les dernières à Racine ſon
„ idole. Qu'on ſe garde de juger de l'Attila de Corneille
„ par une Epigramme aſſez fade * du Poëte ſatirique, &
„ par une note où le Commentateur a prononcé que la
„ décadence de l'eſprit de Corneille ſe fait ſentir dans cet-
„ te Pièce, qu'aſſurément il n'a pas luë..... L'*Ageſi-*
„ *las* enveloppé dans la même Epigramme n'eſt pas com-
„ parable aux chefs-d'œuvres de Corneille, ni même à
„ ſon *Attila*: mais c'eſt ſe jouer du Public que de traiter
„ de Pièce miſérable une Comedie heroïque d'un goût nou-
„ veau, où parmi des perſonnages d'un caractère ſingulier
„ Ageſilas & Lyſander paroiſſent tels que l'Hiſtoire nous
„ les fait connoître. Une Pièce dont le denoüement eſt un
„ effort héroïque d'Ageſilas, qui triomphe en même tems
„ de l'amour & de la vengeance: une Pièce où l'on retrou-
„ ve le grand Corneille en plus d'un endroit.....
„ Mais M. Boileau a, ſi l'on en croit ſon Commenta-
„ teur, reparé ſes critiques indiscrettes par un beau trait
„ de généroſité envers Corneille; il fit rétablir ſa pen-
„ ſion, qu'on avoit ſupprimée.....
„ La penſion de Corneille ne fut point retranchée par
„ M. de LOUVOIS après la mort de M. COLBERT: on
„ défie de donner la moindre preuve de ce fait. Ainſi M.
„ Boileau n'a pas été dans l'occaſion de joüer le rôle gé-
„ néreux qu'on lui attribuë, de courir chez Madame de
„ MONTESPAN, de parler au Roi avec chaleur. Pour
„ les deux cens Louïs envoyez par le Roi au grand Cor-
„ neille peu de jours avant ſa mort, le fait eſt vrai; le
„ Roi ſût du Père de la Chaiſe que l'argent manquoit à
„ cet illuſtre malade, fort éloigné de theſauriſer, & ſa

„ Ma-

* *Voyez les Epigrammes XIII. & XIV.*

J'ai ſu, dans mes Ecrits, docte, enjoué, ſublime,
Raſſembler en moi Perſe, Horace, & Juvénal.

LIII.

„ Majeſté lui envoya deux cens Louïs. Je ne conteſte pas „ qu'ils n'ayent été portez par M. de la Chapelle, parent „ de M. Boileau. Je veux croire que M. Boileau, inſtruit „ de l'état où étoit M. Corneille, en parla à Madame de „ Montespan, & peut-être au Roi: je ne pretends pas lui „ ôter la gloire que mérite cet effort de generoſité; mais „ M. Boileau n'a point fait rétablir la penſion de M Cor- „ neille ni dit ce qu'on lui fait dire pour en obtenir le „ rétabliſſement: c'eſt tout ce que j'avois à prouver, je „ l'ai prouvé ſans replique: quand la penſion fut ſuppri- „ mée après la mort de Monſieur Fouquet, M. Boileau „ n'étoit pas en état d'agir pour la faire rétablir: elle n'a „ pas été ſupprimée après la mort de M. Colbert „. DU MONTEIL.

EPIGR. LII. M. LE VERRIER aiant fait graver en 1704. le Portrait de Mr. Despréaux, par DREVET, célèbre Graveur, fit mettre ces quatre Vers au bas du Portrait. Ils ſont de Mr. Despréaux lui-même, qui les fit, piqué de ce qu'un de ſes Amis en avoit fait de fort mauvais; mais il ne voulut pas que l'on ſût qu'il en étoit l'Auteur. On liſoit dans toutes les copies: *Sans peine à la Raiſon aſſerviſſant* &c. mais les deux premiers mots ont été changez dans la dernière édition de 1713. On avoit propoſé à l'Auteur de changer ainſi les deux derniers Vers:

Boileau dans ſes Ecrits, docte, enjoué, ſublime,
A ſu raſſembler Perſe, Horace, & Juvenal.

Afin d'éviter de faire parler Mr. Despréaux lui-même dans ſon Portrait. On ſauvoit encore cette répetition, *Dans mes Ecrits*, & *En moi*, qui eſt dans les autres Vers. Mais il répondit ce qui ſuit, par ſa Lettre du 6. Mars, 1707. „ Sup- „ poſé que ce qui eſt dit dans les deux derniers Vers fût „ vrai à mon égard, *Docte* répond admirablement à Perſe, „ *Enjoué* à Horace, & *Sublime* à Juvenal. Ils avoient été „ faits d'abord indirects, & de la manière dont vous me „ faites voir que vous avez prétendu les rajuſter; mais ce- „ la les rendoit froids, & c'eſt par le conſeil de gens très-

„ ha-

LIII.

Réponſe aux Vers du Portrait.

OUi, le Verrier, c'eſt là mon fidelle Portrait;
Et le Graveur, en châque trait,
A ſu très-finement tracer ſur mon viſage,
De tout faux Bel-Esprit l'ennemi redouté.
Mais dans les Vers pompeux, qu'au bas de cet Ouvrage
Tu me fais prononcer avec tant de fierté,
D'un Ami de la Verité
Qui peut reconnoître l'image?

LIV.

„ habiles qu'ils furent mis en ſtile direct: la Proſopopée „ aïant une grace qui les anime, & une fanfaronade même, pour ainſi dire, qui a ſon agrément.

EPIGR. LIII. L'Auteur avoit d'abord fait ces Vers de cette manière.

Oui, le Verrier, c'eſt là mon fidèle Portrait;
Et l'on y voit à châque trait
L'Ennemi des Cotins tracé ſur mon viſage.
Mais dans les Vers altiers qu'au bas de cet Ouvrage,
Trop enclin à me réhauſſer,
Sur un ton ſi pompeux tu me fais prononcer,
Qui de l'Ami du Vrai reconnoîtra l'image?

EPIGR. LIV. En 1699. Mr. Deſpréaux donna ſon Portrait, peint en grand par Santerre, à l'Auteur de ces Remarques. Dans ce Tableau, il eſt repréſenté ſoûriant finement, & montrant au doit le Poëme de *la Pucelle*, qui paroit

LIV.

Pour un autre Portrait du même.

NE cherchez point comment s'appelle
L'Ecrivain peint dans ce Tableau:
A l'air dont il regarde & montre la Pucelle,
Qui ne reconnoîtroit Boileau?

LV.

Vers pour mettre au bas d'une méchante gravûre qu'on a faite de moi.

DU célèbre Boileau tu vois ici l'image.
Quoi, c'eſt là, diras-tu, ce Critique achevé?
D'où

roit ouvert ſur une table. Il accompagna ſon préſent de ces quatre Vers, qui ſervent d'Inſcription au Tableau.

EPIGR. LV. Cette gravûre etoit faite ſur un autre Portrait de l'Auteur, peint par BOUÏS. Le Graveur aïant achevé ſon ouvrage, vint trouver Mr Despréaux, & le pria de lui donner des Vers pour mettre au bas de ſa gravûre. Mr. Despreaux lui repondit, qu'il n'etoit ni aſſez fat pour dire du bien de lui-même, ni aſſez ſot pour en dire du mal. Cependant, quand le Graveur fut ſorti, aïant fait réfléxion ſur l'air *refrogné* du Portrait, la penſée de cette Epigramme lui vint à l'eſprit & il la rima ſur le champ.

Au reſte, le meilleur de tous les Portraits de Mr. Despréaux, eſt, ſans contredit, celui que Mr. COUSTARD, Conſeiller au Parlement de Paris, fit peindre en 1704. par le fameux RIGAUD, & enſuite graver par DREVET, pour en faire des préſens. Il a fait mettre ſous le Portrait de ſon Illuſtre Ami, une Inſcription Latine également belle, & par ſa noble ſimplicité, & par la juſteſſe de l'éloge qu'elle contient. Elle caracteriſe les mœurs & les Ouvrages de ce grand homme. La voici. NICOLAUS BOILEAU DESPREAUX, MORUM LENITATE, ET VERSUUM

D'où vient ce noir chagrin qu'on lit ſur ſon viſage ?
C'eſt de ſe voir ſi mal gravé.

LVI.

Sur mon Buſte de Marbre, fait par Mr. GIRARDON, *Premier Sculpteur du Roi.*

GRace au Phidias de notre âge,
Me voilà ſûr de vivre autant que l'Univers :
Et ne connût-on plus ni mon Nom, ni mes Vers ;
Dans ce Marbre fameux, taillé ſur mon Viſage,
De Girardon toujours on vantera l'Ouvrage.

AVER-

SUUM DICACITATE ÆQUE INSIGNIS. A la fin de cette Inſcription, l'on avoit marqué la naiſſance de Mr. Deſpréaux au premier jour de Novembre 1637. Voïez la cauſe de cette erreur dans la Remarque I. ſur la Préface de l'Auteur. C'eſt ſur ce même Portrait qu'on a gravé celui qui eſt au commencement de ce Livre.

VERS 1. *Du célèbre Boileau.*] Dans l'édition de 1713. on a mis : *Du Poëte Boileau.*

EPIGR. LVI. Ce Buſte eſt dans le Cabinet de Mr. GIRARDON, & l'on en a tiré pluſieurs Copies, en marbre & en plâtre.

VERS 5. *De Girardon toûjours on vantera l'Ouvrage.*] CHARLES-QUINT diſoit, qu'il avoit reçu trois fois l'immortalité des mains du TITIEN ; parce que *le Titien* avoit fait autant de fois le Portrait de cet Empereur.

AVERTISSEMENT AU LECTEUR.

MADAME de MONTESPAN *& Madame de* THIANGES *ſa Sœur laſſes des Opera de Mr.* QUINAUT, *propoſerent au Roi d'en faire faire un par Mr.* RACINE, *qui s'engagea aſſez legerement à leur donner cette ſatisfaction, ne ſongeant pas dans ce moment-là à une choſe, dont il étoit pluſieurs fois convenu avec moi, qu'on ne peut jamais faire un bon Opera: parce que la Muſique ne ſauroit narrer: que les paſſions n'y pouvoient être peintes dans toute l'étenduë qu'elles demandent: que d'ailleurs* [1] *elle ne ſauroit ſouvent mettre en chant les expreſſions vraiment ſublimes & courageuſes. C'eſt ce que je lui repréſentai, quand il me déclara ſon engagement; & il m'avoüa que j'avois raiſon: mais il*

1. *Elle ne ſauroit ſouvent mettre en chant &c.*] Mr. de LULLI a donné entre autres un exemple du contraire dans la belle Idylle ſur la Paix, de Mr. Racine lui-même; & quoi qu'elle ſoit remplie d'expreſſions extrèmement fortes & ſublimes, le Muſicien n'eſt pas demeuré au deſſous du Poëte.

il étoit trop avancé pour reculer. Il commença dès-lors en effet un Opera, dont le ſujet étoit la Chûte de Phaëthon. *Il en fit même quelques Vers qu'il recita au Roi, qui en parut content. Mais comme Mr. Racine n'entreprenoit cet Ouvrage qu'à regret, il me témoigna reſolument qu'il ne l'acheveroit point que je n'y travaillaſſe avec lui, & me déclara avant tout, qu'il falloit que j'en compoſaſſe le Prologue. J'eus beau lui repréſenter mon peu de talent pour ces ſortes d'Ouvrages, & que je n'avois jamais fait de Vers d'amourette. Il perſiſta dans ſa réſolution, & me dit qu'il me le feroit ordonner par le Roi. Je ſongeai donc en moi-même à voir de quoi je ſerois capable, en cas que je fuſſe abſolument obligé de travailler à un Ouvrage, ſi oppoſé à mon genie & à mon inclination. Ainſi, pour m'eſſayer, je traçai, ſans en rien dire à perſonne, non pas même à Mr. Racine, le canevas d'un Prologue; & j'en compoſai une premiere Scène. Le ſujet de cette Scène étoit une diſpute de la Poëſie & de la Muſique, qui ſe querelloient ſur l'excellence de leur Art, & étoient enfin toutes prêtes à ſe ſéparer, lorſque tout à coup la Déeſſe des Accords, je veux dire l'Har-*

mo-

monie, descendoit du Ciel avec tous ſes charmes & tous ſes agrémens, & les reconcilioit. Elle devoit dire enſuite la raiſon qui la faiſoit venir ſur la Terre, qui n'étoit autre que de divertir le Prince de l'Univers le plus digne d'être ſervi, & à qui elle devoit le plus; puisque c'étoit lui qui la maintenoit dans la France, où elle régnoit en toutes choſes. Elle ajoûtoit enſuite, que pour empêcher que quelque audacieux ne vînt troubler, en s'élevant contre un ſi grand Prince, la gloire dont elle jouïſſoit avec lui; elle vouloit que dès aujourd'hui même, ſans perdre de tems, on repréſentât ſur la Scène la Chute de l'ambitieux Phaëthon. Auſſi-tôt tous les Poëtes & tous les Muſiciens par ſon ordre, ſe retiroient & s'alloient habiller. Voilà le ſujet de mon Prologue, auquel je travaillai trois ou quatre jours avec un aſſez grand dégoût, tandis que Mr. Racine de ſon côté, avec non moins de dégoût, continuoit à diſpoſer le plan de ſon Opera, ſur lequel je lui prodiguois mes conſeils. Nous étions occupez à ce miſerable travail, dont je ne ſai ſi nous nous ſerions bien tirez, lorsque tout à coup un heureux incident nous tira d'affaire. L'incident fut que Mr. Quinaut s'étant préſenté au Roi les larmes aux yeux, & lui aïant

remontré l'affront qu'il alloit recevoir s'il ne travailloit plus au divertiſſement de Sa Majeſté: le Roi touché de compaſſion, déclara franchement aux Dames dont j'ai parlé, qu'il ne pouvoit ſe reſoudre à lui donner ce déplaiſir. Sic nos ſervavit Apollo. *Nous retournames donc, Mr. Racine & moi, à notre premier emploi, & il ne fut plus mention de notre Opera, dont il ne reſta que quelques Vers de Mr. Racine, qu'on n'a point trouvez dans ſes papiers après ſa mort, & que vraiſemblablement il avoit ſupprimez par délicateſſe de conſcience, à cauſe qu'il y étoit parlé d'amour. Pour moi, comme il n'étoit point queſtion d'amourette dans la Scène que j'avois compoſée; non ſeulement je n'ai pas jugé à propos de la ſupprimer; mais je la donne ici au Public; perſuadé qu'elle fera plaiſir aux Lecteurs. qui ne ſeront peut-être pas fâchez de voir de quelle maniere je m'y étois pris, pour adoucir l'amertume & la force de ma Poëſie Satirique, & pour me jetter dans le ſtile doucereux. C'eſt de quoi ils pourront juger par le fragment que je leur preſente ici; & que je leur preſente avec d'autant plus de confiance, qu'étant fort court, s'il ne les divertit, il ne leur laiſſera pas du moins le tems de s'ennuïer.*

PRO-

PROLOGUE.

LA POËSIE, LA MUSIQUE.

LA POESIE.

QUoi ! par de vains accords & des ſons impuiſſans
Vous croyez exprimer tout ce que je ſai dire ?

LA MUSIQUE.

Aux doux transports, qu'Apollon vous inſpire,
Je crois pouvoir mêler la douceur de mes chants.

LA POESIE.

Oui, vous pouvez aux bords d'une Fontaine
Avec moi ſoupirer une amoureuſe peine,
Faire gemir Thyrſis, faire plaindre Climène.
Mais, quand je fais parler les Heros & les Dieux,
Vos chants audacieux
Ne me ſauroient prêter qu'une cadence vaine.
Quittez ce ſoin ambitieux.

LA MUSIQUE.

Je ſai l'art d'embellir vos plus rares merveilles.

LA POESIE.

On ne veut plus alors entendre votre voix.

LA MUSIQUE.

Pour entendre mes ſons, les Rochers & les Bois
Ont jadis trouvé des Oreilles.

LA POESIE.

Ah ! c'en eſt trop, ma Sœur, il faut nous ſeparer.
Je vais me retirer.
Nous allons voir ſans moi ce que vous ſaurez faire.

LA MUSIQUE.

Je ſaurai divertir & plaire ;
Et mes chants moins forcez, n'en ſeront que plus doux.

LA POESIE.

Hé bien, ma Sœur, ſeparons-nous.

LA MUSIQUE.

Separons-nous.

LA POESIE.

Separons-nous.

CHOEUR DE POETES ET DE MUSICIENS.

Separons-nous, ſeparons-nous.

LA POESIE.

Mais quelle puiſſance inconnuë,
Malgré moi m'arrête en ces lieux ?

LA MUSIQUE.

Quelle Divinité ſort du ſein de la nuë ?

LA POESIE.

Quels chants melodieux
Font retentir ici leur douceur infinie ?

LA MUSIQUE.

Ah ! c'eſt la divine Harmonie,

Qui

Qui descend des Cieux !

LA POESIE.

Qu'elle étale à nos yeux
De graces naturelles !

LA MUSIQUE.

Quel bonheur imprevû la fait ici revoir !

LA POESIE ET LA MUSIQUE.

Oublions nos querelles,
Il faut nous accorder pour la bien recevoir.

CHOEUR DE POETES ET DE MUSICIENS.

Oublions nos querelles,
Il faut nous accorder pour la bien recevoir.

POËSIES LATINES.

EPIGRAMMA,

In novum Cauſidicum, ruſtici Lictoris Filium.

DUM Puer iſte fero natus Lictore perorat,
Et clamat medio, ſtante Parente, foro.
Quæris, cur ſileat circumfuſa undique Turba?
Non ſtupet ob Natum, ſed timet illa Patrem.

ALTERUM,

In Marullum, Verſibus Phaleucis antea malè laudatum.

NOSTRI quid placeant minùs Phaleuci,
Jamdudum tacitus, Marulle, quæro:

Quum

EPIGR. LAT. I. Cette Epigramme, & celle qui ſuit, furent faites peu de tems après que l'Auteur eut été reçu Avocat, en 1656. Celui qu'il attaque dans celle-ci, étoit un jeune Avocat, fils d'un Huiſſier, nommé ***. Cet Avocat eſt mort Conſeiller de la Cour des Aides. Son Pere étoit fort riche, & le Fils paſſoit pour grand ménager. *Extrait d'une Lettre de l'Auteur, du 9. d'Avril, 1702.*

EPIGR. II. *Extrait de la même Lettre.*

„ Cette Epigramme regarde Monſieur de ***. Il étoit
„ alors

Quum nec ſint ſtolidi, nec inficeti,
Nec pingui nimiùm fluant Minervâ.
Tuas ſed celebrant, Marulle, laudes.
O verſus ſtolidos & inficetos!

„ alors dans la folie de faire des Vers Latins, & ſur tout „ des Vers Phaleuces: & comme ſa dignité en ce tems-là „ le rendoit conſiderable, je ne pus reſiſter à la prière de „ mon Frere, aujourd'hui Chanoine de la Sainte Chapel- „ le, qui étoit ſouvent viſité de lui, & qui m'engagea à „ faire des Vers Phaleuces à la louange de ce Fou qualifié, „ car il étoit deja fou. J'en fis donc, & il les lui montra. „ Mais comme c'étoit la première fois que je m'étois ex- „ ercé dans ce genre de Vers, ils ne furent pas trouvez „ fort bons, & ils ne l'etoient point en effet. Si bien que „ dans le dépit où j'étois d'avoir ſi mal réuſſi, je compo- „ ſai cette Epigramme &c.

Le célèbre LA FONTAINE la montra à Mr. Racine, qui ne connoiſſoit pas encore Mr. Despréaux. Elle fut cauſe de leur connoiſſance. Mr. Racine le pria de lui donner ſes avis ſur la Tragédie des *Freres Ennemis*, à laquelle il travailloit alors.

SATIRA.

QUID numeris iterum me balbutire Latinis,
Longe Alpes citra natum de patre Sicambro,
Muſa, jubes? Iſtuc puero mihi profuit olim,
Verba mihi ſævo nuper dictata Magiſtro
Cùm pedibus certis concluſa referre docebas.
Utile tunc Smetium manibus ſordescere noſtris;
Et mihi ſæpe udo volvendus pollice Textor
Præbuit adſutis contexere carmina pannis.
Sic Maro, ſic Flaccus, ſic noſtro ſæpe Tibullus,
Carmine disjecti, vano pueriliter ore
Bullatas nugas ſeſe ſtupuere loquentes . . . .
. . . . . .

C'eſt le commencement d'une Satire que l'Auteur, étant fort jeune, avoit eu deſſein de compoſer contre les Poëtes François qui s'appliquent à faire des Vers Latins. On voit qu'il a affecté d'y emploier des expreſſions ſingulieres, tirées d'Horace, de Perſe, & de Juvénal. Il avoit auſſi compoſé un Dialogue en François, à la manière de Lucain, pour faire voir que l'on ne peut ni bien parler, ni bien écrire une Langue morte; mais il n'a jamais écrit ce Dialogue, & il ſe contentoit de le réciter de mémoire. Voïez ce que j'en ai raporté au commencement du quatrième Volume.

JOCONDE*.

NOUVELLE TIRE'E DE L'ARIOSTE.

PAR Mr. DE LA FONTAINE.

JAdis regnoit en Lombardie
Un Prince auſſi beau que le Jour,
Et tel, que des Beautez qui regnoient à ſa Cour
La moitié lui portoit envie,
L'autre moitié brûloit pour lui d'amour.
Un jour en ſe mirant, Je fais, dit-il, gageûre,
Qu'il n'eſt mortel dans la Nature
Qui me ſoit égal en appas;
Et gage, ſi l'on veut, la meilleure Province
De mes Etats;
Et s'il s'en rencontre un, je promets, foi de Prince,
De le traiter ſi bien qu'il ne s'en plaindra pas.

A ce propos s'avance un certain Ge-
D'auprès de Rome.
Sire, dit-il, ſi Votre Majeſté
Eſt curieuſe de beauté
Qu'elle faſſe venir mon frere;
Aux plus charmans il n'en doit guere:
Je m'y connois un peu; ſoit dit ſans vanité.

Tou

* On a inſeré ici cette Piece & la ſuivante pour faire mieux entendre la Diſſertation de Mr. Despréaux ſur ce ſujet. DU MONTEIL.

Toutefois en cela pouvant m'être flaté,
Que je n'en ſois pas crû, mais les cœurs de vos Dames:
Du ſoin de guerir leurs flames
Il vous ſoulagera, ſi vous le trouvez bon:
Car de pourvoir vous ſeul au tourment de chacune,
Outre que tant d'amour vous ſeroit importune,
Vous n'auriez jamais fait, il vous faut un ſecond.

Là-deſſus Aſtolfe répond:
(C'eſt ainſi qu'on nommoit ce Roi de Lombardie)
Votre diſcours me donne une terrible envie
De connoître ce frere: amenez-le-nous donc.
Voyons ſi nos beautez en ſeront amoureuſes,
Si ſes appas le mettront en credit;
Nous en croirons les connoiſſeuſes,
Comme très-bien vous avez dit.

Le Gentilhomme part, & va querir Joconde.
(C'eſt le nom que ce frere avoit.)
A la campagne il vivoit,
Loin du commerce du monde.
Marié depuis peu: content, je n'en ſai rien.
Sa femme avoit de la jeuneſſe,
De la beauté, de la délicateſſe;
Il ne tenoit qu'à lui qu'il ne s'en trouvât bien.
Son frere arrive, & lui fait l'ambaſſade:

En-

Enfin il le perſuade.
Joconde d'une part regardoit l'amitié
D'un Roi puiſſant, & d'ailleurs fort aimable;
Et d'autre part auſſi ſa charmante moitié
Triomphoit d'être inconſolable,
Et de lui faire des adieux
A tirer les larmes des yeux.

Quoi, tu me quittes, diſoit-elle,
As-tu bien l'ame aſſez cruelle,
Pour préferer à ma conſtante amour,
Les faveurs de la Cour?
Tu ſais qu'à peine elles durent un jour:
Qu'on les conſerve avec inquiétude,
Pour les perdre avec deſeſpoir.
Si tu te laſſes de me voir,
Songe au moins qu'en ta ſolitude
Le repos regne jour & nuit:
Que les ruiſſeaux n'y font du bruit
Qu'afin de t'inviter à fermer la paupiere.
Croi-moi, ne quitte point les hôtes de tes bois,
Ces fertiles vallons, ces ombrages ſi cois,
Enfin moi, qui devois me nommer la premiere:
Mais ce n'eſt plus le tems, tu ris de mon amour:
Va cruel, va montrer ta beauté ſinguliere,
Je mourrai, je l'eſpere, avant la fin du jour.

L'Hiſtoire ne dit point ni de quelle maniere
Joconde pût partir, ni ce qu'il répondit,
Ni ce qu'il fit, ni ce qu'il dit;
Je m'en tais donc auſſi de crainte de pis faire.
Diſons que la douleur l'empêcha de parler;
C'eſt un fort bon moïen de ſe tirer d'affaire.
Sa femme le voyant tout prêt de s'en aller,
L'accable de baiſers, & pour comble lui donne
Un braſſelet de façon fort mignonne,
En lui diſant, Ne le pers pas;
Et qu'il ſoit toûjours à ton bras,
Pour te reſſouvenir de mon amour extrême:
Il eſt de mes cheveux, je l'ai tiſſu moi-même;
Et voila de plus mon portrait,
Que j'attache à ce braſſelet.
Vous autres bonnes gens euſſiez cru que la Dame
Une heure après eût rendu l'ame;
Moi qui ſais ce que c'eſt que l'esprit d'une femme,
Je m'en ſerois à bon droit défié.
Joconde partit donc; mais ayant oublié
Le braſſelet & la peinture.
Par je ne ſai quelle avanture.
Le matin même il s'en ſouvient.
Au grand galop ſur ſes pas il revient,
Ne ſachant quelle excuſe il feroit à ſa femme.

Sans

Sans rencontrer perſonne & ſans être entendu
Il monte dans ſa chambre, & voit près de la Dame
Un lourdaut de Valet ſur ſon ſein étendu,
Tous deux dormoient: dans cet abord Joconde
Voulut les envoïer dormir en l'autre Monde:
Mais cependant il n'en fit rien;
Et mon avis eſt qu'il fit bien.
Le moins de bruit que l'on peut faire,
En telle affaire,
Eſt le plus ſûr de la moitié.
Soit par prudence, ou par pitié,
Le Romain ne tua perſonne.
D'éveiller ces Amans il ne le faloit pas;
Car ſon honneur l'obligeoit en ce cas,
De leur donner le trépas.
Vi méchante, dit-il tout bas,
A ton remords je t'abandonne.

Joconde là-deſſus ſe remet en chemin;
Rêvant à ſon malheur tout le long du voïage.
Bien ſouvent il s'écrie au fort de ſon chagrin;
Encor ſi c'étoit un blondin!
Je me conſolerois d'un ſi ſenſible outrage;
Mais un gros lourdaut de Valet!
C'eſt à quoi j'ai plus de regret;
Plus j'y penſe, & plus j'en enrage.
Ou l'Amour eſt aveugle, ou bien il n'eſt pas ſage;

D'avoir

D'avoir aſſemblé ces Amans.
Ce ſont, helas! ſes divertiſſemens.
Et poſſible eſt-ce par gageûre
Qu'il a cauſé cette avanture.

Le ſouvenir fâcheux d'un ſi perfide tour
Alteroit fort la beauté de Joconde:
Ce n'étoit plus ce miracle d'amour
Qui devoit charmer tout le monde.
Les Dames le voyant arriver à la Cour,
Dirent d'abord, Eſt-ce là ce Narciſſe
Qui prétendoit tous nos cœurs enchaîner?
Quoi, le pauvre homme a la jauniſſe!
Ce n'eſt pas pour nous la donner.
A quel propos nous amener
Un Galant qui vient de jeûner
La quarantaine?
On ſe fût bien paſſé de prendre tant de peine.

Aſtolfe étoit ravi; le frere étoit confus;
Et ne ſavoit que penſer là-deſſus;
Car Joconde cachoit avec un ſoin extrême,
La cauſe de ſon ennui.
On remarquoit pourtant en lui,
Malgré ſes yeux cavez, & ſon viſage blême,
De fort beaux traits; mais qui ne plaiſoient point,

Faute

Faute d'éclat & d'embonpoint.

Amour en eut pitié; d'ailleurs cette triſteſſe
Faiſoit perdre à ce Dieu trop d'encens & de vœux:
L'un des plus grands Suppôts de l'Empire amoureux
Conſumoit en regrets la fleur de ſa jeuneſſe.
Le Romain ſe vit donc à la fin ſoulagé
Par le même pouvoir qui l'avoit affligé.
Car un jour étant ſeul en une Galerie,
Lieu ſolitaire, & tenu fort ſecret,
Il entendit en certain cabinet,
Dont la cloiſon n'étoit que de menuiſerie,
Le propre diſcours que voici:
Mon cher Curtade, mon ſouci,
J'ai beau t'aimer, tu n'es pour moi que glace:
Je ne vois pourtant, Dieu merci,
Pas une Beauté qui m'efface:
Cent Conquerans voudroient avoir ta place:
Et tu ſembles la mépriſer;
Aimant beaucoup mieux t'amuſer
A jouer avec quelque Page
Au Lansquenet,
Que me venir trouver ſeule en ce cabinet.
Dorimene tantôt t'en a fait le meſſage;
Tu t'es mis contre elle à jurer,
A la maudire, à murmurer,

Et n'as quitté le jeu que ta main étant faite,
Sans te mettre en ſouci de ce que je ſouhaite.

Qui fut bien étonné, ce fut notre Romain.
Je donnerois jusqu'à demain,
Pour deviner qui tenoit ce langage,
Et quel étoit le perſonnage
Qui gardoit tant ſon quant-à-moi.
Ce bel Adon étoit le Nain du Roi,
Et ſon Amante étoit la Reine.
Le Romain ſans beaucoup de peine,
Les vit en approchant les yeux
Des fentes que le bois laiſſoit en divers lieux.
Ces Amans ſe fioient au ſoin de Dorimene;
Seule elle avoit toûjours la clef de lieu-là;
Mais la laiſſant tomber, Joconde la trouva,
Puis s'en ſervit, puis en tira
Conſolation non petite:
Car voici comme il raiſonna.
Je ne ſuis pas le ſeul, & puiſque même on quitte
Un Prince ſi charmant, pour un Nain contrefait,
Il ne faut pas que je m'irrite
D'être quitté pour un Valet.
Ce penſer le conſole: il reprend tous ſes charmes,
Il devient plus beau que jamais:
Telle pour lui verſe des larmes,

Qui

Qui ſe moquoit de ſes attraits.
C'eſt à qui l'aimera, la plus prude s'en pique;
Aſtolfe y perd mainte pratique.
Cela n'en fut que mieux, il en avoit aſſez.
Retournons aux Amans que nous avons laiſſez.

Après avoir tout vû le Romain ſe retire,
Bien empêché de ce ſecret.
Il ne faut à la Cour ni trop voir, ni trop dire;
Et peu ſe ſont vantez du don qu'on leur a fait
Pour une ſemblable nouvelle.
Mais quoi? Joconde aimoit avecque trop de zele
Un Prince liberal qui le favoriſoit,
Pour ne pas l'avertir du tort qu'on lui faiſoit.
Or comme avec les Rois il faut plus de myſtere
Qu'avecque d'autres gens ſans doute il n'en faudroit;
Et que de but en blanc leur parler d'une affaire,
Dont le diſcours leur doit déplaire,
Ce ſeroit être mal adroit;
Pour adoucir la choſe, il falut que Joconde,
Depuis l'origine du Monde,
Fit un dénombrement des Rois & des Ceſars;
Qui ſujets comme nous à ces communs hazards,
Malgré les ſoins dont leur grandeur ſe pique,
Avoient vû leur femme tomber
En telle ou ſemblable pratique,

Et

Et l'avoient vû ſans ſuccomber
A la douleur, ſans ſe mettre en colere,
Et ſans en faire pire chere.

Moi qui vous parle, Sire, ajouta le Romain,
Le jour que pour vous voir je me mis en chemin,
Je fus forcé par mon deſtin
De reconnoître Cocuage
Pour un des Dieux du Mariage,
Et comme tel de lui ſacrifier.
Là-deſſus il conta, ſans en rien oublier,
Toute ſa deconvenue;
Puis vint à celle du Roi.
Je vous tiens, dit Aſtolfe, homme digne de foi;
Mais la choſe, pour être cruë,
Merite bien d'être vûë.
Menez-moi donc ſur les lieux.
Cela fut fait, & de ſes propres yeux
Aſtolfe vit des merveilles,
Comme il en entendit de ſes propres oreilles.
L'énormité du fait le rendit ſi confus,
Que d'abord tous ſes ſens demeurerent perclus:
Il fut comme accablé de ce cruel outrage:
Mais bientôt il le prit en homme de courage,
En gaiant homme, & pour le faire court,
En veritable homme de Cour.

Nos femmes, ce dit-il, nous en ont donné d'une;
Nous voici lâchement trahis:
Vengeons nous-en, & courons le païs;
Cherchons par tout notre fortune.
Pour réuſſir dans ce deſſein,
Nous changerons nos noms, je laiſſerai mon train,
Je me dirai votre Couſin,
Et vous ne me rendrez aucune déference:
Nous en ferons l'amour avec plus d'aſſurance,
Plus de plaiſir, plus de commodité,
Que ſi j'étois ſuivi ſelon ma qualité.

Joconde approuva fort le deſſein du voyage.
Il nous faut dans notre équipage,
Continua le Prince, avoir un Livre blanc,
Pour mettre les noms de celles
Qui ne ſeront pas rebelles,
Chacune ſelon ſon rang.
Je conſens de perdre la vie
Si devant que ſortir des confins d'Italie
Tout notre Livre ne s'emplit;
Et ſi la plus ſevere à nos vœux ne ſe range:
Nous ſommes beaux; nous avons de l'eſprit,
Avec cela bonnes Lettres de change.
Il faudroit être bien étrange,
Pour réſiſter à tant d'appas,

Et ne pas tomber dans les lacs
De gens qui ſemeront l'argent & la fleurette,
Et dont la perſonne eſt bien faite.

Leur bagage étant prêt, & le Livre ſur tout,
Nos galans ſe mettent en voie.
Je ne viendrois jamais à bout
De nombrer les faveurs que l'Amour leur envoie:
Nouveaux objets, nouvelle proïe;
Heureuſes les Beautez qui s'offrent à leurs yeux!
Et plus heureuſe encor celle qui peut leur plaire!
Il n'eſt en la plûpart des lieux
Femme d'Echevin, ni de Maire,
De Podeſtat, de Gouverneur,
Qui ne tienne à fort grand honneur
D'avoir en leur regître place.
Les cœurs que l'on croyoit de glace
Se fondent tous à leur abord.
J'entends déja maint eſprit fort
M'objecter que la vraiſemblance
N'eſt pas en ceci tout-à-fait.
Car, dira-t-on, quelque parfait
Que puiſſe être un galant dedans cette ſcience,
Encor faut-il du tems pour mettre un cœur à bien.
S'il en faut, je n'en ſai rien;
Ce n'eſt pas mon métier de cajoler perſonne:

Je

Je le rends comme on me le donne;
Et l'Arioſte ne ment pas.
Si l'on vouloit à chaque pas
Arrêter un conteur d'hiſtoire,
Il n'auroit jamais fait; ſuffit qu'en pareil cas
Je promets à ces gens quelque jour de les croire.

Quand nos Avanturiers eurent goûté de tout,
(De tout un peu, c'eſt comme il faut l'entendre)
Nous mettrons, dit Aſtolfe, autant de cœurs à bout
Que nous voudrons en entreprendre;
Mais je tiens qu'il vaut mieux attendre.
Arrêtons-nous pour un tems quelque part;
Et cela plûtôt que plus tard;
Car en amour, comme à la table,
Si l'on en croit la Faculté,
Diverſité de mets peut nuire à la ſanté.
Le trop d'affaires nous accable:
Ayons quelque objet en commun:
Pour tous les deux c'eſt aſſez d'un.
J'y conſens, dit Joconde, & je ſais une Dame
Près de qui nous aurons toute commodité.
Elle a beaucoup d'esprit, elle eſt belle, elle eſt femme
D'un des premiers de la Cité.
Rien moins, reprit le Roi, laiſſons la qualité:
Sous les cottillons des Griſettes

Peut

Peut loger autant de beauté.
Que ſous les jupes des Coquettes.
D'ailleurs, il n'y faut point faire tant de façon,
Etre en continuel ſoupçon,
Dépendre d'une humeur fiere, brusque, ou volage:
Chez les Dames de haut parage
Ces choſes ſont à craindre, & bien d'autres encor.
Une Griſette eſt un tréſor;
Car ſans ſe donner de la peine,
Et ſans qu'aux Bals on la promeine,
On en vient aiſément à bout;
On lui dit ce qu'on veut, bien ſouvent rien du tout.
Le point eſt d'en trouver une qui ſoit fidelle:
Choiſiſſons-la toute nouvelle,
Qui ne connoiſſe encor ni le mal ni le bien.
Prenons, dit le Romain, la fille de notre hôte;
Je la tiens pucelle ſans faute;
Et ſi pucelle qu'il n'eſt rien
De plus puceau que cette belle;
Sa poupée en ſait autant qu'elle.
J'y ſongeois, dit le Roi, parlons-lui dès ce ſoir.
Il ne s'agit que de ſavoir,
Qui de nous doit donner à cette Jouvencelle,
Si ſon cœur ſe rend à nos vœux,
La premiere leçon du plaiſir amoureux.

Je

Je ſai que cet honneur eſt pure fantaiſie ;
Toutefois étant Roi l'on me le doit ceder ;
Du reſte il eſt aiſé de s'en accommoder.
Si c'étoit, dit Joconde, une ceremonie,
Vous auriez droit de prétendre le pas
Mais il s'agit d'un autre cas.
Tirons au ſort, c'eſt la juſtice ;
Deux pailles en feront l'office.
De la chappe à l'Evêque, helas ! ils ſe battoient,
Les bonnes gens qu'ils étoient.

Quoi qu'il en ſoit, Joconde eut l'avantage
Du prétendu pucelage.
La belle étant venue en leur chambre le ſoir,
Pour quelque petite affaire ;
Nos deux Avanturiers près d'eux la firent ſeoir,
Louerent ſa beauté, tâcherent de lui plaire,
Firent briller une bague à ſes yeux.
A cet objet ſi precieux
Son cœur fit peu de réſiſtance.
Le marché ſe conclut ; & dès la même nuit,
Toute l'Hôtellerie étant dans le ſilence,
Elle les vient trouver ſans bruit.
Au milieu d'eux ils lui font prendre place,
Tant qu'enfin la choſe ſe paſſe
Au grand plaiſir des trois, & ſur tout du Romain,

Qui crut avoir rompu la glace.
Je lui pardonne, & c'eſt en vain
Que de ce point on s'embarraſſe.
Car il n'eſt ſi ſotte après tout
Qui ne puiſſe venir à bout
De tromper à ce jeu le plus ſage du monde:
Salomon qui grand Clerc étoit,
Le reconnoît en quelque endroit,
Dont il ne ſouvint pas au bon homme Joconde.
Il ſe tint content pour le coup,
Crut qu'Aſtolfe y perdoit beaucoup.
Tout alla bien, & Maître Pucelage
Joua des mieux ſon perſonnage.
Un jeune gars pourtant en avoit eſſayé.
Le tems à cela près fut fort bien employé,
Et ſi bien que la fille en demoura contente.
Le lendemain elle le fut encor,
Et même encor la nuit ſuivante.
Le jeune gars s'étonna fort
Du refroidiſſement qu'il remarquoit en elle;
Il ſe douta du fait, la gueta, la ſurprit,
Et lui fit fort groſſe quérelle.
Afin de l'appaiſer la belle lui promit,
Foi de fille de bien, que ſans aucune faute
Leurs Hôtes délogez elle lui donneroit

Autant de rendez-vous qu'il en demanderoit.
Je n'ai ſouci, dit-il, ni d'Hôteſſe ni d'Hôte:
Je veux cette nuit même, ou bien je dirai tout.
Comment en viendrons-nous à bout?
(Dit la fille fort affligée)
De les aller trouver je me ſuis engagée:
Si j'y manque, adieu l'anneau,
Que j'ai gagné bien & beau.
Faiſons que l'anneau vous demeure,
Reprit le garçon tout à l'heure.
Dites-moi ſeulement, dorment-ils fort tous deux?
Oui, reprit-elle; mais entr'eux
Il faut que toute nuit je demeure couchée:
Et tandis que je ſuis avec l'un empêchée,
L'autre attend ſans mot dire, & s'endort bien ſouvent;
Tant que le ſiege ſoit vacant,
C'eſt là leur mot. Le gars dit à l'inſtant,
Je vous irai trouver pendant leur premier ſomme.
Elle reprit: Ah! gardez-vous-en bien,
Vous ſeriez un mauvais homme.
Non, non, dit-il, ne craignez rien,
Et laiſſez ouverte la porte.
La porte ouverte elle laiſſa:
Le galant vint, & s'approcha
Des pieds du lit; puis fit en ſorte

Qu'entre les draps il ſe gliſſa;
Et Dieu ſait comme il ſe plaça;
Et comme enfin tout ſe paſſa;
Et de ceci ni de cela,
Ne ſe douta le moins du monde,
Ni le Roi Lombard ni Joconde.
Chacun d'eux pourtant s'éveilla
Bien étonné de telle aubade.
Le Roi Lombard dit à part ſoi,
Qu'a donc mangé mon camarade?
Il en prend trop; & ſur ma foi,
C'eſt bien fait s'il devient malade.
Autant en dit de ſa part le Romain.
Et le garçon aiant repris haleine,
S'en donna pour le jour, & pour le lendemain;
Enfin pour toute la ſemaine.
Puis les voïant tous deux rendormis à la fin,
Il s'en alla de grand matin,
Toûjours par le même chemin
Et fut ſuivi de la Donzelle,
Qui craignoit fatigue nouvelle.
Eux éveillez, le Roi dit au Romain,
Frere, dormez jusqu'à demain:
Vous en devez avoir envie,

Et

Et n'avez à preſent beſoin que de repos.
Comment? dit le Romain: mais vous-même, à propos,
Vous avez fait tantôt une terrible vie.
Moi? dit le Roi, j'ai toûjours attendu:
Et puis voïant que c'étoit tems perdu,
Que ſans pitié ni conſcience
Vous vouliez jusqu'au bout tourmenter ce tendron,
Sans en avoir d'autre raiſon
Que d'éprouver ma patience;
Je me ſuis, malgré moi, jusqu'au jour rendormi.
Que s'il vous eût plu, notre ami,
J'aurois couru volontiers quelque poſte.
C'eût été tout, n'aiant pas la riſpoſte
Ainſi que vous: qu'y feroit-on?
Pour Dieu, reprit ſon compagnon,
Ceſſez de vous railler, & changeons de matiere.
Je ſuis votre Vaſſal, vous l'avez bien fait voir.
C'eſt aſſez que tantôt il vous ait plu d'avoir
La fillette toute entiere.
Diſpoſez-en ainſi qu'il vous plaira;
Nous verrons ſi ce feu toûjours vous durera.
Il pourra, dit le Roi, durer toute ma vie,
Si j'ai beaucoup de nuits telles que celle-ci.
Sire, dit le Romain, trêve de raillerie,
Donnez-moi mon congé, puiſqu'il vous plait ainſi.

Si nos femmes ſont infidelles,
Conſolons-nous; bien d'autres le ſont qu'elles.
La Conſtellation changera quelque jour:
Un tems viendra, que le flambeau d'amour
Ne brûlera les cœurs que de pudiques flames:
A preſent on diroit que quelque Aſtre malin
Prend plaiſir aux bons tours des maris & des femmes.
D'ailleurs tout l'Univers eſt plein
De maudits enchanteurs, qui des corps & des ames,
Font tout ce qu'il leur plaît: ſavons-nous ſi ces gens
(Comme ils ſont traîtres & méchans,
Et toûjours ennemis, ſoit de l'un, ſoit de l'autre)
N'ont point enſorcelé, mon épouſe & la vôtre?
Et ſi par quelque étrange cas
Nous n'avons point crû voir choſe qui n'étoit pas?
Ainſi que bons Bourgeois achevons notre vie,
Chacun près de ſa femme, & demeurons-en là.
Peut-être que l'abſence, ou bien la jalouſie,
Nous ont rendu leurs cœurs, que l'Hymen nous ôta.
Aſtolfe rencontra dans cette prophetie.
Nos deux Avanturiers au logis retournez,
Furent très-bien reçus, pourtant un peu grondez;
Mais ſeulement par bien-ſéance.
L'un & l'autre ſe vit de baiſers regalé.
On ſe récompenſa des pertes de l'abſence.

Il fut danſé, ſauté, balé:
Et du Nain nullement parlé,
Ni du Valet comme je penſe.
Chaque époux s'attachant auprès de ſa moitié,
Vécut en grand ſoulas, en paix, en amitié,
Le plus heureux, le plus content du monde.
La Reine à ſon devoir ne manqua d'un ſeul point:
Autant en fit la femme de Joconde:
Autant en font d'autres qu'on ne ſait point.

HISTOIRE
DE
JOCONDE,
TRADUITE ET IMITÉE
DE L'ARIOSTE.
PAR M. BOUILLON.

BEAU Sexe à qui dès mon jeune âge
J'ai toûjours rendu tant d'hommage,
Et vous Amants qui respectez,
La gloire des jeunes beautez,
Pardonnez si j'oſe traduire
Une hiſtoire qui vous peut nuire,
Et ſi j'expoſe aux yeux de tous
Ce qui vous doit mettre en courroux:
Bien loin de faire voir au monde
Le discours qu'on fait de Joconde
Comme rempli de verité,
Je le ſoûtiens mal inventé,
Faux, médiſant & déteſtable
Et même indigne de la fable.
Moi dont les plaintes & les vers

La vertu des femmes s'irrite
Par la précaution maudite
Que font naître les vains ſoupçons
De ces gens par de-là les monts;
Et ſi quelques-uns ont pû croire
Que Joconde fût une hiſtoire,
C'eſt en ce païs malheureux
Où c'eſt une hiſtoire pour eux.
Elle eſt pour eux trop veritable
Mais pour nous ce n'eſt qu'une fable,
Et, s'il vous plaît de l'écouter,
Je m'en vai vous la raconter.
Aſtolfe Roi de Lombardie,
A qui ſon frere plein de vie
Laiſſa l'empire glorieux
Pour ſe faire Religieux,
Nâquit d'une forme ſi belle
Que Zeuxis & le grand Apelle
De leur docte & fameux pinceau
N'ont jamais rien fait de ſi beau.
Mais ſi ſa grace ſans pareille.
Etoit du monde la merveille,
Plus beau cent fois il ſe croïoit
Que le monde qui le voïoit.
Il n'eſtimoit rien ſa couronne

Ni les avantages que donne
Le Roïal éclat de ſon ſang,
Il mépriſoit ce premier rang
Qu'il tenoit entre tous les Princes
Dans les Italiques Provinces:
Il comptoit pour rien ſes threſors
Au prix des charmes de ſon corps,
Que mille flateuſes loüanges
Elevoient au-deſſus des Anges.
Entre pluſieurs gens de ſa Cour
Le Roi s'enquit de Fauſte un jour,
Si jamais il avoit vû naître,
Depuis qu'il ſe pouvoit connoître,
Rien qui fût comparable à lui;
Et ce lui fut un grand ennui
Quand Fauſte baniſſant la crainte
Lui tint ce langage ſans feinte.
Seigneur, je croi que le Soleil
Ne voit rien qui vous ſoit pareil
Si ce n'eſt mon frere Joconde,
Qui n'a point de pareil au monde;
Et s'il paroiſſoit devant vous
Je croi qu'au jugement de tous
Il emporteroit la victoire.
Le Roi ne voulut point le croire,

Mais afin de le mieux ſavoir
Il ſe ſervit de ſon pouvoir,
Et d'un accent un peu ſevere
Il dit qu'il vouloit voir ce frere.
Fauſte avoit beau ſe tourmenter,
Il avoit beau repréſenter
Que ſon frere étoit un jeune homme
Nourri dans les plaiſirs de Rome,
Qu'il n'en étoit jamais ſorti,
Qu'il avoit choiſi le parti
D'y paſſer doucement ſa vie,
Que de venir jusqu'à Pavie
C'étoit aller au Tanaïs:
Qu'il n'aimoit rien que ſon païs,
Que ſa fortune étoit honnête,
Qu'il ne ſe mettoit point en quête
Pour amaſſer de plus grands biens,
Qu'il étoit trop content des ſiens,
Qu'avec eux il vivoit tranquille:
D'ailleurs qu'il étoit difficile
De le tirer de ſa maiſon
Où ſon cœur étoit en priſon
Auprès de ſon aimable femme;
Qu'ils n'étoient qu'un corps & qu'une ame,
Et que de ſeparer leur corps

C'étoit leur donner mille morts.
Malgré ce discours raiſonnable,
Le Prince fut inexorable
Et joignant à ſes volontez
De grandes liberalitez,
Pour ne le pas mettre en colere
Fauſte s'en va querir ſon frere.
Il part & fait tant de chemin
Qu'en peu de jours le mur Romain
Et la maiſon qui l'a vû naître
A ſes yeux ſe firent paroître.
Là, ce que la dexterité,
Pour vaincre une difficulté,
Au cœur d'un Courtiſan inſpire,
Fauſte ſe ſouvient de le dire,
Et ſut par un discours flateur
Surmonter ſon frere & ſa ſœur.
Le jour fut pris pour le voyage,
Joconde fait ſon équipage,
Il dreſſe un magnifique train,
Il choiſit des chevaux de main;
Mais toute ſa magnificence
Parut ſur tout en la dépenſe
De ſes riches habits dorez,
Car il ſait que les gens parez

D'or,

D'or, de plume & d'étoffe fine
En ont ſouvent meilleure mine.
Deux ou trois nuits avant le jour
Qu'il falloit vaincre ſon amour
Pour prendre congé de ſa femme,
En des termes tous pleins de flamme
Elle lui diſoit, cher époux,
Comment pourrai-je être ſans vous?
Votre preſence fait ma vie,
Et je ſens qu'elle m'eſt ravie
En ce depart trop rigoureux
Qui nous va ſeparer tous deux.
Helas! par de cruels ſupplices
Je vais bien payer les délices
Que vous m'avez fait reſſentir,
Et je dois bien me repentir
D'avoir trouvé ſi deſirables,
Ces biens charmants & peu durables:
Et que mon cœur ſeroit heureux
S'il pouvoit mourir avec eux!
A ces mots elle ouvroit la bouche
Et de larmes baignant ſa couche,
Ses ſanglots, ſes ſoûpirs, ſes pleurs,
A l'envi montroient ſes douleurs.
Joconde ſon mari fidele

Pleuroit amerement comme elle,
Mais il lui juroit mille fois
Qu'il reviendroit avant deux mois
Et que ſon funeſte voyage
Ne dureroit pas davantage,
Quand à deſſein de l'engager
Aſtolfe voudroit partager
Pour lui ſon propre Diadême,
Son Thrône, & ſa richeſſe extrême.
Joconde par tous ſes discours
Ne pouvoit arrêter le cours
Des pleurs de ſa femme affligée:
Le mal où ſon ame eſt plongée
Rend deux mois à paſſer ſi lents
Qu'ils ſont pour elle deux mille ans,
Et le mari qui la conſole
Voudroit retirer ſa parole,
Mais le repentir étant vain,
La Dame ſe tira du ſein
Une croix pleine de reliques,
Precieuſe & des plus antiques
Qui fut de la ſainte Sion
Rapportée en devotion
Jadis à la ville de Rome
Par un pelerin fort ſaint homme,
Et cet homme ſaint & pieux

En

En fit un don à ſes ayeux.
La jeune Dame inconſolable
Lui fit ce préſent agréable
Pour être d'elle à l'avenir
Un aimable & doux ſouvenir.
L'époux plein de tendreſſe & d'aiſe
Reçoit ſon preſent & le baiſe;
Diſant qu'elle ſeroit toûjours
L'objet de ſes chaſtes amours,
Qu'il ne lui falloit point de gage
Pour conſerver ſa belle image
Jusques à ce dernier moment
Qui le mettroit au monument.
Enfin, la nuit des nuits la pire
Précedant l'Adieu qu'il faut dire,
La Dame ſe pâme à tous coups
Entre les bras de ſon époux,
Et de mille douleurs atteinte
Elle n'épargne ni la plainte
Ni les larmes, ni les ſoûpirs,
Pour témoigner ſes déplaiſirs.
Joconde une heure avant l'Aurore
Quitte ſa femme qu'il adore,
Et ſi-tôt que l'adieu fut dit
Elle va ſe remettre au lit.

L'époux

L'époux au ſortir de la ville
N'avoit guere fait plus d'un mille
Qu'il ſe ſouvint, pauvre inſenſé,
Sous ſon chevet d'avoir laiſſé
Cette croix que tant il revere,
Cet aimable & beau Reliquaire,
Ce gage precieux & ſaint
Du lien ſacré qui l'étreint.
Helas! diſoit-il en ſoi-même,
Que penſera celle que j'aime,
Me voïant d'un cœur mépriſant
Oublier ainſi ſon preſent?
Malheureux! eſt-il quelque excuſe
Pour faire qu'elle ne m'accuſe
De n'avoir pas bien eſtimé
Un don ſi digne d'être aimé?
Après une telle conduite,
D'envoïer quelqu'un de ma ſuite,
Ce ſeroit auſſi lui donner
Un ſujet de me condamner:
Il vaut donc mieux aller moi-même.
Lors il pria Fauſte qui l'aime
Qu'il lui permît de retourner
Et qu'avant qu'il fût au dîner
Il le joindroit en aſſûrance.

Il marche en toute diligence,
Il arrive ſans faire bruit,
Il monte & pas un ne le ſuit,
Il trouve ſa femme endormie,
Mais par hazard ou par magie
Il trouve auſſi fort endormi
Entre ſes bras un jeune ami.
L'Amour eſt un démon ſi traître
Qu'après tout il pourroit bien être
Qu'il auroit fait au pauvre époux
Ce tour pour le rendre jaloux.
Mais que le tout fût un menſonge,
Il ne le prit pas pour un ſonge,
Et Joconde frottant ſes yeux
Afin de le connoître mieux,
Vit ou crut voir un domeſtique
Qu'entre tous il croïoit unique
Pour lui garder fidelité.
De vous dire l'extremité
Où la choſe porta Joconde,
Je le laiſſe à juger au monde,
Je veux dire ces bonnes gens
Verſez en de tels accidens.
Deux ou trois fois il eut envie
De les priver tous deux de vie,

Mais

Mais malgré lui l'amour vainqueur
Parla pour l'ingrate en ſon cœur,
Et la lui dépeignit ſi belle
Qu'il eut de la pitié pour elle.
Il crut qu'il étoit à propos
De ne point troubler ſon repos,
De peur qu'une ſurpriſe telle
Ne lui fût un peu trop cruelle.
Il deſcend, il monte à cheval,
Tellement préſſé de ſon mal
Que ſon amour & ſa colere
Le porte en volant à ſon frere.
Il étoit déja ſi changé
Que par ſon viſage alongé
Ses gens jugerent à ſa mine
Qu'il avoit l'ame fort chagrine;
Mais pas un ne pût deviner
Ce qui le pouvoit chagriner,
Si ce n'étoit que ſa ſouffrance
Lui venoit déja de l'abſence.
Son frere qui ſait l'amitié
Qu'il a pour ſa chaſte moitié,
Crut qu'il avoit l'ame bleſſée
Pour l'avoir ſeule au lit laiſſée:
Mais ce bon frere eſt dans l'erreur,

Car

Car ce qui lui touche le cœur
Eſt de l'avoir abandonnée
Un peu trop bien accompagnée :
De cent maux Joconde touché
Tenoit l'œil en terre fiché ;
En vain ſon frere le conſole
Il n'en tire aucune parole.
Toutes ſes meilleures raiſons
Sont pour Joconde des poiſons,
Dont il envenime ſon ame,
Sur tout lui parlant de ſa femme.
Il ne repoſe jour ni nuit,
Son déplaiſir par tout le ſuit :
Il ne goûte point les viandes
Quoi qu'on lui ſerve les friandes :
Ses membres en ſont décharnez,
Sa douleur alonge ſon nez,
Creuſe ſes yeux, groſſit ſes lévres,
Et ſur le tout de groſſes fiévres
Pour achever ſon fier deſtin
Le viennent ſurprendre en chemin.
Enfin, ce n'eſt plus ce Joconde
Tant admiré de tout le monde :
Et Fauſte qui ſouffre en ſon cœur
De le voir mourir en langueur,

Se deſeſpere quand il ſonge
Que le Roi prendra pour menſonge
Tous les avantageux portraits
Qu'il avoit fait de ſes attraits.
Enfin, les voila dans Pavie;
Mais Fauſte n'aiant pas envie
Qu'Aſtolfe pris à l'impourvû,
Se moquât de lui l'aiant vû,
Avoit écrit au Roi ſon Maître
L'état auquel il pouvoit être.
Plus Joconde fait de pitié,
Plus le Roi lui fait d'amitié.
Après avoir fait tant de choſes
Pour le voir en ſon teint de roſes,
Il a le cœur trop ſatisfait
De le voir en ſon teint deffait.
Un apartement il lui donne
Près de ſa Roïale perſonne
Et le viſite à tout moment
Dans ce Roïal apartement.
Les bals, les feſtins, les muſiques,
La chaſſe & les fêtes publiques,
Furent ſouvent faites pour lui,
Mais il y languiſſoit d'ennui;
Et par tout ſon ingrate femme

Lui tourmentoit le corps & l'ame:
Devant ſa chambre où tout le jour
On lui venoit faire la Cour,
Etoit la galerie antique;
Où rêveur & melancholique
Seul il ſe promenoit le ſoir,
Le cœur outré du deſeſpoir
Où l'avoit plongé ſa miſere.
Un jour en ce lieu ſolitaire
Dans l'obscurité d'un recoin
Il conſidere avecque ſoin
Que le plancher & la muraille
Font une ouverture qui baaille,
Et qui donne paſſage aux yeux.
Alors Joconde curieux
Par cette muraille fenduë
Regarde & voit, Dieux! quelle vuë!
Il voit ce qui touche ſon cœur
De reſſentiment & d'horreur.
En une chambre fort ſecrette
Où la Reine faiſoit retraite,
Sans vouloir que ſes confidens
Miſſent jamais le pied dedans,
Il voit un Nain, un monſtre infame,
Faiſant ce qu'avecque ſa femme
Avoit à ſon dommage fait

Son jeune & bienheureux valet.
A ce ſpectacle épouvantable
Helas ! dit-il, eſt-il croïable ?
Et vois-je bien ce que je voi ?
En ce moment il penſe à ſoi.
Hé quoi cette Reine adorable,
Dont l'Epoux eſt incomparable,
Reçoit un monſtre dans ſon lit,
O Dieux, dit-il, quel appetit !
Et moi pour avoir vû ma femme
Encourir un bien moindre blâme
Avec un garçon des mieux faits,
J'ai mille fois fait ſon procès.
Le lendemain à l'heure même
D'un ſoin & d'une ardeur extrême
Se transportant deſſus les lieux
Le même objet s'offre à ſes yeux,
Et tous les jours de la ſemaine
Il voit le Nain avec la Reine.
Mais ſon plus grand étonnement
Eſt que la Reine à tout moment
Se plaint qu'il eſt un infidele
Et qu'il n'a point d'amour pour elle.
Jusques-là qu'une fois le Nain
Lui mit le poignard dans le ſein,
Lors que par un ſecond meſſage,

Aïant

Aïant appellé ce volage,
La confidente qui ſait tout
N'en put jamais venir à bout,
Parce que cet amant honnête
Perdoit un teſton à la bête.
A ces ridicules objets
Joconde trouve des ſujets
De conſoler ſi bien ſon ame,
Que ne ſongeant plus à ſa femme
Il revient à ſon premier point,
Il reprend tout ſon embonpoint,
Et ſe montrant le vrai Joconde
Il eſt l'étonnement du monde.
Si le Roi veut abſolument
Savoir d'où vient ce changement,
Joconde pas moins ne deſire
D'ouvrir ſon cœur & de lui dire.
Il veut qu'il ſache le forfait,
Mais qu'il faſſe comme il a fait.
Qu'il ne mal-traite point la Reine,
Qu'il diſſimule bien ſa haine,
Et pour l'obliger par ſerment
A ſe taire éternellement,
Il veut que ſa Majeſté jure
La main ſur la ſainte Ecriture,
Quoi qu'il voïe ou qu'il lui ſoit dit,

Qui lui faſſe honte ou dépit;
Qu'il n'en tirera point vengeance,
Qu'il gardera bien le ſilence,
Et qu'enfin les auteurs du fait
Ne ſauront jamais qu'il le ſait.
Le Roi qui croit toute autre choſe
Que ce qu'à voir on le diſpoſe,
Promet & jure franchement:
Joconde lui dit librement
Le ſecret de ſa propre hiſtoire
Fâcheuſe encore à ſa memoire,
Ce qu'il avoit trouvé chez lui,
Combien de douleur & d'ennui
Il avoit ſenti dans ſon ame
Du crime horrible de ſa femme,
Et que ſans un prompt reconfort
Il en ſeroit ſans doute mort;
Qu'il avoit à ſon mal extrême
Trouvé remede au Palais même,
Et que dans ſon ſort rigoureux
Il n'étoit pas ſeul mal-heureux.
Ayant conté ſon avanture,
Il montre au Roi par l'ouverture
Ce qu'on cherche & qu'on ne peut voir
Sans être au dernier deſeſpoir.
Aſtolfe au tourment qui l'aſſaille

Veut

Veut contre l'antique muraille
Sur le champ s'écraſer le front
Pour ne pas ſentir cet affront;
Voïant ainſi ſouiller ſa couche
Il veut aux cris ouvrir la bouche,
Mais il fallut ſe faire effort
Et ſouffrir ſon malheureux ſort,
Car il avoit d'un cœur facile
Juré ſur la ſainte Evangile.
Il n'oſe donc ſe parjurer,
Mais il peut au moins murmurer.
Que ferai-je, dit-il, Joconde,
Puis qu'à ma douleur ſans ſeconde
Tu défends le reſſentiment?
Seigneur, ce dit-il hardiment,
Voïons ſi les femmes des autres
Seront chaſtes comme les nôtres:
Et les courans de tout côté
Rendons ce qu'on nous a prêté.
Nous avons tous deux tant de charmes,
Qu'elles feront pour nous ſans armes,
Et ne réſiſteront jamais,
Puis qu'elles aiment les plus laids:
Mais à vos qualitez aimables
Si leurs cœurs ſont inexorables;
Il faut, grand Prince, s'il vous plaît,

Qu'ils ſe rendent à l'interêt.
Etre abſent, promener ſes flammes,
Pratiquer de nouvelles Dames,
Souvent étouffe en peu de jours
Les plus invincibles amours.
Le Roi louë un conſeil ſi ſage,
Et ſans retarder davantage
Choiſiſſant deux ou trois des ſiens,
Il ſort des champs Italiens.
Joconde & lui paſſent en France
Traveſtis & pleins de finance;
Après, ſuivant leurs erremens,
Ils vont au païs des Flamans,
Puis ils paſſent en Angleterre
Et par tout ils portent la guerre
Au ſexe amoureux & charmant,
Dont ils triomphent aiſément.
Celle-ci leur fait des avances,
Celle-là veut des récompenſes,
Tantôt païeurs, tantôt païez,
Mais d'ordinaire défraïez,
Souvent ils pourſuivent les belles,
Souvent ils ſont pourſuivis d'elles:
Ils ſejournent ici deux mois,
Ailleurs ils en ſejournent trois,
Ils trouvent par tout, hors en France,

Des coquettes en abondance,
Et le ſexe plein de pitié
Les conſole de leur moitié.
Enfin laſſez de cette vie,
De perils ſans ceſſe ſuivie,
Le Roi ne veut plus pour tous deux
Avoir qu'un objet amoureux.
Puisque dans le ſiecle où nous ſommes
Au ſexe il faut au moins deux hommes,
Je t'aime mieux pour compagnon,
Ce dit-il, qu'un autre mignon.
Ainſi nous vivrons à notre aiſe,
Sans qu'une avanture mauvaiſe
Vienne jamais mal à propos
Perſecuter notre repos,
Car nos femmes, quoi que peu ſages,
Pour nous ne ſeroient point volages
Si pour arrêter leurs esprits
Les Loix leur donnoient deux maris,
Et les trouvant toûjours fideles
Nous ſerions trop ſatisfaits d'elles.
Joconde unit ſa volonté
A celle de ſa Majeſté.
Après avoir avec le Prince
Couru de Province en Province,

Enfin le Romain Cavalier
Chez un Espagnol hôtelier
Logé ſur le pont de Valence
Trouve une fille en apparence
Fort pleine de civilité,
Mais ſur tout de rare beauté.
Elle étoit en cet âge tendre
Que les Doctes les ſavent prendre.
Le pere d'enfans ſurchargé,
D'un âge caduc affligé,
Avoit été toute ſa vie
Ennemi de la gueuſerie,
Et dans un pareil ſentiment
On le réſolut aiſément
A ne pas refuſer ſa fille
Pour en décharger ſa famille;
Puisque ſur tout on l'aſſuroit
Qu'en bonnes mains elle ſeroit.
La fille comme fort bien née,
Fut aſſez tôt perſuadée
Et ſon ame ſans ſe trahir
Ne pouvoit pas deſobeïr.
Elle ſe met donc en campagne
Pour courir avec eux l'Espagne,
Et tous marchent aſſez long-temps

Les uns des autres fort contens.
Enfin cette noble famille
Arrive aux portes de Seville,
Et le Roi n'eut pas plûtôt pris
Le meilleur de tous les logis,
Qu'en ſa compagnie ordinaire,
Suivant la methode étrangere,
Il va pour voir les raretez
De cette Reine des Citez,
Et Fiamette cette belle,
C'eſt ainſi que chacun l'appelle,
Demeure ſeule avec les gens
A la garder trop diligens.
Dans l'auberge étoit un jeune homme
Que le Grec tout le monde nomme,
Domeſtique de la maiſon,
Et ce Grec ou ce beau garçon
Avoit ſervi chez Fiamette,
Et l'aimoit d'une amour ſecrette.
Ils ſe connûrent auſſi-tôt,
Mais tous deux ne ſe dirent mot
De peur que tel qui les regarde
Ne s'en doutât y prenant garde:
Enfin, quand il en vit le jour,
Le Grec preſſé de ſon amour

L'interroge & la queſtionne
A qui des deux eſt ſa perſonne,
De l'un ou de l'autre Seigneur.
Elle lui découvre ſon cœur,
Lui racontant la choſe nette.
Helas, ce dit-il, Fiamette,
Quand j'esperois vivre content
Avecque toi que j'aime tant,
Tu t'en vas, & mon cœur ignore
Si mes yeux te verront encore.
Cruelle, veux-tu rendre vains
Et ma conduite & mes deſſeins?
J'avois épargné miſerable
Une ſomme conſiderable
De tous les preſens que me font
Les gens qui viennent & qui vont,
Et je croyois en mariage
Te donner un vrai témoignage
De la flamme que j'ai pour toi,
Et ton cœur me manque de foi.
A ce discours la fille émuë
Tient ſur le Grec toûjours la vuë:
Elle ſe taît & d'un regard
Elle lui dit qu'il vient trop tard.
Le garçon ſe plaint & ſoûpire,
Veux-tu que je meure en martyre?

Ce dit-il, au moins à loiſir
Accorde-moi ce doux plaiſir
De te pouvoir dire ma peine:
Elle qui n'eſt pas inhumaine
Lui dit, mon cœur plein d'amitié
A pour tes feux tant de pitié
Qu'il feroit des choſes plus grandes
Que celles que tu me demandes;
Mais on m'obſerve avec rigueur.
Cruelle, dit-il, ſi ton cœur
Avoit pour moi quelque tendreſſe,
Tu ferois ce dont je te preſſe,
Et la nuit peut facilement
Cacher les larcins d'un amant.
Comment le pourrai-je, dit-elle,
Moi qu'une fortune cruelle
Attache entr'eux inceſſamment?
Permets-moi, dit-il, ſeulement
De prendre le ſoin de l'affaire.
Quelque tems elle délibere,
Mais enfin elle ſe reſout.
Pour ſon amant à vaincre tout,
Et le garçon lui fait comprendre
La maniere qu'il s'y faut prendre.
O Dieux! quelle ruſe & quel tour

Ne nous enſeigne point l'Amour!
Et voit-on des têtes ſi fines
Que ſes reſſorts & ſes machines
Ne prennent point à dépourvû
Par quelque effet qu'on n'a point vû?
Il faut ſurprendre ici deux ames
Savantes ſur le fait des femmes,
Et dans le métier qn'elles font
Qui les doivent connoître à fond.
La fille auſſi jeune que belle
N'avoit point d'autre lit pour elle
Que le lit qu'Aſtolfe en chemin
Partageoit avec le Romain,
Et quand le Roi tenoit ſujette
Ainſi la jeune Fiamette,
C'étoit que le Prince avoit peur
Qu'on n'attentât à ſon honneur:
Car d'une volonté ſincere
Il avoit promis à ſon pere
Qu'il garderoit en ſûreté
La fille dans ſa chaſteté;
Et les ſermens & les paroles
Chez les Rois ne ſont point frivoles.
Le Grec qui ſonge au doux plaiſir
De ſatisfaire ſon deſir;

Ne peut trouver rien qui l'arrête
Pour parvenir à ſa conquête.
Lors qu'il croit que les deux amis
Profondément ſont endormis,
Brûlé du feu qui le transporte
Il vient doucement à la porte,
Il l'ouvre, & dans l'obscurité
Il ſe conduit à pas compté:
Il ſe ſoûtient, & ſur la terre
Il marche comme ſur du verre:
Il porte un bras devant ſes yèux,
Et de l'autre il ſonde les lieux,
Tant qu'il vient à la couche heureuſe
Où repoſoit ſon amoureuſe.
De vous dire qu'en ce moment
Le cœur de l'un & l'autre amant
Fût dans un état bien tranquille,
C'eſt ce qui ſeroit inutile:
Mais le garçon ne ſe rend pas,
Il leve adroitement les dras,
Par les pieds il paſſe la tête,
Il ſe gliſſe & point ne s'arrête
Que la belle fille & le Grec
Ne ſe trouvaſſent bec à bec.
Là, ſans en dire davantage,
Fut conſommé le mariage;

Et le garçon avant le jour
Tout enivré de ſon amour,
Le cœur content & plein de joie,
S'en alla par la même voie.
Quand le Soleil par ſes clartez
Eut banni les obſcuritez
Pour redonner le jour au monde,
Le Roi levé dit à Joconde,
Cher ami, je trouve à propos
Que tu te donnes du repos.
Après tant & tant de merveilles
Je croi qu'il faut que tu ſommeilles,
Et que le lit par ſa vertu
Remette ton cœur abattu.
A cette douce raillerie,
Uſant de même batterie,
Joconde répondit au Roi,
Autant que vous avez ſur moi
D'avantage dans la naiſſance,
Autant vous l'avez en vaillance,
Et peu de gens, ſans vous flâter,
Oſeroient vous le diſputer.
Mais ici ce qui fait ma peine
Eſt que votre promeſſe eſt vaine
Et que le cœur d'un ſi grand Roi

Man-

Manque de parole & de foi.
Croïez-vous avoir l'ame nette
De garder ainſi Fiamette?
Eſt-ce là cette chaſteté
Dont vous aviez tant proteſté
De vous rendre depoſitaire
Quand vous la prîtes de ſon pere?
Au moins, Seigneur, je vous le dy,
C'eſt votre affaire & ſongez-y.
Le Roi d'une façon galante
Pouſſe cette guerre innocente:
Mais à force de repliquer
Son ame vient à ſe piquer,
Et pour la rendre ſatisfaite
Il a recours à Fiamette.
Voïant qu'Aſtolfe eſt en courroux,
La fille embraſſe ſes genoux
Et d'une façon ingenuë
Lui dit la choſe toute nuë.
Alors ſurpris d'étonnement
Ils ſe turent pour un moment,
Se regardans ſans ſe rien dire:
Mais enfin un éclat de rire
Les aïant pris, peu s'en fallut
Que le Roi même n'en mourût:
Après avoir avecque peine

Repris le vent de leur haleine
Et ſeiché les larmes du ris,
Ces inſeparables amis
Se dirent ainſi l'un à l'autre:
Dieux! quelle foibleſſe eſt la nôtre,
Et n'eſt-ce pas être bien fous
De croire qu'un ſexe pour nous,
Après une telle avanture,
Gardera ſa foi toute pure?
Quand nous aurions cent fois plus d'yeux
Qu'on ne voit d'aſtres dans les Cieux,
Nous n'empêcherions pas nos femmes
D'avoir d'illégitimes flammes,
Et de prendre aſſez bien leur tems
Pour rendre leurs deſirs contens.
Après tant de preuves ſecrettes
Que du ſexe nous avons faites,
Si nous ne le connoiſſons pas
Nous avons tort, & de ce pas
Sans nous amuſer davantage
A prolonger notre voyage,
Allons-nous rendre en nos maiſons,
Et par mille bonnes raiſons
Croïons qu'entre toutes les belles
Nos femmes ſont des plus fidèles.
Après avoir ainſi conclu,

Sur le champ il fut réſolu,
Pour rendre la choſe complette,
Que le Grec & la Fiamette,
En preſence de cent témoins,
En mariage feroient joins.
Et le Roi leur fit des largeſſes,
Qui les comblerent de richeſſes;
Dont ils lui dirent grand merci,
Et l'hiſtoire finit ainſi.

DISSERTATION SUR LA JOCONDE[1]: A MONSIEUR L'ABBE' LE VAYER.

MONSIEUR,

Votre gageure eſt ſans doute fort plaiſante, & j'ai ri de tout mon cœur de la bonne foi avec la-

1. Les deux Traductions de la Joconde, qu'on vient de lire, parurent en 1663. Il y eut une gageure conſiderable ſur la préference de ces deux Ouvrages, entre Mr. l'Abbé LE VAYER, & Mr. de ST. GILLES. Molière étoit leur ami commun: ils le prirent pour Juge; mais il refuſa de dire ſon ſentiment, pour ne pas faire perdre la gageure à St. Gilles, qui avoit parié pour la Joconde du Sr. Boullon. Mr. Despréaux, jeune alors, décida le differend par cette Diſſertation en forme de Lettre, qu'il adreſſa à Mr. l'Abbé Le Vayer. Il ne l'a jamais fait imprimer parmi ſes autres Ouvrages, ne ſe faiſant pas honneur d'avoir emploïé ſa plume à defendre une pièce du caractère de la Joconde.

Ce Mr de S. Gilles étoit un homme de la vieille Cour, d'un caractère ſingulier. C'eſt lui que Molière a peint dans ſon *Miſanthrope*, Acte 2. Sc. 4. ſous le nom de TIMANTE.

C'eſt de la tête aux pieds, un homme tout myſtère,
Qui vous jette, en paſſant, un coup d'œil égaré,

Et

laquelle votre Ami ſoutient une opinion auſſi peu raiſonnable que la ſienne. Mais cela ne m'a point du tout ſurpris : ce n'eſt pas d'aujourd'hui que les plus méchans Ouvrages ont trouvé de ſinceres protecteurs, & que des opiniâtres ont entrepris de combattre la Raiſon à force ouverte. Et pour ne vous point citer ici d'exemples du commun, il n'eſt pas que vous n'aïez ouï parler du goût bizarre [2] de cet Empereur, qui préfera les Ecrits d'un je ne ſai quel Poëte, aux Ouvrages d'Homère, & qui ne vouloit pas que tous les hommes enſemble, pendant près de vingt ſiècles, euſſent eu le ſens commun.

Le ſentiment de votre Ami a quelque choſe d'auſſi monſtrueux. Et certainement quand je ſonge à la chaleur avec laquelle il va, le Livre à la main, défendre [3] la *Joconde* de Mr. BOUILLON, il me ſemble voir *Marfiſe* dans l'ARIOSTE

Et ſans aucune affaire, eſt toujours affairé.
Tout ce qu'il vous débite en grimaces abonde ;
A force de façons il aſſomme le monde.
Sans ceſſe il a tout bas, pour rompre l'entretien,
Un ſecret à vous dire, & ce ſecret n'eſt rien.
De la moindre vetille il fait une merveille,
Et jusques au bon-jour, il dit tout à l'oreille.

5. On a déja critiqué le Commentateur ſur ce qu'il dit ici que l'Abbé le Vayer & Mr. de Saint Gilles *prirent à lier pour Juge* de leur different. Voyez la Remarque ſur le Vers 52. de la X. Satire. DU MONTEIL.

2. *De cet Empereur.*] CALIGULA. Voïez SUETONE.

3. *La Joconde de Monſieur Bouillon.*] Ses Poëſies furent imprimées à Paris, chez Guignard, en 1663.

4. *Dit.*

TE (puis qu'Arioſte y a) qui veut faire confeſſer à tous les Chevaliers errans, que cette Vieille qu'il a en croupe, eſt un chef-d'œuvre de beauté. Quoi qu'il en ſoit, s'il n'y prend garde, ſon opiniâtreté lui coûtera un peu cher, & quelque mauvais paſſe-tems qu'il y ait pour lui à perdre cent Piſtoles, je le plains encore plus de la perte qu'il va faire de ſa réputation dans l'esprit des habiles gens.

Il a raiſon de dire qu'il n'y a point de comparaiſon entre les deux Ouvrages dont vous êtes en dispute, puis qu'il n'y a point de comparaiſon entre un Conte plaiſant, & une narration froide; entre une invention fleurie & enjouée, & une Traduction ſèche & triſte. Voila en effet, la proportion qui eſt entre ces deux Ouvrages. Mr. DE LA FONTAINE a pris à la verité ſon ſujet d'Arioſte: mais en même tems il s'eſt rendu maître de ſa matière: ce n'eſt point une copie qu'il ait tirée un trait après l'autre ſur l'original; c'eſt un original qu'il a formé ſur l'idée qu'Arioſte lui a fournie. C'eſt ainſi que Virgile a imité Homère; Terence, Ménandre; & le Taſſe, Virgile. Au contraire, on peut dire de Mr. Bouillon que c'eſt un Valet timide qui n'oſeroit faire un pas ſans le congé de ſon Maître, & qui ne le quitte jamais que quand il ne le peut plus ſuivre. C'eſt un Traducteur maigre & décharné: Les plus belles fleurs qu'Arioſte lui fournit, deviennent ſèches entre ſes mains, & à tous momens quittant le François pour s'attacher à l'Italien, il n'eſt ni Italien ni François.

Voilà à mon avis ce qu'on doit penſer de ces deux Pièces. Mais je paſſe plus avant, & je ſoûtiens

tiens que non ſeulement la Nouvelle de Mr. de la Fontaine eſt infiniment meilleure que celle de ce Monſieur, mais qu'elle eſt même plus agréablement contée que celle d'Arioſte. C'eſt beaucoup dire, ſans doute, & je vois bien que par-là je vais m'attirer ſur les bras tous les amateurs de ce Poëte. C'eſt pourquoi vous trouverez bon que je n'avance pas cette opinion, ſans l'apuïer de quelques raiſons.

Premièrement je ne vois pas par quelle licence Poëtique Arioſte a pû, dans un Poëme heroïque & ſerieux, mêler une Fable, & un Conte de Vieille, pour ainſi dire, auſſi burlesque qu'eſt l'Hiſtoire de Joconde. *Je ſai bien*, 4 dit un Poëte, grand Critique, *qu'il y a beaucoup de choſes permiſes aux Poëtes & aux Peintres; qu'ils peuvent quelquefois donner carriere à leur imagination; & qu'il ne faut pas toûjours les reſſerrer dans les bornes de la Raiſon étroite & rigoureuſe. Bien loin de leur vouloir ravir ce privilège, je le leur accorde pour eux, & je le demande pour moi. Ce n'eſt pas à dire toutefois qu'il leur ſoit permis pour cela de confondre toutes choſes, de renfermer dans un même Corps mille eſpèces differentes, auſſi confuſes que les rêveries d'un malade; de mêler enſemble des choſes incompatibles; d'accoupler les Oiſeaux avec les Serpens, les Tigres avec les Agneaux.* Comme vous voïez, Monſieur, ce Poëte avoit fait le procès à Arioſte, plus de mille

4. *Dit un Poëte.*] Horace, Art. poët. vers 9. & ſuiv.

——— ——— *Pictoribus atque Poëtis,*
Quidlibet audendi ſemper fuit æqua poteſtas, &c.

mille ans avant qu'Arioſte eût écrit. En effet ce corps compoſé de mille eſpèces differentes, n'eſt-ce pas proprement l'image du Poëme de Roland le furieux? Qu'y a-t-il de plus grave & de plus heroïque que certains endroits de ce Poëme? Qu'y a-t-il de plus bas & de plus bouffon que d'autres? Et ſans chercher ſi loin, peut-on rien voir de moins ſerieux que l'Hiſtoire de Joconde & d'Aſtolphe? Les *Avantures de* BUSCON *&* *de* LAZARILLE, ont-elles quelque choſe de plus extravagant? Sans mentir, une telle baſſeſſe eſt bien éloignée du goût de l'Antiquité; & qu'auroit-on dit de Virgile, bon Dieu! ſi à la deſcente d'Enée dans l'Italie, il lui avoit fait conter par un hôtelier, l'Hiſtoire de Peau-d'Asne, ou les Contes de ma Mere-l'Oye? Je dis les Contes de ma Mere-l'Oye, car l'Hiſtoire de Joconde n'eſt guères d'un autre rang. Que ſi Homère a été blâmé dans ſon Odyſſée (qui eſt pourtant un Ouvrage tout comique, comme l'a remarqué Ariſtote) ſi, dis-je, il a été repris par de fort habiles Critiques, pour avoir mêlé dans cet Ouvrage l'Hiſtoire des Compagnons d'Ulyſſe changés en Pourceaux, comme étant indigne de la majeſté de ſon ſujet; que diroient ces Critiques, s'ils voïoient celle de Joconde dans un Poëme Heroïque? N'auroient-ils pas raiſon de s'écrier, que ſi cela eſt reçû, le Bon Sens ne doit plus avoir de Juriſdiction ſur les Ouvrages d'eſprit, & qu'il ne faut plus parler d'Art ni de Règles? Ainſi, Monſieur, quelque bonne que ſoit d'ailleurs la Joconde de l'Arioſte,

te,

5. *A moins que ce ſerieux ne ſoit affecté* &c.] Pour n'en point

te, il faut tomber d'accord qu'elle n'eſt pas en ſon lieu.

Mais examinons un peu cette Hiſtoire en elle-même. Sans mentir, j'ai de la peine à ſouffrir le ſerieux avec lequel Arioſte écrit un Conte ſi bouffon. Vous diriez que non ſeulement, c'eſt une Hiſtoire très-véritable, mais que c'eſt une choſe très-noble & très-heroïque qu'il va raconter; Et certes s'il vouloit décrire les exploits d'un Alexandre, ou d'un Charlemagne, il ne débuteroit pas plus gravement.

Aſtolfo Rè de'Longobardi, quello
A cui laſciò il fratel Monaco il Regno,
Fù ne la giovinezza ſua sì bello,
Che mai poch'altri giunſero à quel ſegno,
N'havria à fatica un tal fatto a pennello
Apelle, Zeuſi, ò ſe v'è alcun più degno.

Le bon Meſſer Ludovico ne ſe ſouvenoit pas, ou plûtôt ne ſe ſoucioit pas du précepte de ſon Horace.

Verſibus exponi Tragicis res Comica non vult.

Cependant il eſt certain que ce précepte eſt fondé ſur la pure Raiſon, & que comme il n'y a rien de plus froid que de conter une choſe grande en ſtile bas auſſi n'y a-t-il rien de plus ridicule, que de raconter une Hiſtoire comique & abſurde en termes graves & ſerieux: à moins que

point chercher d'exemple ailleurs, tel eſt le ſerieux du Lutrin.

6. *Au-*

que ce ſerieux ne ſoit affecté tout exprès, pour rendre la choſe encore plus burlesque. Le ſecret donc en contant une choſe abſurde, eſt de s'énoncer d'une telle maniere, que vous faſſiez concevoir au Lecteur, que vous ne croïez pas vous-même la choſe que vous lui contez. Car alors il aide lui-même à ſe décevoir, & ne ſonge qu'à rire de la plaiſanterie agréable d'un Auteur qui ſe joue & ne lui parle pas tout de bon. Et cela eſt ſi veritable, qu'on dit même aſſez ſouvent des choſes qui choquent directement la Raiſon & qui ne laiſſent pas néanmoins de paſſer, à cauſe qu'elles excitent à rire. Telle eſt cette hyperbole d'un ancien Poëte Comique, pour ſe moquer d'un homme qui avoit une terre de fort petite étendue : *Il poſſedoit*, dit ce Poëte, *une terre à la Campagne, qui n'étoit pas plus grande qu'une Epître de Lacédémonien.* Y a-t-il rien, [6] ajoûte un ancien Rhéteur, de plus abſurde que cette penſée ? Cependant elle ne laiſſe pas de paſſer pour vrai-ſemblable, parce qu'elle touche la paſſion, je veux dire qu'elle excite à rire. Et n'eſt-ce pas en effet ce qui a rendu ſi agréables certaines Lettres de VOITURE, comme [7] celle du Brochet & de la Carpe, dont l'invention eſt abſurde d'elle-même, mais dont il a caché les abſurdités par l'enjoûment de ſa narration, & par la manière plaiſante dont il dit toutes choſes ? C'eſt ce que Mr. de la Fontaine a obſervé dans ſa Nouvelle ; il a crû que dans un Conte comme celui de Joconde, il ne falloit pas badiner ſerieuſement. Il raporte à la verité des

6. *Ajoute un ancien Rhéteur.*] Longin, Traité du Sublime, chap. 31.

7. *Celle*

des avantures extravagantes, mais il les donne pour telles; par tout il rit & il joue; & ſi le Lecteur lui veut faire un procès ſur le peu de vraiſemblance qu'il y a aux choſes qu'il raconte, il ne va pas, comme Arioſte, les appuïer par des raiſons forcées, & plus abſurdes encore que la choſe même; mais il s'en ſauve en riant, & en ſe jouant du Lecteur, qui eſt la route qu'on doit tenir en ces rencontres.

Ridiculum acri
Fortius, & melius magnas plerumque ſecat res.

Ainſi, lors que Joconde, par exemple, trouve ſa Femme couchée entre les bras d'un Valet, il n'y a pas d'aparence que dans la fureur il n'éclate contre elle, ou du moins contre ce Valet. Comment eſt-ce donc qu'Arioſte ſauve cela? Il dit que la violence de l'amour ne lui permit pas de faire ce déplaiſir à ſa Femme.

Ma, da l'amor, che porta al ſuo diſpetto,
A l'ingrata moglier, li fù interdetto.

Voilà, ſans mentir, un Amant bien parfait, & Céladon ni Silvandre ne ſont jamais parvenus à ce haut degré de perfection. Si je ne me trompe, c'étoit bien plûtôt là une raiſon, non ſeulement pour obliger Joconde à éclater, mais c'en étoit aſſez pour lui faire poignarder dans la rage ſa Femme, ſon Valet, & ſoi-même; puis qu'il n'y a point de paſſion plus tragique & plus violente que la jalouſie qui naît d'un extrême amour.

7. *Celle du Brochet &c.*] Lettr. 143. de Voiture.

amour. Et certainement, ſi les hommes les plus ſages & les plus moderés, ne ſont pas maîtres d'eux-mêmes, dans la chaleur de cette paſſion, & ne peuvent s'empêcher quelquefois de s'emporter juſqu'à l'excès, pour des ſujets fort légers; que devoit faire un jeune homme comme Joconde, dans les premiers accès d'une jalouſie auſſi-bien fondée que la ſienne? Etoit-il en état de garder encore des meſures avec une perfide, pour qui il ne pouvoit plus avoir que des ſentimens d'horreur & de mépris? Mr. de la Fontaine a bien vû l'abſurdité qui s'enſuivoit de là: Il s'eſt donc bien gardé de faire Joconde amoureux, d'un amour Romanesque & extravagant; cela ne ſerviroit de rien, & une paſſion comme celle-là n'a point de raport avec le caractère dont Joconde nous eſt dépeint, ni avec ſes avantures amoureuſes. Il l'a donc repréſenté ſeulement, comme un homme perſuadé à fonds de la vertu & de l'honnêteté de ſa Femme. Ainſi, quand il vient à reconnoître l'infidélité de cette Femme, il peut fort bien par un ſentiment d'honneur, comme ſuppoſe Mr. de la Fontaine; n'en rien témoigner; puis qu'il n'y a rien qui faſſe plus de tort à un homme d'honneur en ces ſortes de rencontres, que l'éclat.

Tous deux dormoient: dans cet abord Joconde
Voulut les envoier dormir dans l'autre monde;
Mais cependant il n'en fit rien,
Et mon avis eſt qu'il fit bien.
Le moins de bruit que l'on peut faire
En telle affaire,

Eſt

Eſt le plus ſûr de la moitié.
Soit par prudence, ou par pitié,
Le Romain ne tua perſonne.

Que ſi Arioſte n'a ſuppoſé l'extrême amour de Joconde, que pour fonder la maladie & la maigreur qui lui vint enſuite, cela n'étoit point néceſſaire, puisque la ſeule penſée d'un affront n'eſt que trop ſuffiſante pour faire tomber malade un homme de cœur. Ajoûtez à toutes ces raiſons, que l'image d'un honnête homme lâchement trahi par une ingrate qu'il aime, tel que Joconde nous eſt repréſenté dans l'Arioſte, a quelque choſe de tragique, qui ne vaut rien dans un Conte pour rire : au lieu que la peinture d'un mari qui ſe réſout à ſouffrir discrètement les plaiſirs de ſa femme, comme l'a dépeint Mr. de la Fontaine, n'a rien que de plaiſant & d'agréable, & c'eſt le ſujet ordinaire de nos Comédies.

Arioſte n'a pas mieux réuſſi dans cet autre endroit, où Joconde aprend au Roi l'abandonnement de ſa Femme avec le plus laid monſtre de la Cour. Il n'eſt pas vrai-ſemblable que le Roi n'en témoigne rien. Que fait donc l'Arioſte pour fonder cela ? Il dit que Joconde, avant que de découvrir ce ſecret au Roi, le fit jurer ſur le Saint Sacrement, ou ſur *l'Agnus Dei*, ce ſont ſes termes, qu'il ne s'en reſſentiroit point. Ne voilà-t-il pas une invention bien agréable ? Et le Saint Sacrement n'eſt-il pas là bien placé ? Il n'y a que la licence Italienne qui puiſſe mettre une ſemblable impertinence à couvert, & de pareilles ſottiſes ne ſe ſouffrent point en Latin ni

ni en François. Mais comment eſt-ce qu'Arioſte ſauvera toutes les autres abſurdités qui s'enſuivent de là? Où eſt-ce que Joconde trouve ſi vîte une Hoſtie ſacrée pour faire jurer le Roi? Et quelle apparence qu'un Roi s'engage ainſi légerement à un ſimple Gentil-homme, par un ſerment ſi exécrable? Avoüons que Mr. de la Fontaine s'eſt bien plus ſagement tiré de ce pas, par la plaiſanterie de Joconde, qui propoſe au Roi, pour le conſoler de cet accident, l'exemple des Rois & des Céſars qui avoient ſouffert un ſemblable malheur avec une conſtance toute heroïque, & peut-on en ſortir plus agréablement qu'il le fait par ces vers?

Mais enfin il le prit en homme de courage,
En galant homme; & pour le faire court,
En veritable homme de Cour.

Ce trait ne vaut-il pas mieux lui ſeul que tout le ſerieux de l'Arioſte? Ce n'eſt pas pourtant qu'Arioſte n'ait cherché le plaiſant autant qu'il a pû. Et on peut dire de lui, ce que [a] QUINTILIEN dit de DEMOSTHE'NE: *Non displicuiſſe illi jocos, ſed non contigiſſe*: qu'il ne fuïoit pas les bons mots, mais qu'il ne les trouvoit pas. Car quelquefois de la plus haute gravité de ſon ſtile, il tombe dans des baſſeſſes à peine dignes du Burlesque. En effet, qu'y a-t-il de plus ridicule que cette longue généalogie qu'il fait du Reliquaire que Joconde reçut, en partant, de ſa femme? Cette raillerie contre la Religion n'eſt-

a. *Quintilien dit de Demoſthène.*] Quintil. *Inſtit. Orat.* L. 6, c. 3. Voïez auſſi Longin, Chap. 28. *du Sublime.*

n'eſt-elle pas bien en ſon lieu ? Que peut-on voir de plus ſale que cette métaphore ennuïeuſe, priſe de l'exercice des Chevaux, de laquelle Astolfe & Joconde ſe ſervent pour ſe reprocher l'un à l'autre leur lubricité ? Que peut-on imaginer de plus froid que cette équivoque qu'il emploïe à propos du retour de Joconde à Rome ? On croïoit, dit-il, qu'il étoit allé à Rome, & il étoit allé à Corneto.

Credeano che da lor ſi foſſe tolto
Per gire à Roma, e gito era à Corneto.

Si Mr. de la Fontaine avoit mis une ſemblable ſottiſe dans toute ſa Pièce, trouveroit-il grace auprès de ſes Cenſeurs ? Et une impertinence de cette force n'auroit-elle pas été capable de décrier tout ſon Ouvrage, quelques beautés qu'il eût eu d'ailleurs ? Mais certes, il ne falloit pas appréhender cela de lui. Un homme formé, comme je vois bien qu'il l'eſt, au goût de Terence & de Virgile, ne ſe laiſſe pas emporter à ces extravagances Italiennes, & ne s'écarte pas ainſi de la route du Bon Sens. Tout ce qu'il dit eſt ſimple & naturel, & ce que j'eſtime ſur tout en lui, c'eſt une certaine Naïveté de Langage, que peu de gens connoiſſent, & qui fait pourtant tout l'agrément du diſcours. C'eſt cette Naïveté inimitable qui a été tant eſtimée dans les Ecrits d'Horace & de Terence, à laquelle ils ſe ſont étudiez particulierement, jusqu'à rompre pour cela la meſure de leurs Vers, comme a fait Mr. de la Fontaine en beaucoup d'endroits. En effet, c'eſt ce *molle* & ce *facetum* qu'Horace a attribué à Virgile,

gile, & qu'Apollon ne donne qu'à ſes Favoris. En voulez vous des exemples?

Marié depuis peu: content, je n'en ſai rien.
Sa femme avoit de la jeuneſſe,
De la beauté, de la délicateſſe.
Il ne tenoit qu'à lui qu'il ne s'en trouvât bien.

S'il eût dit ſimplement, que Joconde vivoit content avec ſa femme, ſon discours auroit été aſſez froid; mais par ce doute où il s'embaraſſe lui-même, & qui ne veut pourtant dire que la même choſe, il enjouë ſa narration, & occupe agréablement le Lecteur. C'eſt ainſi qu'il faut juger de ces Vers de Virgile dans une de ſes Eglogues, à propos de Médée, à qui une fureur d'amour & de jalouſie avoit fait tuër ſes enfans:

Crudelis mater magis, an puer improbus ille?
Improbus ille puer; crudelis tu quoque mater.

Il en eſt de même encore de cette réflexion que fait Mr. de la Fontaine, à propos de la déſolation que fait paroître la femme de Joconde, quand ſon mari eſt prêt à partir.

Vous autres bonnes gens auriez crû que la Dame
Une heure après eût rendu l'ame.
Moi qui ſais ce que c'eſt que l'eſprit d'une femme, &c.

Je

Je pourrois vous montrer beaucoup d'endroits de la même force, mais cela ne ſerviroit de rien pour convaincre votre ami. Ces ſortes de beautez ſont de celles qu'il faut ſentir, & qui ne ſe prouvent point. C'eſt ce je ne ſai quoi qui nous charme, & ſans lequel la beauté même n'auroit ni grace ni beauté. Mais après tout, c'eſt un je ne ſai quoi; & ſi votre ami eſt aveugle, je ne m'engage pas à lui faire voir clair: & c'eſt auſſi pourquoi vous me dipenſerez, s'il vous plait, de répondre à toutes les vaines objections qu'il vous a faites. Ce ſeroit combattre des Fantômes qui s'évanouïſſent d'eux-mêmes; & je n'ai pas entrepris de diſſiper toutes les chimères qu'il eſt d'humeur à ſe former dans l'esprit.

Mais il y a deux difficultez, dites-vous, qui vous ont été propoſées par un fort galant homme, & qui ſont capables de vous embaraſſer. La première regarde l'endroit où ce Valet d'hôtellerie trouve le moïen de coucher avec la commune Maîtreſſe d'Aſtolfe & de Joconde, au milieu de ces deux Galans. Cette avanture, dit-on, paroît mieux fondée dans l'Original, parce qu'elle ſe paſſe dans une hôtellerie où Aſtolfe & Joconde viennent d'arriver fraîchement, & d'où ils doivent partir le lendemain: ce qui eſt une raiſon ſuffiſante pour obliger ce Valet à ne point perdre de tems, & à tenter ce moïen, quelque dangereux qu'il puiſſe être, pour joüir de ſa maîtreſſe; parce que s'il laiſſe échaper cette occaſion, il ne la pourra plus recouvrer: au lieu que dans la Nouvelle de M. de la Fontaine, tout ce myſtère arrive chez un Hôte où Aſtolfe & Joconde font un aſſez long ſéjour. Ainſi ce Valet logeant avec celle qu'il aime & étant

étant avec elle tous les jours, vrai-ſemblablement il pouvoit trouver d'autres voïes plus ſûres pour coucher avec elle, que celle dont il ſe ſert.

A cela je répons, que ſi ce Valet a recours à celle-ci, c'eſt qu'il n'en peut imaginer de meilleure, & qu'un gros brutal, tel qu'il nous eſt repréſenté par Mr. de la Fontaine & tel qu'il devoit être en effet, pour faire une entrepriſe comme celle-là, eſt fort capable de hazarder tout pour ſe ſatisfaire, & n'a pas toute la prudence que pouroit avoir un honnête homme. Il y auroit quelque choſe à dire ſi Mr. de la Fontaine nous l'avoit repréſenté comme un amoureux de Roman, tel qu'il eſt dépeint dans Arioſte, qui n'a pas pris garde que ces paroles de tendreſſe & de paſſion qu'il lui met dans la bouche, ſont fort bonnes pour un Tircis, mais ne conviennent pas trop bien à un Muletier. Je ſoûtiens en ſecond lieu, que la même raiſon qui dans Arioſte empêche tout un jour ce Valet & cette fille de pouvoir exécuter leur volonté; cette même raiſon, dis-je, a pû ſubſiſter pluſieurs jours; & qu'ainſi étant continuellement obſervez l'un & l'autre par les gens d'Aſtolfe & de Joconde, & par les autres Valets de l'Hôtellerie, il n'eſt pas dans leur pouvoir d'accomplir leur deſſein, ſi ce n'eſt la nuit. Pourquoi donc, me direz-vous, Mr. de la Fontaine n'a-t-il point exprimé cela? Je ſoûtiens qu'il n'étoit point obligé de le faire, parce que celá ſe ſuppoſe aiſément de ſoi-même, & que tout l'artifice de la narration conſiſte à ne marquer que les circonſtances qui ſont abſolument néceſſaires. Ainſi, par exemple, quand je dis qu'un tel eſt de retour

de

de Rome, je n'ai que faire de dire qu'il y étoit allé ; puis que cela s'enſuit de là néceſſairement. De même, lorsque dans la Nouvelle de Mr. de la Fontaine, la Fille dit au Valet qu'elle ne lui peut pas accorder ſa demande, parce que ſi elle le faiſoit, elle perdroit infailliblement l'Anneau qu'Aſtolfe & Joconde lui avoient promis: il s'enſuit de là infailliblement qu'elle ne lui pouvoit accorder cette demande ſans être découverte, autrement l'Anneau n'auroit couru aucun risque.

Qu'étoit-il donc beſoin que M. de la Fontaine allât perdre en paroles inutiles, le tems qui eſt ſi cher dans une narration ? On me dira peut-être que M. de la Fontaine après tout, n'avoit que faire de changer ici l'Arioſte. Mais qui ne voit au contraire, que par là il a évité une abſurdité manifeſte, c'eſt à ſavoir ce marché qu'Aſtolfe & Joconde font avec leur Hôte, par lequel ce Pere vend ſa fille à beaux deniers comptans. En effet, ce marché n'a-t-il pas quelque choſe de choquant, ou plûtôt d'horrible? Ajoûtez que dans la Nouvelle de M. de la Fontaine, Aſtolfe & Joconde ſont trompez bien plus plaiſamment, parce qu'ils regardent tous deux cette fille, qu'ils ont abuſée, comme une jeune Innocente à qui ils ont donné, comme il dit,

La premiére Leçon du plaiſir amoureux.

Au lieu que dans Arioſte, c'eſt une Infame qui va courir le païs avec eux, & qu'ils ne ſauroient regarder que comme une Abandonnée.

Je viens à la ſeconde objection. Il n'eſt pas vrai-ſemblable, vous a-t-on dit, que, quand Aſtolfe & Joconde prennent réſolution de cou-

rir enſemble le païs, le Roi, dans la douleur où il eſt, ſoit le premier qui s'aviſe d'en faire la propoſition ; & il ſemble qu'Arioſte ait mieux réüſſi de la faire faire par Joconde. Je dis que c'eſt tout le contraire; & qu'il n'y a point d'aparence qu'un ſimple Gentil-homme faſſe à un Roi une propoſition ſi étrange, que celle d'abandonner ſon Roïaume, & d'aller expoſer ſa perſonne en des Païs éloignez, puisque même la ſeule penſée en eſt coupable : au lieu qu'il peut fort bien tomber dans l'esprit d'un Roi, qui ſe voit ſenſiblement outragé en ſon honneur, & qui ne ſauroit plus voir ſa Femme qu'avec chagrin, d'abandonner ſa Cour pour quelque tems, afin de s'ôter de devant les yeux un objet qui ne lui peut cauſer que de l'ennui.

Si je ne me trompe, Monſieur, voilà vos doutes aſſez bien réſolus. Ce n'eſt pas pourtant que de là je veuille inferer que M. de la Fontaine ait ſauvé toutes les abſurditez qui ſont dans l'Hiſtoire de Joconde : il y auroit eu de l'abſurdité à lui-même d'y penſer. Ce ſeroit vouloir extravaguer ſagement, puis qu'en effet toute cette Hiſtoire n'eſt autre choſe qu'une extravagance aſſez ingénieuſe, continuée depuis un bout jusqu'à l'autre. Ce que j'en dis n'eſt ſeulement que pour vous faire voir qu'aux endroits où il s'eſt écarté de l'Arioſte, bien loin d'avoir fait de nouvelles fautes, il a rectifié celles de cet Auteur. Après tout néanmoins, il faut avouër que c'eſt à Arioſte qu'il doit ſa principale invention. Ce n'eſt pas que les choſes qu'il a ajoûtées de lui-même, ne puſſent entrer en parallèle avec tout ce qu'il y a de plus ingénieux dans l'Hiſtoire de Joconde. Telle eſt l'invention du Livre

blanc

blanc que nos deux Avanturiers emporterent pour mettre les noms de celles qui ne ſeroient pas rebelles à leurs vœux : car cette badinerie me ſemble bien auſſi agréable que tout le reſte du Conte. Il n'en faut pas moins dire de cette plaiſante conteſtation qui s'émût entre Aſtolfe & Joconde, pour le pucelage de leur commune Maîtreſſe, qui n'étoit pourtant que les reſtes d'un Valet. Mais, Monſieur, je ne veux point chicaner mal-à-propos. Donnons, ſi vous voulez, à Arioſte toute la gloire de l'invention, ne lui dénions pas le prix qui lui eſt juſtement dû pour l'élégance, la netteté, & la briéveté inimitable avec laquelle il dit tant de choſes en ſi peu de mots; ne rabaiſſons point malicieuſement, en faveur de notre Nation, le plus ingénieux Auteur des derniers ſiècles. Mais que les graces & les charmes de ſon eſprit ne nous enchantent pas de telle ſorte, qu'elles nous empêchent de voir les fautes de jugement qu'il a faites en pluſieurs endroits; & quelque harmonie de Vers dont il nous frape l'oreille, confeſſons que M. de la Fontaine aïant conté plus plaiſamment une choſe très-plaiſante, il a mieux compris l'idée & le caractère de la narration.

Après cela, Monſieur, je ne penſe pas que vous vouluſſiez exiger de moi de vous marquer ici exactement tous les défauts qui ſont dans la Pièce de M. Bouillon. J'aimerois autant être condamné à faire l'analyſe exacte d'une Chanſon du Pont-neuf, par les règles de la Poëtique d'Ariſtote. Jamais ſtile ne fut plus vicieux que le ſien, & jamais ſtile ne fut plus éloigné de celui de M. de la Fontaine. Ce n'eſt pas, Monſieur, que je veuille faire paſſer ici l'Ouvrage de M. de

la Fontaine pour un Ouvrage ſans défaut; je le tiens aſſez galant homme pour tomber d'accord lui-même des négligences qui s'y peuvent rencontrer: & où ne s'en rencontre-t-il point? Il ſuffit pour moi que le bon y paſſe infiniment le mauvais, & c'eſt aſſez pour faire un Ouvrage excellent.

Ergo ubi plura nitent in carmine, non ego paucis Offendar maculis (Hor. Art. poet.)

Il n'en eſt pas ainſi de M. Bouillon, c'eſt un Auteur ſec & aride, toutes ſes expreſſions ſont rudes & forcées, il ne dit jamais rien qui ne puiſſe être mieux dit; & bien qu'il bronche à chaque ligne, ſon Ouvrage eſt moins à blâmer pour les fautes qui y ſont, que pour l'eſprit & le génie qui n'y eſt pas. Je ne doute point que vos ſentimens en cela ne ſoient d'accord avec les miens; mais s'il vous ſemble que j'aille trop avant, je veux bien, pour l'amour de vous, me faire un effort, & en examiner ſeulement une page.

Aſtolfe, Roi de Lombardie,
A qui ſon frère plein de vie,
Laiſſa l'Empire glorieux,
Pour ſe faire Réligieux:
Naquit d'une forme ſi belle,
Que Zeuxis, & le grand Apelle,
De leur docte & fameux pinceau,
N'ont jamais rien fait de ſi beau.

Que

Que dites-vous de cette longue Periode? N'eſt-ce pas bien entendre la manière de conter, qui doit être ſimple & coupée, que de commencer une Narration en Vers, par un enchainement de paroles à peine ſupportable dans l'exorde d'une Oraiſon?

A qui ſon frere plein de vie.

Plein de vie eſt une cheville, d'autant plus qu'il n'eſt pas du texte. M. Bouillon l'a ajoûté de ſa grace, car il n'y a point en cela de beauté qui l'y ait contraint.

Laiſſa l'Empire glorieux.

Ne ſemble-t-il pas que ſelon M. Bouillon il y a un Empire particulier des Glorieux, comme il y a un Empire des Ottomans & des Romains; & qu'il a dit *l'Empire glorieux*, comme un autre diroit *l'Empire Ottoman*? Ou bien il faut tomber d'accord que le mot de *glorieux* en cet endroit-là eſt une cheville, & une cheville groſſière & ridicule.

Pour ſe faire Religieux.

Cette manière de parler eſt baſſe, & nullement Poëtique.

Nâquit *d'une forme ſi belle.*

Pourquoi *nâquit*? N'y a-t-il pas des gens qui naiſſent fort beaux, & qui deviennent fort laids dans la ſuite du temps? Et au contraire n'en voit-on pas qui viennent fort laids au monde, & que l'âge enſuite embellit?

Que Zeuxis, & le grand *Apelle*.

On peut bien dire qu'*Apelle* étoit un grand Peintre; mais qui a jamais dit *le grand* Apelle? Cette Epithète de *grand* tout ſimple, ne ſe donne jamais qu'à des Conquerans, & à nos Saints. On peut bien appèler Ciceron un *grand* Orateur; mais il ſeroit ridicule de dire *le grand* Ciceron; & cela auroit quelque choſe d'enflé & de puerile. Mais qu'a fait ici le pauvre *Zeuxis*, pour demeurer ſans Epithète, tandis qu'Apelle eſt *le grand Apelle*? Sans mentir, il eſt bien malheureux que la meſure du Vers ne l'ait pas permis, car il auroit été du moins *le brave* Zeuxis.

De leur docte & fameux pinceau,

N'ont jamais rien fait de ſi beau.

Il a voulu exprimer ici la penſée de l'Arioſte, que quand Zeuxis & Apelle auroient épuiſé tous leurs efforts pour peindre une beauté douée de toutes les perfections, cette beauté n'auroit pas égalé celle d'Aſtolfe. Mais qu'il y a mal réuſſi! *N'ont jamais rien fait de ſi beau de leur pinceau.*

Mais ſi ſa grace ſans pareille.

Sans pareille eſt là une cheville; & le Poëte n'a pas pû dire cela d'Aſtolfe, puis qu'il déclare dans la ſuite qu'il y avoit un homme au monde plus beau que lui, c'eſt à ſavoir Joconde.

Etoit du Monde la merveille.

Cette transpoſition ne ſe peut ſouffrir.

Ni les avantages que donne

Le Roïal éclat de ſon ſang.

Ne

Ne diriez-vous pas que le ſang des Aſtolfes de Lombardie eſt ce qui donne ordinairement de l'éclat? Il falloit dire, *ni les avantages que lui donnoit le Roial éclat de ſon ſang.*

Dans les Italiques *Provinces.*

Cette manière de parler ſent le Poëme Epique, où même elle ne ſeroit pas fort bonne; & ne vaut rien du tout dans un Conte, où les façons de parler doivent être ſimples & naturelles.

Elevoient au deſſus des Anges.

Pour parler François, il faloit dire, *élevoient au deſſus de ceux des Anges.*

Au prix des charmes de ſon Corps.

De ſon Corps, eſt dit baſſement, & pour rimer. Il faloit dire de ſa beauté.

Si jamais il avoit vû naître.

Naître eſt maintenant auſſi peu néceſſaire qu'il l'étoit tantôt.

Rien qui fût comparable à lui.

Ne voilà-t-il pas un joli Vers?

Sire, je crois que le Soleil
Ne voit rien qui vous ſoit pareil,
Si ce n'eſt mon frere Joconde,
Qui n'a point de pareil au Monde.

Le pauvre Bouillon s'eſt terriblement embaraſſé dans ces termes de *pareil*, & de *ſans pareil.* Il a dit là-bas que la beauté d'Aſtolfe n'a point de pareille; ici il dit, que c'eſt la beauté de Jocon-

de qui eſt ſans pareille : de là il conclud que la beauté ſans pareille du Roi, n'a de pareille que la beauté ſans pareille de Joconde. Mais ſauf l'honneur de l'Arioſte que M. Bouillon a ſuivi en cet endroit, je trouve ce compliment fort impertinent, puiſqu'il n'eſt pas vraiſemblable qu'un Courtiſan aille de but en blanc dire à un Roi qui ſe pique d'être le plus bel homme de ſon ſiècle : *J'ai un frere plus beau que vous*. M. de la Fontaine a bien fait d'éviter cela, & de dire ſimplement que ce Courtiſan prit cette occaſion de louer la beauté de ſon frere, ſans l'élever néanmoins au deſſus de celle du Roi. Comme vous voïez, Monſieur, il n'y a pas un Vers où il n'y ait quelque choſe à reprendre, & que Quintilien n'envoïât rebattre ſur l'enclume.

Mais en voilà aſſez, & quelque réſolution que j'aie priſe d'examiner la page entière, vous trouverez bon que je me faſſe grace à moi-même, & que je ne paſſe pas plus avant. Et que ſeroit-ce, bon Dieu ! ſi j'allois rechercher toutes les impertinences de cet Ouvrage, les mauvaiſes façons de parler, les rudeſſes, les incongruités, les choſes froides & platement dites qui s'y rencontrent par tout ? Que dirions-nous *de ces murailles dont les ouvertures baaillent ? De ces erremens qu'Aſtolfe & Joconde ſuivent dans les Pais Flamans ? ſuivre des erremens*, juſte Ciel ! quelle Langue eſt-ce là ? Sans mentir, je ſuis honteux pour M. de la Fontaine, de voir qu'il ait pû être mis en parallèle avec un tel Auteur ; mais je ſuis encore plus honteux pour votre Ami. Je le trouve bien hardi ſans doute, d'oſer ainſi hazarder cent Piſtoles ſur la foi de ſon jugement. S'il n'a point de meilleure Caution

tion, & qu'il faſſe ſouvent de ſemblables gageures, il eſt au hazard de ſe ruïner. Voilà, Monſieur, la manière d'agir ordinaire des demi-Critiques; de ces gens, dis-je, qui ſous l'ombre d'un ſens commun, tourné pourtant à leur mode, prétendent avoir droit de juger ſouverainement de toutes choſes, corrigent, diſpoſent, réforment, louent, approuvent, condamnent tout au hazard. J'ai peur que votre Ami ne ſoit un peu de ce nombre. Je lui pardonne cette haute eſtime qu'il fait de la Pièce de M. Bouillon; je lui pardonne même d'avoir chargé ſa mémoire de toutes les ſottiſes de cet Ouvrage; mais je ne lui pardonne pas la confiance avec laquelle il ſe perſuade que tout le monde confirmera ſon ſentiment. Penſe-t-il donc que trois des plus Galans Hommes de France, aillent de gaïeté de cœur ſe perdre d'eſtime dans l'esprit des habiles gens, pour lui faire gagner cent Piſtoles? Et depuis Midas, d'impertinente mémoire, s'eſt-il trouvé perſonne qui ait rendu un jugement auſſi abſurde que celui qu'il attend d'eux? Mais, Monſieur, il me ſemble qu'il y a aſſez long-tems que je vous entretiens, & ma Lettre pourroit enfin paſſer pour une Diſſertation préméditée? Que voulez-vous? C'eſt que votre gageure me tient au cœur, & j'ai été bien aiſe de vous juſtifier à vous-même le droit que vous avez ſur les cent Piſtoles de votre Ami. J'eſpère que cela ſervira à vous faire voir avec combien de paſſion je ſuis, &c.

CHA-

CHAPELAIN DECOIFFE',

OU

PARODIE*

de quelques Scènes du CID, †

SUR

CHAPELAIN, CASSAIGNE, ET LA SERRE.

SCENE PREMIERE.

LA SERRE, CHAPELAIN.

LA SERRE.

ENfin vous l'emportez, & la faveur du Roi
Vous accable de dons qui n'étoient dûs qu'à moi.

On

* CEtte Parodie fut faite en 1664. tems auquel le Roi avoit commencé à donner des penſions aux Gens de Lettres. CHAPELAIN en eut une de trois mille livres, & CASSAIGNE une moins conſiderable. LA SERRE n'en pût point obtenir. Il eſt parlé de ces trois Auteurs en pluſieurs endroits de ce Livre. La Scene eſt au Carrefour de la Ruë Plâtriere, au retour de l'Academie Françoiſe, dont les Aſſemblées ſe tenoient alors chez M. le Chancelier SEGUIER ſon Protecteur.

M. Deſpréaux n'étoit pas l'Auteur de cette Parodie. Voici ce qu'il m'en ecrivit le 10. de Decembre 1701. „ A l'é-
„ gard du *Chapelain décoiffé*, c'eſt une Piéce où je vous con-
„ feſſe

On voit rouler chez vous tout l'or de la Caſtille.

CHAPELAIN.

Les trois fois mille francs qu'il met dans ma famille
Témoignent mon merite & font connoître aſſez
Qu'on ne hait pas mes vers pour être un peu forcez.

LA SERRE.

Pour grands que ſoient les Rois, ils ſont ce que nous ſommes,
Ils ſe trompent en vers comme les autres hommes,
Et ce choix ſert de preuve à tous les Courtiſans,
Qu'à de méchans Auteurs, ils font de beaux préſens.

CHAPELAIN.

Ne parlons point du choix, dont votre eſprit s'irrite:
La cabale l'a fait plûtôt que le merite.
Vous choiſiſſant, peut-être on eût pu mieux choiſir:
Mais le Roi m'a trouvé plus propre à ſon déſir,
A l'honneur qu'il m'a fait ajoûtez-en un autre.
Uniſſons déſormais ma cabale à la vôtre.

J'ai

„ feſſe que M. Racine & moi avons eu quelque part, mais
„ nous n'y avons jamais travaillé qu'à table, le verre à la
„ main. Il n'a pas été proprement fait *currente calamo*,
„ mais *currente lagenâ*; & nous n'en avons jamais écrit un
„ ſeul mot. Il n'étoit point comme celui que vous m'avez
„ envoïé, qui a été vrai-ſemblablement compoſé après
„ coup, par des gens qui avoient retenu quelques-unes de
„ nos penſées, mais qui y ont mêlé des baſſeſſes inſupor-
„ tables. Je n'y ai reconnu de moi que ce trait:

Mille & mille papiers dont ta table eſt couverte,
Semblent porter écrit le deſtin de ma perte.

„ Et

J'ai mes prôneurs auſſi, quoi qu'un peu moins fréquens,
Depuis que mes Sonnets ont détrompé les gens,
Si vous me célébrez, je dirai que La Serre
Volume ſur volume inceſſamment deſſerre,
Je parlerai de vous avec Monſieur Colbert;
Et vous éprouverez ſi mon amitié ſert:
Ma Nièce même en vous peut rencontrer un Gendre.

LA SERRE.

A de plus hauts partis Phlipote peut prétendre;
Et le nouvel éclat de cette penſion

Lui

„ Et celui-ci:

En cet affront La Serre eſt le tondeur,
Et le tondu Pere de la Pucelle.

„ Celui qui avoit le plus de part à cette Pièce, c'étoit FURETIERE, & c'eſt de lui qu'eſt,

O perruque m'amie!
N'as-tu donc tant vécu que pour cette infamie?

„ Voilà, Monſieur, toutes les lumieres que je vous puis „ donner ſur cet Ouvrage, qui n'eſt ni de moi, ni digne „ de moi. . . . . .

Il ajoute encore dans un Ecrit trouvé après ſa mort, & duquel il eſt fait mention au commencement de l'édition qui parut à Paris, en 1713. „ J'avouë pourtant que dans „ la Parodie des Vers du *Cid*, faite ſur *la perruque de Chapelain*, qu'on m'attribuë encore, il y a quelques traits qui „ nous echapèrent à Mr. Racine & à moi, dans un repas „ que nous fimes chez Furetiere, Auteur du Dictionaire; „ mais nous n'ecrivimes jamais rien ni l'un ni l'autre. De „ ſorte que c'eſt Furetiere qui eſt proprement le vrai & „ l'unique Auteur de cette Parodie, comme il ne s'en ca„ choit pas lui-même.

La

Lui doit bien mettre au cœur une autre ambition.
Exerce nos rimeurs, & vante notre Prince,
Va te faire admirer chez les gens de Province,
Fai marcher en tous lieux les rimeurs sous ta loi,
Sois des flatteurs l'amour, & des railleurs l'effroi:
Joins à ces qualitez celle d'une ame vaine,
Montre-leur comme il faut endurcir une veine,
Au métier de Phébus bander tous les ressorts,
Endosser nuit & jour un rouge just'au-corps,
Pour avoir de l'encens donner une bataille:

Ne

La plûpart des copies, tant manuscrites qu'imprimées, qui ont paru, sont différentes entr'elles. Ici l'on a suivi celle qui a été insérée dans le *Ménagiana*, Tome I. page 146. de l'édition de 1715. en quatre volumes, par Mr. DE LA MONNOIE.

† *De quelques Scènes du Cid.*] Des quatre dernières Scènes du premier Acte, & de la deuxième de l'Acte second.

VERS 18. *Depuis que mes Sonnets.*] Voïez la Remarque sur le Vers 25. du Discours au Roi.

VERS 20. *Volume sur volume incessamment desserre.*] Tiré de St. Amant, qui dans son *Poëte crotté* a dit:

Et même depuis peu La Serre,
Qui livre sur livre desserre.

VERS 21. *Je parlerai de vous avec Monsieur Colbert.*] Ce grand Ministre avoit inspiré au Roi de donner des pensions aux Gens-de-Lettres, & Chapelain fut chargé d'en faire la liste.

VERS 34 *Endosser nuit & jour un rouge just'au-corps.*] Quand Chapelain étoit chez lui, il portoit toûjours un Just'au-corps rouge, en guise de robe de chambre.

§ L'Auteur de la *Parodie* fait ici allusion à ce que Chapelain avoit été Archer. Voyez le *Menagiana*, Tom. II. p. 78, 79. de l'Edit. de Paris 1715. DU MONTEIL.

VERS

Ne laiſſer de ſa bourſe échaper une maille,
Sur tout ſers-leur d'exemple, & reſſouviens-toi bien
De leur former un ſtile auſſi dur que le tien.

CHAPELAIN.

Pour s'inſtruire d'exemple en dépit de Liniere
Ils liront ſeulement ma Jeanne toute entiere,
Là dans un long tiſſu d'amples narrations
Ils verront comme il faut berner les Nations,
Duper d'un grave ton Gens de robe & d'armée,
Et ſur l'erreur des ſots bâtir ſa renommée.

LA SERRE.

L'exemple de La Serre a bien plus de pouvoir,
Un Auteur dans ton Livre apprend mal ſon devoir.
Et qu'a fait après tout ce grand nombre de pages,
Que ne puiſſe égaler un de mes cent Ouvrages?
Si tu fus grand flatteur, je le ſuis aujourd'hui,
Et ce bras de la Preſſe eſt le plus ferme appui.
Bilaine & de Sercy ſans moi ſeroient des drilles,
Mon nom ſeul au Palais nourrit trente familles;
Les Marchands fermeroient leurs boutiques ſans moi,
Et s'ils ne m'avoient plus, ils n'auroient plus d'emploi.
Chaque heure, chaque inſtant fait ſortir de ma plume
Caïers deſſus caïers, volume ſur volume.

Mon

VERS 39. —— *En dépit de Liniere.*] Il avoit écrit contre le Poëme de *la Pucelle* de Chapelain.

VERS

Mon valet écrivant ce que j'aurois dicté
Feroit un Livre entier marchant à mon côté,
Et loin de ces durs vers qu'à mon ſtile on préfère,
Il deviendroit Auteur en me regardant faire.

CHAPELAIN.

Tu me parles en vain de ce que je connoi;
Je t'ai vû rimailler & traduire ſous moi,
Si j'ai traduit Gusman, ſi j'ai fait ſa Préface,
Ton galimathias a bien rempli ma place.
Enfin pour épargner ces discours ſuperflus,
Si je ſuis grand flateur, tu l'ès & tu le fus;
Tu vois bien cependant qu'en cette concurrence
Un Monarque entre nous met de la difference.

LA SERRE.

Ce que je méritois tu me l'as emporté.

CHAPELAIN.

Qui l'a gagné ſur toi l'avoit mieux mérité.

LA SERRE.

Qui ſait mieux compoſer en eſt bien le plus digne.

CHAPELAIN.

En être refuſé n'en eſt pas un bon ſigne.

LA SERRE.

Tu l'as gagné par brigue étant vieux courtiſan.

CHA-

VERS 63. *Si j'ai traduit Gusman.*) Chapelain avoit traduit de l'Eſpagnol le Roman de *Gusman d'Alfarache*, imprimé à Paris, en 1638.

CHAPELAIN.

L'éclat de mes grands vers fut mon ſeul partiſan.

LA SERRE.

Parlons-en mieux : le Roi fait honneur à ton âge.

CHAPELAIN.

Le Roi, quand il en fait, le meſure à l'Ouvrage.

LA SERRE.

Et par là je devois emporter ces ducats.

CHAPELAIN.

Qui ne les obtient point ne les mérite pas.

LA SERRE.

Ne les merite pas, moi ?

CHAPELAIN.

Toi.

LA SERRE.

Ton inſolence ;

Témeraire vieillard, aura ſa recompenſe.

Il lui arrache ſa perruque.

CHAPELAIN.

Acheve & pren ma tête après un tel affront,
Le premier dont ma Muſe a vû rougir ſon front.

LA SERRE.

Et que penſes-tu faire avec tant de foibleſſe ?

CHAPELAIN.

O Dieux ! mon Apollon, en ce beſoin me laiſſe.

LA

LA SERRE.

Ta perruque eſt à moi, mais tu ſerois trop vain,
Si ce ſale trophée avoit ſouillé ma main.
Adieu; fais lire au peuple, en dépit de Liniere,
De tes fameux travaux l'hiſtoire toute entiere:
D'un inſolent diſcours ce juſte châtiment
Ne lui ſervira pas d'un petit ornement.

CHAPELAIN.

Ren-moi donc ma perruque.

LA SERRE.

Elle eſt trop malhonnête,
De tes lauriers ſacrez va te couvrir la tête.

CHAPELAIN.

Ren la calotte au moins.

LA SERRE.

Va, va, tes cheveux d'ours
Ne pourroient ſur ta tête encor durer trois jours.

SCENE II.

CHAPELAIN *ſeul.*

O Rage! ô deſeſpoir! ô Perruque m'amie!
N'as-tu donc tant vêcu que pour cette infamie?
N'as-tu trompé l'eſpoir de tant de Perruquiers,
Que pour voir en un jour flétrir tant de lauriers?
Nouvelle penſion fatale à ma calotte!

Pré-

Précipice élevé qui te jette en la crotte,
Cruel reſſouvenir de tes honneurs paſſez,
Services de vingt ans en un jour effacez!
Faut-il de ton vieux poil voir triompher La Serre,
Et te mettre crottée ou te laiſſer à terre?
La Serre, ſois d'un Roi maintenant regalé,
Ce haut rang n'admet pas un Poëte pelé,
Et ton jaloux orgueil par cet affront inſigne,
Malgré le choix du Roi, m'en a ſû rendre indigne,
Et toi de mes travaux glorieux inſtrument,
Mais d'un eſprit de glace inutile ornement,
Plume jadis vantée, & qui dans cette offenſe
M'as ſervi de parade & non pas de défenſe,
Va, quitte deſormais le dernier des humains,
Paſſe pour me vanger en de meilleures mains.
Si Caſſaigne a du cœur, & s'il eſt mon ouvrage,
Voici l'occaſion de montrer ſon courage;
Son eſprit eſt le mien, & le mortel affront
Qui tombe ſur mon chef réjaillit ſur ſon front.

SCE-

VERS 128. ——— *Sans mon âge caduque.*] On diſoit autrefois *caduque* tant au maſculin qu'au féminin. Le maſculin eſt *caduc*, *Age caduc*. Mais le Poëte faiſant ici parler Chapelain, Auteur ſuranné, a fort bien pû, conformement à l'an-

SCENE III.

CHAPELAIN, CASSAIGNE.

CHAPELAIN.

CAſſaigne, as-tu du cœur?

CASSAIGNE.

Tout autre que mon Maître
L'éprouveroit ſur l'heure.

CHAPELAIN.

Ah! c'eſt comme il faut être.
Digne reſſentiment à ma douleur bien doux!
Je reconnois ma verve à ce noble courroux.
Ma jeuneſſe revit en cette ardeur ſi prompte.
Mon diſciple, mon fils, viens reparer ma honte.
Viens me vanger.

CASSAIGNE.

De quoi?

CHAPELAIN.

D'un affront ſi cruel
Qu'à l'honneur de tous deux il porte un coup mortel,
D'une inſulte.... Le traître eût payé la perruque
Un quart d'écu du moins ſans mon âge caduque.

Ma

à l'ancien uſage, lui faire dire *âge caduque*. Richelet dans ſon Dictionaire a fait *caduque* des deux genres; en quoi il s'eſt trompé.

Vers

Ma plume que mes doigts ne peuvent ſoûtenir
Je la remets aux tiens pour écrire & punir.
Va contre un inſolent faire un bon gros Ouvrage,
C'eſt dedans l'encre ſeul qu'on lave un tel outrage:
Rime, ou creve. Au ſurplus, pour ne te point flatter,
Je te donne à combattre un homme à redouter;
Je l'ai vû fort poudreux au milieu des Libraires
Se faire un beau rempart de deux mille exemplaires.

CASSAIGNE.

Son nom? C'eſt perdre tems en diſcours ſuperflus.

CHAPELAIN.

Donc pour te dire encor quelque choſe de plus:
Plus enflé que Boyer, plus bruïant qu'un tonnerre,
C'eſt....

CASSAIGNE.

De grace achevez.

CHAPELAIN.

Le terrible La Serre.

CASSAIGNE.

Le....

CHA-

VERS 132. *C'eſt dedans l'encre ſeul.*] Encre *ſeul*, pour *ſeule*, faute exprès affectée en la perſonne de Chapelain.

VERS 139. *Plus enflé que Boyer.*] Le caractère des Vers de Boyer eſt marqué pages 35. & 36. de la petite Comédie de Bourſault, intitulée *la Satire des Satires*, imprimée en 1669. CLAUDE BOYER, d'Alby, avoit été reçu à l'Aca-

de-

CHAPELAIN.

Ne replique point, je connois ton fatras.
Combats ſur ma parole, & tu l'emporteras,
Donnant pour des cheveux ma Pucelle en échange,
J'en vais chercher, barbouille, écri, rime, & nous vange.

SCENE IV.

CASSAIGNE *ſeul.*

Percé jusques au fond du cœur
D'une inſulte imprévûë auſſi bien que mortelle,
Miſerable vangeur d'une ſotte querelle,
D'un avare Ecrivain chetif imitateur,
Je demeure ſterile, & ma veine abbatuë
Inutilement ſuë.
Si près de voir couronner mon ardeur,
O la peine cruelle!
En cet affront La Serre eſt le tondeur,
Et le tondu, pere de la Pucelle.
Que je ſens de rudes combats!

Com-

démie Françoiſe, en 1667.

VERS 141. ——— *Je connois ton fatras.*] *Le fatras dont tu es capable.* PIERRE LE FE'VRE, Curé de Merai, dans ſon Art de pleine Rhétorique, fait mention d'une Poëſie de ſon tems nommée *Fatras*, où un même Vers étoit ſouvent repeté.

VERS

Comme ma Penſion, mon honneur me tourmente,
Il faut faire un Poëme, ou bien perdre une rente,
L'un échauffe mon cœur, l'autre retient mon bras,
Reduit au triſte choix ou de trahir mon Maître,
Ou d'aller à Bicêtre;
Des deux côtez mon mal eſt infini.
O la peine cruelle!
Faut-il laiſſer un La Serre impuni?
Faut-il vanger l'Auteur de la Pucelle?

Auteur, Perruque, honneur, argent,
Impitoyable loi, cruelle tyrannie,
Je vois gloire perduë, ou penſion finie.
D'un côté je ſuis lâche, & de l'autre indigent.
Cher & chétif eſpoir d'une veine flatteuſe,
Et tout enſemble gueuſe,
Noir inſtrument, unique gagne-pain,
Et ma ſeule reſſource,
M'ès-tu donné pour vanger Chapelain?
M'ès-tu donné pour me couper la bourſe?

Il vaut mieux courir chez Conrard,

Il

VERS 160. *Ou d'aller à Bicêtre.*] Aller à Bicêtre, c'eſt aller à l'Hôpital, parce que le Château de Bicêtre, au deſſus de Gentilli, ſert d'Hôpital à renfermer les pauvres. Surquoi il eſt à obſerver que Mr Ménage, qui, dans ſes Origines Françoiſes au mot *Bicêtre*, dit qu'au raport d'André Du Chêne, ce Château étoit anciennement nommé

la

Il peut me conſerver ma gloire & ma finance,
Mettant ces deux Rivaux en bonne intelligence,
On ſait comme en Traitez excelle ce Vieillard,
S'il n'en vient pas à bout, que Sapho la Pucelle
Vuide notre querelle.
Si pas un d'eux ne me veut ſecourir,
Et ſi l'on me balotte,
Cherchons La Serre, & ſans tant diſcourir
Traitons du moins, & païons la Calotte.

Traiter ſans tirer ma raiſon!
Rechercher un marché ſi funeſte à ma gloire
Souffrir que Chapelain impute à ma memoire
D'avoir mal ſoûtenu l'honneur de ſa toiſon!
Reſpecter un vieux poil, dont mon ame égarée
Voit la perte aſſûrée!
N'écoutons plus ce deſſein négligent,
Qui paſſeroit pour crime.
Allons, ma Main, du moins ſauvons l'argent:
Puis qu'auſſi bien il faut perdre l'eſtime.

Oui, mon esprit s'étoit déçû.

Au-

la grange aux Gueux, a mal lû *la grange aux Gueux*, pour *la grange au Queux*, ce qui eſt bien different.

VERS 175. *Il vaut mieux courir chez Conrart.*] Valentin Conrart, Secretaire de l'Académie Françoiſe.

VERS 179. *Que Sapho la Pucelle.*] Mademoiſelle de Scuderi, ſurnommée Sapho.

Autant que mon honneur, mon interêt me preſſe,
Que je meure en rimant, ou meure de détreſſe,
J'aurai mon ſtile dur comme je l'ai reçû.
Je m'accuſe déja de trop de négligence.
Courons à la vangeance.
Et tout honteux d'avoir tant de froideur,
Rimons à tire d'aîle,
Puis qu'aujourd'hui La Serre eſt le tondeur,
Et le tondu Pere de la Pucelle.

SCENE V.

CASSAIGNE, LA SERRE.

CASSAIGNE.

A Moi, La Serre, un mot.

LA SERRE.

Parle.

CASSAIGNE.

Ote-moi d'un doute.
Connois-tu Chapelain?

LA SERRE.

Oui.

CASSAIGNE.

Parlons bas, écoute.
Sais-

VERS 218. *Et pour des coups d'eſſai veulent des Henris Quatre.*] Alluſion au Poëme que CASSAIGNE a fait intitulé *Henri*

Sais-tu que ce Vieillard fut la même vertu,
Et l'effroi des Lecteurs de ſon tems? le ſais-tu?

LA SERRE.

Peut-être.

CASSAIGNE.

La froideur qu'en mon ſtile je porte,
Sais-tu que je la tiens de lui ſeul?

LA SERRE.

Que m'importe?

CASSAIGNE.

A quatre vers d'ici je te le fais ſavoir.

LA SERRE.

Jeune préſomptueux!

CASSAIGNE.

Parle ſans t'émouvoir:
Je ſuis jeune, il eſt vrai: mais aux ames bien nées
La rime n'attend pas le nombre des années.

LA SERRE.

Mais t'attaquer à moi! qui t'a rendu ſi vain,
Toi qu'on ne vit jamais une plume à la main?

CASSAIGNE.

Mes pareils avec toi ſont dignes de combattre,
Et pour des coups d'eſſai veulent des Henris Quatre.

LA

Henri IV. où ce Roi eſt introduit donnant des inſtructions à Louis XIV. pour bien regner. Touchant ce Poëme &

LA SERRE.

Sais-tu bien qui je ſuis?

CASSAIGNE.

Oui, tout autre que moi
En comptant tes Ecrits pourroit trembler d'effroi.
Mille & mille papiers, dont ta table eſt couverte,
Semblent porter écrit le deſtin de ma perte.
J'attaque en témeraire un gigantesque Auteur;
Mais j'aurai trop de force aïant aſſez de cœur.
Je veux vanger mon Maître, & ta plume indomtable
Pour ne ſe point laſſer n'eſt point infatigable.

LA SERRE.

Ce Phèbus qui paroît aux discours que tu tiens
Souvent par tes Ecrits ſe découvrit aux miens,
Et te voïant encor tout frais ſorti de Claſſe
Je diſois, Chapelain lui laiſſera ſa place.
Je ſai ta penſion, & ſuis ravi de voir
Que ces bons mouvemens excitent ton devoir,
Qu'ils te font ſans raiſon mettre rime ſur rime,
Etaïer d'un Pèdant l'agoniſante eſtime,
Et que voulant pour Singe un Ecolier parfait,
Il ne ſe trompoit point au choix qu'il avoit fait.
Mais je ſens que pour toi ma pitié s'intereſſe,
J'admire ton audace & je plains ta jeuneſſe:

Ne

d'autres Ouvrages du même Auteur, voïez *pag.* 259. *&* 260. du 3. volume du *Parallèle des Anciens & des Modernes*, où il eſt

Ne cherche point à faire un coup d'eſſai fatal,
Dispenſe un vieux routier d'un combat inégal.
Trop peu de gain pour moi ſuivroit cette victoire ;
A moins d'un gros volume, on compoſe ſans gloire ;
Et j'aurois le regret de voir que tout Paris
Te croiroit accablé du poids de mes Ecrits.

CASSAIGNE.

D'une indigne pitié ton orgueuil s'accompagne :
Qui pèle Chapelain craint de tondre Caſſaigne.

LA SERRE.

Retire-toi d'ici.

CASSAIGNE.

— Hâtons-nous de rimer.

LA SERRE.

Es-tu ſi prêt d'écrire ?

CASSAIGNE.

Es-tu las d'imprimer ?

LA SERRE.

Vien, tu fais ton devoir. L'Ecolier eſt un traître,
Qui ſouffre ſans cheveux la tête de ſon Maître.

eſt parlé de Caſſaigne en des termes qui en donnent une autre idée que ne fait ici la Parodie.

LA METAMORPHOSE DE LA PERRUQUE DE CHAPELAIN EN COMETE.

LA plaiſanterie que l'on va voir, eſt une ſuite de la Parodie précedente. Elle fut imaginée par les mêmes Auteurs, à l'occaſion de la Comète qui parut à la fin de l'année 1664. Ils étoient à table chez Mr. HESSEIN, frere de l'illuſtre Madame de la SABLIERE.

On feignoit que Chapelain aïant été décoiffé par La Serre, avoit laiſſé ſa Perruque à calotte dans le Ruiſſeau où La Serre l'avoit jettée.

Dans un Ruiſſeau bourbeux la Calotte enfoncée,
Parmi de vieux chiffons alloit être entaſſée,
Quand Phébus l'aperçût, & du plus haut des airs,
Jettant ſur les Railleurs un regard de travers,
Quoi, dit-il, je verrai cette antique Calotte,
D'un ſale Chifonier remplir l'indigne hotte!

Ici devoit être la deſcription de cette fameuſe Perruque,

Qui de tous ſes travaux la compagne fidelle,
A vû naître Gusman, & mourir la Pucelle;
Et qui de front en front paſſant à ſes neveux,
Devoit avoir plus d'ans qu'elle n'eut de cheveux.

En-

Enfin Apollon changeoit cette Perruque en Comète. *Je veux*, disoit ce Dieu, *que tous ceux qui naîtront sous ce nouvel Astre, soient Poëtes,*

Et qu'ils fassent des Vers, même en dépit de moi.

Furetiere, l'un des Auteurs de la Pièce, remarqua pourtant, que cette Métamorphose manquoit de justesse en un point: *C'est*, dit-il, *que les Comètes ont des cheveux, & que la Perruque de Chapelain est si usée qu'elle n'en a plus.* Cette badinerie n'a jamais été achevée.

Chapelain souffrit, dit-on, avec beaucoup de patience, les Satires que l'on fit contre sa Perruque. On lui a attribué l'Epigramme suivante, qui n'est pas de lui.

Railleurs, en vain vous m'insultez,
Et la pièce vous emportez;
En vain vous découvrez ma nuque.
J'aime mieux la condition
D'être défroqué de Perruque,
Que défroqué de Pension.

SONNET

Contenant l'Eloge de Mr. Despréaux,

PAR Mr. DE NANTES*.

L'Illuſtre Despréaux a vû ſon jour fatal:
Il n'eſt plus au Tombeau qu'une cendre ſterile,
Cet homme qui mêlant l'agréable à l'utile,
Etoit des Anciens l'Eleve & le Rival.

Il atteignit Horace, il paſſa Juvénal:
Il ſut, en s'égayant, s'égaler à Virgile:
Des leçons du Sublime obſervateur habile,
Il eût pû de Longin être l'Original.

Ses Vers charmoient la Cour, la Ville, la Province;
Choiſi pour nous tracer le regne de ſon Prince,
Que n'attendoit-on pas d'un art comme le ſien?

Quel Roi? quel Ecrivain? quel ſujet pour l'Hiſtoire?

Ce

* § On eût pû facilement ſe dispenſer de mettre ici cette Pièce, & les deux ſuivantes: mais le Commentateur de Mr. Despréaux ayant jugé à propos d'inſerer la ſeconde, dans ſon Edition des Ouvrages de notre Poëte, on a crû que l'équité demandoit qu'on l'accompagnât des deux autres dans celle-ci. Voici l'hiſtoire de ces trois petites Pièces. Mr. de NANTES, Avocat de Vienne en Dauphiné, fit ce premier Sonnet pour marquer l'eſtime particuliére qu'il avoit pour Mr. Despréaux. Mais les Eloges qu'il lui donnoit

Ce Chef-d'Oeuvre ébauché manque encore à ſa gloire:
Mais non, elle eſt parfaite: il eſt mort en Chrétien.

SONNET

Contre la Satire ſur l'Equivoque.

PAR LE MEME.

L'Auteur parle à Mr. Despréaux.

IL eſt vrai, tu l'as dit, le Démon qui t'inſpire,
A ta bile cauſtique ajoûtant ſes noirceurs,
T'a dicté cette indigne & derniere Satire,
L'opprobre de ſon Pere, & l'horreur de ſes Sœurs.

Peut-on ſans ſommeiller achever de la lire,
Et t'y voir, aux dépens des trop benins Lecteurs,
Promener d'âge en âge, & d'Empire en Empire
L'Equivoque ſemant ſes maux & ſes erreurs?

On

noit, déplurent à certaines gens. Les Jéſuites ne pûrent ſouffrir qu'on louât la mort Chrétienne de l'Auteur de la Satire contre l'Equivoque. Pour les appaiſer Mr. de Nantes compoſa le ſecond Sonnet; & on croit que le Commentateur de Mr. Despréaux l'a publié comme une eſpèce de correctif à cette Satire. Ce Sonnet mécontenta tout autant de perſonnes que le premier. Là-deſſus Mr. de Nantes fit les Vers qui ſuivent, & qui contiennent une raillerie très-fine, & très-délicate. DU MONTEIL.

On nous dit toutefois, que ſur les rives ſombres,
Arnaud ſe fait plaiſir d'en régaler les Ombres,
Et que Chapelain même en vante la beauté.

Mais, éloges ſuſpects! Arnaud la trouve belle
Par les traits qu'elle lance à la Societé;
Et Chapelain, par l'air qu'elle a de la Pucelle.

VERS

Sur les deux Sonnets précedens.

A Mr. L'ABBE' * * *.

PAR LE MEME.

J'Abjure mon double Sonnet:
Tant celui qui crie, ô merveille!
Que l'autre où le Lecteur ſommeille;
Et je conviens que j'ai mal fait.
Le plus ſûr ſeroit de ſe taire.
Le moyen de ne pas mal faire,
Et de contenter tant de gens
Par ma Critique, ou mon encens?
Quand du Poëte Satirique
J'ai fait un Saint de Paradis,
Je m'y ſuis, ſans doute, mal pris:

Je

Je n'avois pas vû l'Oeuvre inique
Où des gens par nous respectez *
Sont cruellement maltraitez.
Ces gens du Ciel gardent la porte:
Loin d'y placer en dépit d'eux
L'Auteur de cet Ouvrage afreux,
J'aurois dit, le Diable l'emporte.
Abbé, disons-le donc tous deux:
Et je croi que la Compagnie,
Sans faire de céremonie,
Ni demander d'autre examen,
Répondra de bon cœur: Amen.

* § Les Jesuites. DU MONTEIL.

ODE

IN EXPUGNATIONEM NAMURCÆ,

EX GALLICA ODE

N. B. D.

IN LATINAM CONVERSA

Auctore CAROLO ROLLIN, *Regio Eloquentiæ Professore.*

DOCTISSIMO

ET

CLARISSIMO VIRO

NICOLAO B. D.

HENDECASYLLABI.

GALLICI decus arbiterque Pindi,
Codris ac Baviis timende Vates:
Per quem laude vigens nova Vetuſtas
Contra murmura plebis imperitæ,
Et convicia ſtat calumniantum:
Munus accipe, te, BOLÆE, dignum:
Quod tu, ſis licet aure delicatâ
Judex difficilis, ſeveriorque,
Non tamen, reor, improbare poſſis.
Verſus ecce tuos tibi Latinis
Donatos numeris modisque mitto.

Nos-

Noſtris credideram hoc opus Camœnis
Intractabile. Nubium meatus
Tecum tendere in arduos verebar,
Pennisque imparibus ſequax Hirundo
Poſt audacem Aquilam volare ſtridens
Inſuetum per iter. Sed adſtitêre,
Quotquot Roma tulit bonos Poëtas,
Inſervire operi tuo, locumque
Verſus inter habere geſtientes
Vatis, vindice quo perenne ſervant
Illæſi decus inter inquieta
Allatrantum odia, irritosque morſus.
Imprimis, tua cura, amorque Flaccus,
Flaccus deliciæ tuæ, ſuperbis
Te cujus ſpoliis nitere, dudum
Grex crepat maleſanus invidorum:
Ardet dicere Principis triumphos,
Qualem tempora nec tulere prisca,
Qualem nec ſua venditavit ætas.
Terretur tamen inſolens locorum
Aspris nominibus, rudesque contra
Luctatur fluvios diu: ſed omnes
Moras vincit amor tui, nec ullus
Te propter labor arduus videtur.
Perge ergo Veterum, Boiæe, famam,

Et

Et ſcripta, & decus, ut facis, tueri.
Junctis hoc precibus reposcit à te
Quidquid eſt hominum eruditiorum,
Quidquid eſt hominum politiorum,
Et ſani ingenii, bonæque mentis.
Corvorum interea ſinas cohortem
Te contra crocitare garrulorum.
Quid poſſunt Aquilis nocere Corvi?

CAROLUS ROLLIN, Regius
Eloquentiæ Profeſſor.

Σοφὸς ὁ πολ-
λὰ εἰδὼς φυᾷ.
Μαθόντες δὲ, λάβροι
Παγγλωσσίᾳ, Κόρακες ὥς,
Ἄκραντα γαρύετον
Διὸς πρὸς ὄρνιχα θεῖον. Pind. Od. 2. Olymp.

Natura Vatem ſola facit: labor
Si quos per artem promovet improbus,
Clamore ne quicquam procaci
Rauca crepant crocitantque corvi
Contra miniſtrum fulminis alitem.

ODE

ODE

IN EXPUGNATIONEM NAMURCÆ.

Quis fonte ſacro dulciter ebrium
Repente doctus me furor abripit?
Fallorne? Caſtas en Sorores
Ante oculos mihi Pindus offert.
Huc vos, Camœnæ, dum Lyra parturit
Sonora cantus, ferte citæ pedem:
Adeſte, & arrectis modosque
Auribus ac numeros notate.
Concuſſa pronis arboribus mihi
Jam ſylva plaudit. Vos, jubeo, graves
Silete Venti: Ludovicum
Aggredior celebrare verſu.
Audax volatu Pindarus arduo
Secare tractus ætheris invios,
Cœtusque vulgares peroſus,
Longè humiles fugiente pennâ

Terras

Terras relinquit. Tu, Lyra, tu potes,
Si fida juſſos reddideris ſonos,
Audita ſylvis montibusque,
Threïcios ſuperare cantus.
Proh! quanta moles ſurgit in æthera!
Phœbus-ne murorum inclytus artifex,
Comesque Neptunus laboris,
Rupibus impoſuêre celſis
Turres ſuperbas? hinc Sabis, hinc Moſa
Fluctus amicos conſociare amant:
Hoſtique inacceſſas profundo
Gurgite, præcipitique foſſâ
Tuentur arces. Ærea deſuper
Centum è tremendis culminibus tonant
Tormenta, ferratasque torquent
Ignivomo procul ore mortes.
Hinc inde Miles cedere nescius,
Ipſi nec impar viribus Herculi,
Muros coronans, fulgurantes
Aëria jaculator audax
Ab arce flammas, & crepitantia
Subjectum in hoſtem fulmina decutit.
Quin & doloſis terra celans
Undique visceribus paratos
Erumpere ignes, ut propiùs ſubis,
Infida rupto nempe ſinu, vomit

Re-

Repente Vulcanum latentem, &
Sulphureum reſerat ſepulchrum.
NAMURCA, turres ante tuas ferox
Hæreret olim Græcia plus decem
Luſtris, & incaſſum ſuorum
Funera mille Ducum videret.
At quis catervas innumerabiles
Inter tumultus horriſonos trahens,
Quis ille Bellator propinquat;
Aggeribusque tuis ruinam
Minatur audax fulmineâ manu?
Quos dat fragores! Jupiter ipſe adeſt,
Aut qui triumphatis ſuperba
MONTIBUS impoſuit trophæa.
Agnosco frontem, lumina, regios
Vultûs honores: omnia LUDOVIX.
Jam cerno pallentem ſub ipſis
Naſſavium trepidare caſtris.
Fruſtrà Batâvus jam docili jugum
Cervice portans, & Leo Belgicus,
Olimque Germanæ feroces
Nunc humiles Aquilæ, Britannis
Servire Pardis accelerant. Pavor,
Quem ſparſit ipſo nomine LUDOVIX,
Terrore concuſſos recenti,
Cogit in auxilium remotas

Vo-

Vocare gentes. Hos Tagus aurifer
Mittit peruſtos ſolibus: hi domos
Linquunt pruinoſas, pigroque
Finitimas Boreæ paludes.
Repente ſed quæ vis fera turgidos
Irritat amnes? Arva Decembribus
Mirantur exſangues Gemelli
Undique diluviis natare.
Ante ora ſævis prædam Aquilonibus
Perire meſſem ſtrata gemit Ceres,
Urnisque nimboſis furentum
Merſa Hyadum ſua regna plorat.
Laxate veſtris fræna furoribus,
Imbresque, Ventique, & Populi, & Duces:
Armate, nos contra, pruinas;
Colligite innumeras cohortes:
NAMURCA verſis aggeribus tamen
In pulverem ibit: ſcilicet hac manu
Arces tremendas fulminante,
Oppida quâ cecidêre centum;
Quâ, terror ingens, Cameracum ruit,
Pendensque celſâ rupe Veſontio,
Limburgus, Hispanoque faſtu
Ganda tumens, Ypra, Dola, Montes.
Non falſa Vates auguror. En tremit
Concuſſa moles: jamque ſub ictibus

Mun

Muri laborantes fatiscunt,
Præcipitemque trahunt ruinam.
Mars rupe ab altâ ferreus imminens,
Fragore vaſto mortiferos procul
Eructat ignes: fœta flammis
Machina ſulphureis repente
Sublata in auras, fulminis intimos
Quærit receſſus: mox ſtrepitu gravi
Videtur infernas relabens
Velle ſibi reſerare ſedes.
Huc, ô NAMURCÆ rebus in ultimis
Spes ſola, linguis egregii Duces,
Adeſte, Naſſavique prudens,
Tuque ferox Bavare: hinc licebit
Impune tutos poſt vada fluminis
Cuncta intueri. Terribiles minas
Murorum, & anfractus malignos,
Difficilesque aditus locorum
Spectate: ut aspris rupibus impiger
Reptando mi'es nititur; ut grave
Cœnum inter ac flammas, laborem
Dux operis LODOÏCUS urget.
Inter procellas turbinis ignei,
Criſtam eminentem vertice Regio
Spectate, ſidus Gallo amicum,
Hoſtibus at pariter timendum.

Ut

Ut lucet, illuc ſcilicet omnibus
Victoria alis advolat, aureos
Currus triumphalesque lauros
Approperans, ſequiturque paſſu
Victorem anhelo. Quin agite, inclyti
Heroës, oræ maxima Belgicæ
Tutela: vos huc, tempus urget,
Omnibus huc properate turmis.
En totus in vos lumina contulit
Arrectus Orbis. Nunc animis opus.
Jam cerno latis ad Mehennam
Signa procul volitare campis.
Miratur amnis pauper aquæ ſuis
Tot ire ripis agmina militum.
Ite ergo. Quid! tranare ſegnes
Exiguum trepidatis amnem?
Haud Gallus obſtat: littoribus procul
Ultrò reduxit caſtra: patens iter
Vobis relinquit. Quid moratur
Tot peditumque equitumque turmas?
Vultusne Galli ferreus aspici
Repente ſiſtit? Quo validi Duces
Fugêre, dementes ruinas,
Gallico & Imperio minati
Crudele funus? qui ruere omnia

Ferro parabant, & Tameſis procul
Ab usque ripis atque Dravi,
Sequanicos ſuperare fluctus.
Terror NAMURCÆ mœnibus interim
Augetur: arcis jam petit ultimæ
Hispanus extremos receſſus:
Protinus hunc medios per ignes,
Per tela Gallus perſequitur ferox:
Interque rupes atque cadavera,
Armorum & ingentes acervos,
Latum iter enſe aperit cruento.
Actum eſt: ab alto triſte ſonans dedit
Fatale ſignum buccina: ſupplices
En cerno dextras, flamma ceſſat,
Urbsque patet reſerata portis.
Nunc, nunc feroces ponite ſpiritus,
Infenſa Gallis agmina: nuncium
Ferte hunc ſuperbi fœderatis
Urbibus, ante oculos NAMURCAM
Periſſe veſtros. Aſt ego, quem choros
Phœbus Poëtarum inter amabiles
Primis receptum ſponte ab annis,
Numinis interiore lapſu,
Suâque præſens mente animat, Deo
Afflante plenus, per juga nobili

Cal-

Calcata Flacco, perque saltus
Pierios animosus ibo:
Quin &, senectus immineat licet,
Crudis juventæ viribus integer,
Tentabo inaccessos profanis
Altior invidiâ recessus.

NAMURCUM EXPUGNATUM.

ODE

EX GALLICA N*. B*.

Auctore LENGLETIO, *Regio Eloquentiæ Professore.*

QUis me insolenter concutit ebrium
De fonte potus Castalio furor?
Phœbumne, Pimplæasque cerno
Linquere Pieriam Sorores?
Adeste Divæ. Jam mihi vertice
Querceta moto plaudere gestiunt
MAGNUM triumphantem canenti,
Nec placidis strepit aura silvis.
Tranare ventos par Jovis aliti
Exit procellis Pindarus altior;

Viſusque mortales, & alis
Vile ſolum fugit explicatis.
Tu me canentem ſi poteris, Lyra,
Æquare plectro non imitabili;
Nil tecum olorinos recuſem
Vincere, Threïciosque cantus.
Muri ſtupendam quis Deus extulit
Molem minacis quam procul intuor
Surgentem, & inſano labore
Rupibus impoſitam tremendis?
Hinc vorticoſis gurgitibus fremens
Defendit arces aërias Moſa;
Et Sabis illinc tortuoſis
Flexibus irrequietus ambit.
Tormenta ab altis culminibus tonant
Ahena centum. Mulciber impotens
Glandesque flammatas, & atram
Fulmineo vomit ore mortem.
Delecta ſummis turribus inſidet
Enſes coruscans mille virûm manus,
Dextrâque fatales rubente
Deſuper ejaculatur ignes.
Tellus doloſas peſtifero ſinu
Flammas recondit: ſulphura fomite
Incenſa ſuppoſto laborant
Rumpere cum ſonitu gementes

Sub-

Subtùs cavernas. Saxa volant ſolo
Ejecta ab imo, cumque ſuis viros,
Fumi redundantis per umbram,
Armaque mixta rotant ruinis.
Non hæc furenti mœnia Ulyſſeo
Quondam, ſuperbo non Agamemnoni
Bello decennali paterent
Militibus quatefacta Graiis.
Quis ille contra terrifico tamen
Fragore tendit? Jupiter impiam
Rurſusne bellator Gigantum
Igne parat ſobolem caduco
Delere: campis an grave Belgicis
Ferrum retractat Marte ferox novo;
Qui nuper horrendo tumultu
MONTIBUS intonuit ſubactis:
Agnoſco mixtum frontis honoribus
Regalis inſtar grande ſupercilî,
Quo celſa Bruxellæ tremiscunt
Mœnia, Naſſaviusque pallet
Regnator Aulæ perfidus Anglicæ:
Servire cui nunc ambitioſior
Hollandus ardet; cui ſuorum
Belga acuit rabiem Leonum
Nequicquam: ab Iſtro cui venit ultimo
Germanus audax ultrò Aquilas truces

Miscere cum ſignis Batavûm
Et dominis ſociare Pardis.
Atque impiati fœderis artifex,
Nunc ille caſſus multiplicis doli,
Ad bella gentes indecente
Sollicitat pretio redemtas,
Et dives auro quas liquido Tagus
Sub æſtuoſo proluit æthere;
Et quas procelloſus Riphæis
Exagitat Boreas pruinis.
Sed cur maliginis, ſidere non ſuo,
Meſſes December verberat imbribus?
Cur Sabis inſuetùm refuſâ
Sternit agros violentus undâ?
Luctu refûgit, ſeque per avios
Mœſtam receſſus proripuit Ceres;
Dum ruris immites honorem
Verſâ Hyades populantur urnâ.
Sævite nimbi; tollite ſibila
Tempeſtuoſis flaminibus Noti,
Caurique; Reges, fœderato
Undique ferte metum duello.
Ibit Namurci mœnia LUDOVIX
Per denſa nimbis & nive nubila,
Cauros per obſtantes, Notosque
Vertere, perque metum ferentes

Re-

Regum catervas. Jamque ſub intimis
Concuſſa nutant ardua ſedibus
Vallique, tectorumque; & alti
Aggeris omne latus fatiscit.
Libratus igni ſulphureo globus
Longum liquenti ſignat iter polo;
Noctemque mox præceps relabens
Sub pedibus Stygiam reeludit.
Huc ſigna tempus vertere, Naſſavi:
Inferre turmas huc, Bavare, ociùs
Hortatur in Martis labore
Usque tibi decus expetitum.
Hic vos periclo quippe manet levi
Captando magni gloria nominis:
Impunè poſt ripam licebit
Fluminis oppoſiti quietis
Spectare Francum ſaxa per invia
Nitentem in auras, nec benè lubricos
Greſſus regentem diſſipati
Fragmina per reſupina montis:
Spectare MAGNUM ſtagna paludibus
Infuſa pigris milite cum ſuo
Tranantem, & audentem catervas
Ducere fatiferos per ignes:
Inſignis olli ut vertice regio

Dat crista lucem terribilem hostilicis
Longè maniplis! Hoc recentes
Sidere Francigenûm triumphos
Bigis in aureis Gloria promovet:
Hoc illa pulcræ præmia laureæ,
Plenisque honorum LODOÏCO
Deproperat manibus coronas.
Huc ergo Iberis ultima gentibus
Spes, & Namurco præsidium Duces
Unum supremis in periclis:
Eia, moras removete segnes.
Audimur: æris jam tuba Martium,
Ripâ Mehennæ prætrepidi super,
Dedit sonorem, prælioque
Protinus expediunt cruento.
Vestræ cohortes tela micantia,
Et ora in hostem versa ferociter:
Quæ vos repentini retardat
Visa tamen facies pericli?
Spectator omnes huc oculos diu
Intendit Orbis: quid facilem vado
Languente tam florens juventus
Audeat exsuperare rivum.
Audetis? an vos terrificat minans
Ferale ripâ Francus ab alterâ?

En

En ſponte Lucemburgus æquum
Milite dat ſpatium reducto.
Et ſtatis: acres nunc ubi pectore
Virtus ſub alto quæ ſtimulos modò
Addebat, Hiſpanisque prædam
Arva dabat Pariſina turmis?
At, dum ſedentes arma laceſſitis,
Totas Namurco Gallicus imprimit
Mavors cohortes, & propinquis
Excidiis metuendus inſtat.
Plebs feſſa muſſant intùs, & ultimo
Se dux receſſu jam malè protegit,
Milesque; nec Francum ruentem
Ulla queunt prohibere tela,
Quin igne, ferroque horridus arietet
Portas ſub ipſas: perque cadavera
Confuſa cum tetris cruore
Enſibus, & galeis cadentum
Súmmas in arces protinus emicet;
Ni ſueta pacem ſigna, ſub erutas
Moles patescentis ruinæ,
Supplicibus, veniamque poscant.
Nunc ite, Reges, quos agit improbus
Livor furentes, ite per oppida, &
Haud lætâ veſtris hæc referte,
Polliciti meliora dudùm.

Turres Namurci, nec Bavaro procul,
Nec longè Ibero ſtantibus, & ſuis
Spectante cum turmis Batavo,
Imperium ſubiiſſe MAGNI.

IN EXPUGNATIONEM NAMURCI ODE

EX GALLICA V. C. N. B. D.

Auctore J. B. DE SAINT REMI.

QUis mentem furor impotens
Æſtu Caſtalio perculit ebriam?
Fallor? num ſubitò adſtitit
De monte Aonio Pieridum choruſ?
Aspirate Aganippides.
Cantu non-ſolito quem Lyra parturit
Rupesque & ſylüæ aſſonant:
Ferte aurem ad numeros. Vos Zephyri leves
Compreſſo fremitu procul
Audite attoniti. BORBONIDEN cano.
Magnos dum celebrat Duces
Immortale ſonans Pindarus, altior

Fer-

Fertur nubibus arduis,
Ventosque exsuperans, aut Aquilæ impetum,
Pennis per liquidum æthera
Vulgares oculos præpetibus fugit.
At si me, docilis Lyra,
Audentem sequeris quò furor abripit,
Nil tantum Rhodope audiit,
Saltusque, & gelidæ litora Thraciæ,
Quod tu non superes, priùs
Inconcessa aliis, carmina dividens.
An fatis iterum exsules
Neptunus Lycio junctus Apollini
Arcem hanc rupe sub asperâ
Struxêre artifici terribilem manu?
Illam gurgite turbido
Concordes subeunt & Sabis, & Mosa,
Fatalemque aditum vetant:
Prærupto è scopulo mille tonantia
Tormenta, & segetem igneam,
Ardentesque globos, atque necem vomunt.
At qui mœnibus arduis
Stant lecti juvenes horrificant diem
Funestis procul ignibus:
Muri fulmineâ grandine personant:
Flammam terra tegit sinu
Infido, latebras indocilem pati,

Quæ victrix fremitu horrido
Immanes referans undique vortices,
Infandum! miseros rapit,
Et raptos tumulo condit in igneo.
Necquicquam impeteret tuos
Namurcum scopulos Græcia solibus
Centum: cerneret irrito
Undantes fluvios sanguine militum.
At quis tam subito tamen
Se bellator agens agmina promovet
Fatale exitium parans?
Quis circum strepitus, quis rutilat nitor,
Lapsus Jupiter æthere
Rursum immane fremens, vel Lodoïx tonat.
Ipse est, teque minax petit;
Dignus Rege decor toto habitu micat.
Tristem Nassavius tibi
Non vano augurio perniciem timet;
Nil spes erigit anxias
Densum agmen Batavi jam docilis jugo:
Incassum Leo Belgicus,
Et Romanæ Aquilæ præsidium simul
Junctis viribus afferunt,
Pardorum faciles imperium pati.
Tanto sollicitus metu
Ad bellum populos undique concitat.

Gen-

Gentes indomitæ advolant;
Illinc aurifero quà Tagus alveo
Agros Heſperia rigat:
Hinc & perpetuis quà nivibus rigent
Campi, quà mare Balticum
Horrentem glacie Norvagiam ferit.
At cur diluvium parant
Amnes ſub Geminis ſidere torrido?
Hibernis procul imbribus
Campique, & ſegetes frugiferæ natant.
Desperata fugit Ceres,
Meſſes conſpiciens prædam Aquilonibus
Factas; ſpectat Atlantides
Tempeſtate graves tempore non ſuo,
Immenſoque ſub æquore
Merſas agricolæ divitias gemit.
Iram promite lugubrem
Et ſævite Procellæ, & Populi, & Duces:
Æther horreat imbribus
Tellus ſanguineis militibus fremat.
Vobis vana minantibus
Namurcum valido fulmine corruet
Illo, quod dominam Liſæ
Gandavum, atque Dolam ſtravit, & Inſulas,
Trajectumque Moſæ arbitram,
Ypras, Audomarum, & tecta Veſontii,

Montes, & Cameracium,
Turresque innumeras, vallaque Teutonum.
Stragem non dubiam auguror.
Denſis ecce vides quaſſa tonitribus
Munimenta fatiscere:
Mavors flammiferis vorticibus furit,
Et circum pluit ignibus,
Spargens horrifico funera murmure.
Bombæ cum fremitu volant,
Clarescuntque polo fulminis æmulæ;
Tum diro impetu decidunt,
Quo credas retegi tartareum ſpecus.
Ingens præſidium arcibus
Naſſavi, armiferæ Duxque Bavariæ:
Huc huc ferte citi pedem,
Tutis en propius conſpicere omnia
Torrente oppoſito licet.
Horrendos juvenes cernite, rupibus
Nitentes rigidâ manu,
In tantis LODOÏCUM aspicite ignibus,
Ut promptus volat undique,
Et cunctos animis impavidis replet.
Quà bellum furit acriùs,
Criſtam Borbonidæ cernite candidam
Quæ circum volitat caput,
Et denſorum oculos provocat hoſtium.

Huic

Huic Victoria ſideri
Fixa eſt imperium prompta capeſſere;
Et Mavors comes additus
Offert conſpicuâ non ſine gloriâ
Palmam ſanguine ſordidam,
Atque ardens celeri ſubſequitur pede.
Diræ fulmina Iberiæ
Maturate gradum, magnanimi duces.
Sic eſt. Ripa Mehaniæ
Jam paſſim tegitur dira frementibus
Turmis: æthere ventilat
Torvarum aura furens ſigna cohortium:
Numquam litore territo
Tam multos equitumque & peditum globos
Conſpexit. Sed enim mora
Quæ lentos retinet? vos tacito undique
Orbis lumine reſpicit.
Quis ripam timor eſt oppoſitam ſequi?
Latè circum aditus patent;
Fatalique retrò litore militem
Dimovit MOMORANCIUS.
Quid ſtatis? facies territat hoſtium
Haud pridem impavidos duces,
Lauro quam Tameſis turbidus obtulit
Indignâ malè turgidos,

Et

Et qui ſuppoſitum ſervitio Dravum
Linquentes, ruere omnia,
Et regnum in cineres vertere deſtinat.
Hæc inter violentior
Namurci in ſcopulis incubuit metus,
Extremamque moram objicit
Defenſor, latebris conditus ultimis;
Illum vividior premit
Gallus, circumagens & gladium & faces,
Et congeſta cadavera
Calcans, & galeas, ſparſaque rudera,
Victor per crepitantia
Tormenta enſe ſibi latum iter explicat.
Auditis? cava buccina
Fatali ſonitu litora percutit.
Actum eſt. Jam poſuit furor,
Jam Gallo patet arx pervia militi.
Spem nunc abjicite improbam,
Et faſtus nimios ponite, Galliæ
Hoſtes, non tumidi amplius;
Et junctis populis fœdere perfido
Urbis triſtia perditæ
Teſtes, voce humili, dicite nuncia.
Majores ego ſpiritus
Geſtans, ſub pedibus degenerem metum

Pro-

Projeci, & ſola deſerens
Ad cœlum rapior plenus Apolline;
Indoctisque reconditos
Fontes Æmoniæ viſere geſtiens,
Magnum, crudus adhuc ſenex,
Flaccum pone ſequar per nemora invia,
Montesque, & ſacra ſegnibus
Hâc ignota tenus luſtra PERALTIIS.

CLAUDII FRAGUERII AD FABULLUM VETERUM CONTEMPTOREM, HENDECASYLLABI.

VOvi Dîs ſuperis tuas, FABULLE,
Quòd ſunt illepidæ atque inelegantes,
Sacris ignibus uſtulare chartas
Ni te flagitii tui puderet.
Quare, ſi ſapias, refige dictum.
Omittas Veteres calumniari;
Lauda Virgiliumque, Tulliumque.
Lauda, delicias meas, Catullum.
Noli reſpuere Atticos lepores.

Ho-

Homerus tibi fit bonus Poëta,
Sit Plato ſapiens, venuſtus idem
Spargat mille ſales. Anacreonque
Dicatur pater elegantiarum.
Id ſi feceris, ut decet, remittam
Illos, quos modò comminabar, ignes,
Nec ultra Superis ero obligatus.
Res eſt ardua. Quis negat? ſed iſto
Vitabis pretio uſtulationem.
Verùm ne videar nimis ſeverus,
Namque gens facilis ſumus Poëtæ,
Concedo veniam tibi libenter,
Excuſes modò putidum libellum
Iſtum, cui meritos paramus ignes.
Dic te non animo malo invidoque.
Te tam difficili implicaſſe bello,
Sed feciſſe mala iſta, nescientem
Quod crimen faceres, & ut volares
Vivus inſtabilis per ora vulgi.
Dic te non ſatis eſſe literatum
Ut Græcos legere, & notare poſſis
Quis puris lepor inſit in Poëtis,
Quæ vis grandibus inſit in Poëtis.
Id ſi feceris, ut decet, remittam
Illos, quos modò comminabar, ignes,
Nec ultra Superis ero obligatus.

Fa-

Fateri pudet, inquies. Bonum fit.
Factum non pudet, & pudet fateri.
Da librum properè, puer. Venite
Sæcli quisquiliæ, venite in ignem,
Ut vovi Superis, inusta labes
Nostro ne maneat perennis ævo.

EJUSDEM
AD FABULLUM
FASTIDIOSUM CRITICUM,
IAMBUS.

FABULLE noster, delicatus es nimis.
Tibi videtur esse rus merum Plato.
Iliadem Homeri carmen è trivio æstimas.
Etiam in Marone nauseare diceris.
Tibi Catullus ille non habet salem.
Solos Cotinos & Cappellanos legis.
FABULLE noster, delicatus es nimis.

EJUSDEM
AD PERALTUM
EPIGRAMMA.
E GALLICO V. C. N. B. D.

AIn', Peralte, me gravi eripuit malo
Tuus iſte Frater nobilis veneficus,
Fuiſſe Medicum nempe quem narras meum?
Omitte. Nam quod vivo ſat refelleris.

EJUSDEM
AD EUMDEM.

SI quod ridiculè, Peralte, narras,
Frater iſte tuus mihi fuiſſet
Ægroto medicus; tibi liceret
Tutò Virgiliosque, Tulliosque,
Tutò Mæonidemque, Pindarumque,
Dictis figere contumelioſis
Vel noſtrum impeteres caput, ſilerem.

CL. FRAGUERIUS
V. N. NIC. REMUNDO,
PARLAMENTI CONSILIARIO. S.

ADhortatus es me ſæpius, V. I. ut amicum noſtrum è gravi morbo recreatum Latino carmine compellarem. Quod item à me meus in illum amor flagitabat. Feci igitur ut potui, ne deſiderio tuo, nevoluntati meæ deeſſem, & hoc qualecumque carminis eſt ante pauculos dies effudi potiùs quàm limavi. Fugio enim laborem, eum præſertim qui in locandis componendisque verbis ut teſſerulis poſitus eſt. Adde quòd non ignoras me longè alio ſtudiorum genere horrido illo atque inculto detineri. Sed nihil ad rem. Verſuum enim ſi mali ſunt ſtulta excuſatio eſt. Atque hoc totum tollſne an relinqui debeat judicium tuum eſto. Mihi perinde eſt, dummodo vobis perſuaſum ſit nihil eſſe quod veſtri cauſa non ſim facturus, qui verſus fecerim. Vale.

IV. KAL. Feb. CIↃ. IↃCCI.

AD V. C. N. BOLÆUM

è gravi morbo recreatum.

SOla ſuburbani ruris te detinet umbra
Aſſiduè, ſacrumque nemus fontesque morantur
Laxantem curas, & carmina docta canentem,
Non ſecus ac vitreas Permeſſi Phœbus ad undas

Er-

Errat, & attentos cantu demulcet Olores.
Dicite quis Vatis veſtri Deus otia rupit
Aonides, morboque virum violavit acerbo.
Invidia erectis frontem vallata colubris.
Senſit enim pulcro Vatem indulgere labori,
Dum toties laudata refingit carmina lima
Impiger, & libro diverſa recolligit uno,
Unde per ora virûm magna cum laude feratur.
Senſit opus prodire novum, quod livida fruſtra
Mordeat; & meminit Muſis irriſa, quòd hujus
Nuper ubi extremis operum defigere dentem
Quæreret, offendit ſolido, & rabioſa receſſit.
His ſuper infrendens, mediis è faucibus Orci
Tartaream excivit Febrem, quam lurida flamma,
Lurida flamma, nigrisque agitant inſomnia monſtris;
Si poſſet duro famam prævertere leto.
Illa tibi accenſas igni depaſta medullas,
Quàm propè te eripuit nobis, divine Poëta,
Tecum Artes ipſasque involvens funere Muſas
Impia, quas lacrimas, quæ non ſuſpiria movit!
Ipſa etiam in tenebris, & amictu noctis opacæ,
(Horreſco referens) Orci longæva ſacerdos
Mors aderat, dirasque manus falcemque parabat:
Nequicquam: neque enim tanto in discrimine vitæ
Deſerit illuſtres Phœbi tutela Poëtas.
Ille quidem pura juvenis descendit ab æthra,
Nube vehens, habilique coma conſpectus & auro,
Et laurum & citharam læva complexus eburnam.
Isque ubi vicina Mortem reſpexit in umbra:
Non hîc ulla tuis devota eſt victima ſacris

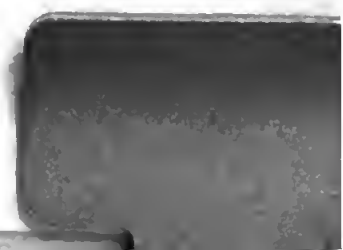
As-

Aspera Mors, nec te noſtro ſine numine, Divûm
Fata ſinunt ſanctos Erebo mactare Poëtas.
Nam quia ſupremo vitas ex æthere ducunt
Nascentes, vivaque animati pectora flamma
Divinum accipiunt ipſo de fonte furorem;
Idcirco noſtrum eſt arctis exſolvere nodis
Puram animam, & caſtis illimem reddere lucis.
Ille igitur, fati legem quandoque ſubibit,
Non cadet obscœnæ pulſatus verbere falcis:
Ipſe adero, ſolvamque manu mortalia vincla,
Ipſe legam magnæ cœleſtia ſemina mentis.
Me duce tunc, Erebo procul, & trans rauca fluenta,
Ibit in Elyſium, quà mollibus humida rivis
Arva tenent umbræ, & ſpatiis felicibus errant,
Umbræ nobilium Vatum, quos Græcia magnis
Dives terra viris, quos Itala terra creavit
Ascræusque Senex, & Divûm interpres Homerus,
Pindarus, Auſoniæque decus Maro; quique dicaci
Perverſos hominum diſtringunt carmine mores;
Quique theatrali ſuram vinxere cothurno;
Clari omnes, tortaque umbrati tempora lauro:
Queis ultro comitem ſe ſe Racinius addit
Laude recens, primo veterum neque cedit honori.
Atque illi æternæ poſiti ſub tegmine palmæ,
(Sive lyra carmen, ſola ſeu voce ciebunt
Dum lyra vicinis pendebit plurima ramis)
Aſſurgent venienti, & prima in ſede reponent
Lumen Caſtaliæ defenſoremque coronæ.
Tum ſi quis pro laude virûm quos ultima mundi
Sæcla ferunt, vel quos jampridem exacta tulere,

Di-

Diverſas partes, contrariaque arma ſecutus,
Claruit ingenio pollens & divite vena,
Mortalis dum vita fuit, dum jurgia fervent;
Illius arbitrio componet nobile bellum,
Atque aget æternam tanto ſub judice pacem.
Si quis erit tamen interea qui lædat Homerum,
Aut alios quorum noſtro ſub numine fama eſt,
Illum ſilva teget longis horrenda cupreſſis,
Cum ſtrigibus corvisque, & rauciſono comitatu
Obscœnarum avium, & ſola ſub nocte volantum,
Dî meliùs. Nunc vive animo gratiſſime noſtro,
Vive diu Vates, doctisque laboribus inſta.
Olim erit ut claræ diſtinguas murmure famæ
Sæclum iſtud, neque, tot poſthac labentibus annis,
Ulla tuæ veniet ſeſe quæ conferat ætas.
Hæc ait, increpuitque lyra. quo protinus omnes
Attonitæ peſtes, & mors invita refugit.
Ipſe polum redit exſultans, atque æthere toto
Aurea purpurea collucet ſemita flamma.

FIN DU TOME II.

00653429

Mc